

COLLECTION  
UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.



TOME LV.

CONTENANT les Mémoires de PIERRE-  
VICTOR PALMA CAYET.

XVI<sup>e</sup> SIECLE.



**I**L paroît chaque mois un Volume de cette Collection, aussi régulièrement que le travail peut le permettre.

Le prix de la Soufcription pour douze Volumes à Paris, est de 34 livres pour les nouveaux Soufcripteurs, à dater du premier Décembre 1788, & de 48 livres pour les anciens. Ceux qui voudront recevoir les Volumes en Province, par la poste, payeront de plus 7 livres 4 fols.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, rue & Hôtel Serpente, à Paris, & avoir soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

283 i 24  
COLLECTION

UNIVERSELLE,

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE. K

TOME LV.

A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS,*

RUE ET HOTEL SERPENTE.

1789.

COLLECTION

SMITHSONIAN INSTITUTION



1847

1848

1849

1850

M É M O I R E S  
*D E*  
V I C T O R P A L M A C A Y E T ,  
*O U*  
C H R O N O L O G I E N O V E N A I R E ,  
X V I <sup>e</sup> S I E C L E .



MEMORIAL

D. C.

CAYLE



LIBRARY

1850

NOTICE  
DES EDITEURS  
SUR LA PERSONNE  
ET LES MÉMOIRES  
DE CAYET.

**P**IERRE-VICTOR (a) PALMA CAYET, ou CAIET, ou CAHIER, (car on a varié sur la manière d'orthographier son nom) naquit en 1525 à Montri-

---

(a) Dans l'origine Cayet n'avoit pas eu d'autre nom de baptême que celui de *Pierre*, lorsqu'il revint au giron de l'Eglise Catholique, il ajouta à ce premier nom celui de *Victor*; il voulut probablement prouver par là qu'il avoit abjuré tout son *Huguenotisme*. Peut-être le nom de *Palma* qu'il se donne, a-t-il eu un motif de cette espèce, & ces singularités ne surprendront point ceux qui liront dans les Mémoires de la Ligue (Edit de l'Abbé Gouget, tome VI, page 319) *la réponse d'un Gentilhomme Catholique sur la conversion de Maître Pierre Cahier*. . . Quoiqu'on doive ranger cette production dans la classe des libelles satyriques, il s'y trouve un certain nombre de faits qui n'ont point été niés par les Catholiques, & ces faits suffisent pour attester qu'au moins Cayet eut des travers d'esprit fort extraordinaires,

chard en Touraine ; il fit ses études à Paris ; à cette époque la doctrine du Protestantisme acquéroit journellement des Profelytes. Cayet ne tarda pas à en augmenter le nombre. Les discours & l'exemple du savant *Ramus* , son ami , l'entraînèrent. L'esprit ardent du jeune Cayet , sa pénétration , & les talens qu'il annonçoit , furent pour lui un titre de recommandation parmi les *Nouveaux*. Comme on craignoit que son indigence ne nuisît au progrès de ses études , un Gentilhomme Protestant se chargea de lui fournir les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Cayet , au sortir de sa Théologie , fut ordonné Ministre des Eglises Protestantes de France , & on lui confia en 1582 , celle de Montreuil Bonnin , près Poitiers ; ainsi il commença sa carrière sous les yeux du fameux la Noue. Si l'on en croit l'auteur (a) de la vie de cet homme célèbre , quelques légèretés échappées à Cayet , le dégoûtèrent bientôt de ce séjour. D'ailleurs il falloit un Théâtre plus vaste à son activité ; Cayet trouva le moyen de s'introduire à la Cour du Roy de Navarre. Appelé d'abord pour coopérer à l'institution du Monarque , il fut placé auprès de la Princesse Catherine sa sœur , depuis Duchesse de Bar. Tandis qu'il remplissoit les fonctions du Ministère Evangélique à

---

(a) Vie de la Noue par Moyse Amyraut , page 203.

la Cour de Catherine ; il fut exposé à une de ces épreuves qui exigent de l'énergie & de la fermeté dans le caractère. La Princesse & le Comte de Soissons, brûlant d'un amour mutuel, vouloient, malgré l'opposition du Roy de Navarre, s'unir par les liens de l'Hyménée. L'absence de Henri favorisoit le projet. Les deux Amants proposèrent à Cayet de leur donner la Bénédiction Nuptiale. Le Comte de Soissons, violent & altier, ne présumoit pas que le Ministre auroit l'audace de lui résister. Furieux de son refus, il menaça de le tuer. *Eh bien, Monseigneur, (répondit courageusement Cayet) tuez-moi ; j'aime mieux mourir de la main d'un grand Prince, que de celle d'un bourreau. ....*

Jusqu'à ce moment la vie de Cayet (si l'on excepte son changement de Religion, en supposant que la conviction de l'esprit ne l'eût pas déterminé) n'offre aucune de ces particularités propres à jeter du louche sur ce que l'on appelle le caractère moral d'un homme. Le concours de plusieurs incidens changea la scène ; nonobstant les efforts des Apologistes de Cayet, sa réputation couverte des nuages qu'ont amoncelé sur elle la haine & la calomnie, est restée équivoque & incertaine. Vers 1595 un imprimé circula, & fit sensation ; il avoit pour titre, .... *Discours contenant le remède contre les dissolutions publiques, présenté*



à MM. du Parlement..... Le but de l'Auteur étoit de prouver l'utilité & la nécessité des lieux de Prostitution. Il envisageoit ce bel établissement comme l'unique remède à l'incontinence. La discussion approfondie d'un Pamphlet aussi immoral, n'est pas de notre ressort, & Cayet eut raison de le défavouer (a).

Malheureusement les preuves qu'il articula (b), n'étoient pas concluantes. On assure qu'il ne put nier avoir remis lui-même à l'Imprimeur, *Robert Estienne*, le Manuscrit de cet Ouvrage, copié de sa main, & chargé de Notes Grecques & Latines. Le soupçon seul d'être l'Auteur ou le Commentateur d'une pareille production, pouvoit ternir la réputation la mieux établie; aussi de toutes parts cria-t-on au scandale. Cayet avoit des ennemis; (eh qui n'en a pas!) le Clergé Protestant, assemblé en Synode, crut devoir le déposer. Cayet, en parlant (c) de cet événement, a prétendu que la vraie cause de sa dégradation, fut d'avoir rédigé pour Henri IV, un écrit où il démontroit qu'on peut

---

(a) Lisez Chronologie Novenaire (année 1595).

(b) Mémoires de la Ligue, (dernière édition) pag. 324, Tome VI.

(c) Nous renvoyons à sa Chronologie Novenaire, année 1595. — On y trouve sa défense sur tous les chefs d'accusation intentés par le Synode.

se fauver dans la Communion Romaine. Ce qui paroît le mieux constaté, c'est que Cayet indigné de l'affront qu'il venoit de recevoir de ses collègues, écouta volontiers les propositions des Catholiques. Le Cardinal du Perron lui présenta (dit-on) la perspective (a) d'une riche Abbaye, & l'espérance d'arriver un jour à l'Episcopat, s'il abjuroit les opinions nouvelles. On lui cita l'exemple de Launay, ci-devant Ministre, & devenu depuis Curé de Saint Mederic & Chanoine de Soissons. En admettant (b) la vérité du fait, la conversion de Cayet ne feroit pas grand honneur à l'Evesque d'Evreux. Les Protestans ont eu soin de recueillir (c) les diverses particularités qui y sont relatives. Ils n'ont pas oublié spécialement de le plaister sur les promesses dont on l'avoit bercé, & qui se réduisirent à une Chaire de Professeur en Langues Orientales au Collège Royal. Comme Cayet demeura par la suite à l'Abbaye de Saint Martin-des-Champs, ils ont dit en se moquant

---

(a) Mémoires de la Ligue, *ibid.* pag. 325.

(b) L'abjuration de Cayet se fit le 9 Novembre 1595, aux Capucins de Paris, entre les mains du Cardinal de Gondy, & le Clergé lui donna une pension.

(c) Voyez dans les Mémoires de la Ligue (*ibid.* tom. VI. page 326) l'Histoire prétendue de la pâleur de son visage pendant le cérémonial.

de lui, qu'au moins il voyoit de son logis le clocher d'une Abbaye.

Cayet n'en fut pas quitte pour des épigrammes. On lui chercha des crimes, & on lui en imputa de toute espèce; on l'accusa d'avoir entretenu un commerce (a) impur avec la Baronne d'Arros, pendant son séjour en Béarn. On l'accusa ensuite de magie & de pactes avec le diable. Dans des écrits (b) forts graves, ces griefs ont été consignés. On débitoit qu'il existoit entre Cayet (c) & le malin esprit, une cédule en bonne forme, qui contenoit les clauses du pacte. Satan (ajoute-t-on) y étoit désigné sous le nom de *Terrien, Prince des*

(a) Ce commerce consistoit dans des propositions de mariage qu'il fit à cette Dame. Les formes dont il se servoit, furent bizarres. Il lui envoya son portrait, dans lequel l'Artiste l'avoit peint avec un visage frais & gaillard, la barbe rasée, un chapeau gris & deux pendans aux oreilles, composés de rubis. Voici comment il expliquoit à la Baronne la composition du tableau; la couleur de son chapeau (dit l'Ecrivain dont nous empruntons les expressions) montrait le travail auquel il étoit, l'oreille percée sa servitude, & les rubis le feu qui le brûloit; la Baronne d'Arros rit d'abord des déclarations d'amour de Cayet, & elle finit par se fâcher (Mémoires de la Ligue, *ibid.* p. 322.

(b) Lisez la Préface du Ministre Tronchin, sur la défense des versions de Geneve, imprimée en 1620.

(c) Consultez le Dictionnaire historique & critique de Bayle, au mot Cayet.



*esprits souterrains.....* A la mort de Cayet ces étranges calomnies se renouvelèrent ; le bruit se répandit que le Diable l'avoit tué, & le Lecteur observera qu'il comptoit alors quatre-vingt-cinq ans. On a écrit que le Parlement avoit délibéré pour savoir si on brûleroit le cadavre de Cayet, ou si on le pendroit par les pieds à Monfaucon. *Cela n'eut pas de suite* (a) d'Aubigné) à cause de ses complices, Seigneurs & dames de si haute étoffe, qu'on étouffa cette ordure..... Pour couronner l'œuvre, on publia qu'à Saint Victor, où il fut inhumé, on n'avoit enterré qu'un cercueil vide. Le diable sans doute avoit emporté le corps.

On conçoit aisément que Cayet ne resta pas spectateur indifférent de tous ces libelles, qui le déchiroient. Il étoit doué d'un tempérament trop irascible pour garder le silence. Cayet répondit aux injures par d'autres injures ; alors, comme à présent, les gens de lettres s'invectivoient : quoique Cayet ait été moins emporté que ses adversaires, ce n'est pas dans ses écrits qu'il faut chercher le modèle de cette aménité, & de cette honnêteté, qui devroient être la base des discussions polémiques. Les réponses aigres de Cayet n'adoucirent pas l'animosité de ses ennemis ; on composa contre

---

(a) Voyez son Baron de Foeneffe, liv. II, chap. XII, page 80.



lui les vers (a) les plus infames, & leur obscurité ne nous permet pas de les recueillir. On ne finiroit point si l'on rassembloit les horreurs de tout genre qui furent débitées sur son compte. Nous leur opposerons le témoignage d'un contemporain, dont le suffrage favorable à Cayet doit influencer sur le jugement que le Lecteur en portera (b). *Le Docteur Pierre Cayet* (observe cet Ecrivain estimable) *n'a jamais eu d'ennemis que ceux auxquels il avoit fait plaisir : il étoit né sous cette Planete ; « & cela »* lui a continué jusqu'à sa (c) mort. . . . Ses habits,

(a) Ces vers copiés par l'Annotateur de la Confession de Sancy (livre IX, page 604 du tome V de la nouvelle édition du journal de Henri III, par l'Etoile) ont pour titre. . . . . *Syllogisme expositoire sur la controverse, si l'Eglise est des Elus seulement à Cayet qui l'impugne...*

(b) Voyez le Mercure François. . . . Cette compilation, une des meilleures en ce genre, nous ouvrira par la suite une source abondante de richesses. La Chronologie septenaire & la Chronologie Novenaire de Cayet, fournirent l'idée du Mercure François au Libraire Jean Richer, qui en est l'auteur. Quand les deux Ouvrages historiques de Cayet n'auroient produit que ce seul bien, on doit lui en avoir obligation.

(c) Cayet mourut à Paris le 10 Mars 1610; il étoit Prêtre & Docteur de la Maison de Navarre. Nous renvoyons le Lecteur à l'Histoire du Collège de Navarre, par M. de Launoy, à la France Orientale de Colomiez, & au T. XXXV

» sa forme de vivre, & sa curiosité a chercher la  
 » pierre (a) philosophale, le rendoient mépri-  
 » fable, autant que sa doctrine le faisoit  
 » honorer, & l'a fait regretter de ceux qui par-  
 » ticulierement le connoissoient; pour moi je  
 » l'ai connu pour un très-bon François, nulle-  
 » ment *Transalpin* (b), & lequel m'a dit plu-  
 » sieurs services qu'il avoit faits au feu Roi,  
 » dignes & valables.....».

On ne s'étendra point ici sur les disputes que Cayet eut à diverses reprises avec les Ministres Protestans, & surtout avec *du Moulin*. Ces dis-

des Mémoires du Pere Niceron; on y a reuni tout ce qui concerne Cayet & ses Ouvrages.

(a) Cayet étoit infatué à la fois de l'Astrologie judiciaire & de l'Alchimie. Il en falloit moins pour qu'on l'accusât d'être forcier & magicien. S'il eût eu autant de philosophie dans la tête, qu'en avoit la Noue, ces sottises l'auroient moins occupé. Voici comment la Noue s'exprimoit sur la pierre philosophale, dans ses discours politiques & militaires, page 481... *C'est le Saint Pere qui* « a fait con-  
 » noître à tous nos souffleurs que ce ne sont que des lan-  
 » niers, lesquels en plusieurs années ne font autre cas que  
 » multiplier leur tout en rien, & luy tous les ans seule-  
 » ment en France, transmue & multiplie quarante livres  
 » de plomb, qu'il y envoie en quatre mille livres d'or,  
 » qui valent six cent mille écus, puis en fait une attraction  
 » jusqu'à Rome.....».

(b) C'est-à-dire, Ultramontain.

cussions, qui roulent sur des points de controverse, sont étrangères à notre plan. Hâtons-nous de considérer Cayet sous les rapports qui nous intéressent ; décoré du titre de *Chronologue*, il crut devoir justifier ce titre en s'occupant de notre Histoire ; il débuta par la *Chronologie Septenaire, ou Histoire de la Paix entre les Rois de France & d'Espagne, depuis le commencement de l'année 1598, jusqu'à la fin de 1604*. L'Ouvrage fut bien reçu ; mais on fit comprendre à l'Auteur qu'ayant écrit ce qui s'étoit passé sous le règne paisible de Henri IV, il devoit transmettre à la postérité l'Histoire si intéressante des neuf premières années de ce grand Prince. Cayet revint donc sur ses pas, & deux ans avant sa mort, il publia la *Chronologie Novenaire, commençant en 1589, & finissant en 1598*. Cette production lui a assigné le rang qu'il tient parmi les écrivains nationaux, dont la plume s'est consacrée à l'Histoire de ces temps-là. C'est cette production que nous réimprimons aujourd'hui sous la dénomination de *Mémoires de Pierre-Victor Palma Cayet* ; elle est faite à tous égards pour piquer la curiosité du Lecteur. Ce sont d'excellens Mémoires pour l'Histoire du règne de Henri IV. Un habile critique (a), &

---

(a) Jugemens sur les Historiens de France, par l'Abbé le Gendre, tome VI de son Histoire de France (édition in-12. page 256.



bon juge dans ces matières, a considéré l'Ouvrage de Cayet sous (a) ce point de vue : en le méditant, on se convaincra qu'il appartenait essentiellement à l'édifice que nous nous efforçons de construire ; en outre nous remédierons par là à la difficulté de se le procurer, & à la cherté excessive du petit nombre d'exemplaires qui circulent dans le commerce. Cette considération isolée seroit insuffisante ; mais en la joignant à la nature de l'Ouvrage & à l'estime publique dont il jouit, il nous semble qu'on doit en accueillir la réimpression ; en effet on ne connoît point d'autre édition de la Chronologie Novenaire (b), que celle de 1608 ; la rareté des exemplaires a donné lieu à diverses conjectures ; bien des gens l'ont attribuée aux Jésuites. Ils se fondoient sur un passage du caustique d'Aubigné : *Cayet* (dit-il) (c) *étant*

---

(a) L'Abbé d'Artigny dans ses nouveaux Mémoires de littérature, de critique & d'histoire (Tome V, page 157) en porte le même jugement ; il a prouvé le cas qu'il faisoit de l'Ouvrage, par l'extrait qu'il en a publié (Voyez son Tome V, *ibid.*).

(b) Elle parut sous le titre d'Histoire de la Guerre sous Henri IV, ou Chronologie Novenaire. Paris, Richer, 1608, in-8°. 3 vol. On observera que ces trois volumes sont fort épais, & d'une impression très-fermée.

(c) Histoire Universelle, Tome III, liv. IV, chap. XI,



*déjeté, passa en l'autre Religion, où il fut bien reçu de la Sorbonne, mais des Jésuites assez mal....* Cependant le passage qu'on vient de rapporter, n'établit point de quelle manière les Jésuites ont pu influer sur la rareté de l'Ouvrage dont il s'agit. Les faiseurs de conjectures ont l'imagination fertile; ils ont remarqué que Cayet, dans sa Chronologie Novenaire, a maltraité les Jésuites; de là ils ont conclu que ceux-ci, pour se venger, avoient supprimé la plus grande quantité possible d'exemplaires. Nous savons que plus d'une fois le Despotisme civil & religieux a commis de ces attentats contre la liberté d'écrire & de penser; mais parce qu'il y a eu des tyrans, s'ensuit-il que les Jésuites l'aient été dans cette partie? Au lieu de se perdre en conjectures vagues, n'est-il pas plus simple de croire que la rareté de la Chronologie Novenaire, a eu des causes naturelles? On n'ignore pas que tous ceux qui forment des bibliothèques, réunissent autant qu'ils le peuvent, cet Ouvrage de Cayet à la collection du Mercure François: dès-lors le nombre des exemplaires détachés de la Chronologie Novenaire, a dû diminuer. Nous objectera-t-on qu'on

---

page 502, année 1595. D'Aubigné est un des écrivains qui a le plus dénigré Cayet; il l'a poursuivi avec acharnement dans tous ses Ouvrages, tels que son Histoire Universelle, sa Confession de Sançy, & son Baron de Foeneffe.

joint également au Mercure François la Chronologie Septenaire du même Auteur, & que néanmoins celle-ci se rencontre aisément? Nous répondrons qu'il n'y a eu qu'une édition de la Chronologie Novenaire, tandis que l'autre (a) a été réimprimée.

Quelle que soit la cause de cette rareté, le fait est constant, & depuis longtems on s'en plaint. L'Abbé Lenglet du Fresnoy avoit eu le projet d'en donner une édition (b) accompagnée de notes & de pièces justificatives. La mort prévint l'exécution de son plan : nous aurions essayé d'y suppléer, si notre travail s'étoit circonscrit comme le nôtre dans un cercle particulier; mais l'étendue de celui que nous parcourons, nous force à suivre une marche

---

(a) La première édition de la Chronologie Septenaire, se fit à Paris en 1607, à Paris chez Richer; la seconde parut en 1612 : ce fut à Lyon où cette contrefaçon s'imprima. Outre la différence des dates, ces deux éditions se distinguent aisément; dans le frontispice de la dernière, on lit en toutes lettres, le nom de l'Auteur Pierre-Victor Palma Cayet; la première ne contient que les lettres initiales de son nom.

(b) Elle devoit former 8 vol. *in-8°*. (Lisez le supplément de la méthode pour étudier l'Histoire, Tome III, page 315, & le Tome V des Mémoires de littérature, de critique & d'histoire, par l'Abbé d'Artigny, page 158).

différente. Plusieurs des Mémoires (a) publiés récemment dans la collection, renferment des observations très-détaillées sur l'espace de tems qu'embrasse la Chronologie Novenaire de Cayet. D'autres Mémoires, qui paroîtront par la suite, nous rameneront aux mêmes époques; tels sont spécialement ceux de Sully (b) & le journal de Henri III & de Henri IV, par l'Etoile; le dernier surtout offre dans la partie (c) des notes rédigées par l'Abbé Langlet, beaucoup de rapprochemens avec la Chronologie Novenaire. Il nous a donc paru plus sage d'attendre ce moment pour opposer au témoignage de Cayet, l'autorité de ses contemporains, & celle des autres monumens du tems. En laissant la concordance des faits essentiels s'établir ainsi d'elle-même, on prévient des répétitions oiseuses, des renvois continuels & des discussions anticipées, sur lesquelles il faudroit revenir; on évitera encore l'inconvénient d'augmenter en pure perte la masse des volumes;

---

(a) Voyez, entr'autres, les observations & les notes sur les Mémoires de Cheverny, Tomes L & LI de la Collection.

(b) Quand il s'agit des Mémoires de Sully, nous entendons parler des économies royales, politiques & militaires, & non pas de la paraphrase mutilée & tronquée de cet Ouvrage, qu'on attribue à l'Abbé de l'Ecluse.

(c) Il est question ici de la dernière édition de ce journal, publiée en 1744.



la distribution de notre travail étant moins hachée s'opérera avec cet ordre & cette régularité qui plaisent au Lecteur, parce qu'elles ne fatiguent point son attention. Il importe d'autant plus de revenir dans les volumes suivans sur l'ouvrage de Cayet, que, relativement à quelques faits, on l'a accusé d'inexactitude; on lui reproche aussi de s'être trompé quelquefois sur les motifs & sur les intentions qu'il prête aux personnages dont il a essayé de développer les vues politiques.

Ce ne sont pas là les seules taches (il faut être de bonne foi) qui déparent la Chronologie Novenaire. Cayet avoit les défauts de la plupart des écrivains de son siècle; faute de goût, l'érudition qu'il affecte d'étaler, est par fois lourde & pédantesque; une narration souvent diffuse & embarrassée, influe sur son style; elle le rend nécessairement sec & traînant. Mais on oublie ces imperfections, si-tôt qu'on a commencé à lire l'Ouvrage. Cayet amuse, attache & entraîne par une foule d'Anecdotes & de faits curieux, que ses contemporains ont omis ou ignorés; c'est là qu'il faut chercher tout ce qui concerne la vie privée de ce Henri IV, dont tout bon François ne prononce point le nom sans attendrissement. Cayet avoit, pour ainsi dire, vu naître ce Prince; il le suit dès le berceau, & il ne le quitte pas de vue un seul instant. Les fonctions de sous Précepteur, qu'il



remplit auprès de Henri, l'avoient mis à portée de saisir mieux que personne les nuances de cette ame franche & loyale, que l'amour & la flatterie égarèrent momentanément, sans pouvoir jamais la corrompre. Veut-on voir le vainqueur d'Yvri en deshabilité, il ne s'agit que d'ouvrir la Chronologie Novenaire. Il semble (qu'on nous permette l'expression) que le Monarque & Cayet aient vécu en famille. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, & il exprime l'impression que l'Ouvrage a produit sur nous, les Mémoires de Cayet ressemblent à ces tableaux où l'Artiste a péché essentiellement contre les règles de l'Art; les fautes sont palpables, on les voit, on les sent, mais on y revient sans se lasser de les contempler & de les admirer. La critique se tait, parce que le cœur & les yeux jouissent avec délices. Le Lecteur appréciera la comparaison, & nous désirons qu'il la trouve juste.

*Fin de la Notice des Editeurs.*



MEMOIRES

M É M O I R E S  
D E  
V I C T O R P A L M A C A Y E T ,  
O U  
C H R O N O L O G I E N O V E N A I R E ,  
C O N T E N A N T  
L ' H I S T O I R E D E L A G U E R R E  
S O U S L E R E G N E D U T R E S - C H R E S T I E N R O Y  
D E F R A N C E E T D E N A V A R R E H E N R Y I V ;

E T

LES choses les plus mémorables advenuës par tout  
le monde , depuis le commencement de son  
regne , l'an 1589 , jusques à la paix faicte à  
Vervins en Juin 1598 , entre Sa Majesté Très-  
Chrestienne & le Roy Catholique des Es-  
pagnes , P H I L I P P E S I I ;

*DE la ligue faicte en France par aucuns Catho-  
liques , pourquoy elle fut faicte , & de ses effets  
jusques au commencement de l'an 1589.*

TOUTES les guerres civiles advenuës en France  
depuis l'an 1560 qu'elles commencerent à Amboise,

Tome LV,

A

## 2 HISTOIRE DE LA GUERRE

ont esté entreprises , tant par les Catholiques , que par ceux de la Religion prétenduë reformée ( qui furent deslors appelez Huguenots ) sur ces beaux & specieux pretextes , de la manutention de la *Religion* , & pour le *bien public*.

La fin & le commencement de chacune guerre , & les édits de pacification qui ont été faicts , sont escrits dans plusieurs Histoires & Mémoires , qui deslors en furent publiez tant d'une part que d'autres : ce n'est pas aussi mon dessein de les reciter ici : mais affin de donner à cognoistre quel étoit l'estat de la France au commencement de l'an 1589 , ( qui est l'année en laquelle Henri IV succéda à la Couronne de France , par la mort de Henry III ) & aussi affin de pouvoir mieux remarquer les choses les plus memorables advenues par tout le monde pendant les neuf années de guerre qu'il y a eües , tant avec aucuns de ses subjects de la Religion Catholique - Romaine , lesquels avoient faict une ligue ensemblement , & ne lui vouloient obeyr sous pretexte qu'il estoit de la Religion prétenduë reformée , comme aussi contre le Roy d'Espagne Philippes II , qui les suppor-toit ; il est très-nécessaire , pour ce regard , avant que d'entrer en nature , de sçavoir la naissance de cette ligue , & pourquoi & comment elle fut faicte.

Cette ligue donc que firent aucuns Catholiques



en France (de laquelle nous entendons parler) fut faicte à Peronne l'an 1576, par aucuns Princes, Seigneurs & Gentils-hommes Catholiques, faschez de ce que le Roy Henry III, avoit pacifié les troubles pour la Religion en son Royaume, permettant à ceux de la Religion pretendue reformée le libre exercice de leur Religion, les déclarant capables de tenir les Estats en toutes Cours souveraines, leur ayant laissé huit villes pour leur feureté, & désadvoüant ce qui s'estoit passé en la journée S. Barthelemy 1572.

Or affin que l'on cognoisse mieux l'intention des Princes & Seigneurs Catholiques qui firent cette ligue, en voici les articles, qui furent deslors imprimez & envoyez par toute la Chrestieneté.

Au nom de la Sainte Trinité, Pere,  
Fils & Saint Esprit, notre seul vray  
Dieu, auquel soit gloire & honneur.

*I. L'association des Princes, Seigneurs & Gentils hommes Catholiques, doit estre & sera faite pour establir la Loy de Dieu en son entier, remettre & retenir le saint service d'iceluy selon sa forme & maniere de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, abjurans & renonçans toutes erreurs au contraire.*



#### 4 HISTOIRE DE LA GUERRE

II. *Secondement pour conserver le Roi Henry troisieme de ce nom, par la grace de Dieu, & ses successeurs Rois très-Chrestiens en l'Estat, splendeur, autorité, devoir, service & obéissance qui lui sont deus par ses sujets, ainsi qu'il est contenu par les articles qui luy sont presentez aux Estats, lesquels il jure & promet garder à son sacre & couronnement, avec protestation de ne rien faire au prejudice de ce qui sera ordonné par lesdicts Estats.*

III. *Tiercement pour restituër aux Provinces de ce Royaume & Estats d'icelui les droits, preeminences, franchises & libertez anciennes, telles qu'elles estoient du tems du Roy Clovis, premier Roy Chrestien, & encores meilleures & plus profitablement si elles se peuvent inventer, sous la protection susdite.*

IV. *Au cas qu'il y ait empeschement, opposition, ou rebellion à ce que dessus, par qui & de quelle part qu'ils puissent estre, seront lesdits associez tenus & obligez d'employer tous leurs biens, & moyens, mesmes leurs propres personnes, jusques à la mort, pour punir, châstier & courir sus à ceux qui les auront voulu contraindre & empescher, & tenir la main que les choses susdites soient mises à execution, realement & de fait.*

V. *Au cas que quelques-uns des associez, leurs subjects, amis & confederez fussent molestez, oppressez & recherchez pour les cas dessusdits, par qui*

que ce soit, seront tenus lesdits associez employer leurs corps, biens & moyens, pour avoir vengeance de ceux qui auront fait lesdites oppresses & molestes, soit par la voye de justice ou par les armes, sans nulle acception de personnes.

VI. S'il advenoit qu'aucun des associez apres avoir fait serment en ladite association, se vouloit retirer ou departir d'icelle sous quelque pretexte que ce soit (que Dieu ne veuille) tels refractaires de leurs consentemens seront offensez en leurs corps & biens, en toutes sortes qu'on se pourra adviser, comme ennemis de Dieu, rebelles, & perturbateurs du repos public, sans que lesdits associez en puissent estre inquietez ny recherchez, soit en public ny en particulier.

VII. Jureront lesdicts associez toute prompte obéissance & service au chef qui sera depute, suivre & donner conseil, confort & ayde, tant à l'entretenement & conservation de ladite association que ruyne aux contredisans à icelle, sans acception ny exception de personnes. Et seront les defaillans & dilayans punis par l'autorité du chef & selon son ordonnance à laquelle lesdits associez se soubs-mettront.

VIII. Tous Catholiques des corps des villes & villages seront advertis & sommex secrettement par les Gouverneurs particuliers, d'entrer en ladite association, fournir deuement d'armes & d'hommes

6 HISTOIRE DE LA GUERRE

*pour l'exécution d'icelle, selon la puissance & faculté de chacun.*

IX. *Que ceux qui ne voudront entrer en ladite association, seront reputéz pour ennemis d'icelle, & poursuivables par toutes sortes d'offences & molestes.*

X. *Est deffendu ausdits associez d'entrer en débats, ny querelles l'un contre l'autre, sans la permission du chef, à l'arbitrage duquel les contrevenants seront punis, tant pour la reparation d'honneur, que toutes autres sortes.*

XI. *Si pour fortification, ou plus grande seureté desdits associez se fait quelque convention avec les Provinces de ce Royaume, elle se fera en la forme dessusdite, & aux mesmes conditions, soit que ladite association fust poursuivie envers lesdictes villes ou par elles demandées, si autrement n'est advisé par les Chefs.*

XII. *Je jure Dieu le Createur, touchant cest Evangile, & sur peine d'anatematization & damnation éternelle, que j'ai entré en ceste Sainte association Catholique, selon la forme du traicté qui m'y a esté leu présentement, loyaument & sincerement, soit pour y commander ou y obeyr & y servir, & promets sous ma vie & mon honneur, de m'y conserver jusques à la dernière goutte de mon sang, sans y contrevenir ou me retirer pour quelque mandement, prexte, excuse ny occasion que ce soit.*

*Voilà des articles qui contiennent de specieux*



pretextes, le tiltre porte le nom de la Sainte Trinité : Le premier article est, pour restabliſſer la Loy de Dieu, & maintenir l'ancienne religion : Le second est, pour conſerver les Roys de France en leur estat, splendeur & autorité; & le troiſieſme est, pour reſtituër au peuple de France ſes libertez & franchises. La ſuite de cette Hiſtoire monſtrera ce qui en eſt advenu : Mais deſlors pluſieurs Grands perſonnages de la Religion Catholique meſmes, cogneurent bien que ſoubs ces articles il y avoit quelque choſe de caché, qui n'apporte-  
roit en France que des troubles & diviſions.

La premiere de leurs raiſons eſtoit, que toute Ligue & aſſociation offenſive & deſſenſive, ne ſe devoit faire qu'entre Princes ſouverains : & au contraire qu'en ceſte Ligue, tous les Princes & Seigneurs Catholiques qui l'avoient faiſte eſtoient tous ſubjects du Roy : Voiré d'un Roy tres-Catholique, & en la fleur de ſon aage, & qu'ils la faiſoient ſans ſa permiſſion ny ſon conſentement.

La ſeconde, qu'il y avoit pluſieurs choſes dans les articles de ceſte Ligue, qui au lieu de *conſerver les Roys en leur estat, ſplendeur & autorité*, tendoient pluſtoſt à ſapper l'autorité royale, comme il ſe voyoit à la fin du ſecond article, *avec proteſtation de ne rien faire au prejudice de ce qui ſeroit ordonné par leſdits Eſtats* : qui ſeroit par ce moyen faire l'Assemblée des Eſtats en France reſolutive,



& rendre le Roi subject à ce qu'ils resoudroient & ordonneroient : ce que voulant effectuër, aucuns des chefs de ceste Ligue, il leur a cousté la vie, ainsi qu'il sera dit cy apres. Car toute Assemblée d'Estats en France n'a jamais rien resolu ny ordonné, ains seulement delibéré entr'eux leurs Requestes & Cayers qu'ils ont présentés en toute humilité au Roy, pour en ordonner avec son Conseil ce qu'il trouveroit estre bon & juste. Les Roys de France ne sont esleus comme les Roys de Pologne & les autres Princes, qui jurent en leur eslection de garder les loix faictes par ceux qui les ont esleus. Mais au contraire ils ont la supreme & absoluë autorité sur leurs peuples, de leur volonté dépendent toutes les deliberations de la paix & de la guerre, les impôts & les tributs, la concession des benefices, & la distribution des Offices, Gouvernements & Magistrats. Aussi sont ils Roys du premier Royaume de la Chrestienneré, tant en dignité qu'en puissance: en dignité, ils ont esté tousiours libres dez leur commencement, & n'ont jamais recogneu l'Empire comme la Pologne & la Boheme : n'y n'ont recogneu aussi tenir du Saint Siege, comme l'Angleterre & Naples. La France est le plus ancien Royaume de tous les Royaumes qui soient aujourd'huy en estre, pour ce qu'il a eu son commencement plus de quatre cents ans devant la Nativité de nostre Seigneur Jesus-Christ, & a esté le premier

de tous les Royaumes qui a secoué le joug de l'Empire Romain : le premier qui a accepté la foi Chrestienne, d'où ses Roys ont eu le nom de premiers fils de l'Eglise : & pour les biens qu'ils ont faicts au Sainct Siege, ils ont eu le nom de tres-Chrestiens. Aussi sont-ils les premiers Roys Chrestiens qui (comme les Roys des Hebreux) ont esté oingts & sacrez de l'huile de la sacrée ampoule qui est venuë du ciel, laquelle se garde encores jusques à present à Reims. Pour toutes ces choses les Roys de France ont toujours tenu le premier lieu de dignité entre les Roys Chrestiens, sans contredit. Et combien que le Roy d'Espagne pense avoir raison de l'y contredire pour le grand nombre de Royaumes, pays & Seigneuries qu'il possède, il n'a toutesfois point de raison de se l'attribuër ou pretendre ; car il n'a aucun Royaume qui puisse estre comparé à la France, tant pour la splendeur de sa noblesse, pour ses glorieux tiltres, que pour la renommée de son antiquité : aussi que tous les Royaumes qu'on appelle Espagne, qui sont Castille, Leon, Vallence & autres, ne sont d'ancienneté que simples gouvernemens & toparquies.

La troisieme raison qu'ils disoient, estoit, que tous les articles depuis le 4 jusques à la fin, n'estoient qu'une instruction pour faire rebeller le peuple contre le Roy, & troubler son Estat, & que le

serment de cette Ligue, pour obeyr au seul Chef d'icelle, estoit le moyen de faire croire au peuple qu'il pouvoit prendre les armes contre sa Majesté, s'il s'opposoit à leur Ligue, ainsi qu'il est contenu au 5. article, *Que tous les Associez seront tenus, employer leur corps, biens & moyens pour avoir vengeance de ceux qui les auront molestez, soit par la voye de justice ou par les armes, sans nulle acception de personnes.*

La 4. Jureront lesdits Associez toute prompte obeyssance & service au Chef qui sera député, & se soubsmettront d'estre punis par son ordonnance. Ils remarquoient en ce 7. article autant de monopoles & rebellions qu'il y avoit de mots : Veu que l'obeyssance, le service & la punition des subjects sont deuës & appartiennent au Roy seul.

La 5. Que le 8. article, contenant *D'advertir secrettement les Gouverneurs particuliers d'entrer en ceste Ligue, & contribuer hommes & deniers,* estoit une conjuration toute apparente, veu que les subjects qui pratiquent des gens de guerre & levent argent sans comission, ny sans la permission du Prince souverain, sont criminels de leze-Majesté. Ainsi les articles de ceste Ligue furent dez le commencement si bien espluchez, que l'on n'y trouva presque mot qu'il n'y eust à redire : & sur tout, de ce qu'il n'y avoit point de chef nommé, mais qu'il seroit député.



Si tost donc que le traicté de ceste Ligue fut fait ils envoyerent l'Advocat David à Rome avec des Memoires, pour faire trouver agreable au Pape Gregoire XIII les articles susdits, mais il fut tué en chemin, & ses memoires pris furent depuis imprimez, qui ne contenoient en effect, qu'à subvertir & changer l'Estat de la France.

Par autres voyes le Pape receut advis de ceste Ligue, les articles luy en furent presentez. Le sieur Terracina lui desdia mesmes lors un discours sur les affaires de France, où il luy disoit, *Qu'il ne convenoit plus au Roy de France, ou à qui que ce fust, d'user de pieté soit en la vie, soit aux biens des heretiques, ains qu'il les falloir cruëlement chastier, & combattre jusques à guerre finie, ruyner & abbatre leurs chasteaux, demanteler les villes qui estoient à leur devotion, & qui les suivoient; & que sa Majesté les devoit faire condamner au supplice, puis qu'ils l'avoient offensée, & priver leurs successeurs de tous estats, honneurs & dignitez, par ce moyen que les heretiques seroient du tout exterminéz, avec leurs detestables pensers, & leurs cruelles entreprises.* Tous ces discours cy-dessus, ne peurent persuader au Pape, d'advouër une telle Ligue, & quoy qu'on lui remonstra que l'on commenceroit à faire desnicher les Huguenots d'autour de son Comtat d'Avignon, & les chasser du Dauphiné, qui estoit un grand fruit



## 12 HISTOIRE DE LA GUERRE

pour le Sainct Siege; il jugea tousiours que ce n'estoit qu'un pretexte, & que les chefs de ceste Ligue avoient d'autres desseins particuliers qui n'estoient contenus dans le traicté de leur association : & ne voulut jamais l'approuver.

Aussi le Roy Henry III ayant eu advis des pratiques de ceste Ligue, il la jugea deslors tres dangereuse pour son Estat : mais il a esté trompé, à toutes les deux fois qu'il a pensé qu'en assemblant les Estats de France, il s'y trouveroit plus de Deputez qui demanderoient plustost la paix, que la guerre : qui estoit un remede tres-violent & extraordinaire, lequel en guarissant une playe en refaisoit d'autres.

A la premiere fois doncques qu'il assembla les Estats à Blois l'an mil cinq cents septante sept, aucuns Deputez, qui estoient desjà entrez en ceste Ligue, pratiquerent si bien les autres, que les plus de voix d'entr'eux s'accorderent de supplier Sa Majesté de faire la guerre à l'heresie.

Quelques articles du dernier Edict de Pacification qui semblerent au Roy devoir estre retranchez, l'y firent refoudre. Deux armées se leverent. Monsieur le Duc d'Anjou frere du Roy, fut Chef de l'une, il la mena à la Charité sur Loire, qu'il reduisit en l'obeyssance de Sa Majesté, & de là alla à Yffoire, qu'il print. De l'autre armée Monsieur

le Duc de Mayenne fut le General : la prise de Brouïage fut le plus beau de ses exploits.

Quelque guerre qu'il y ait eu en France, il y a toujours eu quelques négociations de la paix. Le Roy voyoit que ceste guerre alloit prendre un long traict. Il faict sonder les Huguenots pour quitter quelques articles du dernier Edict de Pacification, il les trouva disposez à sa volonté, ce qui apporta le cinquieme Edict donné à Poictiers au mois de Septembre mil cinq cents septante sept, par lequel la paix fut accordée, avec la liberté de conscience, à ceux de la Religion pretendue reformée, toutesfois avec quelque retranchement d'articles du dernier Edict.

C'est Edict ne fut encores entretenu pour les pretentions d'aucuns particuliers, qui n'en recevoient ce qu'ils s'en estoient promis, si qu'il y eut toujours quelques troubles en diverses Provinces : La Conference de Nerac en appaisa quelques-uns, & celle de Flex resolut tout à fait la paix qui fut observée entierement par toute la France l'an mil cinq cents quatre-vingts un.

Monsieur, frere du Roy, ( qui estoit lors le seul presumptif heritier de la Couronne ) alla d'un costé faire un voyage en Flandres, où ceux qui avoient envie de remuer les mains, tant d'une que d'autre religion, l'accompagnerent. De son voyage, son

entrée & sa sortie, plusieurs en ont escrit, où on peut veoir ce qu'il y fit, comme aussi de celui de M. de Strossy, qui alla mener une petite armée en Portugal, pour soutenir le droict qu'y pretendoit la Royne Mere Catherine de Medecis : leur entreprise à tous deux n'eut le succez qu'ils desiroient : car ledit Strossy mourut de mort violente : & Monsieur fut reduit de se retirer de Flandres, & revenir en France.

Durant tous ces voyages & entreprises, qui finirent à la mort de Monsieur, qui fut en Juin 1584. en son Chasteau de Chasteauthierry, la Ligue des Princes Catholiques n'avoit osé prendre les armes, du depuis l'an 1576. jusques à ceste mort. Elle se nourrissoit seulement parmy les grands qui l'avoient faicte, & parmy ceux qui s'estoient sous main rangez à leur service : aussi ce leur eust esté une temerité de se declarer lors : mais si tost que ceste mort fut advenue, les pacquets, les memoires & instructions pour l'establiir & la faire croistre, coururent de tous costez ; & au commencement de l'an 1585 ils prirent les armes, s'asseurerent en leurs gouvernements des villes de Chaalons, Dijon, Soissons, & autres places, publierent une infinité de raisons, pourquoy ils les avoient prises, lesquelles se reduisoient en trois poincts, sçavoir,



I. Pour reſtablir l'Egliſe de Dieu & tout le Royaume, & s'oppoſer aux Heretiques & chaffer l'hereſie.

II. Pour pourvoir aux differens qui pourroient naiſtre en la ſucceſſion de la Couronne de France apres la mort du Roy, puis qu'il n'avoit point d'enfans.

III. Pour faire ſortir de la Cour les favoris du Roy, qui abuſoient de l'autorité Royale, affin de ſoulager le peuple des impositions nouvellement inventées.

Le Roy fut fort eſtonné de la levée des armes de ceſte Ligue, il jugea bien qu'ils avoient mis Monsieur le Cardinal de Bourbon, ( Prince tout bon, mais fort vieil & ſexagenaire ) à la teſte de leur manifeſte, plus affin que le peuple creuſt que c'eſtoit un Prince du ſang qui eſtoit leur Chef, que de volonté qu'ils uſſent de luy obeyr; auſſi eſtoit ce leur vray Chef, que Monsieur le Duc de Guiſe, & qui toujours le fut juſques à ſa mort.

Les Pariſiens eurent commandement du Roy de garder les portes de leur ville, mais avec ceſte clause, qu'il vouloit que l'on procédaſt à l'eſlection de nouveaux Capitaines, & qu'ils fuſſent ou Conſeillers, ou Maiſtres des Comptes ou Advocats, de ceux qui demeureroient en chaſque quartier; ce que l'on fit : ce changement fut cauſe que pluſieurs qui eſtoient lors Capitaines, faſchez de



leur demission, entrerent puis apres dans la Ligue des feize, dont sera parlé cy-apres, & aucuns d'eux ne furent pas depuis bons serviteurs du Roy.

Sa Majesté aussi manda sa Noblesse, plusieurs le vindrent trouver à Paris, & Messieurs les Princes du Sang, Catholiques, se rendirent tous pres de luy. Il escrivit au Roy de Navarre, *Qu'il voyoit bien que le pretexte que ceste Ligue prenoit, n'estoit autre chose qu'une entreprise contre sa personne & son Estat : lui commande de se contenir en paix sans prendre les armes, afin que l'on juge aisement qui seront les perturbateurs du repos public.*

En mesme temps par une declaration qu'il fit publier, il respondit aux trois poincts cy-dessus dicts, contenus au manifeste de la Ligue.

I. Que la Paix estoit l'unique moyen de restablir la Religion Catholique par tout son Royaume, & que la continuation d'icelle estoit l'esperance de remettre la France en sa pristine splendeur.

II. Qu'estant en bonne fanté, la Royne en la fleur de son aage & en espoir que Dieu leur donneroit lignée, ce pretexte que la Ligue prenoit, qu'il eust à pourveoir aux differents qui pourroient naistre en la succession de la Couronne apres sa mort, n'estoit equitable ny suffisant pour  
le

le tourmenter durant sa vie & troubler son Estat.

III. Qu'il avoit honoré des plus grandes charges de la Couronne, ceux qui se plaignoient de n'estre point ses favoris, mais que Dieu luy donneroît la grace de soulager son peuple. Puis apres il enjoit à tous ceux qui avoient fait ceste Ligue, ou qui y estoient entrez, de la quitter, & de se remettre en leur devoir sous son obeïssance.

Le Roy de Navarre, qui estoit celluy à qui les Princes de la Ligue vouloient que le Roy declarast la guerre, & qui avoient mis dans leur manifeste, que les Chefs des Huguenots (notant par là le Roy de Navarre,) estoient desireux de la mort du Roy, ennemys des Catholiques & perturbateurs de l'estat, fit aussi une declaration, laquelle il envoya à tous les Parlements de France, & Princes Chrestiens, dans laquelle il protestoît, qu'il n'avoit jamais pensé à la succession du Roy, esperant que Dieu lui feroit la grace qu'il luy donneroit un Dauphin, qu'il n'estoit point ennemy des Catholiques, ainsi que ses deportemens le faisoient assez paroître, ny perturbateur de l'Estat, & que ceux qui avoient fait publier cela dans leur Manifeste, en avoient faulxement menty. Prie sa Majesté tres-Chrestienne de lui permettre de s'esgaler au Duc de Guise pour le combattre avec

armes usitées, entre Chevaliers, & vuidier ce différent entr'eux d'eux seuls, ou bien en nombre de deux à deux, de dix à dix, ou de vingt contre vingt, affin que sur eux tombast la peine, sans que le peuple de France eust à en souffrir.

La Ligue fut représentée alors si grande au Roy, l'on l'assura que tous les Potentats Catholiques l'avoient jurée fors que luy, & qu'à ce coup ils estoient tous résolus de ruiner l'herésie; qu'il entra en une telle crainte, qu'il se laissa aller aux persuasions de la Royne sa mere, & de quelques-uns de son Conseil, qui favorisoient ceste Ligue: disans qu'il valloit mieux que les Catholiques fissent la guerre à l'herésie, que non pas divisez entr'eux combattre les uns contre les autres. Ainsi il rompit l'Edict de Pacification en Juillet 1585, & declara la guerre aux hérétiques: Ce qu'il fit toutefois les larmes aux yeux, & dit deslors à d'aucuns, *j'ay grand peur qu'en voulant perdre la presche, nous ne hazardions fort la Messe.*

L'on ne cognut que trop la foiblesse de la Ligue après qu'ils eurent accordé avec le Roy, plusieurs ont escrit qu'en quatre mois & demy qu'ils furent en armes, que leurs forces avoient esté si petites, que tout ce qu'ils purent faire d'hommes de guerre pour mettre en campagne ne monta jamais à plus de mille chevaux, & quatre mille hommes de pied,



& que le Roy pouvoit dissiper toute ceste Ligue en sa naissance, & eviter le malheur qui luy est depuis advenu, s'il eust fait ce qu'il devoit & pouvoit lors, en montant à cheval & les poursuivant par les armes; car plusieurs qui s'en estoient mis, s'en estoient retirez apres la declaration que fit sa Majesté contre leur levée d'armes.

Tant y a qu'ils ne pouvoient plus resister quand ils accorderent avec le Roy; car ils avoient dissipé les cent tant de mil escus qu'ils avoient pris aux receptes generales, & devoient encores deux cents tant de mil escus, que le Roy paya pour eux. Par l'accord de Nemours le 7 Juillet 1585, le Roy leur accorda Thou & Verdun dont ils s'estoient saisis, pour leur assurance, avec trois places en la Champague, deux en Bourgogne, deux en Bretagne & une en Picardie: & de plus qu'il entretiendroit une compagnie d'harquebussiers à cheval à chasque Prince de ceste Ligue: à la charge aussi qu'ils se departiroient à jamais de toutes les Ligues & associations, & rendroient à sa Majesté à l'advenir, l'obéissance & la fidelité qu'ils luy devoient: Mais pour le soulagement du peuple, qui avoit esté le principal pretexte de la levée de leurs armes, nul mot dedans leur accord, au contraire il fallut charger le peuple de nouveaux subsides, pour payer ce qu'il leur avoit esté promis. Voilà tous les Catholiques bandez



en apparence pour faire la guerre à l'heresie, leurs forces se joignent, & plusieurs armées se dressent pour la ruyner en toutes les Provinces de la France : mais nous dirons cy-apres comme ils continuerent leur division en Catholiques Liguez, & en Politiques ou Royaux, qui fut cause qu'ils ne firent pas de grands exploits.

Au mois d'Aoust le Roy de Navarre estant à Saint Pons de Cadejoux est adverty de l'accord d'entre le Roy & les Princes de la Ligue ; & que leurs armes se tournoient contre luy : l'on luy avoit conseillé de s'armer dez le commencement de tous ces remuëmens, & qu'il n'y auroit point de doute que les Catholiques s'accorderoient ensemblement de luy faire la guerre : la lettre que le Roy luy avoit escrit, & la declaration que sa Majesté fit contre les rebelles de la Ligue, poursuivis comme tels par les Cours de Parlement, fut cause qu'il se trouva en ce commencement reduit à se mettre sur la deffensive. La protestation qu'il fit alors fut publiée en plusieurs endroits, il l'a fit avec le Prince de Condé, le Duc de Montmorency Marechal de France, & premier officier de la Couronne, & plusieurs Seigneurs Gentils-hommes, & villes, tant de la Religion pretenduë reformée, que Catholiques ( qui tenoient son party, & lesquels depuis s'appellerent les Catholiques unis. ) Il accuse les Prin-

ces de la Ligue , de n'avoir autre dessein que de renverser les loix fondamentales du Royaume , & les appelle Perturbateurs de l'Estat.

Du depuis le mois de Mars , que l'on avoit pris les armes jusques vers la fin du mois d'Aoust le foldat n'avoit fait que vivre sur le payfant , nul coup d'espée , nul combat , nulle rencontre : le Duc de Mercœur fut le premier qui voulut entreprendre , il sort de son gouvernement de Bretagne avec deux mille hommes , entre en Poitou , tire droict à Fontenay , se loge aux fauxbourg des Loges , Monsieur le Prince de Condé qui commandoit en ces quartiers , & qui est la province où les Huguenots sont les plus forts , en eut advis , qui le chassa de Fontenay , & de tout le Poictou.

La ville de Brouïage estoit une espine au pied des Rochellois , elle n'est qu'à dix lieues d'eux , ils prièrent M. le Prince de Condé de prendre ceste ville là , & la remettre en leur party ; il l'assiegea : mais l'advis de la surprise du Chasteau d'Angers par Roche-Morte , qui estoit dedans , lequel avoit respondu tenir pour le Roy de Navarre , luy fait quitter ce siege , & traverser tout le Poictou : il avoit d'assez belles troupes , avec lesquelles il s'en vint passer par bateaux la riviere de Loire , entre Saumur & Angers : mais il ne fut si tost passé dans l'Anjou , que Roche-Morte

fut tué d'un coup d'arquebuse par les habitans d'Angers, qui l'avoient assiégé, & où à leur renfort le Roy avoit envoyé toutes ses troupes: Ceste mort fit rendre le Chasteau d'Angers au Roy. Le Prince de Condé se trouva lors avec ses troupes bien empesché, tout moyen de repasser la Loire luy estant osté par la diligence de M. de Joyeuse, toutes les rivières du pays d'Anjou inguaiables à cause des pluyes, aussi que toutes les forces du Roy le venoient entourer: ainsi toute son armée qui estoit de huit cents Maistres, & de douze cents harquebusiers à cheval fut contraincte de jouer à sauve qui peut, elle se divisa toute par petites troupes, & lui s'eschappa & se sauva vers la Normandie, où avec dix des siens il passa en Angleterre, d'où il retourna à la Rochelle, & où il trouva la plus grande part de ses troupes, qui avoient repassé Loire où & comme ils avoient peu, bien-heureux d'y avoir reporté leurs testes, & de n'avoir point veu Paris.

Les Huguenots & la ligue des Catholiques perdirent à ceste fois, mais diversément, ceux-là leur petite armée (qui eust sans doute emporté Broüage s'ils ne fussent bougez de devant) tout leur bagage, & tout ce qu'ils avoient picoré en traversant le Poictou: & ceux-cy le Chasteau d'Angers que le Comte de Brissac tenoit pour leur party, & lequel avoit mis dedans ceste place de



tres-belles richesses qui furent toutes perduës pour luy ; parce qu'elles furent emportées suivant la composition par ceux qui en sortirent. A la recommandation des Sieurs Duc de Joyeuse & du Comte de Bouchage, le Roy mit dans ce Chasteau le sieur de Puchairie, qui jusques à sa mort a conservé ceste place sous l'obeyssance de leurs Majestez tres-Chrestienes. Ce fut le premier mescontentement de ceux de la Ligue, qui se virent soustraire ceste place d'entre les mains d'un de leur party.

Monsieur le Duc de Mayenne general de l'armée Royale designée pour aller en Guyenne contre le Roy de Navarre, composée de deux mille chevaux François, Reistres & Albanois, dix mille Suisses, & six mille hommes de pied François, passa la Loire durant la desroute du Prince de Condé en Anjou, va à Poictiers, & traversant par le Poictou sans y faire nul exploict de guerre contre les Huguenots de ceste Province, s'en alla au commencement de l'an 86 desnicher les Huguenots qui estoient dans Montignac, Beaulieu & Gaillac : comme il revint à Paris, nous le dirons cy-apres.

Le plus grand mal donc que ceste guerre civile apporta en ceste année fut, que quand le Roy chassoit par ses Edicts les Huguenots de ses villes, le Roy de Navarre par Declarations proclamoit



les habitans des villes où estoient publiez tels Edicts, pour ennemis de son party; Au mois d'Octobre 85 le Roy fit commandement à tous les Huguenots de sortir dans 15 jours de son Royaume: Le Roy de Navarre fit peu apres en Decembre une Declaration, & suivant icelle les Huguenots faisirent où ils estoient les plus forts, toutes les debtes, rentes, revenus, & biens de tous ceux qui n'estoient de leur party, & les firent vendre: bref ils firent une telle diligence en leurs affaires, qu'en presque toutes les Provinces de la Loire ils surprirent tant de places, que l'on jugea peu apres que ne se tenans que sur la deffensive on n'eust sçeu dans douze ans les chasser de toutes les places qu'ils renoient.

Les Princes & Seigneurs de la Ligue avoient par l'accord faict à Nemours juré de se departir de toutes ligues, & associations, toutes les fois qu'ils le l'ont promis & juré au Roy, c'est ce qu'ils ont le moins effectué, car ils continuèrent leurs pratiques en toutes les bonnes villes Catholiques du Royaume beaucoup plus que auparavant, ainsi que nous dirons cy-apres: mais sur tout parmy les Princes Catholiques estrangers qui presumerent tous que ceste Ligue estoit plus forte en son commencement, qu'elle n'estoit, & ce pour ce qu'elle avoit contraint un Roy de France à declarer une guerre civile dans son Royaume contre sa volonté.

En ceste année le Pape Gregoire XIII. mourut, il n'avoit jamais voulu approuver ceste Ligue. Sixte V. fut esleu Pape, aussi tost ceste Ligue luy est présentée pour l'autoriser, le Cardinal de Pellevé qui estoit à Rome le protecteur de ceste Ligue, l'en sollicita, & l'affaire luy est représentée si facile de chasser l'heresie de la France, qu'il fit publier au mois de Septembre dans Rome une excommunication contre le Roy de Navarre, & le Prince de Condé, par laquelle il les prive & tous leurs successeurs, sçavoir, le Roy de Navarre de son Royaume, Duchez & Seigneuries, & le Prince de Condé de toutes Principautez, Duchez, & Seigneuries, & eux deux ensemblement de tous les Royaumes & Seigneuries ausquelles ils pourroient succeder à l'advenir, declarant tous leurs subjects absous de tous les serments qu'ils leur auroient juré, faict ou promis : ce qui fut dit pour & contre ceste Bulle d'excommunication nous le dirous cy-apres; voyons maintenant, comme la Ligue des Catholiques, que l'on a depuis nommé la Ligue des Seize, s'establit à Paris, il est necessaire de le dire, & sçavoir par qui, & pourquoy ceste Ligue fut faicte, car nous avons beaucoup à en parler, voicy ce que l'Autheur du Manaut & du Maheustre en a rapporté, qui en a parlé comme sçavant (aussi tient-on que c'est un des principaux des Seize qui a faict ce livre.)

Dieu (dit-il) s'est aydé pour le fondement & commencement de la Ligue des Catholiques de Paris, de M. de la Roche-Blond l'un des Bourgeois d'icelle ville, homme tres-vertueux, de noble, bonne, ancienne & honneste famille, qui considerant la misere du temps, l'ambition des grands, la corruption de la justice & l'insolence du peuple, & sur tout la perte de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine qui ne servoit que d'umbrage au peuple & de pre-texte aux grands : & au contraire l'heresie supportée, & la tyrannie ouverte. A ces occasions meu de l'esprit de Dieu, il s'adressa à plusieurs Docteurs, Curez & Predicateurs, pour sçavoir le moyen de s'y gouverner en feureté de conscience & pour le bien public : & entre autres à M. J. Prevost, lors Curé de S. Severin, M. J. Boucher, Curé de S. Benoist, & à M. Matthieu de Launoy Chanoine de Soissons, premiers piliers de la Ligue en ceste ville de Paris, qui adviserent par ensemble d'appeller avec eux les plus pieux, fermes & affectionnez Catholiques, pour acheminer & conduire les affaires de la Ligue des Catholiques : tellement qu'eux quatre, apres l'invocation du S. Esprit, nommerent plusieurs particuliers Bourgeois qu'ils cognoissoient, & lors se resolurent de n'en parler qu'à sept ou huit, lesquels ils arresterent & nommerent entr'eux : à



ſçavoir ledit de la Roche-Blond nomma l'Advocat d'Orléans , & le ſieur Acarie , Maïſtre des Comptes : ledit ſieur Prevost , Curé de ſainct Severin nomma les Sieurs de Caumont, Advocat & de Compans , marchant : Ledit ſieur Boucher nomma Menager , Advocat & Crucé , Procureur : Ledit ſieur de Launoy nomma le ſieur de Manœuvre de la maiſon des Hennequins. A tous leſquels fut parlé & communiqué avec prudence , & trouvez diſpoſez pour le ſouſtenement de la Religion & oppoſition contre l'heréſie & tyrannie , & furent les premiers appelez & entremetteurs de la Ligue , & parmy eux ſe meſla le ſieur Deſſiat Gentil-homme du Pays d'Auvergne de la cognoiſſance dudit Sieur Curé de Sainct Severin : & quelque temps apres en fut parlé à d'autres tant Eccleſiaſtiques que ſeculiers , comme à Maïſtre Jean Pelletier , Curé de S. Jacques , Maïſtre Jean Guinceſtre , lors Bachelier en Theologie , perſonnes tres-affectionnées , aux ſieurs de la Chapelle , à Buſſi le Clerc , Procureur en Parlement , au Commiſſaire Louchart , à la Morliere , Nôtaire , à l'eſleu Roland & à ſon frere , de forte que peu à peu le nombre creut , mais à fin qu'ils ne fuſſent deſcouverts , ils eſtablirent un ordre à leurs affaires , & firent un conſeil de neuf ou dix perſonnes , tant Eccleſiaſtiques que ſeculiers des deſſusdits , & outre ils diſtribuerent les charges



de la ville pour semer les avis du Conseil à cinq personnes qui se chargerent de veiller en tous les seize quartiers de la ville & fauxbourgs d'icelle : ( à cause dequoy on les a depuis appellez la Ligue des Seize : ) à sçavoir ledit de Compans en toute la Cité , Crucé ès deux quartiers de l'université & fauxbourgs d'icelle, S. Marcel, S. Jacques & S. Germain , & les sieurs de la Chappelle, Louchart & Buffi aux quartiers de toute la ville ; & rapportoient au Conseil , duquel ils faisoient partie , tout ce qu'ils avoient entendu chacun en son destroit , tant en general qu'en particulier & de tous les corps & compagnies ; & sur le recit , l'on deliberoit d'y pourvoir selon les occurrences , & se tenoient ces Conseils quelquefois au College de Sorbonne en la chambre dudit Boucher , depuis au College de Forteret où il alla demeurer , qui a esté appelé le berceau de la Ligue , quelques autres fois ils se tenoient aux Chartreux , puis au logis dudit sieur de la Roche-Blond & la Chappelle , comme aussi au logis desdits sieurs d'Orleans & Crucé : & pour fortifier la Ligue , le Conseil donna charge à ces cinq personnes dessus nommées de practiquer le plus de gens de bien qu'ils pourroient , & parler à eux sagement & prudemment ; & de fait se hazarderent ( avec toutesfois grande modestie & cognoissance ) de communiquer & conferer avec

plusieurs bons Bourgeois les uns apres les autres, & selon qu'ils les voyoient disposez ils se descouvroient à eux, sans toutesfois leur rien dire de leur assemblée, mais seulement fondonoient les affections des plus gens de bien qu'ils pouvoient choisir, & les entretenoient sur le discours de la malice du temps, remply de schisme, d'heresie & tyrannie, & selon qu'ils en tiroient de resolution & cognoissoient leurs volontez, ils la rapportoient à ce petit Conseil de Docteurs, Curez, Predicateurs & notables personnes, qui selon Dieu leur donnoient des instructions pour conduire ceste affaire, selon lesquelles le sieur de la Roche-Blond & ces cinq confederez se gouvernoient & distribuoient leurs instructions aux cœurs de ceux à qui ils avoient parlé selon leur capacité; & les instruisoient de ce qu'ils avoient à faire, à quoy ils trouvoient des volontez bien disposées qui s'y embarquoient sans s'enquerir d'où cela venoit, tant le zele & la volonté des Catholiques estoit ardente & bonne, tellement qu'il n'y avoit que ces cinq personnes avec le sieur de la Roche-Blond au commencement qui travaillassent par toute la ville à instituër & establir la Ligue, & qui cognoissoient ceux qui en estoient; & si d'avanture quelqu'un des six s'estoit hazardé de parler à quelqu'un qui fust recogneu pour homme mal vivant, ou mal affectionné, on

le prioit de s'en degaiger & ne luy rien communiquer, tellement que ces six personnes ne communiquoyent avec homme vivant, que premierement le Conseil n'eust examiné la vie, mœurs, & bonne renommée de ceux à qui l'on avoit parlé, comme n'estant raisonnable de commettre la cognoissance de ceste sainte cause qu'entre les mains de gens de bien, sans reproche, fideles & tres-affectionnez. Et combien qu'il y eust quelque peu de grandes & honnestes familles, qui avoient bonne & sainte affection au party, si est-ce qu'ils ne paroissoient & ne vouloient assister aux assemblees, ny parler à beaucoup de personnes, de peur d'estre descouverts, mais sous main faisoient ce qu'ils pouvoient, & animoient ces six personnes de vouloir travailler, & conféroient avec eux à couvert, & subvenoient à la cause de leurs conseils & moyens, de sorte que tout se gouvernoit avec grand zele, grande amitié, grande consolation, grande fidelité & grande prudence.

C'estoit la premiere resolution du commencement de la Ligue, que de se resouldre à la mort, & en ceste resolution y entrer, chose qui les rendoit tellement hardis en toutes leurs affaires, que le deffunt Roy Henry, ny tous ses agents n'y peurent jamais entreprendre ny descouvrir, sinon que par conjectures & en gros sans certitude aucune. Car apres que par le conseil & instruction des



Docteurs, Curez & Predicateurs ces six personnes eurent beaucoup gagné de gens de bien, & qu'il y avoit apparence de former une bonne Ligue contre l'heresie & la tyrannie : les aucuns furent deputez vers feu Monsieur de Guyse, pour luy donner à entendre la volonté des bons Catholiques de Paris, le zele qu'ils avoient à la conservation de la Religion & à l'extinction de l'heresie & tyrannie, lequel les receut avec grande allegresse, & de ce en communiqua à Messieurs ses freres, & sur tout à feu Monsieur le Cardinal de Bourbon, qui tous loüoient Dieu de cet advertissement, & de ce qu'il luy avoit pleu de disposer les cœurs de beaucoup de Catholiques à pareils effects & volonteiz qu'eux-mesmes avoient. Et des-lors les Princes, spécialement ledit feu sieur de Guyse, commencerent à entrer en conference avec les Catholiques de Paris, & ne faisoient & n'entreprenoyent rien que par le consentement & advertissement les uns des autres, & envoyerent les sieurs de Meneville, Contrard, & Beauregard, pour conferer & communiquer avec eux, & voir leur disposition & bonne volonté, lesquels furent instruits de toutes les intentions, & comment ils se gouvernoient, jusques à luy représenter les projectz qu'ils avoient faits, qui tendoient à trois fins. La premiere à la conservation de la Religion Catholique Apostolique & Romaine. La se-



conde d'expulser & combattre contre l'heresie & sectes contraires à la Religion Catholique. Et la troisieme, pour reformer les vices, impietez, injustices & maux qui possedoient la France en tous ses Estats; & au lieu de l'impieté & tyrannie y faire regner la pieté & justice: voylà les trois projects de la Ligue, & outre ce, ils leur presenterent au doigt & à l'œil, la disposition qu'ils gardoient à la ville, avec la forme de leurs conseils & façons de faire.

Ainsi deslors furent deputez quelques bons habitans de Paris gens de cervelle, lesquels avec bonne instruction allerent en plusieurs provinces & villes du Royaume, pour rendre capables quelques-uns des plus affectionnez Catholiques, habitans desdites villes, de la creation & formation de la Ligue, & de l'occasion d'icelle, des projects & intelligence avec les Princes, à fin de ne faire qu'un corps par une mesme intelligence en toute la France, sous la conduite des Princes Catholiques & conseil des Theologiens, pour combattre l'heresie & la tyrannie.

Cependant le sieur de Roche-Blond & ces cinq confederez travailloient par toute la ville, à la faveur de leurs amis & confederez qu'ils avoient gaignez au party, ayant par leur labeur & vigilance attiré & mis au party des personnes qui n'estoient moins affectionnées qu'eux-mesmes, de  
forte

forte que l'on employoit aux affaires tant dedans que dehors la ville, les plus zelez & capables : de façon, que non seulement les six travailloient, mais sous eux, & par leur instruction, beaucoup d'autres : Comme au quartier de la Cité, Compans print pour ayde Hebert Drapier, & de Laistre : Crucé print Pigneron, Senault, Noblet & Joisel : Le sieur de la Chappelle, print Emounot Procureur, & Beguin : Le Commissaire Lionchart print Tronçon Colonel, & de la Morliere Notaire : Le Clerc Buffy, print Choulier & Courcelles ; & Senaut y amena le sieur Fontanon Advocat en la Cour, tres-Catholique, tres-affectionné & tres-resolu, homme de bien & sans reproche, comme aussi estoient les autres dessus nommez, qui tous travailloient affectueusement pour descouvrir ce qui se faisoit au prejudice de la Religion & du bien public. Et les confederez dessus nommez, avec autres Bourgeois qui avoient croyance aux six personnes, venoient de jour à autre advertir chacun à son quartier de ce qu'ils avoient appris par la ville, des propos qu'on y tenoit, ou des menées que l'on y pratiquoit contre les Catholiques, & les six ayans receu tels advertissemens, ils sçavoient par ce moyen tout ce qui se passoit parmy la ville, & le rapportoient au Conseil, qui selon les occurrences pourvoioit de remedes : & par succession de temps croissant les

affaires, mesmement les provinces & villes Catholiques qui avoient esté adverties par personnes affidées & envoyées de Paris pour les advertir de la Ligue des Catholiques, & de leurs intentions : pour les confirmer davantage, ils envoyerent à Paris des agents pour s'enquerir de la verité, & s'instruire amplement; à fin de leur donner contentement il y avoit des Catholiques qui estoient commis pour recevoir lesdits agents selon les provinces, les uns de Picardie, les autres de Normandie, les autres de Bourgongne, ceux d'Orleans, de Lyon, & autres villes & provinces avec lesquels estoit fort amplement communiqué, & s'en retournoient bien instruits, & avec bons memoires & promesses de se secourir les uns les autres pour le foustienement de la Religion contre les heretiques & leurs fauteurs : & tout cela se faisoit devant les Barricades.

Voilà le commencement, le project & l'établissement de la Ligue des Seize : Vous voyez qu'ils bastissent leur conjuration comme font les Publicains leurs paches & affociations, le commencement est au nom de Dieu, mais la fin est toute autre; car d'ordinaire c'est à qui tuinera son compagnon : Aussi les effets de ceste Ligue des Seize que nous suivrons de tems en tems dans ceste Histoire, monstrent qu'ils ont basti leur Ligue en regnards, comme vous voyez par le rescit mesme de leurs propres livres : & verrez cy



après qu'ils ont regné comme Lyons; & qu'aucuns d'eux sont morts par la Justice des Princes de leur propre party; & ceux qui n'ont voulu éprouver la Clemence & Misericorde du Roy Henry IV. contre qui ils avoient basti ceste Ligue, vivent encore misérables, bannis hors de la France.

Mais sur tout est à considérer, que deux grands Princes, qui s'attribuoient & vouloient se représenter en France après leurs Souverains, les chefs des deux plus nobles & anciennés maisons qui soient aujourd'huy au monde, sçavoir de France & de Lorraine, car Monsieur le Cardinal de Bourbon se maintenoit estre le plus proche parent du Roy, issu de masse en masse de la maison de France, depuis le Roy S. Louys jusques à aujourd'huy, & Monsieur le Duc de Guise, precedoit en France soit au Conseil, aux Assemblées ou aux ceremonies de l'Ordre du saint Esprit, tous ceux de sa maison, nonobstant que Monsieur le Duc de Mercœur pretendist le preceder, pour estre fils d'un fils du Duc de Lorraine, & que le Duc de Guise n'estoit que fils de François, qui estoit fils de Claude, lequel estoit fils puîné d'un Duc de Lorraine. Ces deux Princes donc, contre ce qu'ils avoient promis au Roy par l'accord de Nemours, de se departir de toutes Lignes & associations, ont laissé le plus beau pretexte de leur premiere

Ligue faicte à Peronne, (*De conserver le Roy Henry III. & son estat*) en entrant & jurant ceste Ligue & association des Seize, qui vouloient ruiner (ce disoient-ils) l'hipocrisie & la tyrannie, dont ils accusoient tacitement le Roy Henry III. Prince très-Chrestien, & trop bon & trop doux pour de tels esprits : Mais encore avec quelles personnes estoient ils en association ou Ligue ? Avec des gens la plus-part qui estoient d'entre le simple peuple, des Procureurs, des Commissaires, des Notaires, des Drapiers, des Cousturiers & des Artisans. Des Princes s'associer d'une Ligue populaire à qui tout Chef est incontinent odieux, cela ne leur pouvoit bien succeder : d'une Ligue qui a pensé ruiner & la France & leurs propres maisons : d'une Ligue à laquelle il n'a pas tenu qu'elle ne fist la France sujette à la Couronne d'Espagne, ce qu'elle eust faicte, comme nous dirons cy apres, sans les vertueuses résolutions de leurs neveux, enfans, & freres de ces deux Princes.

Avant que de dire les effects de la guerre, de l'an 1586, il ne sera hors de propos de voir tout d'une suite quels escrits se publierent en '85 & '86, tant d'un party que d'autre.

L'appast avec lequel on attire le menu peuple, ce sont les petits livrets que l'on seme parmy eux, qui selon que la nouveauté lui plaist, se la forme tellement en son esprit, qu'il est impossible de lui

oster, & principalement où il y va de la Religion.

Au commencement de l'an 85, on avoit publié le Manifeste de la Ligue, qui contenoit les causes & pretextes de la levée de leurs armes. Le Boute-feu des Calvinistes, & le Concordat de Magdebourg, pour faire accroire au peuple que le Roy de Navarre avoit rescrit à quelque partie des Estats de l'Empire, pour troubler la Religion & la Republique, & rallumer les feux des guerres civiles par toute la Chrestienneré : & mesmes qu'à Magdebourg il avoit esté fait un Concordat entre tous les Princes Souverains Protestans, le 15 Decembre 1784, par lequel ils promettoient mettre sus une armée de 25 mille chevaux & 45 mille hommes de pied de diverses nations, laquelle armée devoit estre employée en France dans le 15 d'Avril 85, c'estoient toutes belles chimeres, pour faire esmouvoir le peuple, & rendre tolerable la prise & la levée des armes de la Ligue. Ils firent lors aussi en même tems publier, & courir par tout, le discours de ce qui se passa au cabinet du Roy de Navare, lors que Monsieur le Duc d'Espernon fut vers luy en l'an 84, afin que le peuple creust que le Roy portoit faveur & amitié au Roy de Navarre, & qu'il le recognossoit pour son seul & certain heritier : & pour faire hair au peuple le Roy & le Duc d'Espernon, & luy faire croire que le Roy de Navarre ne changeroit jamais sa Reli-



gion. Mais la premiere œuvre que firent les Seize, ce fut de faire imprimer la Bulle de l'excommunication du Roy de Navarre & du Prince de Condé, & autres petits traitez ; ce qu'ils faisoient si dextrement, que l'on ne voyoit les premiers imprimez, qu'entre les mains de ceux qui estoient entrez en leur Ligue, & comme c'est la coustume en faict de ces petits livrets là que tant plus ils sont rares, tant plus ils sont desirez, & tant plustost on y croit ; aussi il advint qu'à quelque prix que ce fust chacun en vouloit avoir, si bien que les Libraires & Imprimeurs s'hazarderent de les imprimer, & en firent de tant de sortes, que tout le menu peuple s'embarqua comme de lui-mesme en ceste Ligue : quand ils virent que leur moisson estoit belle au mois de May de l'an 86, ils firent imprimer un livre intitulé Advertissement des Catholiques Anglois aux François Catholiques, du danger où ils estoient de perdre leur Religion, & d'experimenter comme en Angleterre, les cruantez des Ministres s'ils recevoient à la Couronne de France un Heretique : (marquant par là le Roy de Navarre :) ils le publierent au commencement fort en cachette. Or ce livre estoit d'un langage fort naïf, plain de vives pointes, il contenoit des flateries & moqueries du Roy, exaltoit sur tout la valeur du Duc de Guise, disoit mille impostures du Roy de Navarre, & de la feuë Royne de Navarre sa

mere, & sur tout se plaignoit qu'on n'avoit pas bien solemnisé la S. Barthelemy 1571, & qu'on avoit tiré moins de deux poillettes de sang, denotant par là que l'on y devoit tuer le Roy de Navarre & le Prince de Condé. Beaucoup de gens d'honneur, tant d'une part que d'autre Religion, abhorroient alors la malice du temps, auquel le peuple n'avoit autre entretien que la lecture de ces livres, qui n'estoit que le fusil pour allumer le feu de la sédition future & prochaine.

D'un autre costé, nonobstant toutes les déclarations, toutes les proscriptions faites contre les Huguenots & Catholiques unis avec le Roy de Navarre, un Docte Jurisconsulte, Catholique, dans Paris mesme, au peril de sa vie, entreprit de respondre à tout ce que la Ligue des Seize avoit fait publier, & se vit en même temps par les boutiques des Libraires du Palais, une Apologie pour la deffence du Roy de Navarre, contre tous les libelles de la Ligue, avec les moyens d'abus contre l'excommunication du Roy de Navarre & du Prince de Condé.

Premierement pour respondre à la Ligue qui avoit pris les armes affin *que le Roi eust à pourvoir aux differens qui pourroient advenir pour sa succession apres sa mort*, il dit, que jamais l'on ne doit disputer la succession d'un Roy vivant que cela avoit esté deffendu par les Conciles, &

principalement par un decret au cinquiesme Concile de Tolède, en ces mots, *doncques parce qu'il est contraire à la pieté, & dangereux pour les hommes, de penser aux choses futures illicites, & s'informer des accidens des Princes, pōurvoir à l'advenir sur iceux, d'autant qu'il est escrit, ce n'est pas à vous de savoir les momens, ou les temps que Dieu a reservez en son pouvoir: nous ordonnons par ce decret, que s'il se trouve aucun informateur de telles choses, & qui du vivant du Roy, regarde un autre pour l'esperance du Royaume, ou attire quelques uns à soy pour ce regard, il soit chassé par sentence d'excommunication, de la compagnie de Catholiques. C'est pourquoy il conclud que tous ceux-là sont excommuniez qui s'informent & font semblant d'avoir soin, ou s'enquerir qui sera leur Roy, apres celui qui tient le sceptre.*

Les exemples se lisent assez par toutes les Histoires Romaines, que les Cæsars ne vouloient pas seulement que l'on devisast de ce qui adviendroit apres leur mort, non plus que les Ottomans qui ne veulent jamais que leurs propres enfans approchent d'eux, ne pouvans souffrir mesmes leur esperance, aussi la jalousie que la feuë Royne Elizabeth d'Angleterre à toujours eüe, que sur peine de la vie, aucun en tout son Royaume ne devisast de celui qui luy succederait, a esté ce qui



la maintenue en paix parmy ses subjects plus de 44 ans, & jusques à sa mort.

Secondement pour respondre à ceux qui avoient escrit, *que pas un des Princes de la maison de Bourbon n'estoit capable de la succession de la Couronne de France*, parce qu'ils sont aujourd'huy *oultre le dixiesme degré d'agnation à la maison royale*, il dit, le tiltre Royal à la Couronne de France n'est pas hereditaire simplement patrimonial ou feudal, & n'est iceluy devolu par le droit de simple heredité civile, ains le plus proche du sang Royal y est appelé par succession & surrogation perpetuelle, sans fin, selon l'ordre de consanguinité, ou agnation masculine. Il prouve son dire par tous ceux qui ont escrit particulièrement de la succession de ce Royaume, entr'autres Balde, lesquels foustiennent tous qu'en iceluy succede le plus proche du sang du Roy, yssu de masle en masle, ores qu'il soit au miliefme degré, & ce par droit du sang & perpetuelle coustume du Royaume, & en vertu de la loy Salique : ce qui est cause que les Roys de France ne deviennent jamais tyrans, pour ce qu'ils savent que ceux de leur sang leur doivent succeder, ce qui leur donne occasion de conserver l'Estat & domaine de leur Royaume, comme leur propre & certain patrimoine.

Tiercement pour respondre aux petits discours

de Mathieu Zampiny & autres, qui en faveur du Cardinal de Bourbon soustenoient qu'il estoit le *premier Prince du sang*, *preferant par ce moyen l'Oncle au Nepveu & fils de son frere aîné*. Il montre fort clairement, que tous les Docteurs ont conclud en faveur du nepveu, contre l'oncle qui se dit l'aîné par le decez de son frere, soit en ligne directe ou collaterale ez successions individües comme Royaumes, Empires, & Duchez. Il allegue plusieurs beaux exemples qui decident ce different; & trois belles raisons ou considerations sur ce subject. La premiere, que le pere & le fils sont une mesme personne, si que le Pere ne semble pas estre decedé par la surrogation que nature faict de luy en la personne de son fils, qui est une partie de ses os, & chair de sa chair: ce qui fait qu'apres le decez du pere, le fils n'acquiert pas de nouveau, les droicts & successions d'icelluy, mais il en prend seulement l'administration & pleine jouissance. La seconde, que le droict d'aînesse est né & formé en la personne du pere, dez qu'il a esté au monde, par consequent qu'il est transmissible, & que du vivant du pere le fils aîné est appellé Roy, Duc ou Comte, de la qualité de fondit pere. La troisieme est, que ores que le fils de l'aîné soit plus esloigné d'un degré que son oncle, neantmoins estant surrogé au lieu & place de son pere, il doit estre

preferé, d'autant que le droit de preference n'est pas acquis par nous seulement, ains d'abondant par le droit & personne d'autrui; tellement que tant qu'il demeurera quelque chose de reste, & relique de ceste aisnesse, autre ny peut prendre place en façon que ce soit. Mais sur tout il remarquoit une raison en ceste cause, à laquelle jamais les escrivains en faveur de l'oncle ne peuvent donner responce, à sçavoir, que M. le Cardinal de Bourbon, au traicté du mariage d'entre le Roy de Navarre son nepveu, & Madame Marguerite de France, quitta toutes ses pretentions touchant le partage de la maison de Vendosme, & passa condamnation de tous les differents & procez qu'il avoit eus pour ce subject depuis l'an 65 avec la feuë Royne Jeanne de Navarre, remit, ceda, & transporta audit sieur Roy son nepveu tous & chacuns les droicts, noms, voix, & actions, presens & advenir, qui lui pouvoient appartenir, pour estre yssu de la maison de Bourbon, recognoissant par expres ledit sieur Roy de Navarre son nepveu, pour vray fils, heritier, successeur, & representant en tout, & par tout l'aisné de ladite maison.

L'excommunication du Roy de Navarre & du Prince de Condé luy fit faire un traicté fort ample, où il discourt principalement, si le Pape en excommuniant un Prince le peut priver de ses biens



temporels, & s'il peut excommunier les Roys de France, les Princes de son sang, les Officiers de la Couronne, ou aucun corps ou ville subiecte au Roy de France.

Il soustient que l'excommunication Ecclesiastique n'est autre chose qu'une peine exterieure de n'estre point receu à la communion de l'Eglise, ou parmy le commerce exterieur des fidelles : & que le pouvoir de l'Eglise, ne touche en rien les biens & choses temporelles, n'estant la puissance des Ecclesiastiques autre que spirituelle, concernant le Royaume de Dieu, & duquel ils sont dispensateurs & portent les clefs, lequel Royaume, *non est de hoc mundo*. Aussi que l'excommunication n'est que pour servir d'exemple aux Chrestiens quand ils jugeront la gravité du forfait, & mesureront le scandale public; & pour occasionner le condamné à se recognoistre, avoir horreur & contrition de son offense, se voyant livré ez mains de Satan son ennemy mortel, & demander humblement d'estre reconcilié à l'Eglise Catholique de laquelle il est banny. Voylà pourquoi il conclud que le Pape, ny autre Eve sque par sentence d'excommunication ne peuvent priver aucun de ses biens temporels.

Mesmes que les Privileges de la Fleur-de-lys sont tels, que le Pape, ou Eve sque quelconque, ne peuvent excommunier le Roy de France, ny

les Officiers, & subjects en corps ou communauté; suivant une Bulle du Pape Martin, & pour les causes y contenuës.

Il allegue plusieurs grandes raisons sur ce subject, & plusieurs exemples; entr'autres, il dit, que l'an 1488, le Procureur general du Roy appella comme d'abus de l'excommunication jettée par le Pape sur les Gantois, par ce qu'ils maltraitoient l'Empereur Maximilien leur Comte, vassal pour ceste Comté du Roy de France, auquel seul il se devoit adresser pour luy pourveoir, & non au Pape, qui n'a puissance quelconque sur les subjects de ceste Couronne. Et dit que l'usage des appellations comme d'abus, que l'on fait aux Cours de Parlement contre les entreprises du Pape, ont pris leur origine de ce temps-là.

Aussi pas une des Cours de Parlement de France ne voulurent esmologuer ceste Bulle d'excommunication: plusieurs ont escrit que le 6 de Novembre quelques François estans à Rome, afficherent en plusieurs endroits un appel comme d'abus à un Concile libre, interjecté contre la dite Bulle par les Roys de Navarre & Prince de Condé. Le Roy de Navarre mesmes s'en plaignit par Lettres qui furent lors publiées par route la France, lesquelles estoient adressées à Messieurs du Clergé, de la Noblesse, & du Tiers-Estat, comme nous dirons cy-après: Il n'y eut pour lors

que ceux de la Ligue qui la firent trotter secrettement parmy les leur & sans nom d'Imprimeur : car les Bulles des Papes ne sont observées en France, si elles ne sont esmologuées & verifiées en la Cour de Parlement, & en cela consistent principalement les Privileges de l'Eglise Gallicane.

Plusieurs, au temps que j'escriis ( qui est l'an 1605 ) ont remarqué en ces premiers mouvemens, que les deux qui ont esté accusez d'avoir le mieux escrit pour l'un & l'autre party, ont couru mesme fortune & mesmes dangers, tous deux encore vivans, & tous deux grands & Doctes personages, tous deux ont faict publier leurs livres sans se nommer, celuy de la Ligue plus eloquent, mais calomniateur, celuy du party du Roy de Navarre, plus docte, & François : celuy de la Ligue au contraire du Royal a eu la recompense de ses escrits premierement, & fut fait Advocat General en la Cour souveraine du Royaume, durant la puissance de la Ligue; & depuis il a eu beaucoup de peine & de mal : car le Roy entré à Paris, il fut contraint de s'en aller hors de France, absent de sa famille, & alors luy & les siens furent affligez; apres plusieurs supplications, ses amis obtindrent son retour de la Clemence du Roy, à present regnant. Quelques paroles qu'il dit trop librement, furent cause qu'il fut mené à la Conciergerie, où il demeura trois mois, pendant les-



quels tous les amis & principalement ceux qui luy avoient procuré son retour, eurent de la peine à empêcher que l'on n'entraist à la cognoissance de ce qu'il avoit escrit & dit par le passé : quelques accusations que l'on fist contre luy, quelques calomnies que l'on alleguast qu'il eust escrites, ne peurent rien sur la foy & la clemence du Roy, qui le fit sortir de prison ; depuis il a faict un remerciement à sa Majesté, qui est un livre digne de son bel esprit, & continuant en son devoir il peut avec le temps acquerir autant ses bonnes graces, comme il les avoit perdues.

Mais celuy qui a escrit pour la Majesté des Roys a eu la peine, les prisons & les afflictions au commencement. L'an 88 il fut enfermé dans la Conciergerie : après la mort du Duc de Guise, l'on le changea de logis, la Bastille fut le lieu où il fut tres-estroitement tenu plus de deux ans, & ayant trouvé le moyen d'eschapper, s'estant sauvé à S. Denis, il trouva Monsieur de Vic, Gouverneur pour le Roy, qui le receut, le presenta depuis à sa Majesté, & pour recompense de ses peines il est aujourd'hui Advocat General en l'une des Cours souveraines de ce Royaume. Voilà la parallèle que l'on faict de ces deux doctes hommes. Voyons ce que faict le Roy de Navarre à Montauban.

Au commencement de ceste année le Roy de

Navarre estant à Montauban, apres qu'il eut eu avis de l'excommunication que le Pape avoit faite contre luy, il fit publier par toute la France 4 lettres qu'il adressoit au Clergé, à la Noblesse, au Tiers-Estat, & à Messieurs de Paris.

Au Clergé il dit, que ses ennemis n'ont fait conscience d'allumer le feu aux quatre coings du Royaume pour se donner ce plaisir d'avoir mis le Roy en quelque peine, & d'avoir sceu venger les desfaveurs qu'ils s'imaginoient avoir receus de luy, par une calamité universelle: Qu'il ne craint point le mal qui lui peut advenir, ny de leurs deniers, ny des armes de ses ennemis, mais qu'il plaint le pauvre peuple innocent, qui souffre presque tout seul ses folies: Qu'il croit bien qu'aucuns d'entr'eux soient poussez du zele de l'Eglise: mais il leur dit, que dira la posterité, que vous ayez mieux aymé mettre tout en confusion, que de vous disposer à un Concile comme je le demandois au Roy par ma dernière declaration? mieux aymé venir au sang que conferer doucement du sens des escritures? mieux aymé la voye de subvertir l'estat, que la voye de convertir les ames que vous pensez desvoyées, mesmes de ma personne, que vous devriez plustost instruire que destruire? & apres leur avoir dit, qu'aucuns d'entr'eux ont sollicité, & obtenu une déclaration  
du

du Pape, qui l'a déclaré inhabile à la succession du Royaume, il leur dit, ne pensez, Messieurs, que ces foudres m'étonnent, c'est Dieu qui dispose des Roys & des Royaumes, & vos prédécesseurs qui estoient meilleurs François que les fauteurs de ceste Bulle, nous ont assez enseigné que les Papes n'ont que veoir sur cest Estat. Il me desplaist seulement que contre les bonnes mœurs, il se soit trouvé des gens si inconfiderez, que de faire consulter à Rome la succession d'un Roy vivant & à la fleur de son âge.

Aux Lettres qu'il envoya à la Noblesse; vous estes nais (leur dit-il) tels que vous approchiez assez des affaires de l'Estat pour donner le tort ou la raison à qui elle appartient, sans qu'il soit besoin de long propos pour vous ouvrir les yeux: vous avez veu naistre en pleine paix les remuemens de la Ligue, & vous savez la patience que j'ay eüe, quoy qu'ils m'eussent pris pour subject de leurs armes. Vous les avez veu déclarez rebelles, & poursuivis comme tels aux Cours de Parlement. Vous vous êtes veus commander, armez & combattans contr'eux, par l'expresse volonté du Roy, sous l'autorité des Princes de son sang & des principaux Officiers de sa Couronne: & tout en un instant quel changement? Je vous vois armez contre le sang de France, commandez par estrangers que vous combattiez comme perturbateurs?



Vous faurez donc bien juger que les premiers mandemens procedoient de la volonté du Roy : ceux qui ont suivy depuis, de la violence des perturbateurs. Je sçai bien que vous ne me pouvez donner le tort, je sçay mesmes qu'en vos ames vous le donnez à mes ennemis. Pour transformer l'Estat, comme ils desirent, il n'estoit besoin de vostre main, il n'appartenoit qu'à estrangers à l'entreprendre : pour chasser la France hors de la France, le procez ne se pouvoit juger en France, elle estoit par trop suspecte en ceste cause, il failloit qu'il fust jugé en Italie : ils se sont pris directement à moy, je me suis offert à un duël, je suis descendu au dessous de moy-mesmes, je n'ay desdaigné de les combattre, je l'ay fait, & Dieu m'en est le tesmoin, pour sauver le peuple de ruine, pour espargner votre sang, de vous, dis-je, de qui principalement il se respand en ses miseres, Messieurs ne pensez que je les craigne, on sera plustost lassé de m'assaillir, que moy de me defendre, je les ay portez plusieurs années, plus forts qu'ils ne sont, plus foible beaucoup que je ne suis. Je plains vostre sang respandu & despendu en vain, qui devoit être espargné pour conserver la France, je le plains employé contre moy qui me le devez garder, estant ce que Dieu m'a faict en ce Royaume, pour dessous l'autorité du Roy, joindre une France à la France, au lieu qu'il sert aujourd'huy à la chasser de France.

En celle du Tiers-Estat, il dit, s'il a esté question de la Religion, je me suis soubmis à un Concile: si des plaintes concernant cest Estat, à une Assemblée des Estats: j'ai desiré mesme de tirer sur ma personne tout le peril de la France, pour la sauver de misere, m'estant esgalé de mon plain gré, à ceux que la nature m'a rendu inférieurs, au lieu que de leur propre interest ils ont fait une calamité commune; de leur querelle particuliere, une confusion publique. J'aurois à me plaindre de ce que mes justes offres n'ont esté reçues, je m'en plains à vous, pour vous touresfois & non pour moy: je plains les extremitez, où l'extreme injure qu'on me faict, m'ont reduit de ne me pouvoir deffendre, sans que le peuple innocent en souffre. Ces gens vous vouloient faire esperer, qu'ils reformeroient les abus des finances, qu'ils diminueroient les tailles & subsidez, qu'ils rameneroient le temps du Roy Loys douziesme, & déjà, qui les eust voulu croire, ils se faisoient surnommer peres du peuple. Qu'est-il advenu? leur guerre après avoir rongé estrangement de toutes parts, s'est veüe terminée par une paix, en laquelle ils n'ont pensé qu'à leur particulier, & ne s'y est faicte aucune mention de vous, & leur paix, qui pis est, s'est aussi-tost tournée en une guerre, par laquelle le Roy est contraint de doubler les impôts, & le peuple exposé en proye aux gens

de guerre. Au reste Dieu me fera la grace, apres tant de travaux que j'auray, de voir cest Estat purgé de ceux qui le travaillent, de vous voir aussi jouyr d'un repos certain & asseuré, qui nous face en peu de temps oublier tous les travaux passez. Je ne vous demande à tous qui selon vostre vocation estes plus subjects à endurer le mal que non pas à le faire, que vos vœux, vos souhaits & vos prieres.

A messieurs de Paris; je vous escriis volontiers, dit-il, car je vous estime comme le miroir & l'abregé de ce Royaume, & non toutesfois pour vous informer de la justice de ma cause, que je sçay vous estre assez cogneuë, au contraire pour vous en prendre à tesmoin. Vous sçavez quel jugement le Roy a fait des autheurs de ces miseres: tout le changement qui est venu depuis, je sçay que vous l'aurez imputé non à son vouloir, ains à la force qui luy a esté faite, & de fait je suis bien adverty qu'estant peu apres requis de fournir aux frais de ceste guerre, vous avez bien sceu respondre que ces troubles n'avoient donc esté de votre avis, que c'estoit à ceux qui les mouvoient & non à vous d'en porter les frais: réponse que n'avez accoustumé de faire quand vous pensez qu'il est question du service du Roy ou du bien du Royaume, car jamais subjects n'ont esté pour ce regard plus liberaux que vous; aussi voyez vous



clairement qu'on ne demande pas vos bagues pour fournir à la rançon du Roy François, ou de ses enfans, ou d'un Roy Jean, mais pour esteindre le sang & la posterité de France. Je sçay tres bien que le Roy vous aura sçeu gré de votre réponse, & je vous en ay une obligation, pour le rang que Dieu m'a donné en ce Royaume, & pour estre puis qu'il luy a pleu des enfans de la maison. Je me desplais en mon malheur de ne pouvoir deschasser le mal universel de cest Estat sans quelques maux, je me plairay pour le moins en mon intégrité, qui les ay voulu racheter de ma vie, & qui la sentiray toujours bien employée pour la conservation de cet Estat, & de vous tous.

Il faut que je dise icy, que le regret que le Roy de Navarre monstra par ces lettres avoir des miseres de la France, les offres qu'il avoit faictes au Roy dez le commencement de la levée des armes des Princes de la Ligue, lesquelles offres avoient resmoigné à toute la Chrestiennerie le desir vray qu'il avoit de le servir : la patience qu'il eut entre les armes de ses ennemis, & la résolution que le Roy & la Ligue, apres l'accord de Nemours, prindrent de luy courir sus à lui seul desarmé, nud, & surprins, tout cela apporta une si grande lumiere de son innocence, que les estrangers condamner en ses ennemis & plusieurs de la Noblesse Françoisse, & beaucoup de gens d'honneur Catholiques, l'af-

fectionnerent tellement deslors, qu'il a reçu depuis de quelques-uns d'entreux des services très-signalés, ainsi que nous dirons à la suite de ceste histoire, selon les temps.

Le Roy de Navarre estoit sur le trente-troisiesme an de son âge, ses ennemis disoient de luy, qu'il n'avoit jamais rien fait de luy-mesmes, qu'il estoit impossible que tant de grands Capitaines, qui l'alloient assaillir, ne le ruinassent du rout, Monsieur de Mayenne manda de Guyenne au Roy, qu'il ne lui pouvoit eschapper. Au contraire de toutes ses propositions, Dieu mesnagea de telle sorte ce Prince, que tout ce qui se fit ceste année contre luy, ce fut qu'en ne faisant que se deffendre, quatre grandes armées conduites par plusieurs grands Chefs de guerre se ruinerent toutes sans faire choses dignes de grande memoire.

De la premiere & plus grande des quatre armées, estoit Chef, comme nous avons dit, Monsieur de Mayenne, qui à la fin de l'an 85, avoit pris Montignac & Beaulieu; ceste année de 86; Monsieur le Marechal de Matignon, Gouverneur de Bourdeaux, avoit aussi de belles troupes: C'estoient deux grands Chefs de Guerre en une mesme Province; voicy les exploicts qu'ils firent en ceste année. Le Marechal de Matignon assiegea Castels, le sieur de Fauas, brave & accort Capitaine, à qui ceste place appartenoit, la deffend,

mais le Roy de Navarre ayant résolu d'aller en Gascogne & en Bearn pour mettre un ordre parmy ses places, part de Montauban, avec trois cents Maistres & deux mille hommes de pied, faict lever ce siege à Monsieur de Matignon, tire de ceste place le Sieur de Fauas, & l'emmene quand & luy, donnant le commandement de ceste place au Comte de Gursen, Gouverneur de Castelgelloux, & qui estoit son parent : le Roy de Navarre n'est si tost hors de ceste place, qu'elle est de rechef assiegée, Monsieur de Mayenne y vint, peu de jours apres le Comte de Gursen sommé rendit ceste place par composition au Duc de Mayenne, qui fut le commencement des divisions d'entre luy & Monsieur le Marechal de Matignon, qui avoit envie de s'accommoder de ceste place : l'on tient & est vray, que deux chefs d'armées ne peuvent durer ensemblement, ce ne sont que jalousies : il en entra de telles entre le Duc de Mayenne & le Marechal de Matignon, que du depuis ils se prindrent garde l'un de l'autre : les gens d'esprit deslors jugerent bien que tant de gens de guerre ne feroient que ruyner le peuple des bourgades & villages qui n'auroient le moyen de se defendre de la picorée de leurs troupes : voilà une place assiegée par un Marechal, soustenuë par Fauas, mais toutesfois renduë au Duc de



Mayenne, par le Comte de Gursón, qui n'y avoient rien fait, ny l'un ny l'autre.

Le Roy de Navarre estant au Mont de Marfan, M. Lenoncourt (qui depuis a esté Cardinal) & le President Brulart, l'y vindrent trouver de la part du Roy : Prevost, Curé de S. Severin (qui estoit le second de la Ligue des Seize) vint avec eux comme pour accompagner ledit sieur de Lenoncourt, (car ceste Ligue n'estoit encores decouverte) mais Dieu scait si les Princes de la Ligue furent advertis seulement de ce qui se passa en ce voyage, aussi en prindrent-ils de terribles allarmes, quoi que ceste Ambassade n'estoit que pour dire au Roy de Navarre que sa Majesté desiroit sur tout qu'il fust Catholique, afin que ses ennemis n'ayant plus de pretexte, la France eust ceste heure que d'estre paisible le reste de son regne. Ils eurent pour réponse du Roy de Navarre, qu'il estoit grandement tenu au Roy de la bonne volonté qu'il luy avoit toujours portée ; mais qu'il ne pouvoit changer de Religion sans estre instruit : & sur ce qu'ils luy dirent qu'ils avoient charge de luy proposer que s'il vouloit venir en Poictou, que la Royne Mere s'achemineroit jusques à Champigny, où elle luy feroit entendre plus amplement l'intention de sa Majesté, il leur promit qu'il s'y rendroit le plustost qu'il pourroit.

Quelque temps apres Monsieur de Mayenne

adverty que le Roy de Navarre devoit passer la Garonne à Caumont, il envoya de bonnes troupes en embusches du costé de Lannes, dont il chargea le Sieur de Puyane, Gouverneur de Dacqs, & luy s'en vint avec toute son armée vers Caumont, par où il estoit asseuré qu'il devoit passer : le Duc ayant eu advis que le Roy de Navarre estoit arrivé sur le soir à Caumont, resolu d'y souper & d'y coucher, il despescha incontinent vers le Roy, & luy manda qu'il luy rendroit bon compte du Roy de Navarre, & qu'il ne luy pouvoit eschapper : mais Dieu qui estoit sa garde en disposa autrement : le Roy de Navarre ayant soupé, se couche, s'endort : sur la minuit advis vient du danger où il étoit au Sieur de la Combe, (qui estoit un sien Gentil-homme servant) lequel incontinent l'esveilla avec importunité, le fit lever, & seuls passerent la Garonne dans un basteau qu'ils enfoncerent apres avoir passé, & poursuivans leur chemin comme Gentils-hommes de l'armée du Duc de Mayenne, allerent droit passer par le quartier des troupes du Vicomte d'Aubeterre, qui estoient logées à Sauvetat pres Aymér, où il passa franchement sans estre reconnu, & tira droit à Sainte Foy, où il arriva & où il attendit trois semaines ses gens, qui allerent passer à Sainte Baseille, se sauvans le mieux qu'ils purent pour éviter la colere de Monsieur de Mayenne, fasché d'avoir perdu

une si belle occasion de le prendre. Quelques-uns en voulurent accuser Monsieur d'Aubeterre d'avoir donné cest advis au Roy de Navarre, pour ce que s'estoit luy qui s'estoit chargé de prendre garde à ce passage, veu que Monsieur de Mayenne s'en estoit fié à lui, principalement pour ce qu'il luy avoit dit qu'il recognoistroit plustost le Roy de Navarre qu'un autre, à cause qu'il avoit esté nourry son Page; mais ce bruit rapporté au Vicomte par aucuns, en la presence de plusieurs Gentils-hommes de l'armée, dit, que quiconque le voudroit dire qu'il le feroit mentir. Ce Vicomte d'Aubeterre avoit de très-belles troupes de cavalerie en l'armée du Duc de Mayenne, & plusieurs ont tenu qu'à la verité il brigua d'avoir ceste garde pour faire ce service au Roy de Navarre.

Le Duc de Mayenne voyant que les Huguenots ne paroissoient en gros d'armée par la campagne, qu'ils s'estoient tous retirez par les places en garnison, il se resoult, pour employer son armée, de prendre Saint Bazeille, ce qu'il fist, & le fit desmanteler. Puis il assiegea Monsegur, qui se rendit à composition. Il print aussi Castillon & Puis-normand : voilà en quoy il employa toute son armée pendant l'hyver & l'esté de ceste année jusqu'en automne qu'il s'en retourna à Paris, ainsi que nous dirons cy-apres.

Les Huguenots voyans que Monsieur de Ma-



yenne assiegeoit des villes en Guyenne (où il n'y avoit pas grand cas à gagner, & où le Vicomte de Turennes qui avoit logé plus de trois milles harquebusiers dedans les places que le Roy de Navarre tenoit sur la Dordogne, lui empeschoit souvent ses desseins) ils recommencerent à entreprendre & surprendre de tous costez : entr'autres le sieur de Plassac, Gouverneur de Pons, surprint au mois de Février, Royan, place forte. Le sieur de Laval, dez la fin de l'an passé, avoit fait lever le siege de Taillebourg au Marechal de Marignon, où il tenoit assiegées Madame de la Trimouille, & Mademoiselle sa fille, par le commandement du Roy, qui l'avoit chargé de se saisir de leurs personnes; mais le 16 de Mars 86, monsieur le Prince de Condé alla à Taillebourg, où il espousa Mademoiselle de la Trimouille : le sieur de la Trimouille & Duc de Thoulars, (que l'on tient estre le plus qualifié Seigneur du Poictou) se fit lors de la Religion pretenduë reformée : toute la Noblesse presque de ses vassaux prist ce party : plusieurs petites places furent lors surprises, entr'autres, Soubize, Mornak en Alvert, prez Broüage, Mondavis & Chizay sur la Boutonne : mais au commencement d'Avril en une charge que fit Monsieur le Prince de Condé sur le Regiment de Tiercelain, qu'il vouloit deffaire, lequel retournoit de Marennes à Xainctes, les deux freres de

Monsieur de Laval y furent tellement blesez, que deux jours apres ils moururent; & luy de douleur de voir tous ses quatre freres morts, (le plus jeune estant mort peu auparavant à S. Jean d'Angely) mourut aussi huit jours apres: si que tous les enfans qu'avoit laissez le sieur d'Andelot de Madame la Comtesse de Laval sa femme, moururent tous en moins d'un mois. En ce temps aussi le Comte de Gursen & quatre de ses freres moururent en une rencontre qui se fit pres de Castelnau, contre le sieur de Castelnau, Gouverneur de Marmande, dont le Vicomte de Turenne dist, j'ay peur que ceste meschante guerre nous mangera tous, si Dieu n'y met la main.

Le Roy adverty des exploits des Huguenots en Poictou, pour les resserrer y envoya Monsieur le Marechal de Biron, qui arrive à Poictiers avec douze cents chevaux & quatre mille hommes de pied, les empescha de faire leurs courses si librement, puis il alla assieger Marans, dont il leva le siege, ainsi que nous dirons cy apres. Voilà donc la Guyenne, le Poictou, la Xaintonge, le Limosin & le Perigort affligez de la guerre, de la famine & de la peste.

Quelques Huguenots s'esleverent aussi en la haute Auvergne, & surprindrent quelques forts; le Duc de Joyeuse avec de belles troupes, alla les chasser de Merveges, & depuis alla trouver Mon-

sieur le Marechal de Joyeuse son pere, qui avoit pris Montesquiou en Lauragais : le siege du Mas Sainte Espuelle, où moururent trente-deux Capitaines & cinq cents harquebusiers, fut la ruine de leurs troupes. Tandis que toutes ces choses se font, le Marechal de Montmorency ne demeure oisif en Languedoc, il assiege toutes ses places, charge & deffait des troupes de la Ligue à Lodeve & à S. Pons, & les fait desfricher le plus qu'il peut de son gouvernement de Languedoc.

La Provence ne fut aussi exemptee de la guerre en ceste année, Monsieur de la Valette, qui en estoit Gouverneur, travailloit fort les Huguenots de ces quartiers là : le nombre en estoit fort petit. Monsieur le Duc d'Espernon son frere, y fut avec huit cents chevaux & de tres-belle infanterie : les Huguenots furent chassez de toute ceste Province : apres la prise de Sayenne quelques-uns furent pendus. Quand le Roy de Navarre en reçut les nouvelles, il dit, quoy, le Duc d'Espernon donc nous est plus rigoureux que le Roy, ce n'est pas ce qu'il m'avoit promis. Mais cependant que l'on oste aux Huguenots une petite place en Provence, le sieur Desdiguere, Commandant pour le Roy de Navarre en Dauphiné, Gouverneur, & autres Capitaines, surprennent Montelimar & plusieurs bonnes places. Voilà l'exercice des François, en l'année 86.



Tandis que toutes ces choses se passaient, le Roy étoit à Paris, attendant la résolution de l'Assemblée générale du Clergé, qui se tenoit aux fauxbourgs Saint Germain des prez, à laquelle il avoit fait demander qu'ils eussent à le secourir d'un million d'or, pour entretenir ses armées contre les Heretiques, & à continuer de payer treize cents mille livres tous les ans pour les rentes dues à l'Hostel de ville de Paris : après deux remontrances faites à Sa Majesté au nom dudit Clergé, par les Evêques de S. Brieu & de Noyon. La Bulle du Pape, pour aliéner cinquante mille escus de rente, fut vérifiée au Parlement le 27 de Mars, & l'Assemblée passa contract avec sa Majesté, daté du mois de Juin, de continuer encor pour dix ans de payer les rentes dues à l'Hostel de la ville.

Mais en ce temps arriverent à Paris les Ambassadeurs des Princes protestans d'Allemagne, lesquels s'étoient assemblés à la poursuite des sieurs de Clervant & de Segur, Agens du Roy de Navarre, pour obtenir d'eux la levée d'une armée d'Allemands : le Chef de ceste Ambassade estoit de la maison de Montbelliard, les Princes qui les envoyerent estoient les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, Jean Casimir Palatin, Jean Frederic, Administrateur de Magdebourg, les Ducs de Saxe, Pomeranie & de Brunsvic, & le Landgrave de

Hesse; ces Princes ne vouloient accorder au Roy de Navarre aucune levée de gens de guerre, sans en avoir premierement adverty le Roy : quand ils arriverent à Paris sa Majesté estoit à Dolinville, l'on les faict loger aux fauxbourgs Saint Germain, à l'Hostel de Ventadour, là où ils demurerent plus qu'ils ne pensoient sans avoir audience : trois semaines se passerent sans que le Roy retournaist à Paris : venu, ils s'acquittent de leur charge, & luy disent, que le Roy de Navarre requeroit la levée d'une armée en Allemagne, que les Princes qui les avoient envoyez n'avoient voulu la luy accorder sans l'avoir premierement supplié, comme estans ses bons amis & alliez, de redonner la paix & le repos à ses subjects, en restablissant les Edicts de Pacification qu'il avoit luy-mesmes accordés pour appaiser les troubles survenus pour les differens de la Religion.

Les Roys ne veulent point que les Princes estrangers soient mediateurs entr'eux & leurs subjects. Le Roy eust bieh desiré le repos de son Royaume, mais que les Princes estrangers se messassent de ses affaires & des Ordonnances qu'il faisoit, il le trouva estrange; aussi leur respondit-il, que tous les Princes desquels ils estoient envoyez, avoient changé en leurs pays & seigneuries, soit en la Religion, soit en la police & gouvernement de leurs Estars, ce qu'ils avoient trouvé bon, sans qu'il se fust ja-

mais meſlé de les contredire : que de même eux tous les autres Princes ſouverains changent en leurs pays les Edicts qu'ils ont faiçts, ainſi que bon leur ſemble & le trouvent équitable : ce qu'il avoit faiçt auſſi, ayant trouvé bon & raiſonnable avec ſon Conſeil, de changer ſes Edicts qu'il avoit faits pour la Religion. Que tous les Princes donc qui ſouſtiendroient ſes ſubjects, leſquels ne voudroient obeyr à ſes Edicts, ne pourroient le faire avec raiſon, & ne luy pouvoient eſtre qu'ennemis.

Les Ambaſſadeurs Allemans en ſ'en retournant ne purent diſſimuler le meſcontentement qu'ils eurent de ceſte reſponce : l'on jugea deſlors que les Reiſtres viendroient encores une fois en France. Le Roy ſe reſolult que ſ'ils viennent il leur ira au devant. Ce ſont nouvelles armées qu'il faut lever : les Eſtats qui ſont affligez de la guerre ne peuvent ſubſiſter ſans forces, ny les forces eſtre entretenues ſans un grand fondement de finances, ny les finances eſtre amasſées ſans un commun ayde & contribution de ceux qui en ont le moyen.

Or le domaine du Roy n'eſtoit tel qu'il eſtoit le temps paſſé, il y en avoit d'alliené pour plus de ſeize millions : les Pariſiens venoient tout freſchement de lever ſur eux deux cents mille eſcus, pour & par le commandement de ſa Majeſté : le peuple de toute la France eſtoit aſſez tourmenté des tailles & des gens de guerre : pour avoir donc  
de



de l'argent pour faire la guerre, & trouver le moyen d'en avoir le plus promptement, fut de créer de nouveaux Officiers : ce qu'estant résolu au Conseil, le Roy alla luy mesme en Parlement sur la fin du mois de Juin, où il fit veriffier vingt & six Edits, à la verification desquels il dit à Messieurs de la Cour,

Tant que j'ai peu avoir la paix je vous ay fait assez paroistre combien je desirois reduire toutes choses en leur ancienne splendeur, estant rentré en ceste guerre, dont la despenſe ordinaire passe plus de cinq cents mille escus par mois, je suis forcé, de peur de vous perdre, (& moy avec vous) recourir à des moyens extraordinaires, & suis contrainct de faire les Edits que je veux estre presentement publiez. Monsieur le Chancelier vous fera entendre les occasions qui m'ont convié à les faire.

Monsieur le Chancelier prenant la parole, dit, *tout ce qui se fait* de nouveau en un Estat & contre l'ordre qui y est estably est pernicieux & dommageable. L'on n'est à present en ces heureuses deliberations là, où toutes choses estant faisables l'on n'a qu'à choisir les meilleures, ains au contraire l'on est maintenant en l'option des maux, & l'on n'est empesché qu'à suivre les moindres pour detourner les plus grands : aussi les pilotes agitez d'une tourmente ne craignent par le geſt d'une

partie de leur marchandise soulager leur vaisseau , puis apres se rejeter par la loy de la mer sur tous ceux qui en ont reçu la commodité : ainsi le Roy pressé d'une dangereuse tempeste , expose tout ce qu'il peut pour destourner les forces intestines dressées contre le repos de la France , & pour s'opposer à l'armée des Allemans , presté à monter dans le Royaume : les François ne voudroient que les Payens & les Barbares emportassent l'honneur sur eux d'exposer plus librement leurs biens & leurs personnes pour la deffense de leurs Roys & de leur pays , ce qu'ils doivent faire , puis que Sa Majesté ne refuse de payer sa part de la perte , employant en ceste guerre les revenus de ses domaines & sa propre personne.

Les principaux poincts de la Harangue de Monsieur le premier President, furent ,

Tous les preceptes que l'on peut donner à un bon Prince , se recueillent en deux mots , juger & combattre , le dernier est quasi comme oisif , & inutile aux Republiques qui jouissent du fruit de la paix ; mais le premier est toujours necessaire , & quasi comme on dit toujours en action. Par la Justice les Roys regnent tant en la paix qu'en la guerre , & elle ne se peut administrer que par les Officiers qui sont establis par le Prince pour cest effect , avec choix pour leur integrité , & certain nombre pour l'ordre. Si une multitude innumerable

y est indifferemment receüe, ce que l'on appelle créer Offices & Ministres de justice, sera mettre les biens & fortunes de vos sujets, SIRE, à l'encherre : aussi la Justice qui est le lien du peuple avec le Prince, venant à deffaillir, la force qui est l'autre partie de votre Royaume, ne sçauroit estre de guerre longue durée. Les loix de l'Estat du Royaume, ne peuvent être violées sans revoquer en doute vostre propre puissance & souveraineté : il y a de deux fortes de loix, les unes sont loix & ordonnances des Roys, les autres sont les ordonnances du Royaume, qui sont immuables & inviolables, par lesquelles vous estes monté au throsne royal, & à ceste Couronne, qui a esté conservée par vos predecesseurs jusques à vous : Dieu vous a mis, Sire, les fructs en main, & pourriez, si vous voulez, faire de nous & de nos biens tout ce qu'il vous plairoit : mais cela ne vous entrera jamais dans l'esprit, que vous soyez Roy de force & violence ; aussi vostre regne est un regne de loyauté & justice, auquel vos subjects vous rendent plus de subjection & d'obeissance de bonne volonté, que les Turcs ny les Barbares ne font à leurs Princes par la force ny par contrainte, & cela vient de la loy du pays où ils sont nez, qui les oblige à ne rien tant aymer apres Dieu que le Roy, & ne vivre que pour luy : mais ceste loy publique n'est pas seule, il y en a d'autres aussi



dependantes de ceste là, qui concernent le bien public & le repos du peuple à l'endroit de son Roy : celle là entre autres est des plus saintes, & laquelle vos predecesseurs ont religieusement gardée, de ne publier loy ny ordonnance qui ne fust deliberée & consultée en ceste compagnie : ils ont toujours estimé que violer ceste loy estoit aussi violer celle par laquelle ils sont faicts Roys. La supplication qu'il fit à Dieu de conserver le Roy en sa pieté, devotion & integrité, en luy donnant heureuse & longue vie, fut la fin de sa harangue, qui fut suivie d'une autre pour le Procureur general, en ceste substance, Sire, les volonteés des Princes sont bien differentes en la guerre & en la paix : ils veulent ce que la raison ou naturelle inclination leur conseille en la paix ; & en la guerre, ils veulent ce à quoy leurs ennemis les contraignent. Nous avons veu par la paix derniere six vingts Edicts revoquez, un nombre d'Officiers inutiles en la Justice, demouré retranchez, & toutes choses avec vostre esprit disposées au service de Dieu & reformation de vostre Estat : mais puis que la condition de la guerre force vostre volonté à reprendre ce que vous avez toujours rejeté, & que vous êtes contraint certainement de vous servir des moyens extraordinaires qui contiennent beaucoup de choses contraires aux anciennes loix de vostre Estat, nous qui sommes tefmoins de

vostre necessité, qui sçavons ce qu'avez fait devant que d'en venir là, pouvons vous en excuser devant tout le monde, & consentirons que sur le reply des lettres patentes & Edicts presentement publiez, il soit mis qu'elles ont esté leuës, publiées & registrées.

Voilà une publication d'Edicts que le Roy fist pour tirer de l'argent de son peuple, sans emprunt ou taille, affin de satisfaire aux frais de la guerre, plusieurs escrivirent pour & contre ceste invention de créer offices : ce fut un pretexte à la Ligue des Seize, avec lequel ils desbaucherent une infinité de menu peuple de l'obeïssance du Roy, car, disoient-ils, à quoy bon tant d'offices, ne faut-il pas que ces Officiers qui acheteront en gros, revendent en détail la justice puis apres? Ne sçait on pas que la vente des offices est la porte ouverte aux ignorans & aux meschans? Qui doute que la multitude d'Officiers ne consomme la finance du Roy & mange le peuple, car ils veulent tous vivre & s'enrichir tellement que plus y en a, plus il couste à plaider, & se font plus de frais en l'expedition des affaires; il eust donc mieux vallu, leur respondoit-on, ne rompre point les Edicts de pacification, puis que l'on ne pouvoit faire la guerre sans argent, & que l'argent ne se pouvoit tirer qu'à la foule du peuple : veu aussi que maintenant vous vous plaignez de la moindre foule avec laquelle

on tire l'argent du peuple imperceptiblement , qui est la creation & vente de nouveaux offices , pour ce qu'il se trouve toujours plus de fols acheteurs que d'Estats à vendre.

Le Roy eut advis du Duc de Mayenne , par le sieur de Sesseval , qu'il luy avoit envoyé expres , que son armée de Guyenne , combatuë de la famine & de peste , se dissiperoit en bref s'il ne la faisoit rafraischir de nouvelles troupes , de munitions de guerre & d'argent : il eut le mesme advis de toutes les autres armées , toutes demandoient munitions , vivres & argent : la surprise d'Auxonne avoit troublé toute la Bourgogne : celle de Raucroy en Champagne , n'avoit pas moins troublé ceste province là , & mesmes que le sieur de Chambéry avoit esté tué dans ceste place , lequel estoit fidelle serviteur de sa Majesté , laquelle place avoit esté renduë au Duc de Guise , le 24 Descembre , & mesmes que dez le mois de May passé il avoit pensé se saisir de Mets , & tenoit toujours une armée sur ceste frontiere ruynant le plat-pays , s'emparant toujours de quelque place , sous pre-texte de faire la guerre à Sedan , comme il avoit fait de Douzy , dez le mois de Fevrier : aussi que le Duc d'Aumalle s'estoit emparé de Dourlan , avoit levé & faiët vivre à discretion ses troupes en Picardie , & mesmes avoit pensé surprendre Boulogne : Sa Majesté pensa que si avec toutes ses des-



faveurs, troubles, divisions & ruines, l'armée d'Allemagne (de la levée de laquelle on faisoit courir le bruit) le surprenoit, ce seroit pour combler le boisseau des miseres de la France, ce fut ce qui le fit prier la Royne sa mere d'aller jusques à Champigny, qui est une belle maison appartenant à Monsieur de Montpensier, scituée sur les marches du Poictou & de la Touraine, affin de trouver un bon moyen par quelque conference avec le Roy de Navarre, de pacifier les troubles de son Royaume, & ce suivant mesmes ce qu'il avoit promis de faire à Monsieur de Lenoncourt, quant il le fut trouver au Mont de Marfan. La Royne Mere entreprend ce voyage, elle se rend à Champigny, M. de Montpensier va trouver le Roy de Navarre, le dispose d'entrer en ceste conference, pourveu que Monsieur le Mareschal de Biron leve le siege de devant Marans, où il avoit reçu une harquebuzade qui lui avoit emporté un doigt de la main gauche & le bout du poulce. Le siege est levé à la charge que l'exercice public de l'une & l'autre Religion se fera dans Marans.

Il fut donc arresté entr'eux que la Conference se feroit à S. Bry, pres Cognac, Chasteau appartenant au sieur de Fors, qui estoit du party du Roy de Navarre, & où la Royne Mere iroit loger, mais que le Roy de Navarre auroit les clefs du Chasteau.

La Royne Mere avoit Monsieur de Nevers & plusieurs Seigneurs du Conseil du Roy , avec elle : le Roy de Navarre avoit avec luy Monsieur le Prince de Condé son cousin , & le Vicomte de Turenne , & plusieurs Seigneurs de son Conseil. Il y eut trois entreveuës , par trois divers jours. A la premiere entreveuë , tandis que le Roy de Navarre y alloit , le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne , avec leurs gens de guerre faisoient la garde , de mesme quand Monsieur le Prince y alla , le Roy de Navarre & le Vicomte , faisoient la garde , & quand le Vicomte y entra le Roy & le Prince , la firent ; ils avoient peur d'estre surpris , & principalement pour ce qu'il y avoit de grosses troupes de gens de guerre de l'armée de Monsieur de Mayenne , qui estoit rompuë & desbandée , luy s'en estant allé en diligence à Paris , pourrepresenter à Sa Majesté que ceste Conference estoit contre son Edict , & contre ce qu'il leur avoit promis par l'accord de Nemours : bref , il en mit toute la Ligue des Seize en alarme. Or en toute ceste Conference & à toutes les entreveuës , apres plusieurs detestations contre les perturbateurs d'Estat , & les inventeurs des nouvelles opinions , la Royne Mere exhorta toujours le Roy de Navarre de sa part & de celle du Roy d'estre Catholique. Il luy respondit , ( comme aussi firent le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne ) qu'il

ne vouloit changer de Religion , s'il n'estoit instruit par un Concile libre. A la troisieme entrevue on parla de faire une trefve , à la charge que le Roy de Navarre contremanderoit l'armée estrangere ; le Roy de Navarre dit qu'il ne veut point de trefve , mais bien une bonne paix. La Royne dit , que s'il veut promettre de retourner en l'Eglise Catholique , qu'elle accordera une trefve qui amenera la paix ; ce qu'elle ne pouvoit faire autrement : puis elle dit au Vicomte de Turenne , que resoluëment le Roy ne vouloit qu'une Religion en France ; il luy respondit, nous le voulons bien, Madame , mais que ce soit la nostre , autrement nous nous battons bien, & ce faisant , fit la reverence à la Royne, & se retira sans luy plus rien dire , ce qui fit mettre la fin à ceste Conference. La Royne s'en retourna à Paris , & le Roy de Navarre & les siens à la Rochelle , où Monsieur le Marechal de Biron avoit , pendant la Conference , entré par plusieurs fois ; pendant qu'il y fut ce ne furent que festins : mais il fut mandé incontinent par Sa Majesté , si bien que l'hyver de ceste année les Rochellois furent libres , jusques à ce que Monsieur de Malicorne , Gouverneur de Poictou , & le sieur de Laverdin son neveu , y recommencerent la guerre.

Dez le 20 de Mars, l'an 83 , le Roy avoit estably dans le convent des Augustins , une Confrairie ou



Congregation de l'Anonciation de Nostre Dame ; que l'on appelloit les Penitens blancs, Sa Majesté estoit de ceste Congregation, Monsieur le Cardinal de Bourbon en fut le premier Recteur, plusieurs Princes, Prelats & Seigneurs s'y mirent, leurs statuts & leurs reigles furent imprimez, quand ils estoient dans leurs Chappelles, ou qu'ils faisoient procession, ils portoient un habit en forme de sac allant jusques sur les pieds, assez large, avec deux manches, & un capuchon cousu sur la cousture du collier par le derriere assez pointu par en haut, & pardevant allant en pointe jusques à demi pied au dessous de la ceinture, n'y ayant que deux trous pour regarder à l'endroit des yeux, le tout d'une toile blanche de Hollande, & estoient ceints d'une cordeliere de filet blanc avec plusieurs nœuds pendante jusques au dessous des genoux, sur l'espaule gauche de leur habit il y avoit une croix de satin blanc sur un fonds de velours tanné cannelé, qui estoit quasi tout en rond. Le Roy se rendoit fort assidu d'observer les reigles de ceste congregation, la Ligue y trouve à redire, dit, que tout ce qu'il en faict n'est qu'hipocrisie. Or au commencement de l'an 86, plusieurs pasquils & peintures coururent avec dictons, tant avec le portraict du Roy, que des Princes de la Ligue entr'autres l'on en remarqua deux, celui du Duc de Mayenne où il y avoit pour son voyage de Guyen-

ne, *Parturient montes & nascetur ridiculus mus*: & fur celuy du Roy qu'ils habilloient en penitent, ostant le miel & la cire d'une Ruche avec ces mots, *sic eorum aculeos evito*. Ils vouloient dire, que comme il se faut couvrir la face & les mains de quelque sac quand on veut oster le miel d'une Ruche, de peur d'estre picqué de l'esguillon des mouches, ainsi que le Roy se couvroit la face d'un sac de penitent de peur des esguillons de la Ligue: cecy n'estoit que peintures, qui ne se communiquoient qu'à ceux qui avoient de l'esprit: mais le premier & le plus hardy Predicateur qui commença, en preschant en chaire, à mettre en execution la volonté des Seize, ce fut M. Poncet, Curé de S. Pierre des Affis: il mesdit du Roy, & de ceste congrégation des Penitents, & en dit tant de choses en ses Predications, que le Roy l'envoya querir: il fut quelque tems detenu comme prisonnier, toutes-fois il fut renvoyé, apres quelques remontrances que le Roy luy fit faire: c'estoit un hardy parleur, il sceut qu'aucuns de ses parroissiens avoient dit, le Roy a tancé nostre Curé, il parlera bien d'un autre langage qu'il ne faisoit: (car depuis qu'il avoit descouvert quelques privautez, ou que l'on luy avoit rapporté quelque chose, il ne falloit qu'aller à sa prédication pour en sçavoir des nouvelles). Il fut adverty, lesquels de ses parroissiens avoient dit cela, aussi-tost qu'il fut en chaire il leur demanda

s'il avoit changé de langage , s'il parloit le langage d'un perroquet ou d'un fanfouillet : du depuis il continua à blasmer seulement les actions de la congregation des Penitents blancs , & leurs habits pour ce que le Roy estoit de ceste congregation là ( quoy qu'à l'imitation des blancs, deux autres congregations s'estoient aussi establies, vestuës les unes de de couleur bleuë, & les autres de noir , desquels toutesfois il ne disoit rien ). Or il advint en ceste année qu'un Advocat de Poictiers nommé le Breton, ayant pris la cause pour une veufve & pour un orphelin perdit sa cause & à Poictiers & à Paris , il prend si bien ceste affaire dans la teste , qu'il s'imagina de vouloir & pouvoir reformer tous les abus de la Justice, il se presente au Roy, il lui parle, on le mesprise: il s'adresse à Monsieur de Guise, qui ne tient compte de lui respondre; il va en Guyenne trouver Monsieur de Mayenne, qui le desdaigne; il va à la Rochelle vers le Roy de Navarre, qui ne voulut prendre la peine de l'escouter : apres tous ces voyages, il retourne à Paris, où il fait imprimer un livre dans lequel tous les griefs qu'il disoit avoir esté faicts à la veufve & à l'orphelin estoient descrits, avec tous ses voyages, & mille injures & calomnies qu'il entremesloit dedans contre le Roy & le Parlement: lon est adverty de l'impression de ce livre, Monsieur Seguier, Lieutenant Civil, faist le livre, prend l'auteur & le



met dans la Conciergerie, où son procez luy estant fait, il fut pendu dans la Cour du Palais, à quelque vingt pas du grands degrez, & son livre brulé devant luy.

Poncet adverty de ceste execution, & que lon punissoit de mort ceux qui escrivoient des invectives contre le Roy, apprehende, lui qui avoit continué de parler mal en chaire contre les actions du Roy: il se couche au lit, & peu de jours apres il meurt. L'execution à mort du Breton fut un des plus specieux pretextes que prirent les Seize, de parler contre le Roy, & la justice. Aussi que le mesme jour qu'il fut executé, il fut decapité en Greve un Gentil-homme appelé S. Laurens, qui apres avoir protesté qu'il estoit innocent, estant sur l'eschafaut appella sa partie à comparoir dans l'an devant Dieu, ceste partie estoit sexagenaire, qui mourut peu de jours apres, ( toutesfois la mauvaise vie de Saint Laurens n'estoit que trop connuë dans le pays Chartrain ) ils en tirent une calomnie, & font couler parmy eux que la Justice avoit fait mourir deux innocens en un mesme jour; qui n'a veu mourir le Breton ( disoient-ils ) avec ces mots à la bouche, *judica me Deus & discerne causam meam de gente non sanctâ &c?* Qui ne luy a veu soustenir qu'il mouroit pour avoir deffendu la veufve, & l'orphelin, & pour vouloir procurer la reformation des abus de la Justice? Si le Roy eust voulu, ce ver-

tueux personnage n'eust esté pendu. Mais quoy, voylà la tyrannie ouverte: qui demandera maintenant la reformation des abus, il se peut asseurer de la mort. Ils userent aussi d'une finesse la plus subtile que lon se scauroit adviser: les livres du Breton furent bruslez: le peuple de ce temps estoit curieux de voir: les Portepaniers du Palais sont importunez d'en recouvrer, ils sont donc glisser une remontrance faite dez l'an 77, pour la reformation des abus, de laquelle on osta le commencement, & la vendoit-on pour le livre du Breton: ainsi le peuple voyant une remontrance si bien faicte se pipoit de luy-mesme, & par ce moyen on luy faisoit perdre l'amour, l'honneur, & la crainte qu'ils devoient à leur Roy & à sa Justice, & on luy enracinoit dans l'ame le mespris, la desobeïssance, & la rebellicon contre son Prince, & contre Messieurs de la Cour de Parlement. Je diray encor ce mot sur le subject des Penitents, que ces congregations tant des blancs, que des bleus, noirs, & gris, ont fort peu duré à Paris, pource que la Ligue fit oster les blancs, & les autres furent deffendus l'an 94, accusez de n'estre que colonies de seditieux: & toutesfois ces congregations sont tres-belles, tres-estimées & louées à Rome & à Venise, & en beaucoup d'autres lieux d'Italie. Ainsi plusieurs choses sont justes & saintes en des pays, qui sont estimées en d'autres n'estre que

tyrannie & hypocrisie. L'Espagne tient son inquisition sainte, les bons François n'en veulent ouyr parler, & les Flamens l'estiment estre tyrannie: aussi les entendemens sont differens selon les climats. C'est assez sur ceste matiere, continuons ce qui se passa l'an 87.

Au commencement de ceste année l'hiver fut la cause que la guerre ne se fit que fort peu, les armées du Roy furent toutes congédiées, aucunes troupes furent laissées ez garnisons pour toujours empescher les courses des Huguenots du Poictou, de la Guyenne, du Languedoc, & du Dauphiné. La Noblesse se retira de chacun pays en leurs maisons: & quelques Regiments furent envoyez tant pour vivre ez Provinces où il n'y avoit point de Huguenots, qu'afin d'y adjouster de nouvelles cruës, pour s'en servir au Printemps.

Le premier jour de l'an la ceremonie de l'ordre du saint Esprit se fit aux Augustins. En cetemps, le Roy descouvrit aucuns des desseins de la Ligue des Seize par un qui estoit Lieutenant du Prevost de l'Isle de France, il sceut aussi que le Duc de Mayenne, avoit communiqué avec eux à l'Hôtel de Reims prez les Augustins, & que le Duc de Guise n'estoit venu a Paris l'esté passé, que pour les asseurer de vivre & mourir avec eux, & ne les jamais abandonner, comme fit aussi Monsieur de Mayenne au commencement du mois de Mars



de ceste année; quelques-uns sceurent si dextrement persuader à Sa Majesté, que tout cela ne leur procedoit que de l'affection qu'ils portoient à la Religion Catholique & de la peur qu'ils avoient à l'advenir d'estre dominez d'un Roy heretique, qu'il despescha encor Monsieur Ramboüillet vers le Roy de Navarre, pour l'exhorter pour la derniere fois de se mettre en l'Eglise de Dieu, & qu'il estoit resolu de ne souffrir en son Royaume autre Religion que la Catholique-Romaine. Auquel le Roy de Navarre dit, que c'estoit le moindre dessein de ses ennemis que de le voir Catholique, affin que le Royaume fust en paix, veu qu'ils n'avoient pris les armes que pour rompre la paix, & pour diviser & partager la France entr'eux, mais que s'il plaisoit au Roy le laisser desmesler ceste querelle entre les Princes de la Ligue & luy, sans s'en mesler, qu'il auroit ciuquante mille hommes dans trois mois, avec lesquels il esperoit rengér tous les pertubateurs de l'Estat, sous l'obeyfance de Sa Majesté.

La Ligue veut la guerre, le Roy de Navarre y est contraint. Ils parlent (comme l'on dit à cheval) & le Roy n'a point assez de force pour contraindre aucun de ces deux partis à luy vouloir obeyr, il est conseillé donc de tourner toutes ses forces contre les Huguenots, il execute ce conseil, & le Printems de ceste année, la guerre se recommença  
en

en deux endroicts, Monsieur de Guise fit la guerre à Sedan & Jamets, places appartenantes au Duc de Boüillon, où les Huguenots de l'Isle de France, Picardie & Champagne s'estoient retirez : il n'y eut pas beaucoup d'efforts de ce costé-là, & les trefves qui furent faictes entre les Ducs de Guise & de Boüillon aux mois de May & de Juin, leur donnerent pour deux mois de repos, jusques à la venue de l'armée des Allemands & Suisses.

D'autre costé le Roy de Navarre en Poictou, commença vivement la guerre, il s'empara des places de Chisay, Sainzay, S. Maixent; Fontenay & Mauleon, les unes par assaut, les autres par composition, & ceste dernière par escalade : il prepare en un mois plus de besongne que Monsieur le Duc de Joyeuse avec son armée qui vint en Poictou, n'en eust sceu faire en six. Le Duc à son arrivée se rendit maistre de la campagne, reprit sainct Maixent & Tonnay-Charente, visita de prez les Rochelois desfit quelques troupes du Roy de Navarre à la Mothe S. Eloy, & reprit Maillelais : mais la peste travaillant son armée, il revint vers le Roy à Paris : ses troupes furent mises en garnison en quelques places du Poictou, le commandement desquelles il laissa au sieur de Laverdin son Lieutenant. Voila ce que fit la cinquiesme armée envoyée contre le Roy de Navarre.

Cependant que ces choses se passent, le Roy

s'exerce en œuvres pieuses, il fait faire des oratoires pour les Jeronimites au bois de Vincennes : comme il est vestu de gris, il en fait aussi vestir les Suisses de sa garde. Il fait bastir les Fueillans, aux faux-bourgs S. Honoré : il commença un bel édifice pour faire un Monastere, au lieu où jadis estoient les Tournelles, appelé depuis le marché aux chevaux, & maintenant le parc Royal : mais quoi toutes devotions furent réputées par les Seize n'estre qu'hypocrisie : les Predicateurs de la Ligue feront assez leur devoir de le prescher, comme il sera dit cy-après.

Le Duc de Guise cependant le vint trouver à Meaux au mois de May, tant pour l'asseurer de la levée certaine de l'armée des Allemands, afin qu'il luy donnast des forces pour leur resister, que pour se plaindre de plusieurs choses qu'il disoit avoir esté faictes contre l'Edit & l'accord de Nemours. Ces plaintes furent vuës de beaucoup de personnes en ce tems-là, le jugement en fut divers selon leurs passions : la Ligue les soustenoit estre justes : d'autres les tenoient trop hardies pour estre faictes par un subject à son Roy. Quelle apparence, disoient-ils, que le Duc de Guise se plaigne qu'on ait faisi les revenus du Cardinal de Pellevé, Archevesque de Sens ; puis que l'on sçait qu'il s'est retiré à Rome, où il mesdit ouvertement contre le Roy ? Quelle apparence ce Duc a-t-il de dire, que l'on



laisse les heretiques en leurs maisons jouir de leurs biens, veu que le Duc de Mayenne a baillé en Guyenne une infinité de sauve-gardes aux Dames de Caumont, de Trans, & à des Seigneurs & Gentils-hommes de la Religion prétenduë reformée, & autres Catholiques tenans le party du Roy de Navarre, avec deffences à ceux de son armée de les molester, à cause qu'ils ne portoient point les armes? Pourquoi veut-il contraindre le Roy de regarder d'un bon œil les Seigneurs qui l'ont suivy en ceste derniere levée d'armes? ne sçait-on pas que le sieur d'Antragues a faict tirer des coups de canon de la citadelle d'Orleans, sur Monsieur le Duc de Montpensier, que le Roy y envoyoit? & maintenant il voudroit que le Roy luy en rendist grace & le remerciast. Monsieur de Brissac a laissé surprendre le Chasteau d'Angers: Sa Majesté la reprins d'entre les mains des partisans du Roy de Navarre, & il voudroit contraindre le Roy, s'il pouvoit, de restablir le sieur de Brissac de ceste place, quelle apparence? Ainsi en parloient les Courtisans.

Le Roy toutesfois eust bien desiré une paix, & contentement des uns & des autres, il exhorta le Duc de Guise d'y adviser, & luy fit faire des promesses particulieres (s'il y vouloit entendre) pour l'avancement des siens; mais ses desseins n'estoient pas à la paix. Il faut donc que le Roy,

contre son vouloir, se resolve à la guerre, & pour s'opposer à ceste grande armée d'estrangers, qui vouloient, en traversant la France, aller joindre le Roy de Navarre en Poictou, il fit publier un mandement par lequel il fut enjoinct à toutes les troupes tant de cavalerie que d'infanterie, de se rendre dans le 4 Juillet, sçavoir, les unes à Chaumont en Bassigny, sous la charge de Monsieur de Guise, à Saint Florentin pres de Troye, sous la conduite de Monsieur de Montpensier, & à Gyen, où le Roy luy-mesme se trouveroit.

Le Conseil de la Ligue des Seize à Paris, sur ceste nouvelle, qu'il venoit une armée de Reistres en France pour le secours du Roy de Navarre, se remua plus qu'auparavant, & fit publier parmy ceux de leur faction, que c'estoit le Roy mesme qui les faisoit venir, & envoyerent en plusieurs villes de France ce qu'ils avoient resolu pour s'y opposer. La lecture de leurs propres memoires fera aysément juger de leur mauvaise intention, & de leurs calomnies & practiques contre le Roy. Voicy leur premier Memoire.

*Sur l'advis asséuré* que nous avons reçu de la volonté du Roy, de faire entrer au Royaume de France une grande armée de Reistres & Suisses heretiques, avec lesquels il traite, jusques à leur abandonner nos vies & nos biens sous la conduite du Roy de Navarre, qu'il a appellé pour son suc-

cesseur à la Couronne, le tout tendant à la ruine de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & pour l'establissement de l'heresie, nous avons bien voulu vous adviser de nos resolutions pour nous deffendre de cest orage & resister à si pern- cieuses entreprises, où le Roy (à nostre tres grand regret) est porté par l'induction des gens malins qui le possèdent, pour establir l'heretique en rui- nant les Catholiques, & d'autant que telles entre- prises ne regardent seulement la ruine de la Reli- gion Catholique au Royaume de France, mais de toute la Chrestieneté : c'est l'occasion pour la- quelle nous nous sommes resolus d'y resister & nous deffendre, sans toutesfois rien attenter ny, entreprendre du vivant du Roy, mais seulement nous tenir sur la deffensive (au cas qu'en soyons contraints) affin de nous mettre en devoir, & n'estre accusez devant Dieu & par nostre posterité, d'aucune negligence ou mespris de la Religion, pour n'avoir fait nostre devoir, & ce que pouvions de resister à l'establissement de l'heresie, & em- pescher la ruine de nostre Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Pour à quoy remedier, nous avons (suivant le bon advis qu'en avons pris avec aucuns de vos deputez) dressé trois memoires les copies desquels nous vous envoyons. Le pre- mier contenant nos projects & intentions: le se- cond, la forme de s'y gouverner, & le troisieme



la forme de nostre serment, affin que les ayans veus, vous nous mandiez vostre advis & resolution, ne voulant rien faire ny entreprendre qu'avec vostre bon advis. & consentement, comme nos confreres & compatriotes, avec lesquels nous desirons vivre & mourir pour le soustenement de nostre Religion, le tout selon que nous vous avons particulierement mandé cy-devant, & qu'avez esté advertis comme nous du peril que la Chrestieneté court pour les grandes entreprises que l'on fait contre les Catholiques.

Voilà le Memoire, & voicy leur premier project:

*Advenant le cas que les Reistres, & Suisses heretiques, se desmarchent pour entrer en France, (comme ils se preparent & qu'ils y ont esté appelez) il est de besoin que les Ecclesiastiques, Gentils-hommes & Communautéz Catholiques des bonnes villes, specialement de Paris, Roüen, Lyon, Orleans, Amiens, Beauvais & Peronne, depütent promptement quelques gens de bien & de qualité vers le Roy, le supplier de preparer incessamment armée suffisante pour resister aux forces estrangeres heretiques, & oultre ce, luy offrir de la part des villes, un secours de vingt mille hommes de pied, & quatre mille chevaux payez & soul-doyez pour un an, à la charge que lesdites villes associées feront eslection de Capitaines particuliers, pour leur commander, qui leur seront affidez*

fraterniseront avec eux, & du tout à leur devotion, sous le general que Sa Majesté ordonnera, ( toutesfois Prince Catholique & hors de soupçon de favoriser en rien nos ennemis ) promettans que leurs gens ne ravageront point la campagne, mais payeront & camperont, d'autant qu'ils seront bien payez par personnes que les Catholiques establiront.

Pour cest effect, Paris en son Eslection fournira quatre mille hommes de pied & mille chevaux : Rouen & ses voisinances autre quatre mille hommes de pied & mille chevaux : Lyon & ses voisinances d'Auvergne autre quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux : Orleans, Bourges & leurs voisinances, autre quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux : Amiens, Beauvais & la province de Picardie, autre quatre mille hommes de pied & mille chevaux.

Si ceste juste requeste est accordée par le Roy, les Catholiques se pourront asseurer ( moyennant la grace de Dieu ) de resister aux forces heretiques, tant domestiques qu'estrangeres, & les dissiper, & par ce moyen le Royaume delivré de telle tempeste & danger extrême.

Que si ceste juste requeste & necessaire secours est refusé par la malice des Conseillers du Roy, ( la plupart ennemis de la Religion Catholique, ) qui nous veulent tenir les mains liées en un si

grand peril, où il va de la ruine de la Religion Catholique, & Monarchie Françoisse, pour la sousmettre à la puissance de l'heretique, il ne faudra laisser de faire ceste levée, & faire paroistre les forces & armes Catholiques, ( en cas que l'estrangere heretique preparée y entre ) & fera ( par ce moyen le Roy contraint ) d'advouer l'armée Catholique, ou s'en declarer à l'ouvert ennemy, comme negligant la deffense de la Religion, contre les heretiques, contre lesquels l'armée Catholique paroistra & fera teste, estant conduite & commandée par les Gentils-hommes & Capitaines Catholiques, affidez aux provinces & villes qui pourront ( au refus & contradiction du Roy ) predre un Prince Catholique pour Chef, tel toutes-fois que les Catholiques en soient d'accord.

Que si Sa Majesté veut dire que ceste forme de levées d'hommes, est entreprendre ou diminuer son autorité, & qu'à luy seul appartient l'entiere disposition des affaires de son Royaume, sans avoir de compagnon, luy sera remonstré que ceste offre de secours est un extraordinaire, que son bon peuple Catholique François luy fait pour l'urgente necessité, & qu'il y a danger de mettre tel secours entre les mains de son Conseil & ceux de la suite, la plupart desquels sont infectez d'heresie & d'atheisme, qui perdroient tout, d'autant que leurs actions ne scauroient estre agreables à Dieu: &



qu'il luy plaife croire, que son peuple luy sera fiddle contre les heretiques & leurs adherans. Et cependant ne faut delaisser à tenir les forces prestes pour nous deffendre ( en cas que l'armée heretique & estrangere entre en France ) ou que nous soyons assaillis, sans toutesfois entreprendre aucunes choses, ains se tenir toujours prests sur la deffensive tant que le Roy vivra.

*Advenant le cas de la mort du Roy sans enfans, ( que Dieu ne veuille ) il fera besoin lors, & à l'instant d'entreprendre & prevenir les malheureux desseins des ennemis de la Religion Catholique, que l'on voit à veuë d'œil s'armer & couvrir quelque surprinse & remuëment : en sorte qu'il sera necessaire de les devancer; & à ceste fin en quinze jours faire joindre les prochaines forces ensemble, entre Paris & Orleans, le plus secrettement que faire se pourra, & que les ennemis soient estonnez. Ceste force sera suffisante pour le commencement de cinquante compagnies de gens de pied, & vingt de cheval, laquelle avec le consentement des bonnes villes donnera entierement la force aux Catholiques, qui le plus diligemment qu'ils pourront feront assembler les Estats pour parvenir à l'eslection d'un Roy Catholique, & ordonner les loix du Royaume, pour remettre toutes choses au cours des anciennes loix fondamentales de la France.*

Au mesme temps les Catholiques prieront M. le Cardinal de Bourbon de venir à Paris comme Prince Catholique , & l'essiront leur chef & protecteur des Estats Catholiques, & enverront aussi vers Monsieur de Guise & Messieurs ses freres , autres Princes Catholiques pour les supplier les assister, les occasions se presentant. Et seront les Estats priez de la part des Catholiques , de favoriser à la nomination Royale, sur tous les Princes Catholiques , mondit sieur le Cardinal de Bourbon , tant parce qu'il est Prince tres-Catholique , ennemy des heretiques , qu'aussi il est Prince François , doux , agreable , & vertueux , de la race ancienne des Roys de France , qui le rend tres-recommandable , non comme heritier & successeur (estant trop remot en degre) mais capable de flection & de l'honneste preference pour sa Religion & ses vertus.

Ceste cause est si juste & favorable , que toutes les provinces & villes Catholiques de ce Royaume , & les gens de biens Ecclesiastiques & la Noblesse s'y joindront , veu la pureté & sincerité de nostre intention : & par ce moyen la Religion Catholique & cest Estat , que l'on veut ruiner , seront conservés & maintenus ( moyennant la grace de Dieu ) sans qu'il soit à la puissance des heretiques & leurs adherans , de parvenir à leurs desseins , ny

à ceux qui commandent, de gaster tout d'oresnavant, comme ils ont faict par cy-devant.

Et pour nous asseurer d'avantage en la deffense & manutention, tant en la Religion Catholique, qu'en l'estat (que Henry de Bourbon Prince de Bearn, heretique, relaps & excommunié veut empieter contre tout droict divin & humain) il sera tres-necessaire advenant la mort du Roy sans enfans (que Dieu ne veuille) d'advertir par bonnes & veritables instructions nostre S. Pere le Pape, & le Roy Catholique de toutes nos intentions, affin de les prevenir, & qu'au besoin Sa Saincteté nous assiste de Sa Sainte Bénédiction, & le Roy Catholique de ses forces & moyens pour une si sainte cause qui leur touche de prez, voir où ils y ont interest notable, & principale deffense.

Voylà leurs Projects, & voicy la forme comme ils se devoient gouverner.

*Le moyen (sous la conduite de nostre bon Dieu) advisé & resolu de tenir, pour essayer en ce grand desordre, qui menace de toutes parts la ruine finale de nostre Religion, & de l'Estat de ce Royaume, est de mettre un si bon ordre, que nous reestabliions ceste Monarchie & tous les Estats d'icelle, selon les anciennes fondamentales Loix, (sans nous despartir de la deuë obeïssance que nous devons au Roy, tant qu'il sera Catholique, ou qu'il ne se declarera fauteur d'heretiques).*

*Premierement, c'est de faire que le plus que l'on poura de Provinces & bonnes villes de ce Royaume, s'unissent ensemble de force & conseil, & moyens.*



*Et pour y parvenir, il faut en icelles pratiquer le plus de gens de bien que l'on pourra, comme Ecclesiastiques, mesmement des Predicateurs, ausquels le peuple a creance, Gentils-hommes vertueux & de bonne vie, des Officiers du Roy, qui ne sont encores corrompus, bons & notables Bourgeois & Marchands, tous gens de bien & de bonne conscience, craignans Dieu, sans crime ny reproche, afin que nous ne soyons point bigarrez; lesquels n'estans point poussez d'aucune privée passion, mais du seul zele de la Religion Catholique, se resolvent quand une juste occasion se presentera, d'employer franchement leurs vies & leurs biens. Pour cest effect est besoin que les gens de bien des bonnes villes voisines ayent communication ensemble, afin qu'ex occurrences ils puissent prendre advis de ce qu'ils auront à faire.*

*Et parce qu'encores que nostre intention soit sainte & juste, & que l'on ne la pourroit aucunement reprendre, toutesfois en un temps si chatouilleux on la pourroit sinistrement interpréter.*

*Il faut necessairement se comporter avec le secret, & pour ceste occasion est besoin qu'en chacune ville l'on establisce un Conseil de six personnes gens de bien, fidelles & prudents, qui communiqueront une fois ou deux la semaine ensemble, & ausquels les lettres de dehors se rapporteront; car par ce moyen ils auront nouvelles de tout ce qui se passera: chacun des six pourra pratiquer d'autres de mesme condition, ausquels ils communiqueront les choses qu'ils jugeront dont ils seront capables; & pour fortifier d'avantage nostre party, il faudra qu'ils essayent de pratiquer en leurs voisinages des gens de bien, de qualité, Ecclesiastiques, Gentils-hommes, Officiers de la Justice & Bourgeois les mieux vivans & de bonne reputation, afin*

que nostre corps soit composé des plus gens de bien des trois Estats.

Et parce que les Princes Catholiques sont parus devant nous, & ont déclaré leurs intentions & icelles manifestées, par lesquelles l'on cognoist qu'ils ne tendent à autre but, que celui que nous tenons, il nous faut prudemment chercher les moyens de nous joindre avec eux, & qu'eux representans le Chef ne puissent agir sans les membres, afin que le corps soit bien uny, & qu'il ne se separe, soit de subject, soit d'intention, car de là arriveroit nostre ruine.

Et pour prudemment pourveoir (comme à chose necessaire) faudra qu'en nous joignant avec les Princes Catholiques, que l'honneur du commandement leur demeure, & que la force & disposition des affaires demeurent aux Estats & Conseil des Catholiques, veu que les villes fourniront & soul-doyeront les hommes, & feront eslection des chefs particuliers à leur volonté, & que l'on establira cependant un conseil de gens de bien, & de qualité des trois Estats, par l'advis desquels les affaires se manieront en la Justice, & Finances, dont ils conoistront souverainement: & les Princes & la Noblesse conduiront les affaires de la guerre & y commanderont: le tout en attendant la resolution de l'Assemblée generale des Estats, & que la trop grande licence ne les fasse oublier.

Nous estimons cest article tres-necessaire afin que les ennemis ne puissent venir à la traverse troubler nostre deliberation, d'autant qu'il est necessaire, que si Dieu nous donne juste occasion & moyen de prendre les armes, l'on y mette une telle fin à ceste fois qu'il n'y faille plus retourner. Et pour ceste occasion l'on fera promettre ausdits Princes par serment solemnel, qu'ils ne se despartiront jamais de la Religion, & ne nous abandonneront en façon quel-

## 94 HISTOIRE DE LA GUERRE

*conque, comme de nostre part nous leur ferons pareille promesse, & en semblable à la Noblesse Catholique qui s'y voudra joindre.*

*Fault que les villes particulieres escrivent le plus souvent que faire se pourra au conseil estably à Paris, affin de recevoir les Instructions frequentes les uns des autres.*

*Pour espargner la despense le plus que l'on pourra, nous estimons que pour le commencement la levée de trois Legions suffira, puisque les villes estant bien unies, nous n'avons maintenant à faire qu'une guerre deffensive.*

*Ne faut oublier à pourveoir à l'amas des deniers promptement, & aux choix des Capitaines, affin de tenir le tout prest, & que lesdits Capitaines se garnissent de leurs soldats les plus fidelles & gens de biens qu'ils pourront, & bien disciplinez, attendu qu'ils seront bien payez.*

Voilà l'Instruction qu'envoya le Conseil des Seize à ceux des Villes qui estoient de leur Faction, & voicy le Serment de leur Ligue :

*Nous jurons & promettons sur les Saintés Evangiles, au nom du grand Dieu vivant rigoureux vengeur du parjure : que sans nous despartir de la due & legitime obeyssance que nous devons au Roy, tant qu'il se monstrera Catholique, & qu'il n'apparoistra favorisant les heretiques, nous employer dorenavant franchement & volontairement, tant de nos vies que de nos biens, pour conserver la religion Chrestienne, Catholique, Apostolique & Romaine, que tant d'ennemis veulent destruire, & pour conserver ceste Monarchie Française, qu'elle ne tombe en la domination de Henry de Bourbon Prince de Bearn, heretique, relaps &*



*excommunié, n'y de ses semblables & adherans : & l'entretenir en son entier comme nos predecesseurs la nous ont laissée. Resolus de mourir plustot, que l'heretique y commande, ny que l'Estat soit desmembré, comme il tasche de jour à autre d'y parvenir ; & pour cest effet sous la guide & conduite de nostre bon Dieu, & par l'inspiration du Saint Esprit, autheur de toute Sainteté, union, & concorde, nous nous sommes cejourd'huy associez les uns avec les autres, par les mains des Deputez cy assemblez ; nos forces, nos moyens, nos Conseils avec promesse & protestation mutuelle de ne nous abandonner jamais les uns les autres, ains que nous nous joindrons à la deffence mutuelle de la moindre des villes associées, aussitost que de la plus grande, là où elle viendrait à estre en peine, pour raison de la presente association, ou que les ennemis de Dieu, de la Religion, de l'Estat, & du Roy voudront l'offenser.*

*Et non seulement nous promettons nous employer pour la conservation & deffenses des Provinces & villes associées, bourgs & villages, mais aussi de tous autres de ce Royaume qui seront recerchez & molestez par les heretiques & leurs adherans : estant nostre intention de deffendre tous les Catholiques de ce Royaume associez ou non associez : pourveu qu'ils ne se declarent nos ennemis, & qu'ils n'y adherent. Desirans & voulans sur toutes choses deffendre la Religion Catholique Apostolique & Romaine, que l'on veut oster & ruyner pour y establir l'herese, la domination de l'heretique. Et sur ce seul subiect nous avons fait & faisons la presente association.*

*Nous protestons devant Dieu & les hommes, que aucune privée paction ne nous remuë touchant les partialitez dont la France est aujourd'hui affligée : mais le*

*seul zele de la conservation de nostre Religion, laquelle au jugement de tout le monde l'on voit courir une evidente ruyne de tout cest Estat, par son demembrement tout evident que les heretiques & leurs adherans veulent faire, si les gens de biens & bons Catholiques de ce Royaume ne s'y oppoient & n'y mettoient la main.*

*C'est pourquoy nous supplions Messieurs les Ecclesiastiques, qui ont le premier interest en ceste cause, se joindre d'une bonne volonte avec nous, nous aydants de leurs bonnes prieres & moyens: & de nostre part nous leur promettons par serment devant Dieu inviolable, que nous n'abandonnerons jamais la cause de Dieu & de son Eglise, & ne poserons jamais les armes (quand nous aurons esté contrainsts & necessitez de les prendre) jusques à ce que par une Assemblée generale des Estats de ce Royaume Catholique, nous n'ayons (autant qu'en un siècle si grandement corrompu faire se pourra) remis l'Estat de l'Eglise en ses anciennes & saintes institutions, privileges, honneurs, libertez & franchises, selon les saints Decrets & Concilles generaux, mesmes celuy de Trente, l'emologation & publication duquel nous poursuivrons tant qu'il nous sera possible, pour estre unis & incorporez inseparablement avec l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, qui est la vraye & seule Eglise de Dieu.*

*Nous supplions pareillement Messieurs de la Noblesse Catholique de ce Royaume, se resouvenir de ce à quoy la gloire de leurs ancestres les convie: veu qu'ils ont si genereusement & tant de fois combattu pour la deffence de la Religion Catholique, & se joindre & associer avec nous, affin que comme ils sont eslevez d'un degré plus haut, ils nous monstrent aussi le Chemin & nous servent de guide, chefs & conducteurs, pour conserver la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & la patrie commune, contre  
l'entreprise*

*l'entreprise & violence des heretiques, & empescher leur domination, & en ce faisant nous leur promettons de ne les abandonner jamais, ains nous joindre avec eux, & y employer nos vies & nos biens, pour l'effect de ceste présente association que nous continuerons (par la grace de Dieu) jusques à ce que par une Assemblée generale des Estats Catholiques, ( que le Roy sera supplié faire assembler le plustot que faire se pourra ) on ait pourveu à ce que ce digne corps de Noblesse, appuy principal de ce Royaume ( apres Dieu ), soit mis & restably en son ancienne splendeur & maintenu en ses merites, liberté, honneurs, prerogatives & franchises honnestes & vertueuses. A condition aussi que Messieurs les Ecclesiastiques & Nobles, nous promettent pareillement de ne nous abandonner jusques à ce que par lesdits Estats on ait pourveu à ce que la Justice soit affermie & repurgée comme elle doit, spécialement les Cours Souveraines, remplies en la plus-part de corruptions, heresies & tyrannies. Et aussi jusque à ce que l'on ait asseuré & restably les corps & communautex des bonnes villes en leurs anciens privileges, libertez, honneurs & franchises : semblablement que l'on ait pourveu aux intolerables miseres, desquelles le pauvre & commun peuple, nourricier de tous les autres Estats, est aujourd'huy de mille façons barbairement opprimé. Le tout sans nous despartir de la duë obeysance que nous devons au Roy : veu que si nostre intention par l'ayde d'en haut se peut accomplir, au lieu qu'il se peut dire à present le plus pauvre & mal obey Roy de la terre, on le verroit estre honoré & mieux obey qu'autre qui vive. Le grand Dieu du Ciel qui a seul toute puissance sur les Empires du monde, & qui est scrutateur des cœurs, benisse nostre sainte intention, & la fasse prosperer à son honneur & gloire eternellement.*



J'ay mis icy tout du long ce Memoire & ces Projects faicts par le Conseil des Seize de la Ligue dans Paris avec la forme comme tous les peuples des villes qui entreroient dans ladite Ligue se devoient gouverner, & leur serment qu'ils devoient faire, affin que le Lecteur juge plus aysément de l'interieur de ceux qui ont basti ceste Ligue contre leur bon & souverain Prince, & comme ils se sont couverts du pretexte de la Religion, en protestant, *de ne se despartir de l'obeyssance qu'ils devoient au Roy, avec ceste clause (tant qu'il sera Catholique, ou qu'il ne sera fauteur d'heretique)*: & toutesfois dez le premier commencement de leur memoire, par ces mots, *sur l'advis que nous avons receu de la volonté du Roy, de faire entrer au Royaume de France une grande armée de Reistres & Suisses heretiques, avec lesquels il traitte jusques à leur abandonner nos vies, &c.* Ils l'accusoient déjà d'estre fauteur d'heretiques: & sous ceste calomnie ils bastirent leur Ligue dans les villes, tandis que Sa Majesté exposoit sa vie avec sa Noblesse pour empescher que les Reistres ne passassent la riviere de Loire. Le Lectur peut aussi remarquer comme ils vouloient changer l'ordre de la succession en ce Royaume, sous le pretexte de la Religion, lors qu'ils parlent de Monsieur le Cardinal de Bourbon en ces mots, *non comme heritier & successeur (estant trop remot*

*en degré*), mais capable d'eslection & de l'honneste preference pour sa Religion & ses vertus. Il falloit bien que les desseins de ces conjurateurs pour mettre l'ordre du Royaume de France sens dessus dessous, eussent pour but quelques apparences de bien; aussi ils ne vouloient que l'on recust en leur Ligue que les gens de bien: plusieurs bonnes gens du peuple s'en mirent sous le specieux pre-texte de Religion: mais les auteurs & gouverneurs de ceste Ligue avoient bien d'autres desseins, ainssi qu'il se verra cy-apres.

Or suivant ce que nous avons dit, que le Roy avoit donné le rendez-vous à toutes ses troupes tant de cavallerie que d'infanterie pour aller audevant des Reistres, en trois endroicts, sçavoir à Chaumont, à S. Florentin pres Troyes, & à Gyen, il s'y trouva 68 compagnies de gens-d'armes, montans à quelque trois mille cinq cents chevaux, dix mille hommes de pied François, douze mille Suisses, & quatre mille Reistres. Ce qui estoit sous la conduite de Monsieur de Montpensier s'adjoignit au Roy, comme nous dirons cy-apres: mais les troupes qui estoient sous la charge de Monsieur de Guise tindrent leur corps d'armée toujours à part, sçavoir 25 compagnies d'ordonnances conduites par les Princes & Seigneurs de la Ligue, quelques Regiments de gens de pied, avec les troupes que le Prince de Parme luy envoya par le commande-

ment du Roy d'Espagne, qui estoient quatre cents lances, deux mille hommes de pied. Ceste petite armée, & toutesfois gaillarde & belle, s'avance, s'adjoint aux forces du Duc de Lorraine, mais elle estoit trop foible pour empescher l'entrée à trente mille estrangers, & à quatre ou cinq mille François qui les conduisoient.

Tous ceux qui ont escrit pourquoy ceste grande armée d'estrangers ne fit de pareils effects, que celle qu'amena le Duc de Deux-Ponts l'an 69, laquelle traversa depuis les bords du Rhin, jusques en Poictou, s'accordent que la mauvaise intelligence qu'il y eut entre les Chefs, leur division, le séjour qu'ils firent sur les frontieres de Lorraine, pour refoudre quel chemin ils devoient prendre & ce qu'ils devoient faire, en a esté la cause.

Tandis que le Duc de Guise pensoit deffendre l'entrée du Royaume à ceste armée estrangere, le Roy de Navarre se preparoit pour leur aller au-devant affin de tascher à favoriser leur passage sur la riviere de Loire, & se joindre avec eux. Le Roy qui voit ce dessein, & qui descouvre que tous les Princes de la maison de Bourbon, qui sont les seuls Princes de son sang, estoient dans l'ame tous faschez de ceste guerre, dont ils accusoient la maison de Guise: que les livrets en trotoient par-tout: & que l'on disoit, qu'elle se faisoit pour l'Estat, & non pour la Religion: & mesmes, que le Comte de



Soissons, Prince de son sang, & plusieurs Seigneurs Catholiques avoient eslevé des troupes en Normandie, au Maine, & au Perche, & s'estoient allez joindre au Roy de Navarre, lequel s'estoit avancé jusqu'à Montforeau en Anjou pour recevoir le sieur Comte & ses troupes, ce qu'il avoit faict: aussi qu'estans joincts ensemble ils s'en alloient recueillir les forces dudit Roy de Navarre, qui luy venoient de Gascongne, pour estans plus forts, favoriser mieux le passage de son armée estrangere: le Roy donc se ressouvénant, questant encor Duc d'Anjou, le feu Admiral de Chastillon luy avoit donné tant de peine apres qu'il eust receu l'armée du Duc de Deux-Ponts, soit au Siege de Poictiers, à la bataille de Moncontour, & ailleurs, il se douta bien que le Duc de Guise feroit la mesme faute que les Ducs de Nemours & d'Aumale avoient faite en ce temps là, pour n'avoir peu trouver le moyen d'empescher le Duc de Deux-Ponts d'entrer dans le Royaume, ou de le combattre: il ne fut point trompé comme nous dirons cy-apres, aussi sa prevoyance sauvera la France du peril eminent où elle estoit lors. Pour la seconde fois il envoya Monsieur de Joyeuse avec une autre armée, en Poictou, avec commandement d'empescher le Roy de Navarre, de ne joindre les bords de la riviere de Loire ( & ce au hazard mesme d'une bataille ). Ce que le sieur Duc de Joyeuse

fit si animeusement, la jeunesse où il estoit le faisant presumer que toutes choses luy estoient possibles, qu'en poursuivant le Roy de Navarre, le Prince de Condé & le Comte de Soissons, qui alloient en Gascongne, il leur presente la bataille à Coutras, où il se perdit avec toute l'armée que le Roy luy avoit donnée: il y mourut avec un sien frere, & plusieurs Seigneurs de marque: tous les Capitaines furent presque tous ou tuez ou prisonniers; mais quoy que le Roy de Navarre acquist là l'honneur d'une grande victoire, si est-ce qu'il perdit la commodité de pouvoir secourir son armée d'Allemands: car le Roy estant party de Saint Agnan en Berry, il s'en alla droit à Gyen; là il reçeut advis que les conducteurs de ceste armée estrangere apres s'estre accordez du chemin qu'ils devoient tenir, avoient resolu de tenir la route de la riviere de Loire, que le Duc de Lorraine & le Duc de Guise, pour ne leur donner envie de demeurer en Lorraine, avoient fait bruser les moulins, & desmolir les fours sur le chemin par où ils avoient passé; que nonobstant cela il avoient traversé le Barrois & Givouillois, & que pour toutes les longues pluyes, le peu de vivres qu'ils recouvroient, les maladies qui les tourmentoient, ils avoient passé prez de Chaumont en Bassigny, à la veüe de toutes les forces de tous les Princes de la Ligue, qu'ils avoient aussi passé

la Seine prez de Chatillon , & s'en venoient passer les rivières de Cures & d'Yonne , approchant tant qu'ils pouvoient de la rivière de Loire.

Le Roy , comme nous avons dit , qui s'estoit douté de ce que feroit ceste armée , y avoit preveu , ayant fait mettre de bonnes garnisons dedans toutes les villes où il y avoit des ponts pour passer : le sieur de Rieux estoit dans Gien , le sieur de Rochefort à la Charité , le sieur de Champlemy à Nevers , & dans Dezize le comte de Grampré. Sa Majesté accompagnée de Messieurs les Ducs de Montpensier , de Nevers , d'Epernon , & de Rets , avec de tres-belles troupes de cavallerie & d'infanterie , & huit mille Suisses , s'estoit resoluë de les combattre s'ils entreprenoient de passer la Loire. D'autre costé les François qui estoient parmy ceste armée d'étrangers , les assuroient qu'ils avoient une entreprise sur la Charité ; & que quand elle manqueroit , que toutesfois au mois d'Octobre la rivière de Loire estoit si basse , qu'ils la guayeroient en mille endroicts : voylà deux beaux desseins , & nuls des deux ne leur reüssit : l'entreprise de la Charité leur estant faillie , ils veulent tenter de passer à guay la Loire ; mais ils trouverent que les guais par où ils pouvoient lors passer estoient tous gastez par le commandement de Sa Majesté , celui de S. Firmin proche de Chatillon sur Loire fut gasté par



le sieur de la Chapelle aux Ursins, celui de Lezé, où il pouvoit y passer cent chevaux de front droit à droit sans se mouiller presque les fangles, fut gasté par Monsieur de Nevers, celui de S. Sature, par Monsieur de la Guiche, celui de Pouilly par le Marechal de Rets, & celui du pas de fer pres Nevers par Monsieur le Marechal d'Aumont.

Ainsi les Reistres empeschez pour ne pouvoir passer la riviere de Loire, laquelle estoit bordée de l'armée du Roy, se resolurent le 20 d'Octobre estants à Neufvy, de tirer du costé la Beauffe. Le Roy se rendit à Gyen le 24, & donna l'ordre requis pour garder ceste ville, qui estoit fort foible : l'armée estrangere alla vers Montargis, le Baron d'Othnaw qui conduisoit les Reistres, se logea à Vimory. Les Ducs de Guise & de Mayenne s'estoient arrestez avec leurs troupes vers Joigny, Asle & Crevant, à 15 lieues de Neufvy où estoient logez les Reistres, hors d'esperance de les plus revoir, pensans qu'il estoit impossible de leur empescher le passage de la Loire ; mais quand ils eurent advis que le Roy les y avoit arrestez tout court, & qu'ils avoient pris le chemin de la Beauffe, alors l'esperance leur creut que les Reistres ne retourneroient tous en Allemagne : de les attaquer en gros ils n'estoient assez forts : leur des-

sein fut donc d'enlever quelque quartier de ceste armée. Ils s'acheminent vers Montargis & s'aydent presque en mesme temps de la finesse, & de la force.

Pour la force le 27 Octobre, sur le soir, ils donnent avec toutes leurs troupes dedans Vimory, pensant enlever de nuict ce quartier : mais les Reistres incontinent se rallierent, il y eut là un grand combat où les Ducs de Guise & de Mayenne perdirent deux cents quarante des leur, & les Reistres cent cinquante : une partie du bagage du Baron d'Othnaw fut pillée, il perdit les deux Chameaux qu'il devoit presenter au Roy de Navarre, les deux attabales, qui sont petits tabourins de cuivre, que les Bachas des Turcs estans chefs d'armée, font sonner & marcher devant eux ; trois cents chevaux de chariots : les Ducs apres cest exploict se retirent avec leurs troupes vers Nemours.

Voilà ce qui se passa à Vimory. Depuis l'armée estrangere s'avança dans le Gastinois, le Duc de Boüillon y prend, & bat Chasteaulandon, le Reistre le pille. Le Duc de Guise ne dort point, la finesse est aussi utile à la guerre, que la force, il s'ayde de d'Escluseaux qu'il avoit mis dans Montargis, pour faire une entreprise double, & offrit au sieur de Chatillon pour de l'argent, de le faire

maistre tant du Chasteau que de la ville : il avoit envie de l'y attraper, mais l'entreprise fut decouverte.

Les Reistres tirent droict en Beauce, les pluyes les incomodent, la plus-part des Suisses & des Lansquenets laissent leurs fouliers parmy ses terres grasses : les chevaux des Reistres s'y deferrent : le Roy ne les abandonne point qu'il ne soit ou à leur teste, ou à leur main gauche. Le Duc de Guise les suit, & les tient contraincts sur leur aisle droite de se tenir ferrez, ainsi les Reistres passent aupres d'Estampes, & tirent droict pour aller à Chartres; ils se logent à Aunau, leurs mescontentemens croissent, ils demandent aux François qui les conduisoient, argent, munitions, & vivres, tout leur manque; quelques troupes qu'avoit levées Monsieur le Prince de Conny au Mayne, s'advançant à Prunay pres Chartres, où Monsieur le Duc de Bouillon, luy rend la cornette blanche : tout cela ne contente le Reistre ny le Suisse, ils trouvoient bien de quoy vivre, mais l'argent, ny l'armée du Roy de Navarre ne paroissoient point.

Le dessein du Roy estoit de les separer, & sans perdre les siens trouver le moyen de faire vuider ceste armée estrangere de son Royaume. Le Duc de Guise, au contraire, voyant que tout luy rioit, ne vouloit qu'ils s'en retournassent à si bon marché, & quoy que le Duc de Mayenne estoit



retourné en Bourgogne avec ses troupes, depuis la charge de Vimory, il continuë son dessein de rascher à enlever le quartier du Baron d'Othnaw logé à Auneau, lequel le mesprisoit pour le peu de troupes qu'il avoit. Or Monsieur de Nevers par le commandement du Roy, avoit faict si bien, que les douze mille Suisses, accorderent de s'en retourner en leur pays, moyennant de l'argent : par ce moyen ceste grande armée d'estrangers tout à coup se rrouve estre affoiblie de la moitié, ce qui fut la seconde cause de la defaite de ceste armée, laquelle ne se trouvant plus assez forte pour respondre à l'armée Royale, minuta sa retraite, affin d'aller passer à la source de Loire, & gagner le Vivarais, le Languedoc & la Gascongne, pour voir le Roy de Navarre & son argent : mais le Duc de Guise leur dresse une aussi belle entreprise, & aussi subtile qu'il se scauroit imaginer, qui fut telle: le Concierge du Chasteau d'Aunau, qui appartenoit à la maison de Joyeuse, estoit avec quelque garnison dans le Chasteau, ayant juré sur sa foy, qu'il n'entreprendroit rien, le Baron d'Othnaw l'y laisse : ce fut une faute grande qu'il fit : le Duc de Guise somma le Concierge sous main de favoriser son entreprise, il le gaigne, il lui accorde de faire entrer les siens dans le Chasteau. Ainsi que le Baron d'Othnaw s'apreste pour sortir, que tous les chariots estoient chargez prests à partir, le Duc

de Guise faict couler toute son Infanterie par les portes de la ville, plusieurs sortirent aussi du Chasteau, le Reistre se trouva si esperdu lors se voyant surpris, qu'il n'eut aucun moyen de se rallier, le Baron d'Orhnaw n'eut point d'autre recours que de se sauver à la faveur de la nuit par dessus les murailles, avec fort peu des siens. Il perdit sept cornettes qui furent toutes deffaictes, & le Reistre qui s'estoit renfermé dans le logis fut contrainct de se rendre à la discretion des victorieux qui y gagnèrent force bagues & chaisnes d'or, & bien deux mille chevaux & huit cents chariots.

Ceste charge haussa de beaucoup le courage à Monsieur de Guise, il s'y comporta valeureusement, bref elle luy fut fort honorable, & d'autant plus, qu'il n'y perdit que fort peu de soldats. Ce coup aussi fut la troisieme cause de leur desroute, & lequel fit le plus hastier les Reistres d'avancer leur voyage pour gagner la source de Loire : de retourner en Allemagne, il leur estoit impossible, tous les chefs François qui estoient avec eux s'obligent & leur respondent de leur deub, pourveu qu'ils avancent le plus de chemin qu'ils pourront : ils prennent leur route par aupres de la forest d'Orleans, se hastent pour trouver la source de Loire, puis que le Duc de Guise n'estoit assez fort pour deffaire encor vingt-deux Cornettes de Reistres en campagne raze : les François

qui estoient des Provinces de deçà Loire, se retiroient le mieux qu'ils pouvoient chez leurs amis, & les abandonnoient, mais le Sieur de Chastillon & ses troupes ne les abandonerent jamais.

Le Roy craignoit toutesfois, qu'ils ne joignissent le Roy de Navarre, car il avoit eu advis qu'il prenoit son chemin de tourner l'Auvergne pour les venir joindre en Vivarais, il sçait que tout harassé qu'ils estoient s'ils pouvoient le joindre & estre rafraischis, qu'ils luy donneroient de la peine; ce fut pourquoy il fait avancer Monsieur d'Espernon avec toute sa cavalerie, qui les poursuivit jusques à Marsigny, là où il leur fit offre que s'ils vouloient se retirer en leur pays, que le Roy leur feroit donner passage. Ils aimerent mieux choisir de s'en retourner en Allemagne, que de passer plus outre & aller courir en Guyenne. Leur accord estant fait, ils sont conduits jusques à Mascon où ils passent, & tirent droit à Geneve; le Baron d'Othnaw, avec le reste de ses Reistres, porte en Allemagne les nouvelles de la valeur du Duc de Guise, qui le poursuivit avec le Marquis du Pont, jusques aux montaignes S. Claude. Ces deux Princes voyans que les Reistres estoient eschappez de leurs mains, ils tournerent à gauche, & ruinerent le pays du comté de Mont-belliard, d'où ils revinrent à Nancy. Quant à Monsieur de



Boüillon il deceda à Geneve le 11 Janvier 1588. Le feul ſeur de Chaſtillon avec ſes François ne voulut nulle compoſition ny traité d'accord avec Sa Maieſté, il adviſa à ſa retraite, les Reîtres avoient eu envie de ſe ſaiſir de luy pour l'afſurance de leur payement, il ſe reſolult de paſſer au travers du Lionnois, & gagner le Vivarais, il execute ſi courageuſement ſon deſſein, que les ſieurs de Mandelot & de Tournon qui l'en vouloient empêcher, eſtans plus forts dix fois que luy, n'en peurent trouver le moyen, quelque diligence qu'il fiſſent: & les enfans de Lyon qui s'advancerent trop près de ſa troupe, ſe trouverent ſi ſoudain envelopez & tuez à coup de coutelas, qu'il ne print plus envie aux autres de le pourſuivre, & ainſi il arriva à Aubenas & à Privas, ſans avoir depuis aucun empêchement, où il ſe rafraichiſchit après avoir en quatre mois fait une partie du circuit de la France: car il eſtoit party de la Rochelle par le commandement du Roy de Navarre, & avoit traversé la Guyenne, le Languedoc & le Dauphiné, paſſé à Geneve, traversé par la Franche-comté, & eſtant arrivé à Greſille près la Mote en Lorraine, il s'eſtoit joint à l'armée des Reîtres, de laquelle il avoit toujours eſté depuis conducteur de l'avant-garde: enfin ceſte armée eſtrangere n'emporta rien de la France, comme les autres qui y eſtoient venues aux premiers, ſeconds, troiſieſmes

& quatriesmes troubles: au contraire elle y laissa son bagage, & plusieurs milliers de gens de guerre: la desroute fut honorable & profitable aux François, mais il advint que les uns en attribuerent l'honneur au Roy, a qui seul il appartenoit (comme les gens d'honneur & d'esprit l'ont toujours recogneu): & les Gentils-hommes & soldats qui avoient butiné sur le Reistre, la Ligue des Seize, les prédicateurs qui estoient de leur faction, rapportoient tout l'honneur à Monsieur de Guise, dont il s'engendra des jalousies qui ont esté la cause principale de la continuation des troubles dont la France a esté depuis affligée.

Si les estrangers qui estoient venus en corps d'armée, furent si maltraictez par le Roy, les deux mille Suisses, qui estoient passez à Geneve pour aller en Dauphiné le furent encor plus mal. Le Colonel Alphonse d'Ornano, Gouverneur dans le pont S. Esprit, sçait qu'ils s'advancent en Dauphiné, il en advertit Monsieur de la Valette, & convie tous les Catholiques de prendre les armes pour empescher qu'ils ne joignent le sieur Desdiguieres, lequel avoit aussi amassé toutes ses forces pour les aller recevoir & garantir de tomber sous la puissance des armes des Catholiques. Mais si tost que les garnisons de Montelimar furent sorties pour aller trouver le sieur Desdiguieres, les Catholiques executent une entreprise qu'ils avoient

dez long-temps sur ceste place , ils surprennent la ville & non la citadelle : Desdiguieres pour la secourir est contrainct de retourner : le sieur de la Vallette & le Colonel au contraire s'avancent , & executent si bien leur dessein , qu'ils attaquent ces deux mille Suisses , & les desfont , si que fort peu se sauverent de la fureur de leurs armes , cependant les sieurs Desdiguieres , Gouvernet , Poyet & autres , s'avancent vers Montelimar & à la Diane, entrent par la citadelle , & donnent si vivement dans la ville , qu'apres avoir rompu les barricades & les premiers corps de garde , ils renversent & tuent tout ce qui se presente en armes devant eux , & reprennent ceste place : il y eut en ceste reprise plusieurs Seigneurs de marque tuez , & grand nombre de soldats , pour ce qu'ils ne se peurent sauver , à cause que le Comte de la Baume entendant l'alarme , sortit ; mais il fut incontinent tué , or il avoit les clefs des portes , pour ce qu'il estoit le Seigneur le plus qualifié qui fust dans ceste place , lesquelles ne pouvant à ceste occasion estre trouvées pour ouvrir les portes , ils demeurèrent tous sous la puissance des victorieux , qui en espargnerent fort peu.

Voilà pour le faict des armes comme la France en a esté tourmentée , l'an 87. Pour la famine , au mois de Juin la ville de Paris , & les pays où les armées passerent en furent fort affligez. Ce sont les fruits



fruits qu'elle reçoit pour la rupture des Edicts de pacification.

Le Roy après l'entiere defroute des Reiftres retourne à Paris, il y paffe son hyver; il avoit pourveu de l'estat d'Admiral de France, monsieur le Duc d'Espernon, il lui avoit aussi donné le Gouvernement de Normandie; (qui estoient les deux plus belles charges qu'avoit feu monsieur de Joyeuse, duquel les funerailles se firent lors à Paris, telles que l'on les fait aux enfans de France) ce fut un nouveau subject de mescontentement aux Princes de la Ligue, qui portoient de l'envie à ce Seigneur, d'autant que le Roy l'aimoit. Les malcontents sont toujours ennemis des favoris des Princes; aussi tous les Conseils que tenoit la Ligue des Seize à Paris, & tout ce qui se fit en l'assemblée tenuë à Nancy (où le Duc de Guise se trouva en Février 88, au retour de la course qu'il avoit faite en la Comté de Montbelliard, ne fut que pour trouver moyen d'oster le Duc d'Espernon d'auprès de Sa Majesté.

L'esmeute de Crucé faite à la hâte, (que les Seize ont appellé entr'eux l'heureuse journée de S. Severin, en laquelle ils prirent la premiere fois les armes, sonnerent le toxin en l'Eglise S. Benoist, & eurent la hardiesse de repoulses les Archers des Gardes du Roy, deux Commissaires, & quelques Sergents, qui avoient eu commandement de se

faisir de quelques Predicateurs, lesquels avoient presché que le Roy estoit un tyran, & fauteur d'heretiques) ayant esté endurée par Sa Majesté, qui n'usa lors de sa force & de son autorité pour punir ceste premiere sedition des Seize, qui ne parurent lors que cent personnes au plus en armes, a esté estimée une signalée faute, & pareille à celle qu'il fit dez le commencement que les Princes de la Ligue prirent les armes en 85. Il faut dire la vérité, la rebellion & la mutinerie se doit punir dez qu'elle est descouverte, l'on ne la doit point endurer. Aucun Prince ne s'est jamais bien trouvé de tolerer les seditieux, car ils deviennent de plus en plus insolens & hardis d'entreprendre contre luy, le peuple les fuit voyant qu'ils ne sont chastiez. Les Roys doivent user en ces accidents-là promptement de leur force & autorité, affin de remedier aux inconveniens qui en adviennent, & non pas dilaier sous ombre de cuyder user de prudence.

Les Seize depuis ceste esmeute devinrent si hardis & multiplierent tellement, qu'il fut hors de la puissance du Roy, de les remettre en leur devoir: ils contredisoient librement toutes ses actions, publioient mille mengeries de Sa Majesté, entr'autres, qu'il avoit fait venir luy-mesme l'armée estrangere des Reistres, pour ruiner les Princes & le peuple Catholique, qu'il l'avoit payée de ses

deniers, & l'avoit renvoyée & fait reconduire jusques aux frontieres par monsieur d'Espernon, auquel seul il donnoit tous les plus beaux Estats de la Couronne : que le Duc de Guise & les Princes & Seigneurs de la Ligue avoient seuls combattu l'armée estrangere, sans avoir aucune recompense ny bienfaict de Sa Majeste, mesme que le Sieur de la Chastre, Marechal de l'armée du Duc de Guise, luy allant porter la nouvelle de la desfaiete d'Auneau, au lieu de luy donner (selon la coustume des Roys) une recompense digne d'une telle & si bonne nouvelle, ne l'avoit pas presque voulu voir : que les intelligences secretes & les faveurs qu'il portoit au Roy de Navarre, n'estoient que trop cognuës, lequel il avoit envie de faire son successeur ; voilà de quoy ils entretenoient le peuple, quelques livrets trotoient aussi, avec lesquels ils amusoient les curieux, & ne manquoient d'en envoyer aux villes & Provinces avec lesquelles ils avoient conféré, ainsi que nous avons dit, & les instruisoient fort particulierement de ce qu'ils faisoient & comme ils resistoient, disoient-ils, aux mauvais effects & deportements du Roy & de son Conseil. Au mois de Fevrier la nouvelle leur vint de la resolution que le Duc de Guise avoit prise avec les principaux de sa Ligue à Nancy : ils en advertissent tous leurs confederez, les articles trotent de leur main se-



cretement parmy les principaux d'entr'eux, la substance desquels estoit,

Pour remettre le service de Dieu & la Religion Catholique en sa pristine splendeur, que le Roy feroit requis de faire publier le Concile de Trente, & de faire establir la Sainte Inquisition ez villes où il y a Archevesques ou Evesques.

Pour ruiner l'heresie & chasser par armes les Heretiques que le Roy entretiendroit une armée sur la frontiere de Lorraine, assez forte pour empescher les Reistres de revenir plus en France, qu'il donneroit des villes sur la frontiere du Royaume, pour y mettre des gens de guerre, selon que la necessité le requerroit, & qu'il feroit requis (affin que les entreprises de la Ligue, pour chasser l'heresie, fussent executées) de joindre à l'advenir ses forces & ses desseins avec ceux des Princes de la Ligue.

Pour entretenir la guerre, que les biens immeubles des Huguenots seroient vendus.

Et affin que ces demandes fussent sainctement & fidelement executées, que le Roy chasseroit d'auprès de luy quelques-uns qui luy seroient nommez, ausquels il osteroit les Estats & Gouvernements qu'il leur avoit donnez.

Les ames Catholiques & purement Françoises, jugerent incontinent que ces articles estoient dressez par des esprits, qui vouloient commander, &

s'establis sous le pretexte de la Religion, & rendre le Roy subject à leur volonté, & disoient,

Qu'il y avoit assez de raisons pertinentes pourquoy les Roys de France ny les Cours souveraines ne doivent recevoir le Concile de Trente, lesquelles avoient esté escrites & publiées par plusieurs doctes Jurisconsultes; & principalement que ce Concile attribuoit aux Evêques la cognoissance de plusieurs choses temporelles, lesquelles appartennoient à la Justice Royale, qui estoit une des principales occasions pourquoy plusieurs Princes Chrestiens n'auroient voulu recevoir ce Concile.

Que l'Inquisition comme elle est exercée en Espagne, doit estre plustost qualifiée du tiltre de tyrannie, que de Justice, mesmes que le Roy Philippe II, l'avoit de nouveau corrigée, à cause qu'elle entreprenoit sur sa Justice Royale, combien qu'ils avoüoient qu'elle estoit necessaire pour les *Marranes*, *Moriscats* & *nuevos Christianos* de l'Espagne.

*De faire la guerre aux heretiques*: l'on sçait que le Roy ne parle d'autre chose que du voyage qu'il veut faire en Guyenne, pour les exterminer. Mais à quel propos entretenir une armée en Lorraine? l'on descouvre trop ce dessein. Ils veulent envahir & desposseder s'ils peuvent l'heritiere de la maison de Bouillon de ses villes de Sedan & de Jamets, & que l'argent & les forces de Sa Majesté servent

à ruyner une orpheline, cela ne feroit juſte. Mais ne ſçait-on pas auſſi que le Duc de Guiſe a traité avec le Conſeil de l'heritiere de Bouillon, pour luy donner le Prince de Genville ſon fils pour mary ; & à ceſte condition, qu'il luy laiſſeroit ſon exercice de la Religion pretenduë reformée, libre ? ne ſçait on pas que le Pape Xiſte en ayant eſté adverty, a reconnu par là l'intention ſiniſtre des Princes de la Ligue ?

Quant à la crainte qu'ils ont que les Reiſtres ne viennent en Lorraine prendre vengeance des bruſlemens qu'ils ont faits en la Comté de Montbelliard, le Roy leur a-t-il commandé de les faire ? il ne les y a pas envoyez ; s'ils font des ennemis de gayeté de cœur, qu'ils trouvent des commoditez de s'en deffendre.

*Pour la vente des biens des Huguenots*, qui eſt celui qui ne ſçait qu'elle ſe faiſt, & pourſuit à toute rigueur ? Mais quand il a eſté queſtion de vouloir proceder à la vente des biens immeubles de la maiſon de Vendosme, appartenans au Roy de Navarre, n'a t'on pas ouy dire à Monſieur le Cardinal de Bourbon, en parlant au Roy, il vous plaira Sire, qu'on ne touche point aux biens de noſtre maiſon. N'eſt-ce pas à dire qu'ils veulent ruyner ſeulement le petit peuple Huguenot, & conſerver les biens des grands qui leur appartiennent ?



*Que le Roy chasse d'auprès de luy ceux qu'il aime, & qu'il leur oste les bienfaicts qu'ils ont recus de luy.* C'est-à-dire, que le Roy chasse ceux qui luy sont obligez par ses bienfaicts de le servir fidèlement : & qu'il leur oste leurs charges & Gouvernemens, pour en pourvoir les Princes de la Ligue. Qu'il se prive de ce qu'il ayme, & chérisse & avance ceux qui l'ont contraint d'entrer en guerre, qui est la ruïne de son peuple & la perte de son sang & de sa Noblesse.

Et quoy que dans ces articles de Nancy ils ne nommoient pas les noms de ceux qu'ils vouloient que le Roy chassast : si fut il deslors conjecturé que cestoit au Duc d'Espéron, & au sieur de la Vallette son frere à qui ils en vouloient.

Le Roy est adverty de ceste assemblée, il en voit les articles, il a advis que plusieurs des Princes de la Ligue viennent à Soissons, qu'ils doivent se rendre à Paris en bref, & le sommer d'embrasser leurs entreprises, il avoit sceu que les Seize avoient esté si hardis que de courir sus au Duc d'Espéron ainsi qu'il passoit sur le pont Nostre-Dame, qu'ils parloient plus hautement & mesdisoient plus librement de Sa Majesté qu'ils n'avoient fait encor jusqu'à present, & mesme menaçoient, que dans bref, à l'ayde des Princes Catholiques, ils chasseroient bien tous les mignons de la Cour. Leur

entreprise est fort particulièrement decouverte au Roy, lequel ayant receu advis, que le Duc de Guise avec le Cardinal de Guise & le Prince de Genville son fils nouvellement revenu d'Italie, estoient arrivez à Soissons, envoya Monsieur de Beillievre vers luy, pour luy dire, qu'il ne vinst pour le present à Paris, pour affin qu'il n'eust occasion à l'advenir de l'accuser des mauvais desseins que quelques factieux avoient projecté pour troubler sa Cour & son repos.

Toutes les raisons de Monsieur de Bellievre, ne peurent retenir ce Prince qu'il ne se rendist dans Paris le 9 de Mai, trois heures après que Monsieur de Bellievre y fut retourné, où il y arriva accompagné de huit gentils-hommes, mais deux jours après tout son train, & plusieurs gentils-hommes de son party y arriverent : il va droit trouver la Royne Mere, qui le conduisit au Roy : leurs paroles & leurs contenance monstroient assez leurs desfiances.

La faction des Seize, voyant que le Duc de Guise leur avoit tenu son serment de vivre & mourir pour & avec eux, porte toute autre face qu'elle n'avoit fait depuis la semaine sainte de devant Pasques, que le Roy avoit envoyé querir aucuns d'eux, entr'autres, le president de Neuilly, qu'il avoit menacé de faire pendre, & tous ceux qui estoient de la faction, s'ils ne se comportoient

en leur devoir : bref les Seize asseurez de la presence du Duc de Guise parlent à l'ouvert, & menacent en chantant les cris d'allegresse de sa venuë.

Le Roy fut adverty que le Duc de Guise n'estoit venu qu'avec huit gentils-hommes, mais que l'Archevesque de Lyon son confident, & tous les principaux Capitaines de la Ligue estoient venus, sous ombre d'avoir quelques affaires à Paris, & s'estoient logez par tous les quartiers de la ville. La hardiesse du Duc de Guise qui y estoit aussi venu contre son commandement luy tenoit au cœur, les conjurations des Seize qui luy avoient esté descouvertes le rendent soupçonneux, il se resout donc de faire sortir tous les gentils-hommes de la Ligue, qui estoient venus de nouveau à Paris, & de se rendre le plus fort pour chastier quelques factieux des Seize, mais voicy ce qu'il en advint.

Le 12 May à la pointe du jour le Roy fait entrer par la porte S. Honoré le Regiment de ses gardes-Françoises & celui des Suisses : les Suisses furent placez au Cimetiere S. Innocent, à la place de Greve, & au Marchez-neuf, les gardes-fançoises se rangerent sur le petit Pont, sur le Pont S. Michel, & sur le Pont Nostre-Dame. Le Prevost des Marchands & les Eschevins de ville estoient advertis de l'intention du Roy : il avoit envoyé mesme à Monsieur de Guise, luy dire qu'il luy envoyast



le nombre de ses gens : mais les Seize qui estoient en perpetuelle deffiance se doubterent bien que l'on en vouloit à eux : les gens de guerre du Roy ne commençoient que d'entrer dans la rue S. Honoré, que Crucé Procureur du Chastelet ( l'un des Seize & l'auteur de la premiere esmeute appelée du depuis l'esmeute de Crucé ) en receut l'avis, & sur les 4 heures & demie du matin, il fait sortir trois garçons de sa maison, sans manteau, lesquels allerent par toute l'Université crians, Alarme, Alarme : les Bourgeois qui n'estoient de la faction des Seize, leur demandoient ce que c'estoit; c'est Chastillon ( respondoient-ils ) avec ses Huguenots qui est dans le faux-bourg S. Germain, & sans s'arrester continuoient leur cry d'Alarme Alarme; tous ceux de ceste faction sortirent incontinent avec leurs armes, chacun se rend au corps de garde de de son quartier, & ( comme raporte le livre du Manant & du Maheustre ) suyvant la resolution qu'ils en avoient prise entr'eux plus d'un an devant, ils se barricaderent par toute l'Université, & jusques contre le petit Chastelet : & comme les sentinelles d'un costé de la ruë se posoient par les gardes du Roy, Crucé mit des mousquetaires de l'autre : aussi-tost quelques uns des Seize qui demeuroient en la rue neufve veirent que les Suisses se mettoient dans le Marché-neuf, ils firent tendre la chesne de la ruë neufve Nostre-Dame, la font border de

muids, & tous ceux de leur faction (dont il y en avoit nombre en ces quartiers-là) borderent incontinent ceste barricade de mousquets, & monstrent avec leur contenance aux Suisses, qu'ils les feroient bientôt retirer de devant eux : les Mareschaux de Biron & d'Aumont, & plusieurs Chevaliers des Ordres du Roy arriverent lors, qui voyans que le peuple fermoit ses boutiques, & couroit aux armes, leur commandoient de ne le pas faire, monstroient leurs Ordres au peuple, disoient leur qualité, les asseuroient sur leurs vies qu'aucun tort ne leur feroit fait, qu'ils avoient charge du Roy de les en asseurer : mais les gentils-hommes & Capitaines du party du Duc de Guise, qui se trouverent incontinent departis ; & qui estoient logez par toutes les disaines, avec les plus remuans des Seize, disoient au peuple, ne croyez ces Politiques, ils vous pipent, ces gens-d'armes & ces Suisses ne sont entrez pour autres effects que pour les mettre en garnison en vos maisons, pour vous rendre miserables, piller vos biens, & en contenter les mignons. La Cité & toute l'Université fut toute barricadée sur les neuf heures : la ville ne le fut que sur le midy, & furent continuées les barricades si vivement que les sentinelles furent mises à trente pas du louvre. Crucé qui conduisoit ceux de l'Université estoit des plus ardens, des paroles il vint aux effects, les siens font retirer

les gardes du Roy , & se faisoient du petit Chastelet , en mesmes temps le Roy est adverty de ce tumulte , il commande que l'on fasse donc retirer ses gardes , il n'estoit plus temps de le dire , car sur l'occasion d'un coup qui fut tiré , ceux qui estoient dans la rue neuve & du petit Chastelet fortent , tirent sur les Suisses qui estoient au Marché-neuf , qui ne se deffendirent point , il en fut tué quelque vingtaine , & vingt-cinq ou trente de blesez , Monsieur de Brissac ( qui avoit charge du Duc de Guise de commander au quartier de l'Université ) , voyant qu'ils crioient , *bonne France , bons Catholiques* , aucuns d'eux montrant leurs chapelets , fit cesser la tuerie , & les fit tous retirer dans la boncherie du Marché-neuf : en mesme temps les gardes du Roy qui estoient sur les ponts , furent chargez & renversez , aucuns desarmez , & contrainsts de s'enfermer dans quelques maisons , mais sur le commandement de Monsieur de Guise , le sieur de Brissac fit sortir & conduire les Suisses du Marché-neuf où ils estoient enfermez , jusques au Louvre ; le Capitaine S. Paul qui commandoit au quartier de la Cité , fit en mesme temps retirer les gardes du Roy , les armes bas & le bonnet au poing. Les Suisses qui estoient aux autres places firent le mesme : cependant les Seize se faisoient de l'Hostel de ville , de la porte S. Antoine & de toutes les places publiques de la ville , bref ils



ont tous la main à la besogne : le lendemain on conseille au Roy de faire retirer tous les gens de guerre qu'il avoit, & que le peuple s'appaiseroit, il les fait sortir.

Mais nonobstant cela il est adverty que les Seize ne se contentent, qu'ils veulent passer plus outre, qu'ils ne veulent demeurer en si beau chemin : que tout s'arme de nouveau, qu'ils veulent avoir le Louvre, & sa personne, que lon assembloit mesme dans le cloistre de S. Sevrin, les jeunes escoliers, prestres & moynes, qui avoient tous les bords de leurs chapeaux retrouffez, & sur le trouffis chacun une croix blanche, armez d'espées & de poignards, & que lon descendoit mesme quantité de faisceaux de picques d'un logis au carrefour S. Sevrin lesquels on leur devoit bailler, pour venir droict au Louvre.

Messieurs du Conseil remontrèrent lors au Roy quelques exemples de la furie des peuples, lesquels il vaut mieux esviter qu'attendre, le conseillent de se retirer de Paris, & fonderent leur jugement sur quatre advis qui arriverent coup sur coup, d'une resolution prise à l'Hostel de Guise de se saisir & du Roy & du Louvre. La Royne mere conteste contr'eux, leur dit, hier je ne cogno point aux paroles de Monsieur de Guise, qu'il eust d'autre envie que de se renger à la raison : j'y retourneray presentement le voir; & m'af-

feurer que je luy feray appaïser ce trouble : elle se trompa : car estant retournée vers luy l'ayant prié d'appaïser ceste esmotion, & qu'il pouvoit s'asseurer sur sa foy de venir trouver le Roy, duquel elle luy feroit avoir tout contentement qu'il en pouvoit esperer, il luy respondit fort froidement, qu'il n'estoit point cause de l'esmotion du peuple, qu'il ne l'avoit assisté, que pour la necessité où il s'estoit trouvé : & que ses amis ne le conseilleroient pour le present d'aller au Louvre, foible, & en pourpoint, à la mercy de ses ennemis. La Royne mere cognut lors, que les avis que le Roy avoit recues approchoient de la verité : Monsieur Pinart Secrétaire d'Estat estoit avec elle, elle le fit tout soudain retourner en diligence vers Sa Majesté pour l'avertir qu'elle avoit reconnu, qu'il y avoit quelque dessein extraordinaire contre luy.

Entre les cinq & six heures du soir le Roy reçoit cest avis, il sort de Paris à l'heure mesme par la porte neufve : en se bottant il a la larme à l'œil & l'alarme à l'oreille : ceux qui estoient avec luy le suivent, aucuns desquels estoient bien estonnez : car tel Conseiller d'Estat l'estoit allé trouver au Louvre, avec sa robe longue, qui sans bottes montoit pour le suivre sur le premier cheval de l'escurie, aucuns le suivirent

ainsi jusques à Rambouillet, d'où il partit incontinent, & se rendit le lendemain matin dans Chartres.

Ainsi que le Roy sortoit par la porte neufve quelque quarante harquebusiers que l'on voit mis à la porte de Nesle, tirerent vivement sur luy & sur ceux de sa suite, le menu peuple ( qui ne va que comme on le pousse ) crioit du bord de l'eau mille injures contre le Roy, & mesme comme ils virent que quelques-uns passioient le barq des Tuilleries, pensant qu'il fust dedans, ils en couperent la corde.

Si-tost que l'advis fut venu au Duc de Guise de la retraicte du Roy, il vit bien qu'il ne rendroit pas si bon compte de Sa Majesté qu'il se l'estoit promis : il s'en trouve d'abordade un peu estonné : il voit bien que le blasme de toute ceste esmotion tomberoit sur luy, s'il n'y donnoit ordre. Ce qu'il n'avoit voulu faire auparavant, pour toutes les prieres de la Royne mere, il fut contraint au bout d'une heure de le faire sans estre prié : il part de son hostel avec le Chevalier d'Aumale, & plusieurs Gentils-hommes de sa suite, il s'achemine droict au Palais; par tout où il passe, il commande que l'on tourne une partie des barricades, affin que le chemin fust libre, il est promptement obey : il envoya aussi Monsieur le Chevalier d'Aumale en faire autant sur tous les ponts, ce que l'on fit incontinent.



Ainsi le Duc arrivé au Palais alla droit au logis de Monsieur le premier Président, avec Messieurs d'Espinac, Archevesque de Lyon, & Brezé Evêque de Meaux, où après quelques paroles touchant l'esmotion du peuple, & comme il s'estoit barricadé, & comme le Roy s'estoit retiré, il luy dit, que ses ennemis qu'il avoit prez du Roy estoient la cause de tout ce trouble, que quelque disgrâce qu'il pourroit avoir de Sa Majesté qu'il continueroit les services qu'il luy avoit faits & à la couronne : mesme qu'il alloit prier le peuple de rompre & oster toutes leurs barricades, affin que le lendemain matin Messieurs de la Cour de Parlement pussent se rendre librement au Palais, pour y continuer la justice, à la manutention de laquelle il s'employeroient toujours. Monsieur le premier Président approuve sa bonne intention pour la manutention de la justice, quelques discours se passerent entr'eux le long de l'allée du Jardin du Roy, au bout de laquelle Monsieur de Guise sortit avec lesdits Sieurs Archevesque & Evêque, par la petite porte de derriere, qui est auprès du Pont-Neuf, là où Monsieur le premier Président print congé d'eux.

Le Duc de Guise passe du Pont-Neuf vers les Augustins, & alla voir tous les Présidens de la Grand Chambre l'un après l'autre en leur logis, les prie de se trouver au Palais le lendemain, affin  
que

que la Justice se continuë, à tous il s'excuse de l'esmotion du peuple, accuse ses ennemis d'en estre la cause : bref il est fort prez de minuit quand il se retire chez luy, & est si bien obey des Seize & du peuple, que le lendemain matin il sembloit qu'il n'y eust point eu d'esmotion : la justice alla au Palais, & la Royne-mere envoya dire à Messieurs de la Cour, que nonobstant l'absence du Roy, qu'ils continuassent leurs charges & offices, & qu'elle esperoit pacifier ce trouble.

Voilà donc la faction des Seize victorieuse, le Roy hors de Paris, les serviteurs de Sa Majesté contraints de le suivre & leur quitter la place; tout à un coup ceste grande ville change de face & perd ce lustre de la grandeur royale qu'elle avoit, & l'autorité tombe entre les mains des factieux & du populaire. Monsieur de Guise est respecté & honoré par les Seize comme chef de la Ligue; & luy se gouverne par leur Conseil : ils se saisissent de la Bastille, de l'Arsenal, & des lieux forts, Bussy le Clerc, simple Procureur à la Cour, est mis Capitaine dans la Bastille : le sieur de Perreuze, Prevost des Marchands, est arresté prisonnier, & trois des quatre Eschevins trouvent moyen de suivre le Roy, un d'entr'eux se trouva du costé des factieux. Deux jours après les Barricades, les Seize se voyants en beau chemin, firent faire une assemblée générale du peuple

en l'Hostel de Ville, où ils proposerent qu'il falloit eslire d'autres Prevost des Marchands & Eschevins, mais qu'ils devoient estre esleus selon la liberté ancienne, par la voix commune du peuple. On procede à l'eslection, la Chappelle Marteau fut esleu pour Prevost des Marchands: Roland, Compan, Coteblanche & Desprez, pour Eschevins: ce dernier seul estoit de la faction des Seize: les quatre autres l'avoient aydée à bastir: routesfois la Roynemere receut le serment d'eux, & les eut pour agréables; mais du consentement du Duc de Guise, la premiere chose qu'ils firent, ce fut de changer les Colonels, Capitaines & Quarteniers, qui n'estoient de leur faction, & lesquels ils pensoient estre serviteurs du Roy: la Roynemere y contredit fort, & quelque regret qu'elle en eust, il fallut qu'elle l'endurast: bref l'on osta les Présidents, Conseillers & Officiers du Roy qui avoient esté créés Colonels & Capitaines l'an 85, & y mit on en leur place, en quelques quartiers, des Bourgeois de la faction des Seize, mais en la pluspart l'on en mit de si indignes de ces charges honorables, que le menu peuple mesme les mespritoit, & les appelloit Capitaines de la morue, Capitaines de l'aloyau, selon le mestier dont ils estoient. Voylà donc les Officiers de toute la ville changez, mesme Brigard fut mis par Monsieur de



Guise, pour occuper la place de Perrot, Procureur du Roy de l'Hostel de la Ville.

Voilà les principaux des Seize tous establis, tous ont quelques charges, ce sont autant de petits gouverneurs en leur quartiers : ils voyent le Parlement qui ne leur dit mot ; & toutesfois ils croient qu'il n'approuve nullement ces remuements, mais il n'oseroit s'en plaindre, & eux n'oseroient encore attaquer ce Senat : ils ne disent donc mot pour un temps, & seulement pratiquent pour ceste fois que le chef de la Justice qui se rend au Chastelet, fust à la devotion de leur faction, pour ce que c'est le Présidial où toutes causes se jugent en premiere instance, & où les contraventions qui se font & les abus qui se commettent contre la police de la ville, sont jugez par le Lieutenant civil, qui est chef de ceste justice. Trois doctes & nobles personnages de la maison des Seguiers avoient exercé l'estat de Lieutenant Général & Civil en la Prevosté & Vicomté de Paris, un de ceste mesme race l'exerçoit encore, qui estoit le Sieur d'Autry Seguiet, bon Justicier, Catholique & François : les Seize l'avoient fait sonder, pour entrer en leur faction : ils le trouverent ferme au service du Roy, & ne purent avoir nulle prise sur luy : aussi-tost qu'ils se virent Maistres de Paris, ils le menacent, & le contraignent de se retirer avec le Roy : cependant

la Bruiere, Lieutenant particulier, l'un des plus factieux, occupa ce siege, & nonobstant l'accord qui fut fait entre le Roy & le Duc de Guise, en Juillet de ceste mesme année, il l'a toujours occupé, jusques en l'an 94, que leur faction fut du tout abolie.

Les voylà donc maistres de l'Hostel de Ville, de la Justice de la Prevosté & Vicomté de Paris. Les Docteurs & Predicateurs de ceste faction se rendent aussi maistres de la Faculté & de l'Université, & les anciens Docteurs sont contraints de ceder pour un temps à la violence du D. Boucher, & autres jeunes Docteurs & Bacheliers.

Le Roy donc est à Chartres, & le Duc de Guise à Paris, le 17 Mai ils font publier tous deux, leurs lettres pour advertir tout le monde des occasions de la journée des Barricades; dans celle du Duc il dit;

*Qu'il estoit venu à Paris*, accompagné seulement de huit Gentils-hommes, pour se purger des faux bruits que ses ennemis faisoient courir contre son honneur, savoir, qu'il vouloit prendre le Roy, & vouloit saccager la ville de Paris, mais que trois jours après qu'il y fut arrivé, le Roy fit entrer douze Enseignes de Suisses, & huit des Gardes Françaises, lesquelles ainsi que l'on les separoit aux places publiques de Paris, Dieu voulut qu'il en eust advis, & que ce mesme Dieu ex-

cita le peuple à courir unanimement aux armes, & asseurez de sa presence, & de l'ordre qu'il mit parmy eux, ils se barricaderent de telle promptitude, qu'en moins de deux heures ils firent entendre aux troupes du Roy qu'elles eussent à se retirer : mais qu'un Suisse ayant blessé un habitant, les habitans chargerent les Suisses, en tuèrent douze ou quinze, & en blessèrent vingt ou vingt-cinq ; & à l'instant que les gardes du Roy furent chargés & renversés, ce qui fut cause qu'il marcha par la ville, & d'abordée delivra neuf cents Suisses prisonniers, & les Gardes du Roy qu'il fit reconduire au Louvre : qu'en ceste journée toute reluisante de l'inafaillible protection de Dieu, il alla par toutes les rues jusques à deux heures après minuit, priant, suppliant & menaçant le peuple, si bien qu'il ne s'en est ensuivy aucun meurtre, massacre ny pillerie, quoy que le peuple fust extremement envenimé pour avoir sceu qu'il y avoit eu vingt potences prestes, avec quelques eschaffaux, & avoit veu les exécuteurs de Justice, pour faire mourir cent ou six vingt personnes : qu'ayant peu faire tout cela de quoy l'on l'accusoit, & l'ayant au contraire empesché, qu'il rendoit muets tous ses ennemis : lesquels avoient tant fait qu'ils avoient persuadé au Roy de s'en aller hors de Paris, vingt-quatre heures après qu'il eust peu mille fois l'arrester s'il eust voulu :



mais qu'il n'y avoit jamais songé : qu'après le département de Sa Majesté, il avoit reçu entre ses mains l'arsenal, la bastille, & les lieux forts, & fait sceller les coffres des finances, pour rendre le tout entre les mains de Sa Majesté pacifique, tel qu'il l'esperoit rendre par l'intercession du Pape & de tous les Princes Chrestiens; mais que, si le mal continuoit qu'il esperoit avec les mesmes moyens conserver ensemble, & la Religion, & les Catholiques, & les desgager de la persecution que leur preparent les confederez des Heteriques auprès du Roy. Voylà la substance de la lettre avec laquelle il se justifioit de la journée des Barricades : mais il en escrivit aussi une particuliere au Roy, dans laquelle il lui dit;

*Les ennemis du repos public, & les miens, ne pouvant souffrir ma présence auprès de vous, estimans que dans peu de jours elle decouvrirait les impostures, dont l'on usoit pour me rendre odieux, & peu à peu me donneroit place en vos bonnes grâces, ont mieux aimé par leurs conseils pernicious remettre toutes choses en confusion, & vostre estat, & votre ville de Paris en hazard, que d'endurer que je fusse auprès de vous. Leur mauvaise volonté s'est manifestement reconnuë en la resolution que, sans le sceu de la Royné, vostre mere, & contre l'advis de vos plus sages Conseillers, ils ont fait prendre à Vostre Majesté,*

de mettre par une voye inusitée, & en un temps plein de soupçon & partialitez, des forces en vostre ville de Paris, pour occuper les places publiques d'icelle. Et la voix commune publie qu'ils esperoient, après s'estre rendus maistres, pouvoir encorés vous induire à beaucoup de choses, toutes alienes de votre bon naturel; & que j'ayme mieux passer sous silence. L'effroy de cela, SIR, a contrainct vos bons & fidelles subjets de s'armer, pour la juste crainte qu'ils ont, en ce que par ceste voye on ne voulust executer ce dont on les menaçoit long temps auparavant. Dieu par sa sainte grace a contenu les choses en meilleurs termes qu'on ne les pouvoit esperer, & a comme miraculeusement conservé vostre ville d'un très-périlleux hazard; & le commencement, la suite & l'évenement de ceste affaire a tellement justifié mes intentions, que j'estime que Vostre Majesté, & tout le monde, cognoist assez clairement par là combien mes deportemens sont eslongnez des desseins dont mes calomniateurs m'ont voulu rendre coupable. La forme de laquelle je me suis volontairement jetté en vostre puissance, a montré la confiance que j'ay prins de vostre bonté, & de la sincerité de ma conscience. L'estat auquel on me trouva lors que j'eus les premiers advis de ceste entreprinse, & de quoy vous peuvent tesmoigner plusieurs de vos serviteurs, fait assez cognoistre que je n'avois ny

doubte d'estre offensé, ny volonté d'entreprendre, estant plus seul & desarmé en ma maison, que ne peut ny doit estre un de ma qualité. Le respect dont j'ay usé, me contenant dans les simples bornes d'une juste deffense, vous tesmoignent assez que nulle occasion ne me peut faire decheoir du devoir d'un très-humble subject. La peine que j'ay prinse pour contenir le peuple, & empescher qu'il ne vint aux effects qu'ameinent le plus souvent tels accidents, me descharge des calomnies que l'on m'a cy-devant imposées; que je foulois troubler vostre ville de Paris. Le soucy que j'ay prins de conserver ceux mesmes que je n'ignorois point de m'avoir fait de mauvais offices envers vous, à la suscitation de mes ennemis, fait veoir à chacun clairement que je n'ay jamais eu intention d'attenter aucune chose contre vos serviteurs & officiers, comme l'on m'a faussement accusé. La façon dont je me suis comporté & envers vos Suisses, & envers leurs Capitaines & soldats de vos gardes, assure assez que je n'ay jamais rien tant crainct que de vous desplaire. Si Vostre Majesté a sceu toutes ces particularitez, comme j'estime que plusieurs de vos bons serviteurs ayants le repos public, qui en font tesmoins, ne les luy auront pas celées, je tiens pour assuré qu'elle demeure par là esclarcie que je n'ay jamais eu la moindre des mauvaises intentions dont mes en-



nemis, par faux bruits, m'ont voulu rendre odieux.

La fin de ceste lettre estoit, qu'il esperoit se comporter en telle sorte que Sa Majesté le jugeroit son très-fidelle subjet, serviteur & utile.

Ces lettres ne furent si-tost publiées & imprimées, que le Duc de Guise eust voulu les retenir en son cabiner, le Commissaire Louchart fut employé pour en solliciter la deffense, il meine les Imprimeurs & ceux qui les vendoient prisonniers: il fut toutesfois comme contraint de les laisser vendre, puis qu'aussi bien il ne retenoit pas les copies qu'il avoit luy-mesme avec le Conseil des Seize envoyées hors & dedans le Royaume; ces lettres furent bien examinées: il n'y eut mot qui ne fust expliqué par les responces que l'on y fit, ( aucunes desquelles nous dirons cy-après ) & principalement sur le commencement de la lettre qu'il escrivoit au Roy, où il y avoit fire *je suis si mal-heureux*; ce qui fut jugé à un mauvais aureau pour luy.

Voilà quelles estoient les lettres du Duc de Guise, dans lesquelles il se voit qu'il dit que le Roy a creu des conseils pernicioeux, & que si le mal continuë qu'il conservera & desgagera les Catholiques de la persécution des conféderez des Hérétiques: ces paroles sont un peu trop hardies

d'un subiect à son Roy. Voyons maintenant combien le Roy parle plus doucement que luy

*Nous estions en nostre ville de Paris*, où nous ne pensions à autre chose qu'à faire cesser toutes sortes de jalousies & empeschemens du costé de Picardie & ailleurs, qui retardoient nostre acheminement en nostre pays de Poictou, pour y poursuivre la guerre commencée contre les Huguenots, suivant nostre délibération, quand nostre cousin le Duc de Guise y arriva à nostre desceu, le 9 de ce mois de May. Sa venue en ceste sorte augmenta tellement lescdites deffiances, que nous nous trouvâmes en bien grande peine, parce que nous avions auparavant esté advertys d'infinis endroits qu'il y devoit arriver de ceste façon, & qu'il y estoit attendu par aucuns des habitans de ladite ville, qui estoient soupçonnez d'estre cause desdites deffiances, & luy avions à ceste occasion fait dire auparavant, que nous ne desirions pas qu'il y vînt, que nous n'eussions composé les troubles de Picardie, & levé les occasions desdites deffiances. Toutefois considerant qu'il estoit venu seulement accompagné de quatorze ou quinze chevaux, nous ne voulumes pas laisser de le veoir, pour essayer de faire avec luy que les causes desdites deffiances & troubles de Picardie fussent ostez. A quoy voyans que nous n'avancions gueres,

& que d'ailleurs nostredite ville se remplissoit tous les jours de Gentils-hommes & autres personnes estrangeres, qui se rallioient à la suite dudit Duc; que les recherches que nous avions commandé estre faites par la ville, par les Magistrats & Officiers d'icelle, ne se faisoient qu'à demy, pour la crainte en laquelle ils estoient, & aussi que les cœurs & volonteiz d'aucuns desdits habitans s'aigrissoient & alteroient tous les jours de plus en plus, avec les advertissements ordinaires qui nous redoubloient journellement qu'il devoit esclorre quelque grand trouble en ladite ville. Nous prîmes resolution de faire faire lesdites recherches plus exactement par les quartiers d'icelle, que les precedentes, à fin de recognoistre au vray l'estat de la ville, & faire vuidier lesdits estrangers qui ne feroient advouez comme ils devoient estre. Pour ce faire nous avisâmes de renforcer certains corps de gardes des habitans & bourgeois de ladite ville, que nous avions ordonné estre dressez en quatre ou cinq endroits d'icelle, des compagnies de Suisses, & de celles du regiment de nostre garde, qui estoient logez aux faux-bourgs d'icelle: & de commander aussi à aucuns seigneurs de nostre Conseil, & Chevaliers de nostre Ordre du Saint Esprit, d'aller par les quartiers, avec les Quarreniers, & autres Officiers de ladite ville, par lesquels on a accoustumé de faire faire lesdites



recherches, pour les autoriser, & assister icelles ; comme il s'est fait par plusieurs fois : dont nous fîmes advertir ledit Duc, & tous ceux de ladite ville, afin que personne n'en print allarme, & ne fust en doute de nostre intention en cest endroit. Ce que du commencement les habitans & bourgeois de ladite ville firent contenance de recevoir doucement. Toutesfois quelque temps après les choses s'eschaufferent de telle façon par l'induction d'aucuns qui alloient semant & imprimant au cœur desdits habitans, que nous avions fait entrer lesdites forces, pour establir des garnisons estrangeres en ladite ville, & leur faire encor pis : de forte qu'ils les eurent bientost tellement animez & irritez contre icelles, que si nous n'eussions expressement deffendu à ceux qui leur commandoient, de n'attenter aucunes choses contre lesdits habitans, & d'endurer & souffrir plustost toutes les extremitez du monde, que de ce faire : nous croyons certainement qu'il eust esté impossible d'éviter un sac general de ladite ville, avec une très-grande effusion de sang. Quoy voyant, nous nous resolvumes de ne faire executer plus avant lesdites recherches commencées, & de faire retirer quant & quant lesdictes forces, que nous n'avions fait entrer que pour ceste seule occasion. Estant vraysemblable, que si nous eussions eu autre volonté, nous l'eussions tentée, & peut-estre executée entiere-

ment, selon nostre desir, devant l'esmotion desdicts habitans, & qu'ils eussent rendu les chaines, & dressé des barricades par les rues, comme ils commencerent à faire incontinent après midy, & quasi en mesme temps par toutes lesdites ruës de ladicte ville, à ce instruits & excitez par aucuns Gentils-hommes Capitaines, ou autres estrangers envoyez par ledit Duc de Guise, qui se trouverent en bien peu de temps departis & rangez par chacune des dizaines pour cest effect, faisant retirer lesdites compagnies, Suisses & Françoises. Il y eut à nostre tres-grand regret, quelques arquebusades tirées & coups ruez par lesdits habitans, qui porterent principalement sur aucuns desdits Suisses, que nous fîmes retirer & loger ce soir-là ez environs de nostre Louvre, affin de voir ce que deviendrait l'esmotion en laquelle estoient lesdits habitans, & fîmes tout ce qu'il nous fut possible pour l'amortir, jusqu'à faire le lendemain du tout sortir & retirer de ladite ville lesdites compagnies; réservé celles que nous avions devant leur entrée posé en garde devant nostredit Chasteau du Louvre, nous ayant esté remonstré que cela contenteroit & pacifieroit grandement lesdits habitans. Nous fîmes aussi arrester quelque reste de compagnies de gens de pied du régiment de Picardie, qui estoient toutesfois encores à sept ou huit lieues de ladite ville, ensemble quelques Seigneurs & Gen-

tils-hommes nos serviteurs , qui nous venoient  
 trouver , voyant que l'on en avoit donné ombrage  
 à ce peuple , & que l'on se servoit de ceste cou-  
 leur pour esmouvoir davantage lescits habitans.  
 Neanmoins au lieu d'en veoir l'effect tel que  
 nous attendions pour leur propre bien & nostre  
 contentement , ils auroient continué depuis à  
 hausser davantage lescites barricades , renforcer  
 leurs gardes jour & nuict , & les approcher de  
 nostredit Chasteau du Louvre , jusques contre les  
 sentinelles de nostre garde ordinaire , & mesmes  
 se feroient saisis de l'Hostel de ladite ville , en-  
 semble les clefs de la porte S. Anthoine , & autres  
 portes d'icelle ; de sorte que les choses seroient  
 passées si avant le treiziesme de ce mois , qu'il sem-  
 bloit qu'il n'estoit plus au pouvoir de personne d'em-  
 pescher l'effert d'une plus grande esmotion , jus-  
 ques au devant de nostredit Chasteau. Quoy  
 voyant , & ne voulant employer nosdites forces  
 contre lescits habitans , pour nous avoir toujours  
 esté la conservation de ladite ville , & des bons  
 bourgeois d'icelle , aussi chere & recommandée  
 que celle de nostre propre vie , ainsi qu'ils ont  
 esprouvé en toutes occasions , & très-notoires à un  
 chacun , nous nous resolumes d'en partir ledit  
 jour , & plustost nous absenter & esloigner de la  
 chose du monde que nous ayinions autant , comme  
 nous desirons faire encor , que de la veoir courir



plus grand hafard, & en recevoir auffi plus de defplairir. Ayant fupplié la Royne noſtre très-honorée dame & mere d'y demeurer pour veoir ſi par ſa prudence & autorité elle pourra faire en noſtre abſence aſſoupir ledit tumulte, ce qu'elle n'a peu faire en noſtre preſence, quelque peine qu'elle y ait employée, & nous en ſommes venus en ceſte ville de Chartres, d'où nous avons bien voulu incontinent vous faire la preſente, pour vous prier de mettre en conſideration la conſequence de ce fait, combien il apportera de prejudice & de defadvantage à la cauſe publique, & principalement à noſtre ſaincte Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, s'il paſſe plus avant, puis que ceux qui avoient accouſtumé de combattre enſemble pour la propagation d'icelle, ſeront par ceſt accident, s'il n'eſt réparé, deſunis & contraints de tourner leurs armes les uns contre les autres; à quoy nous vous prions de croire que nous ferons de noſtre coſté, tout ce qu'il nous ſera poſſible pour ny tomber, tant a de puiſſance ſur nous le zele que nous portons à noſtre dite Religion, que nous avons fait paroître juſques à preſent, & vous prions & exhortons tant qu'il nous eſt poſſible, de faire prier Dieu en vos Eglifeſ pour ceſte reünion, & que l'obeiſſance qui nous eſt deuë nous ſoit conſervée comme il appartient, & ne permettre que les habitans de noſtre ville, &c. ſe deſvoyent du droict chemin

d'icelle : mais les admonester & confirmer à demeurer fermes & constans en leurs loyautéz envers leur Roy, en union & concorde tous ensemble, pour se maintenir & conserver sous nostre obeyssance, & ne tomber aux inconveniens qui leur sont preparez s'ils tiennent autre chemin; & outre que vous ferez chose digne de vostre prudence, fidelité & devoir, qui servira d'exemple à tous nos subjects, nous vous en sçaurons gré, & le recognoistrons à jamais envers vous & les vostres. Donnée à Chartres le 17 jour de Mai 1587.

Les jugemens furent divers que l'on fit lors tant sur les lettres du Roy que sur celles du Duc de Guise; celles du Duc furent trouvées plus hardies comme nous avons dit, lesquelles il finissoit comme par menace, *que si le mal continuoit qu'il conserveroit & desgageroit ceux de son party.* Celles du Roy au contraire furent jugées tenir trop de la douceur & comme tendantes à crainte & timidité : car il *exhortoit seulement ses subjects de prier Dieu, qu'il reunist le Duc de Guise, & les Parisiens sous l'obeyssance qui luy estoit due affin que les catholiques ne fussent desunis & contraints de retourner leur armes les uns contre les autres.* Voylà pourquoy le Duc de Guise & le Conseil des Seize ( qui usurperont d'oresnavant & prendront le nom de Messieurs de la ville de Paris ) envoyerent des Deputez à Chartres ainsi que

que nous dirons cy-apres; mais que nous ayons dit quelques traits qu'ont remarqué plusieurs beaux esprits sur les Lettres du Roy & du Duc de Guise.

Le Roy dit, que quand le Duc de Guise arriva à son desceu, *qu'il ne pensoit qu'à faire cesser toutes sortes de jalousies & empeschemens du costé de Picardie* : or tous ceux qui ont escrit sur ce subject, disent, que la cause des jalousies & desfiances estoit, que le Duc d'Aumalle ayant desiré estre Gouverneur de la Picardie, dez le commencement de l'an 85, y avoit faisi Ruë, laquelle place luy fut laissée pour son assurance, par l'accord de Nemours fait en Juillet audit an, entre le Roy & les Princes de la Ligue, qui ne pouvans se contenir en leur devoir comme ils avoient promis & juré au Roy, s'emparerent de plusieurs places, & continuerent toujours leur Ligue & leurs prentensions : le Duc d'Aumalle surprint Dourlens en 86, & Pont-dormy au commencement de l'an 87, du depuis il continua de pratiquer le plus qu'il put de Gouverneurs qui estoient dans les places de la Province de Picardie, entr'autres, il gaigna ceux de Monstr'œil, Han, Abbeville, Peronne, Roye & Montdidier; ce que luy ayant succédé, il jetta ses desseins sur le Boulenois, qui est un petit pays sur le bord de la mer, tirant au bout de la Picardie, vers le Septentrion, dont



estoit Lieutenant pour le Roy monsieur le Duc d'Espèrnon, qui avoit mis dans Bologne le Capitaine Bernet : enfin toutes les entreprises du Duc d'Aumalle sur Bologne ayant esté descouvertes, il se resolut à la forcer, mais il avoit trop peu de gens pour ce faire. Après avoir ruyné le plat pays, il logea ses troupes comme par garnisons aux environs de Boulogne, & nonobstant tous les mandemens que le Roy luy envoya de les retirer, il n'en voulut rien faire. Après la mort de feu Monsieur le Prince de Condé, qui estoit Gouverneur de Picardie, & lequel mourut le 5 Mars au present à S. Jean d'Angely, Monsieur le Duc de Nevers avoit esté pourveu de ce Gouvernement, le Roy l'y vouloit envoyer pour pacifier tous les remuëmens faits par le Duc d'Aumalle : c'est ce que veut dire Sa Majesté par ces mots, *nous ne pensions à autre chose qu'à faire cesser toutes sortes de jaloussies & empeschemens du costé de Picardie.* Le Duc de Guise dans sa lettre s'en veut excuser en disant, *nous allions rendre le Roy content des garnisons de Picardie.* Mais qu'avoient affaire, disoient-ils, ny le Duc d'Aumalle ny le Duc de Guise, de troubler ceste Province de Picardie, veu qu'il n'y avoit point de Huguenots, ny que jamais aucun de leur maison n'en avoit esté Gouverneur, & n'y avoit eu aucun droit ? Pour ce disoient les ennemis de la Ligue, que tout leur estoit loisible, puis qu'ils vouloient regner.

Mais (disoient-ils encore) puis que M. de Bellievre fut à Soissons dire au Duc de Guise que le Roy ne vouloit qu'il vînt à Paris pour ceste fois, pourquoy n'obeyssoit-il au commandement de Sa Majesté? Il ne pouvoit, respondoit-on, pour ce que les Seize luy avoient mandé, qu'ils estoient tous perdus s'il ne venoit en diligence : plusieurs d'entr'eux en le saluant luy dirent, *bon Prince nous estions perdus si vous ne fussiez venu*; car leurs conjurations descouvertes & les calomnies que publiquement ils disoient du Roy, ne pouvant estre plus tolerées, l'on auroit resolu d'en faire justice. Or il avoit juré de vivre & mourir avec eux, (ce qui estoit le premier serment de la Ligue) à quoy il ne voulut faillir de les secourir de sa presence, & pour executer quand & quand ce qui auroit esté resolu en l'Assemblée de Nancy; & quoy qu'il fust bien asseuré de toute la faction des Seize, si est-ce que quand il fut arrivé à Paris, & que la Royne mere le mena au Louvre pour saluër le Roy, qui luy dit dez qu'il le vit, *mon Cousin pourquoy estes vous venu*; il respondit tout tremblant : *Sire me voicy pour respondre aux calomnies qu'on a dressées contre moy, pour me faire odieux à Vostre Majesté.* Lors le Roy luy repliqua : *ne vous avois-je pas expressement mandé de ne venir pas en ceste saison si pleine de deffiances, & d'attendre encore un peu?* Mais le Duc ne sceut

que dire, sinon, *Sire l'on ne m'a pas représenté vostre intention en telle sorte que ma venue vous fust desagréable.* Monsieur de Bellievre qui estoit là present, commença (par le commandement du Roi) à dire au Duc ce qu'il luy avoit dit à Soissons, mais la Royne Mere tirant le Roy à part, empescha que Monsieur de Bellievre ne continuast de dire comme il avoit accomply le commandement de Sa Majesté. Plusieurs grands personnages ont remarqué que le Roy fit lors une très-grande faute, car veu que le Duc estoit venu contre son commandement, il le devoit, disoient-ils, faire sortir à l'heure mesme de Paris, ou bien l'arrester prisonnier, & puisqu'il estoit bien adverty qu'il y devoit arriver de ceste façon, il se devoit preparer pour luy faire cognoistre qu'il estoit Roy, & qu'il le feroit obeyr comme son subject.

Le Roy dit dans sa lettre, *qu'il vouloit faire une recherche exacte pour faire vider les estrangers qui estoient dans Paris, lesquels ne seroient advouez*, c'est à dire, les Gentils-hommes & autres gens de guerre qui estoient entrez dans Paris, & se rallioient à la suite du Duc de Guise; quoy douze enseignes de Suisses & huit compagnies Françoises pouvoient-ils faire cela? Non pas deux fois autant. Qu'une faction des Seize, laquelle depuis deux ans & demi l'on avoit laissé croistre d'un si grand nombre de factieux, & enduré d'eux



une infinité d'insolences, assistée de Noblesse & d'un grand chef de guerre, tel que le Duc de Guise, ayans descouvert que c'estoit à eux qu'on en vouloit, se fussent-ils tous allez cacher dans leurs caves? Il n'y avoit point d'apparence de le croire; & la responce est prompte à ceux qui disent que Monsieur le Duc de Mayenne, l'an 91, n'ayant au plus que cinq cents chevaux dans Paris, les avoit bien empeschez de se bouger, & mesme qu'il en avoit fait pendre quatre des plus factieux; ouy, mais les Seize alors n'avoient plus de chef, plus de Noblesse, ils estoient divisez entr'eux, & la Noblesse & le chef de la Ligue estoient contr'eux: au contraire, à la journée des barricades, ils avoient un chef, ils avoient la Noblesse de la Ligue, & estoient tous d'un accord; aussi ceux qui conseillèrent le Roy & entreprindrent ceste recherche, en la faisant ils devoient estre (comme l'on dit) garnis de fil & d'esguille, tant pour executer leur entreprise, que pour resister à toutes les occasions qui y pouvoient survenir.

Un Capitaine, tres-habile homme, alla dire au Roy, qu'avec cinq cents hommes & deux pieces de canon, qu'il vouloit perdre la vie s'il ne rompoit toutes les barricades. Un qui estoit là luy respondit, ouy s'il y avoit moyen de tirer du canon de l'Arsenal, mais qui entreprendra maintenant de l'aller querir, puis que toutes les rues sont

barricadées : au contraire les Seize avoient pourveu & preveu à toutes les occasions qui leur pouvoient advenir : ils s'estoient resolus plus d'un an devant à se barricader , sans que le Roy en eust jamais rien descouvert , ils avoient fait mettre en des maisons proches des advenuës des ponts , quantité de picques , & quelques petites pieces montées sur rouës , portant gros comme un esteuf , dont ils garnirent leurs premieres barricades , & par ce moyen se rendirent incontinent en estat de forcer & non pas d'estre forcez.

Mais l'on disoit , le Roy n'avoit fait entrer les Suisses & ses Gardes Françoises *que pour renforcer les corps de garde des habitans & bourgeois* , affin qu'ils fussent plus forts pour faire faire la recherche qui se devoit faire par les Quarteniers & Officiers de la ville ; & encore le Prevost des Marchands , les Eschevins , les Colonels & Capitaines qui estoient tous Officiers de son Parlement , & de sa Chambre des Comptes , en estoient advertis : il y avoit les deux tiers des habitans & bourgeois qui n'estoient de la faction des Seize : tous ces gens estoient plus que suffisants pour empêcher le Duc de Guise , tous les siens , & tous les factieux. Il est vray , mais il en arriva des effets tout au contraire de ce que l'on s'estoit proposé.

Les Capitaines & Colonels qui commandoient

aux corps de gardes des habitans que l'on avoit mis dez le soir à l'advenue de tous les ponts & en quelques places , par le commandement du Roy , ne dirent jamais à pas un bourgeois à quel dessein ces corps de garde se faisoient , ny pour quelle occasion : l'on les tint tout le long de la nuit en des quartiers à l'opposite dez leur ( car il faut noter qu'à Paris chacun fait la garde en son quartier ) sans les advertir qu'il y eust aucune entreprise contre l'autorité du Roy , bref il n'y eut jamais rien de si mol , rien de si mal conduit que ces corps de garde. Au contraire auparavant & depuis la venue du Duc de Guise , les Seize avoient esté toujours au guet , le menu peuple d'entr'eux avoit intention d'un pillage , & les chefs de peur d'estre chastiez de leurs conjurations , s'entendoient tous : durant ceste nuit , ils avoient pris des sentinelles de tous ces corps de garde , s'estoient fait bailler le mot ; la Ruë , tailleur d'habits , suivy d'une dizaine de factieux , sort sur les trois heures du matin de sa maison , va au corps de garde du pont S. Michel , quelques vieux Officiers du Roy y avoient passé la nuit , à la seule morgue mutine qu'il leur fit , les menaçant de les tailler tous en pieces s'ils ne se reti-roient , Capitaines & habitans retournerent chacun dans leur quartier ; si bien que quand les Gardes du Roy y arriverent , il n'y avoit per-



sonne : si les autres corps de garde en firent autant , il n'en faut pas douter. Le Roy aussi alors ny du depuis n'osa nommer que le Duc de Guise fust son ennemy , sinon qu'après qu'il l'eut fait mourir ; comment eust-il voulu donc que ses serviteurs l'eussent deviné , veu qu'ils le voyoient tous les jours parler à luy ? L'on voyoit bien que le Duc de Guise entreprenoit plus qu'un sujet ne devoit sur l'autorité de son Prince , à qui estoit-ce à le dire qu'au Roy & à ses Officiers ? En telles actions que celles-là , & quand les Princes veulent ruyner une faction formée dans leur estat , leurs Officiers doivent hardiment s'opposer , dire la volonté du Prince au peuple , parler à l'ouvert contre les factieux : le Prince doit aussi de son costé se monstrier à son peuple comme un Soleil , affin de dissiper par sa presence tous les brouillons qui veulent empescher qu'il ne luyse & troublent sa puissance : les bons subjects n'approuvent en leur ame , le tort que l'on veut faire à leur Prince : mais il ne le peuvent pas deviner , il le leur faut dire : le Roy n'osa dire à qui il en vouloit ; & les factieux nommerent si librement , qu'il estoit leur ennemy , que toute la racaille , tout le menu peuple , qui les voyoit seuls en armes , se jetterent de leur costé , & les estimerent ( par les faulx persuasions qu'ils leur donnerent que le Roy leur vouloit mettre des garnisons dans Paris , ) les au-

theurs de leur liberté; & même ceux qui avoient du jugement, pour discerner à quoy toutes ces choses tendoient, de peur d'estre pillés (ce qui advient d'ordinaire en tels accidents) se jetterent du costé des factieux, & tel fit bien du bon serviceur en la barricade de son quartier, qui trois jours apres chercha le chemin pour trouver & suivre le Roy.

Quant aux lettres du Duc de Guise, dans lesquelles il dit, *qu'il estoit venu pour se purger des faux bruits que ses ennemis faisoient courir contre son honneur*, celuy qui a fait le discours libre sur l'Estat de France, y respond en ces termes :

On t'accusoit d'avoir mutiné le peuple de quelques villes de ce Royaume contre les Gouverneurs que le Roy vouloit y establir : tu as effacé ce bruit en mutinant celuy de Paris contre le Roy même. On te blasmoit d'avoir à Chaalons, à Reims, à Soissons, & par tout où tu mets le pied, faisi ses deniers : tu t'en es purgé en prenant ceux de son espargne dans sa ville capitale. On te soupçonnoit d'avoir des entreprises contre l'Estat, & d'aspirer à la Couronne, & pour ceste effet de t'estre déjà emparé de quelques bonnes villes tenuës par toy ou par tes partisans, auxquelles le Roy n'est point obey : tu as fait evanouyr ce faux bruit, en venant toy-même te rendre le maistre de Paris, & en chassant le Roy, apres

avoir forcé, tué & defarmé les gardes, & fait prendre les armes à la populace contre luy. Tu te vantes encore dans ta lettre, *que l'on avoit persuadé au Roy de s'en aller vingt-quatre heures apres que tu eusses peu mille fois l'arrester, si tu eusses voulu.* Retenir un Roy de France, c'est une entreprise bien hazardeuze en un Estat paisible, & en un Royaume tranquille, ceste seule parole t'eust cousté la teste.

Ce fut aussi pour ceste libre parole ( d'avoir peu retenir le Roy ) que le Duc de Guise eust voulu estre à rescrire ceste lettre : chacun sçait aussi que jusques alors que le Roy s'en alla, il n'avoit pas songé, ny tous les Seize, qu'à se mettre sur la defensive : mais si le Roy fust demeuré encore une heure, les preparatifs qu'ils faisoient pour assaillir, donnoient à juger qu'ils eussent peu faire un grand effort.

Retournons au fil de nostre Histoire. Si-tost que le Duc de Guise eust donné advis à tous les Gouverneurs des villes qui estoient de son party, de ce qui s'estoit passé à Paris, ils chasserent tous ceux qu'ils pensoient estre serviteurs du Roy, lesquels ils surnommoient Politiques, & mesme en prirent plusieurs prisonniers à Orleans, à Bourges, à Amiens, à Abbeville, & par tout où la Ligue commandoit.

Suivant le mandement du Duc de Guise, le



Sieur de Rosne qu'il avoit laissé autour de Sedan, s'en vint le trouver avec les troupes qu'il luy avoit laissées ; & le Duc quittant dez lors tous ses desseins de pouvoir avoir Sedan par force, ou par alliance de mariage, il les laissa au Duc de Lorraine & aux siens, ainsi que nous dirons cy-apres : l'occasion de cela fut, que le Pape manda un bref au Duc de Guise, à ce qu'il n'eust à poursuivre nulle alliance des siens avec l'heritiere de Bouillon, & qu'il eust à se comporter avec fidelité envers le Roy son souverain seigneur : du depuis le Duc fit proposer le mariage de son fils le Prince de Genville avec une des niepces de sa Sainteté, ce qui toutesfois n'est venu à effect.

Le Duc de Guise donc assembloit des forces à Paris, tous ses amis l'y venoient trouver, Monsieur d'Antragues, Gouverneur d'Orleans, & Monsieur de la Chastre, Gouverneur de Berry, avec leurs amis se rendirent aussi auprès de luy. Cependant que le Roy fut à Chartres, Monsieur d'Espernon l'y vint trouver au retour du voyage de Normandie, où il avoit esté prendre possession de ce gouvernement : mais comme le Roy vit que le Duc de Guise, & les Seize ne prenoient leur plus grand pretexte que sur l'amitié & sur les bienfaits qu'il avoit faits au duc d'Espernon, il luy commanda de se retirer en Angoumois & en Xaintonge.

Il luy fit expedier les lettres pour commander

en ces provinces-là, & à l'instant il partit pour s'y en aller; après qu'il eust cédé & quitté celle de Gouverneur de Normandie, dont à l'heure mesme le Roy en fit pourvoir Monsieur le Duc de Montpensier qui l'estoit venu trouver: comme aussi incontinent se rendirent auprès de luy tous les Officiers de la Couronne, tous les Seigneurs de qualité, & ses forces se trouverent incontinent bastantes pour faire ranger les plus remuans en leur devoir: mais la Royne Mere l'assura qu'elle partoît de Paris pour l'aller voir, qu'elle esperoit que tout se pacifieroit, & qu'elle devoit aussi mener quant & elle les Deputez de la ville de Paris, qui avoient à luy presenter une requeste, & qu'il valloit mieux composer doucement ses derniers differents, que non pas les aigrir.

Les Capuchins de Paris allerent tous en procession à Chartres; un d'entr'eux quand ils furent prez l'Eglise Nostre-Dame portoit une fort grande croix, comme on peint que nostre Seigneur Jesus-Christ la portoit en le menant au Mont de Calvaire, voulans par la representer que le Roy des Roys avoit porté sa propre croix & qu'il avoit enduré d'estre souffleté & battu, & toutesfois qu'il avoit pardonné à ceux qui luy avoient fait ces outrages, toutes ces choses se faisoient par ces bons Religieux, pour preparer le Roy à pardonner & à appaiser sa juste colere.

Le Cardinal de Bourbon, le Duc de Guise, & tous leurs amis, se trouverent aussi en une procession qui se fit aux faux-bourgs saint Germain, pour supplier Dieu de destourner les grands maux qui estoient pronostiquez à la France par la conjunction qui se faisoit au ciel de deux grandes planettes. Ils sont bien d'accord qu'il adviendra de grands maux, ils prient Dieu de les destourner, & toutesfois ils ne s'aydent du pouvoir qu'ils avoient entre leurs mains d'en empescher l'evenement, ce qu'ils pouvoient faire se contenant dans les bornes de la juste obeyssance qu'ils devoient à leur Roy, & qui par ce moyen eust donné le repos à ses subjects, & à eux une plus longue vie.

La Royne-Mere arrive à Chartres, elle presente au Roy les Deputez des Princes de la Ligue, & de Messieurs de la ville de Paris; ils firent ceste Harangue estans prosternez aux pieds de Sa Majesté, *que si en nostre doléance generale & commune* Vostre Majesté trouve quelque proposition un peu plus libre que de coustume, nous la supplions très-humblement, qu'elle se ressouvienne de son commandement, du propre interest de son service, & du grief de ses pauvres subjects: sa clemence veut que nous disions nostre mal: & le mal qui nous presse le plus, c'est le dommage & le prejudice que ces derniers accidens (entr'autres)



ont apporté au service de Vostre Majesté. De sorte que si nous en parlons autrement que nous ne fîmes jamais, nous ressemblerons à celui qui ayant esté muet toute sa vie ne commença point à parler que quand il vit l'espée tirée pour blesser son Pere, son Seigneur & son Roy: car lors la nature rompit les obstacles, & s'escria, ne faites pas mal au Roy: Sire, la passion que nous avons à vostre service comme de nostre Pere, nostre Roy, maistre & Seigneur, nous fait rompre à ce coup nostre long silence pour faire un semblable cry, ne faites pas mal au Roy, ne le divisez point de ses bons subjects, de sa Noblesse, des Officiers de sa couronne, de ses Princes, de ses Cours souveraines, de ses Finances, de sa grandeur. Ne luy ostez point l'honneur de son zele, de sa piete, de sa Justice, de sa clemence, douceur, bonté & humanité tant renommées, tant esprouvées, tant haut louées. Car si quelquesfois par le passé il a esté, certes par ce dernier accident de Paris, tel danger a semblé plus proche que jamais, & c'est aussi le grief qui fait que nous parlons avec beaucoup de ressentiment, pour ce qu'il nous a touché du mesme peril. Que si Vostre Majesté avoit entendu la chose comme elle est passée, elle auroit déjà veu assez, quel subject nous avons de nous en lamenter, mais puis qu'elle ne l'a pas sceu, nous pouvons tant plus esperer qu'elle supportera

les cris de ses pauvres subjects innocens, qui l'appellent & l'invoquent, elle feule en ce monde après Dieu, contre ceux qui abusans de son auctorité, les ont voulu si honteusement perdre & massacrer: c'est chose, Sire, que j'ay charge de représenter à Vostre Majesté de la part des Princes: comme tellement veritable qu'ils offrent de le bien verifïer, quand il luy plaira qu'il en soit informé. En ceste concurrence donc de tant de justes plaintes, nous supplions très-humblement Vostre Majesté de prendre de bonne part nos très-humbles Remonstrances, & croire pourveu que nous puissions vivre asseurez sous sa protection en la Religion, de laquelle elle nous donne si bons exemples, qu'il n'est rien advenu qui nous puisse oster la devotion que nous avons à l'exécution de toutes ses volontez, & l'entiere obeyssance de ses commandemens; & qu'il n'y a sorte d'humilité, submissïon, & satisfaction que nous ne soyons disposez de luy rendre, non seulement en paroles, mais en effects.

Après que la Harangue fut achevée ils presenterent leur requeste, laquelle contenoit plusieurs demandes, la plus-part tirées des articles faits à Nancy, & supplioient par icelle le Roy,

I. D'extirper les heretiques, & de joindre ses armes avec celles de la Ligue.

II. De chasser le Duc d'Espèrnon & le Sieur de

la Valette son frere, ( qu'ils accusoient d'estre auteurs du desordre en tous les bons Reiglemens & police de France, d'avoir mis en leurs coffres toutes les finances de France, d'avoir attenté aux principaux offices de la Couronne, & fait esloigner d'auprès de Sa Majesté beaucoup de ceux qui le pouvoient bien & fidellement servir ) les esloigner de sa personne & de sa faveur, les despouiller de toutes les charges & gouvernements qu'ils tenoient en ce Royaume sans les avoir meritez, & abolir la pratique des comptans & tous les abus qu'ils avoient introduits.

III. D'oublier les derniers remuëments de Paris.

IV. De confirmer la nouvelle Election des Prevost & Eschevins de la ville de Paris, laquelle ils avoient faite deux jours après les barricades.

V. Et enfin de reestabli les anciennes & belles ordonnances du Royaume.

Le Roy respond à ces Deputez, qu'il feroit assembler les Estats généraux de son Royaume au mois de Septembre prochain, pour y entendre les plaintes en general de tous ses subjects, & regler les desordres qui se sont glissez par tout son Royaume, dont il ne desire rien tant que la reformation : qu'il avoit, durant la paix & durant ceste derniere guerre, donné assez de tesmoignages qu'il  
en



ne desiroit rien tant que la conservation de la Religion Catholique-Romaine en son Royaume. La seule route des Reistres en estoit une assez ample preuve, lesquels sans luy eussent passé la riviere de Loire où ils estoient venus; mais que les jalousies & les desfiances survenues depuis entre aucuns avoient esté l'occasion que l'on n'avoit tiré contre les heretiques aucun fruit de ceste deroute; qu'il avoit tasché toujours à oster ces jalousies & deffiances, en ayant cherché tous les moyens, & mesme qu'il estoit encore tout prest d'oublier tout ce qui estoit advenu aux barricades de Paris, si les habitans se confioient (comme ses sujets) en sa clemence; que la plainte qu'ils faisoient contre le Duc d'Espéron & la Valette, estant particuliere si elle estoit veritable, qu'il prefereroit toujours l'utilité du public à toute autre considération.

Le Duc d'Espéron & le Sieur de la Valette firent publier une ample Apologie, pour responce à la Requeste des Princes de la Ligue, dans laquelle ils rejettoient sur la maison de Guise toutes les causes des miseres de la France, les uns firent imprimer leur Requeste, & les autres leur Apologie, le Lecteur curieux les pourra rechercher s'il veut voir comme ils s'accusent & se deffendent les uns contre les autres: mais seulement je diray icy quelques raisons qu'un particulier publia lors contre ceste Requeste, laquelle le Duc

de Guise dans la lettre qu'il escrivoit au Sieur de Bassompierre, dit estre présentée *directement* à la ruyne du Duc d'Espernon ; & qu'aussi toute la faction des Seize n'avoit autre subject de plainte contre le Roy, sinon qu'il avoit eslevé des Mignons aux plus grands estats du Royaume, qu'il leur avoit mis les places d'importance en main, & au contraire qu'il avoit reculé hors d'aupres de luy les Princes Catholiques de la Ligue, les avoit esloignez de sa faveur, & de sa bonne grace, sans leur plus ayder de ses liberalitez royales :

Voicy donc la responce qu'il leur fit, vous voulez donner à Sa Majesté des mignons, favoris & conseillers tels qu'il vous plaira ? Voudriez-vous qu'en vos maisons il vous en baillast à son affection & non à la vostre ? Voulez-vous qu'il soit vostre inférieur ? & que de Roy & Maistre il devienne vostre vassal ? Voulez-vous au contraire de sujets & vassaux, mettre sa couronne sur vos testes, & son sceptre en vostre main ? Je passeray plus outre : car il me semble qu'un Prince sans favori & special conseiller, est plustost un Prince imaginaire, & en peinture qu'en verité. Quel estat pouvez-vous faire d'un Prince qui ne sçait aimer fermement ? Comment sçaura-t-il chastier les vices, s'il ne sçait bien aimer la vertu, & hayr ce qui luy est contraire ? De combien est important à un estat de monstrier en un seul ou en

peu de personnes , qu'un Roy est constitué de Dieu pour remplir de biens, voire en un moment, ceux qui s'adonneront à la vertu? Otez les recompenses, n'ôtez-vous pas le chemin à ceux qui sont conduits au bien pour l'amour & l'envie qu'ils ont de bien faire: comme ôtant la Justice, vous incitez un chacun à piller, & s'entretuer? Qui est le moindre Prince en l'Europe qui n'ait un amy & familier qu'il avance: suivant, & se laissant transporter à un particulier, & juste instinct de nature, par lequel nous en ayons les uns plustost que les autres? Et neantmoins où trouverez-vous pour cela de nostre aage que les subjects se soyent bandez contre leur seigneur? Vous me confessez que Sa Majesté a bien autant de pouvoir en son Royaume, qu'un pere de famille en sa maison. Qui est celuy d'entre vous, qui quelquefois ne montre plus grande privauté & amitié à l'un de ses enfans qu'à l'autre? Voire mesme l'on verra qu'un honneste & sage pere de famille fiera plustost sa bourse & sa maison à un sien facteur, qu'à son propre enfant: pour cela avez-vous veu que les enfans se soyent eslevez contre leurs peres? S'il s'en presentoit maintenant parmy vous un qui fist ou attentast quelque chose de semblable, ne l'auriez vous pas en execration? Si vous pensez que cela vous soit permis en vos maisons, pourquoy non à un Roy



ès pays de son obeissance ? Et ce d'autant plus que les souverains magistrats sont douez d'en-haut d'une grace plus speciale que les particuliers, tant pour ce que Dieu les a choisis d'entre tout un peuple comme vases d'honneur, qu'aussi il n'y a moment du jour auquel ils ne soyent occupez aux affaires, & qu'ils ne voyent & entendent la vraye pratique & experience de vertu, qui les rend mesme dès leur jeune aage, sages, advisez & augustes plus que nuls autres.

Voylà ce qui fut publié en ce temps-là pour responce à ceux qui pallioient leurs seditions & mutineries du pretexte des grands bien-faits que le Roy faisoit à ses favoris.

Toutes les bonnes villes du Royaume desirerent faire leur profit de la faute des Parisiens : où le Roy fait sa residence ordinaire, le peuple s'enrichit : la ville de Tours avoit souvenance de combien de commoditez le pays de Touraine avoit profité, durant que les Rois Louis XI, Charles VIII & Louis XII avoient fait leur résidence aux chasteaux du Plessis les Tours, Amboise & Blois : aussi les habitans de ceste ville despescherent des principaux d'entr'eux vers Sa Majesté à Chartres, le prier de venir en leur ville, & se souvenir qu'ils avoient esté toujours tres-fidelles aux Roys. La ville de Lyon lui envoya aussi faire les mêmes offres & supplications ; mais avant qu'aller faire sa

demeure ordinaire en ses chasteaux sur la riviere de Loire, il délibéra d'aller un tour à Rouen, ce qu'il avoit résolu de faire affin que les Parisiens cogneussent par cy apres combien de grands biens & commoditez leur avoit apporté la longue demeure qu'il avoit faite en leur ville, voire plus qu'aucun autre de ses predecesseurs, & la faute par eux faire en la journée des barricades.

Mais devant qu'il partist pour aller à Rouën, les Deputez de la Cour de Parlement de Paris arriverent à Chartres : la substance de la harangue qu'ils firent au Roi fut, qu'il les excusast, si en ceste si grande esmotion du peuple de Paris, l'impuissance & la crainte leur avoit fait ployer les espaules : qu'ils avoient un extreme regret de ce qu'il avoit esté contraint de sortir de son Louvre, le suppliant d'y revenir, & de destournet sa juste vengeance de la teste de ses sujets, & de leur continuer sa clemence : que son retour en la ville de Paris dissiperoit toutes les divisions qui s'y estoient eslevées ; la fidelité qu'ils continueroient toujours envers Sa Majesté, avec la supplication à Dieu de luy donner un long & heureux regne sur la fin de leur Harangue. Le Roy leur respondit :

*Je ne doute point de vostre fidelité & de l'affection que vous avez toujours monstrée envers mes predecesseurs, & je sçay bien que s'il eust esté en vostre puissance de donner ordre au desordre*

de Paris, vous l'eussiez fait; je ne suis pas le premier à qui tels malheurs sont arrivez, toutesfois je seray toujours bon pere à ceux qui me seront bons enfans. Je traiterai toujours les habitans de ma ville de Paris en ceste qualité de pere, comme fils qui ont failly contre leur devoir, & non comme des valets qui ont conspiré contre leur Maître. Continuez vos charges ainsi que vous avez accoustumé, & recevez de la bouche de la Royne ma mere les commandemens & intention de ma volonté.

Sur ceste responce les Deputez prirent congé de Sa Majesté, en intention de s'en retourner à Paris l'apresdinée du mesme jour; mais comme ils estoient prests à partir, le Roy les envoya querir & leur dit encores :

*Je suis adverty des propos que l'on a tenus, que je voulois mettre garnison en ma ville de Paris; je suis fort esbahy que cela leur est entré en l'esprit; je sçay que c'est des garnisons, on les met ou pour ruiner une ville, ou pour deffiance que l'on a des habitans, ils ne devoient pas estimer que j'aye eu volonté de ruiner une ville à laquelle j'ay rendu tant de tesmoignages de bonne volonté, & que j'ai bonifiée par ma longue demeure en icelle, pour m'y estre tenu plus que dix de mes predecesseurs auparavant moy n'avoient fait, ce qui a apporté aux habitans, jusques aux moins*



dres artisans , toutes les commodités qui paroissent aujourd'hui , & dont dix ou douze autres villes se pouvoient ressentir , & où mes officiers ont eu affaire de moi , & autres , comme marchands , je leur ay fait plaisir , & puis dire que je me suis montré vers eux un tres-bon Roy. Moins pouvois-je entrer en deffiance de ceux que j'aimois , & desquels je me devois asseurer , comme je l'ai creu. Donc l'amitié que je leur ai tesmoignée devoit leur faire perdre ceste soudaine opinion que j'ai pensé de leur vouloir donner garnison , & de fait il ne se treuve point que personne soit entré ny mis le pied en aucune maison , ni prins un pain , ni autre chose quelconque , au contraire leur ay envoyé des moyens & ce qui leur estoit necessaire , & n'y eussent esté 22 heures au plus , qui eust esté jusques au lendemain , sans coucher ailleurs qu'aux places mesme où ils estoient , comme s'ils eussent esté campez. Je voulois faire une recherche exacte de plusieurs estrangers qui estoient en ma bonne ville de Paris ; & ne desirant offenser personne j'avois envoyé aux Seigneurs de ma Cour , mesme à Monsieur de Guise , afin qu'ils me baillassent un roolle de leurs serviteurs domestiques , & faire sortir le surplus que j'estois adverty estre en grand nombre , & jusques à quinze mille , ce que je faisois pour la conservation de ma bonne ville de Paris & seureté de mes sujets.

C'est pourquoi je veux qu'ils reconnoissent leurs fautes avec regrets & contritions : je sçais bien que l'on essaye de leur faire croire que m'ayant offensé, comme ils ont, mon indignation est irreconciliable ; mais je veux que vous leur fassiez sçavoir que je n'ay point ceste humeur ne volonté de les perdre, & que comme Dieu, à l'image duquel je suis en terre, moy indigne, ne veut la mort du pecheur, aussi ne veux-je pas leur ruine. Je renteray toujours la douce voye, & quand ils se mettront en devoir de confesser leur faute, & me tesmoigner par effet le regret qu'ils ont, je les y recevray, & les embrasseray comme mes subjets, & me monstreray tel qu'un pere vers son enfant, voire un amy envers son amy. Je veux qu'ils me reconnoissent comme leur Roy & leur Maistre : s'ils ne le font, & me tiennent en longueur, fermant ma main en toutes choses, comme je puis, je leur feray sentir leur offense, de laquelle à perpetuité leur demeurera la marque ; car estant la premiere & principale ville, honorée de la premiere & suprême Cour de mon Royaume, d'autres Cours, privileges, honneurs & universitez, je puis (comme vous sçavez) revoquer ma Cour de Parlement, Chambre des Comptes, des Aydes & autres Cours, & Universitez, & qui leur tourneroit à grande ruine ; car cela cessant, lesdits traficqs & autres commoditez en amoindriroient,

voire cesseroient du tout comme on a veu qu'il estoit advenu en l'année 1580, durant la grande peste pour mon absence, & la cessation du Parlement, s'estant retiré grand nombre de mes Conseillers, jusques à ce que l'on veit en ladite année la plus part des boutiques ferrées, & le peuple adonné à oysiveté, employer le temps en jeux & berlans par les rues. Je sçai qu'il y a beaucoup de gens de bien en ma ville de Paris, & des quatre parts les trois font de ce nombre, que tous sont bien marris du malheur qui est arrivé. Qu'ils fassent donc que je sois content, qu'ils ne me contraignent pas d'user de ce que je puis, & que je ferois à grand regret. Vous savez que la patience irritée tourne en fureur, & combien peut un Roy offensé. J'employeray tout mon pouvoir, & ne laisseray aucuns moyens en arriere pour me venger, encor que je n'aye l'esprit vindicatif, mais je veux que l'on sçache que j'ai du cœur & du courage autant qu'aucun de mes predecesseurs. Je n'ai point encores depuis que je suis appelé a la Couronne (par le decez du Roy mon frere) & depuis mon retour de Pologne, usé de rigueur & de severité envers personne : vous le sçavez, & en pouvez fort bien tesmoigner; aussi ne veux-je pas que l'on abuse de ma clemence & douceur. Je ne suis point usurpateur, je suis legitime Roy par succession, comme vous sçavez tous, & d'une



race qui a toujours doucement commandé. C'est un conte de parler de la Religion ; il faut prendre un autre chemin. Il n'y a au monde Prince plus Catholique, ny qui desire tant l'extirpation de l'hérésie que moy ; mes actions & ma vie l'ont assez tesmoigné à mon peuple. Je voudrois bien qu'il m'eust cousté un bras, & que le dernier Heretique fust en peinture en ceste chambre. Retournez faire vos charges, & ayez toujours bon courage. Vous ne devez rien craindre, m'ayant pour vous ; je veux que leur fassiez bien entendre ce que je vous dis.

Messieurs les Deputez du Parlement retournez à Paris, s'acquiterent du commandement que le Roy leur avoit fait : la responce & les propos que le Roy leur avoit tenus furent imprimez : les plus grands Ligueurs même qui les virent, recongneurent bien alors qu'il leur failloit user d'humilité & non pas de violence, pour parvenir au but de leurs desseins : ils sceurent si dextrement entretenir la Royne Mère, qu'ils obtindrent le second Edit de Juillet, ainsi que nous dirons cy apres. Voyons un peu ce que le Roy de Navarre, le Prince de Condé & le Comte de Soissons firent depuis la bataille de Coutras, jusques à la journée des barricades.

Après la bataille de Coutras le Roy de Navarre ayant entendu par le sieur de Montmartin, que les

Suiſſes avoient compoſé avec le Roy, que les Reif-  
tres avoient eſté battus, & que toute ceſte grande  
armée ſ'en alloit en deſroute, toutesfois il le diſ-  
ſimula pour quelque temps, & ne ſe tenoit en  
ſon armée autre propos que de les aller rencontrer  
à la ſource de Loire : mais eſtant à Nerac la totale  
deſroute divulguée, il ſepara ſon armée en trois.  
Les Gentils-hommes & foldats des garniſons de  
Poitou, Xainctonge & Angoumois ſe retirerent  
avec Monſieur le Prince de Condé, qui ſ'en alla  
à S. Jean d'Angely. Monſieur le Vicomte de  
Turenne d'autre coſté alla de rechef ranger les  
villes de Tulles & de Brive la Gaillarde. Et le  
Roy de Navarre avec Monſieur le Comte de Soif-  
ſons, & les Gentils-hommes & troupes de Gaſ-  
cogne ſ'en alla à Pau voir Madame ſa ſœur, où  
le plus commun bruit eſtoit qu'il la vouloit bailler  
en mariage audit ſieur Comte : quelques pour-  
parlers en furent lors tenus, mais tout fut remis  
au retour d'un voyage que ledit ſieur Roy de  
Navarre alla faire à Montauban.

La perte de l'armée eſtrangere fut du commen-  
cement ſupportée fort à regret par le Roy de Na-  
varre & ceux de ſon party : mais quand il eut  
avis de l'intention d'aucuns chefs eſtrangers qui  
la conduiſoient, leſquels par intelligence ſecrete  
avoient entrepris ( ſ'ils l'euffent joint ) de ſe ſaiſir  
de ſa perſonne, & l'emmenner en Allemagne, ſous

le pretexte de leur payement ( ce qu'ils avoient comploté par entreprises particulieres avec aucuns des ennemis couverts dudit sieur Roy de Navarre , lesquels feignoient estre ses amys ( cela lui diminua le regret de la defroute de ceste armée estrangere : quelques lettres en furent escrites au Duc de Bouillon & au sieur de Clervant , & à d'autres qui avoient charge en ceste armée , que l'on tient estre morts de regret de s'estre veus trompez , dont ledit Duc , comme nous avons dit , mourut à Geneve , & le sieur de Clervant en Bresse , dans une des maisons du sieur de Chasteau-vieux son beau-frere , Capitaine des Gardes du Roy tres-Chrestien.

Je diray encore ce mot , sur le subject de ceste armée , & du malheur qui la conduisoit : le Duc Casimir envoyoit quelques presents rares au Roy de Navarre ( pour demonstration de l'amitié qu'il luy portoit ) tout fut perdu à la charge de Vimory : d'autre costé le Roy de Navarre s'estoit preparé de recevoir royalement tous les Chefs & Colonels de ceste armée estrangere , lesquels il sçavoit principalement estre curieux de presents d'or & d'argent ; il fit pour cest effect fondre une grande quantité de medailles & autres belles pieces & beaux ouvrages d'or & d'argent qu'il prit du thresor de la maison de Navarre ( qui estoient pieces tres-excellentes ) dont il fut fait plusieurs chaisnes pour



donner aux Chefs & Capitaines des Reistres & Suisses : mais comme les presens du Duc Casimir, tomberent entre les mains de la Ligue, d'autre costé aussi il fut fait un tel degast des chaisnes qu'on avoit fait pour donner aux Reistres, que plusieurs qui estoient lors à la Cour de Navarre s'en approprierent, & mesme aussi de plusieurs desdites antiques, si bien qu'ils ruynèrent par leurs pratiques & despouillerent de beaucoup de richesses ledit thresor. C'est assez dit de ceste armée estrangere, que les malheurs & les disgraces n'ont jamais abandonnée.

Le voyage du Roy de Navarre estoit grandement nécessaire en Bearn : en y allant il assura Tarbes, reprit Ayre & quelques bicoques tenuës par quelques voleurs dont il nettoya le pays; & sur la proposition qui fut faite en son Conseil, que si le Duc de Mayenne après avoir failly de le prendre à Caumont, (comme il a esté dit cy-dessus) eust donné droit dans le Bearn, qu'il eust pris Madame la Princesse sa sœur, & gagné tout le plat pays, ce qui eust apporté un grand desavantage à ses affaires, il commanda au sieur de Saint-Geniez, son Lieutenant en Navarre & Bearn, de munir encore certaines advenuës & des troicts où on n'avoit pas pris garde, tant du costé de France que d'Espagne. Il visita aussi sa forte-

resse de Navarre, & se pourmena par tous ces quartiers-là, comme s'il eust esté en pleine paix; il fut aussi en Chalosse & Angemaux, à Nerac & à Montauban, d'où Monsieur le Comte de Soissons vint encor revoir Madame la Princesse à Pau; mais retourné à Montauban, la triste nouvelle de la mort de Monsieur le Prince de Condé, advenue le Samedi 5 de Mars, rammena le Roy de Navarre & ledit sieur Comte vers la Rochelle.

Ainsi que le Roy de Navarre donnoit l'ordre requis par toutes les places du pays de Poictou & de Xainctonge, où Monsieur le Prince de Condé commandoit, la nouvelle luy arrive de la journée des barricades. Monsieur le Comte de Soissons alors print congé de luy, pour venir trouver le Roy à Chartres, où il arriva au commencement du mois de Juin; le Roy le vit d'un bon œil, & reçut ses excuses d'avoir esté avec le Roy de Navarre, non pour le soubstien de la Religion pretendüe reformée, mais qu'il y avoit esté seulement pour le maintien de la maison de Bourbon, à la ruine de laquelle tous les Princes de la Ligue avoient conjuré. Cependant que le Roy va à Rouën ledit sieur Comte de Soissons s'en alla en sa maison de Nogent le Retrou, pour se preparer & s'equiper, comme aussi faisoient tous les Princes & Seigneurs des meilleures & plus grandes maisons de France,

qui tous leverent des troupes pour le service de Sa Majesté, laquelle s'estoit resoluë de se venger du Duc de Guise.

Tandis que le Roy est reçu par les habitans de Rouën avec toutes sortes d'allegresses, la Royne Mere, au nom du Roy d'une part, & le Cardinal de Bourbon, & le Duc de Guise tant pour eux que pour tous les Princes, Seigneurs, villes & communantez de la Ligue, d'autre part, accorderent trente-deux articles secrets, & dix autres qui devoient estre publiez & verifiez aux Cours de Parlements, sous le nom d'Edicts du Roy sur l'union de ses subjets Catholiques.

Le Roy tout d'un coup rejette l'advis de ceux qui lui conseillent de restablir les Edicts de Pacification, & de donner une bonne & ferme paix; tant aux Huguenots qu'aux Catholiques, & de les faire obeyr les uns & les autres par les armes: il rejette tout à plat ce qu'il fut contraint de rechercher neuf mois après, comme nous dirons cy-dessous: bref on lui representa qu'il lui estoit plus seur, & qu'il y avoit moins de danger pour lui de demeurer & s'unir avec ses subjets Catholiques, qui s'estoient liguez pour extirper l'heresie, que de faire la paix avec les heretiques; la peur de la grande armée navale d'Espagne qui costoyoit la Bretagne, preste à entrer dans la manche d'Angleterre, & qui du depuis passa à la veuë du Havre



de Grace, & d'autres ports de la Normandie, qui estoient à la devotion de la Ligue, lui firent accorder (à ce que plusieurs ont escrit) tous ses articles, & les signer, dont la publication s'en fit par tout, en ces mots, *Sa Majesté ayant par la grace de Dieu & sagesse de la Royne sa Mere, reuni à luy Monsieur le Cardinal de Bourbon, Monsieur le Duc de Guise & autres Princes, Prelats, Gentils-hommes, villes & communautex estans avec eux, fait deffenses de faire plus aucuns actes d'hostilité, &c.*

Voicy la substance de ce qui estoit contenu dans cet Edit d'Union qui fut vérifié au Parlement de Paris le 21 Juillet.

I. Que le Roy jure d'employer jusques à sa propre vie pour extirper l'heresie de son Royaume, & de ne faire jamais paix ou trefve avec les heretiques, ny aucun Edit en leur faveur.

II. Que tous ses sujets de quelque qualité qu'ils fussent, feront le mesme serment d'employer leurs vies pour extirper les heretiques.

III. Que le Roy ne favorisera ou avancera de son vivant aucun heretique, & veut que tous ses subjects jurent qu'ils ne recevront à estre Roy après son decez, aucun Prince qui soit heretique, ou fauteur d'heresie.

IV. Qu'il ne feroit pourveu aux charges militaires

litaires, ny aux offices de Judicature & finances, que personnes Catholiques.

V. Qu'il conserveroit & traicteroit tous ses subjects ainsi que doit faire un bon Roy, & defendroit de tout son pouvoir ceux qui l'auroient servy & exposé leurs personnes par son commandement contre les heretiques & leurs adherens; comme aussi les autres qui s'estoient associez (& liguez) ensemble contre lesdits heretiques, lesquels il a presentement réunis avec luy: promettant de conserver les uns & les autres de la violence que les heretiques & leurs fauteurs leur voudroient faire.

VI. Que tous ses subjects ainsi unis jureront de se conserver les uns les autres sous son auctorité, contre les oppressions des heretiques.

VII. Que tous ses subjects jugeront de vivre & mourir en la fidelité qu'ils lui doivent, & aux enfans qu'il plaira à Dieu luy donner.

VIII. Que tous ses subjects de quelque qualité qu'ils soient se departiront de toutes unions pratiques, intelligences, ligues & associations qu'ils ont, tant dedans que dehors son Royaume.

IX. Il declare tous ceux qui refuseroient à signer le present Edict d'Union, criminels de leze-Majesté, & que les villes qui desobeyroient à ceste Edict seroient privées de tous privileges, graces & octrois.

X. Qu'afin de rendre l'Union des Catholiques

durable & permanente, il promet d'enfvelir la  
 memoire des troubles & divisions passées entre  
 ses subjects Catholiques, & qu'il ne se feroit au-  
 cune recherche de toutes les intelligences, asso-  
 ciations & autres choses que lesdits Catholiques  
 ( liguez ) auroient faites, tant dedans que dehors  
 son Royaume, attendu qu'ils luy ont fait en-  
 tendre que tout ce qu'ils en ont fait n'avoit esté  
 que pour le zele qu'ils portoient à la conservation  
 & à la manutention de la Religion Catholique.  
 Et particulièrement il veut que tout ce qui s'es-  
 toit passé, les 12 & 13 jours de May dernier ( qui  
 est les barricades de Paris, ) soit esteint, assoupy,  
 & comme non advenu, & generalement tout ce  
 que lesdits Catholiques ( liguez ) auroient fait &  
 executé à l'occasion, ou pour l'effect desdits trou-  
 bles depuis ledit 12 May, jusques au 21 Juillet,  
 que ledit Edict fut publié au Parlement de Paris.  
 Davantage qu'il tenoit quittes tous ses Receveurs,  
 & Comptables des deniers qu'ils feroient appa-  
 roir avoir fournis pour les causes susdites depuis  
 ledit 12 May, en rapportant les mandemens,  
 ordonnances & quittances, sans que ceux qui au-  
 ront receu lesdits deniers en puissent estre comp-  
 tables, en baillant à Sa Majesté un estat des de-  
 niers qui auront esté ainsi pris.

Voylà ce qui estoit contenu dans l'Edict d'U-  
 nion : mais dans les 32 articles particuliers, tout



ledit Edict y estoit aussi compris; & davantage, tout ce que les Princes & Seigneurs de la Ligue estimerent estre de leur propre & particulier interest.

Le premier article portoit, que les articles accordez à Nemours en Juillet 1585, & tous les Edicts & Déclarations faites sur iceux, seroient inviolablement observez.

II. Que le Roy feroit l'Edit d'Union cy-dessus.

III. Que le Roy & tous ses subjects jureroient d'employer leurs moyens & personnes, & mesme leurs vies, pour extirper les heresies de toute la France.

IV. Qu'après le decez de Sa Majesté, l'on ne recevroit pour Roy aucun Prince heretique ou fauteur d'heresie, quelque droit ou pretention qu'il y puisse avoir.

V. Que l'on defendroit, & conserveroit la personne de Sa Majesté envers tous & contre tous.

VI. Que le Roy conserveroit tous ceux qui entreroient en l'Union, sçavoir, tant les Catholiques qui estoient demeurez sous son obeyssance, que les Catholiques associez, & les deffendrait tous de l'oppression des heretiques.

VII. Que les Catholiques associez (ou liguez) se departiroient de toutes pratiques, intelligences, ligues & associations, tant dedans que dehors le Royaume.

VIII. Que Sa Majesté, les Princes, les Cardinaux, tous les Officiers de la Couronne, & tous les Corps des Villes & Communautéz jureront l'observation de l'Edict de l'Union.

IX. Que pour extirper les heresies, le Roy dresserait deux armées, l'une pour aller en Poictou & Xaintonge, commandée par tel qu'il plairoit à Sa Majesté; & l'autre en Dauphiné, dont elle donneroit la charge à Monsieur de Mayenne.

X. Que le Concile de Trente seroit publié au plustost, sans prejudice des droicts & autoritez de Sa Majesté, & des libertez de l'Eglise Gallicane, lesquels seroient dans trois mois amplement specifiez par aucuns Prelats que Sa Majesté deputeroit à cest effect avec quelques Officiers de ses Cours souveraines.

XI. Que pour seureté de l'observation des presents articles, la garde des villes delaisées par ceux de Nemours seroit encore accordée aux Princes & Seigneurs de la Ligue pour quatre ans, outre & par dessus les deux termes qui restoient à expirer du terme à eux accordé; & pareillement de la ville de Dourlans.

XII. Que les Princes & Seigneurs de la Ligue, qui auroient leddites villes en garde, les remettroient ez mains de Sa Majesté dans six ans.

XIII. Et d'abondant le Roy leur accordoit pour le mesme temps de six ans, les villes d'Or-

leans , Bourges & Montreuil ; & que s'il advenoit que les Capitaines & Gouverneurs desdites villes decedassent durant le susdit temps de six ans , Sa Majesté n'en pourvoiroit point d'autres que ceux qui luy feroient nommez par lesdits Princes durant ledit temps de six ans.

XIV. Que ledit temps de six ans passé , lesdites villes feroient remises ez mains de Sa Majesté.

XV. Que le sieur de Gessans feroit remis dans la citadelle de Valence.

XVI. Que le sieur du Belloy feroit reintegré en sa capitainerie du Crotoy.

XVII. Que le Capitaine Bernet sortiroit de Bologne , & que sa charge feroit donnée à un Gentil-homme de Picardie ; & moyennant ce , que les Princes de la Ligue feroient retirer leurs gens de guerre des environs de Bolongne.

XVIII. Que toutes les villes qui se sont déclarées du party & se sont unies avec les Princes de la Ligue , jusques au jour du présent accord , feront delaissées en l'estat qu'elles sont , sans qu'il y soit rien innové en considération des choses passées.

XIX. Que d'une part & d'autre les Capitaines & Gouverneurs des places qui ont esté depossédez , y seront reintegrez ; & toutes garnisons qui y ont esté mises depuis le 12 May , ostées.

XX. Que les biens des heretiques , & de ceux



qui portent les armes contre Sa Majesté, seront vendus.

XXI. Que les Regiments de S. Paul & de Sacremore seront payez comme les autres qui serviront aux armées.

XXII. Que les garnisons de Thoul, Verdun & Marfal seront traitez & payez comme celle de Metz.

XXIII. Quand le Roy se servira des compagnies de ses Ordonnances, qu'il employera celles desdits Princes ( de la Ligue ) pour estre payez comme les autres.

XXIII. Que le Prevost des Marchands & Eschevins de la ville de Paris nouvellement esleus, feroient continuez encore pour deux ans, du jour de la Nostre Dame d'Aoust prochain venant.

XXV. Que Brîgard ( commis par lesdits Princes, ) continueroit l'office du Procureur du Roy de la ville; & que Perrot, qu'ils en avoient osté, & lequel estoit pourveu par le Roy, dudit Estat, jouyroit seulement des gages, jusques en l'an 30, qu'il en feroit rembourfé par celui qui seroit esleu.

XXVI. Le Chasteau de la Bastille fera remis entre les mains de Sadite Majesté, pour en disposer ainsi qu'il luy plaira.

XXVII. Sa Majesté fera eslection d'un person-

nage à elle agreable, & à ladite ville, pour estre pourveu de l'estat de Chevalier du guet.

XXVIII. Les Magistrats, Conseillers, Capitaines, & autres Officiers des Corps de Villes qui ont esté changez ez Villes de ce Royaume qui ont suivy le party desdits sieurs Princes, se remettront pareillement entre les mains de Sadite Majesté desdites charges, laquelle les y fera reintegrer promptement pour le bien & tranquillité d'icelle.

XXIX. Tous prisonniers faits depuis le 12 de May à l'occasion des presens troubles, seront mis en liberté de part & d'autre sans payer rançon.

XXX. L'artillerie prise à l'Arfenac sera remise avec les autres munitions qui ont esté enlevées, qui resteront en nature.

XXXI. Si apres la conclusion du present accord, aucuns de quelque qualité ou condition qu'ils soient, entreprennent contre les villes & places de Sadite Majesté, ils seront tenus pour infracteurs de paix, & comme tels poursuivis & chastiez sans estre favorisez & soustenus par lesdits sieurs Princes, ny par autres, sous quelque pretexte que ce soit.

XXXII. Pareillement aussi si aucunes des villes & places qui sont baillez pour seureté, venoient à estre prises par quelques-uns, ceux qui les auront prises seront punis & chastiez comme des-

fus, & estant lefdites villes reprises seront remises entre les mains desdits sieurs Princes pour le temps qui leur a esté accordé.

Cest Edict de l'union des Catholiques, & ces articles particuliers accordez entre le Roy & les Princes & Seigneurs de la Ligue, ( selon l'apparence humaine ) devoient estre fans doute la ruine totale des heretiques, & de l'heresie; le Roy de son costé satisfit ( de tout ce qui fut en son pouvoir ) pour le faire executer de point en point : de son propre mouvement, & de sa seule volonté, comme on luy porta signer les articles, il fit oster ces mots de ( la Ligue des Catholiques ) & y fit mettre ( l'union des Catholiques, ) pour ce disoit-il, que ce mot de Ligue, avoit toujours esté le tiltre que prenoient d'ordinaire les factieux & remueurs d'Estat : mais le fruit qu'il se promettoit de cest Edict, estoit, que de trois partis qu'il y avoit en France, il n'y en auroit plus que deux, & qu'il feroit le seul chef des Catholiques de son Royaume, lesquels n'auroient plus d'autre dessein que le sien quand ils auroient juré cest Edict, ny d'autre volonté que la sienne. Voyons un peu comme cet Edict fut observé par le Roy d'un costé; & par les Princes de la Ligue, de l'autre : car ce fut le seul pretexte sur lequel tant de peuples & de villes se revolterent contre le Roy, apres la mort du Duc de Guise, disant, que Sa Majesté



avoit contrevenu à son Edict d'union ; & d'autre costé le Roy & ceux qui ont escrit en sa faveur , ont rapporté les causes principales de la mort du Duc de Guise , à ce qu'il n'avoit gardé les principaux articles dudit Edict d'union. Il est donc très-necessaire icy de voir les raisons des uns & des autres , affin de comprendre mieux la cause des troubles de l'an 89 , & des années suivantes , qui est le vray subject de nostre histoire.

Le Roy après qu'il eust fait rendre graces à Dieu & chanter le *Te Deum* , dans la grande Eglise de Rouën , pour son Edict d'union , il s'en retourna à Chartres , & n'alla point à Paris , quoy qu'il en fust très-instamment prié , & s'excusa sur les preparatifs de l'assemblée des trois Estats à Blois où il se vouloit rendre au commencement de Septembre : la Royne-Mere , & la Royne partirent alors de Paris , avec Messieurs le Cardinal de Bourbon , les Ducs de Guise , & de Nemours , & furent trouver le Roy à Chartres , où Sa Majesté s'effectua de leur communiquer à tous ses faveurs , & ses bonnes graces , affin qu'ils abandonnassent toutes leurs Liges & associations qu'ils avoient , tant dedans que dehors le Royaume , & qu'ils n'eussent plus aucun subject de se plaindre

Par ses lettres-patentes du dix-septieme d'Aoust , il declara Monsieur le Cardinal de Bourbon le

plus proche parent de son sang, luy permettant pour ceste considération de créer un Maistre de Chacun mestier en chacune ville de son Royaume, & que les Officiers & serviteurs, domestiques & commensaux dudit sieur Cardinal jouyroient de semblables privileges, exemptions & immunités, que les Officiers domestiques de Sa Majesté. Ces lettres furent verifiées en Parlement à Paris le 28 d'Aoust : à la verification desquelles Hotman, Advocat dudit Seigneur Cardinal, dit, que l'honorable tesmoignage que le Roy faisoit audit sieur Cardinal de le recognoistre pour le plus proche Prince du sang du costé paternel, estoit une belle lueur sans nuage, & à descouvert qui resschiroit plus clairement sur les autres Princes de la mesme famille des Bourbons, selon qu'ils se trouveroient plus proches & vrais imitateurs de la piété & des vertus du Roy S. Louis, duquel ils sont descendus, à ce que toute la France eust occasion de chanter en sa loüange, *Benedictus Dominus qui non passus est, ut deficiat successor familia tua.*

Dez le 14 Aoust par ses lettres-patentes, il avoit aussi donné à Monsieur le Duc de Guise pouvoir, puissance & autorité de commander en l'absence de Sa Majesté, sur toutes ses armées, & de faire observer tous les reiglements faits sur la gendarmerie, la faire vivre en bon ordre, faire

punir les delinquans, commettre commissaires pour faire les monstres, relever les absens desdites monstres, en bailler ses mandemens pour en servir d'acquit : bref, il le fit lors son Lieutenant general par toutes ses armées, & ne luy manquoit que le tiltre de Connestable. Il luy promit aussi, qu'il escriroit à Sa Sainteté en faveur du Cardinal de Guise, pour luy faire avoir la Legation d'Avignon.

Monsieur de Nemours aussi eut promesse d'estre pourveu du Gouvernement de Lyonnois : mais ces lettres ne furent expediées que durant les Estats à Blois.

Monsieur l'Archevesque de Lyon, eut l'entrée au Conseil secret, qui ne l'avoit qu'au Conseil d'Estat, & mesme il rescrivit en sa faveur au Pape Xiste, pour luy faire avoir un chapeau de Cardinal.

Monsieur de la Chastre eut l'estat de Marechal de Camp en tiltre d'Office, & le sieur de Mayneville fut créé Conseiller d'Estat : bref il distribua de ses faveurs à tous ceux qu'il pensoit avoir du credit dans la Ligue, affin que les effects de sa bonne volonté en leur endroit les fist reconnoistre & retirer de tout autre dessein contraire à sa volonté. Il leur ouvre son cœur, il leur communique ses secrets. Il accorde plusieurs demandes aux villes qui s'estoient unies de leur party, & confirma tous



les Officiers & Capitaines qui y avoient esté introduits au prejudice des anciens.

L'estat des gens de guerre pour aller aux deux armées qui se dressaient pour le Dauphiné & le Poictou, fut publié par tout. De celle de Poictou la charge en fut donnée à Monsieur le Duc de Nevers, qui supplia le Roy de l'en descharger, non pas qu'il voulust s'exempter d'employer sa vie en une telle guerre, en laquelle il promettoit à Sa Majesté de le servir durant trois ans continuels avec cent Gentils-hommes armez & payez à ses despens : mais pour ce qu'il falloit de grandes forces pour accabler les heretiques, & grand nombre de deniers afin de ne tomber en l'inconvenient, disoit-il, où se trouva plusieurs fois Simon de Monfort contre les Albigeois, lequel fut contraint de lever le siege de plusieurs villes faute de secours. Nonobstant le Roy chargea ledit Duc de Nevers de la conduite de ceste armée : mais pour ce que le Duc de Guise avoit esté déclaré Lieutenant general par toutes les armées, sur quelques devis des incidents qui eussent peu advenir, que le Duc de Nevers eust esté contraint, si le Duc de Guise fust allé en Poictou, de luy ceder sa charge, le Roy luy en bailla particuliere déclaration, & voulut qu'il fust seul son Lieutenant general en ceste armée.

Voilà comme le Roy execute ses promesses ; &

mesme employa en ses armées les compagnies des gens-d'armes des Princes de la Ligue, ainsi qu'ils l'avoient stipulé par les articles secrets, & les Regiments de Saint Paul & de feu Sacremore y furent payez comme les autres; & fit d'abondant jurer ledit Edict d'Union par l'Assemblée des Estats, ainsi qu'il sera dit cy-après. Voyons maintenant comme les Princes de la Ligue satisfirent à cest Edict; cependant que le Roy de Navarre se preparoit à la deffensive, ayant chassé les gens de guerre du sieur de Laverdin qu'il avoit laissez dans Marans & dans l'Isle de Charon, & mis de bonnes garnisons par toutes ces places.

La galeasse generale de la grande armée navalle d'Espagne, fut emportée d'une courante sur le sable prez le port de Calais, le sieur de Gordan envoya vers le Roy à Chartres, tous les forçats qui estoient dedans ceste galeasse pour en faire ce qu'il voudroit. Quatre jours auparavant qu'ils y arrivassent, l'Ambassadeur d'Espagne estoit party de Paris pour aller dire au Roy l'heureux succez de l'armée de son Maistre, comme elle avoit esté victorieuse de l'armée d'Angleterre, dont mesme il en avoit fait imprimer le discours par Guillaume Chaudiere, Libraire à Paris. Cet Ambassadeur arrivé dans l'Eglise Nostre-Dame de Chartres, devant qu'entrer à l'Evesché où estoit logé

le Roy, rendit graces tout haut devant la porte à la Vierge Marie, de l'heureuse victoire qu'elle avoit donnée à sa nation avec demonstration de joye : au sortir de l'Eglise, venant pour trouver Sa Majesté, avec une façon toute Espagnole, aux Gentils-hommes qu'il rencontroit & cognoissoit estre de la Ligue des Catholiques, il leur disoit, *Victoria, Victoria*; & ainsi il vint trouver Sa Majesté, à laquelle il luy monstra une lettre qui lui estoit venue de Diepe : mais le Roy lui monstra celle du sieur de Gourdan, Gouverneur de Calais, par laquelle il luy mandoit que l'armée Angloise avoit tellement canonné l'Espagnolle, qu'elle l'avoit diminuée de douze vaisseaux, & de plus de cinq mille hommes, & qu'il leur estoit impossible de mettre le pied en Angleterre. L'Ambassadeur alors eut recours au Duc de Guise pour impetrer du Roy que les forçats de la grande galeasse que le sieur de Gourdan envoyoit, luy fussent rendus, attendu la paix qu'il y avoit entre l'Espagne & la France, afin d'estre renvoyez & remis aux galeres, & qu'ils ne servissent à la Cour du Roy de France, d'un resmoignage de la perte de son Maistre. Le Duc de Guise tasche de l'obtenir : le Roy dit qu'il faut en deliberer au Conseil; cependant tous ces pauvres forçats arrivent au nombre de quelque deux à trois cents, ils se mettent le long des degrez de l'Eglise par où le Roy devoit



passer pour aller à la Messe, où dez qu'ils le veirent ils se jetterent tous à genoux, ayant abbatu leur farfet & capan, estans nus comme ils sont quand ils tirent la rame, crians *Misericordia Misericordia*, le Roy les regarde : le Conseil se tient l'apresdinée, où nonobstant toutes les remontrances de l'Ambassadeur d'Espagne, attendu que c'estoient Turcs, Manres & Barbares, que l'Espagnol avoit rendu esclaves par le hasard de la guerre, & lesquels estoient arrivez par autre hasard de guerre aux terres de France, où l'on n'usoit d'esclaves ny de forçats s'ils n'estoient malfaiteurs, il fut dit qu'ils avoient acquis leur liberté, & qu'estans des terres de l'obeissance du Turc, auquel les François avoient alliance, qu'ils feroient renvoyer à Constantinople par la voye de Marseille, où ils feroient conduits, & qu'à chacun il leur seroit baillé un escu en les embarquant dans les premieres navires Turquesques qui s'en retourneroient en levant. Le Roy reconnut lors les diverses affections de ceux de son Conseil; car ceux qui estoient de la Ligue, ne se peurent tenir qu'il ne soustinssent la requeste de l'Ambassadeur d'Espagne : mais le Duc de Nevers & le Marechal de Biron s'y opposerent lors tellement pour la manutention de la liberté de la France, qu'ils furent comme contraints de suivre leur opinion. Tous les plus clair-voyans & sages Politiques

voyoient bien que le Roy par l'Edict d'Union avoit acheté la Paix avec ses subjects, & que nonobstant tous les bienfaits qu'il faisoit aux Princes de la Ligue, qu'il faudroit qu'il en vînt à une cruelle guerre contr'eux, car voicy ce que plusieurs en escrivirent deslors.

I. Que l'Edict de l'Union ne fut si tost juré au Parlement de Paris, par lequel il estoit dit que tous les subjects du Roy de quelque qualité qu'ils fussent, se departiroient de toutes Ligues, pratiques & intelligences qu'ils avoient tant dedans que dehors le Royaume; que les Deputez du Roy d'Espagne se sentans offensez de voir que par l'Edict d'Union, les Princes, Seigneurs & villes de la Ligue s'estoient obligez de se départir des traictez qu'il avoient avec eux, & par ce moyen que le Roy d'Espagne perdrait, outre les grosses sommes de deniers qu'il leur avoit données depuis le traicté qu'ils avoient fait ensemblement à Ginville, au commencement de l'an 85, l'esperance de recouvrer Cambray par leur moyen, comme ils luy avoient promis: ils reprocherent aux Princes & Conseil de la Ligue, qu'il n'y avoit nulle stabilité parmy eux, veu qu'à toutes les deux fois qu'ils avoient fait la paix avec le Roy, ils n'en avoient point adverty le Roy d'Espagne leur Maistre, comme ils estoient tenus faire par ledit traicté de Ginville: à quoy il fut respondu

pondu par les Princes & Conseil de la Ligue des Seize à Paris, qu'ils n'entendoient aucunement de se departir de la confederation qu'ils avoient avec le Roy d'Espagne, ains qu'ils l'approuveroient & reconfirmeroient de rechef, & que ce qu'ils en avoient fait n'avoit esté que pour mieux preparer les choses à leur intention.

II. Que les brigues par toutes les Provinces, à ce que ceux qui feroient esleus & envoyez aux Estats, fussent de leur party, n'estoient que trop descouvertes. Dans Chartres mesme où le Roy estoit, le Sieur de Lignery de leur party en estoit venu jusques aux injures contre le Sieur de Mainrenon. Les brigues du Lieutenant nommé le Roy d'Amiens, n'étoient que trop sçeues, & que mesme les Deputez de la ville de Paris, pour aller aux Estats, avoient esté esleus des plus remuans de la faction des Seize, le Conseil desquels leur avoit baillé de tres-amples memoires pour saper & abattre l'autorité royale; & mesme que toutes les villes & communautez de la Ligue, nonobstant tous les serments de renoncer à toutes ligues & associations, se regloient au Conseil des Seize de Paris, & y prenoient les instructions suivantes, que l'on intituloit *Articles pour proposer aux Estats & faire passer en loy fondamentale du Royaume*. Premièrement, que le Concile de Trente seroit receu en France sans prejudice des droicts de l'E-



glise Gallicane, sous l'octroy & confirmation de la Saincteté. 2°. Que nul ne seroit receu Roy de France s'il n'estoit de la Religion Catholique Apostolique & Romaine, & recogneu tel par le continuël exercice qu'il en auroit toujours fait. 3°. Que les Princes yssus du sang royal de quelque costé estoc ou ligne que ce fust, lesquels seroient heretiques ou fauteurs d'heresie, seroient declarez incapables de la Couronne de France, quelque pretention ou droict qu'ils pourroient alleguer, attendu que les Roys de France sont plus Roys par la grace de Dieu, que par nature. 4°. Que le peuple de France en cas que le Roy tombast en heresie, ou la soutinst ou permist directement ou indirectement, seroit déclaré & tenu quitte de l'obeissance qu'il devoit au Roy. 5°. Que les Roys, ny le Royaume de France ne pourroient avoir confederation, association, intelligence, practique, alliance ou ligue avec les infidelles ou heretiques. 6°. Que les Rois de France n'useroient plainement de leur souveraine & royale autorité qu'ils ne fussent oingts & sacrez, d'autant que la grace de Dieu qui suit leur sacre, leur donne & conserve plus de droict à la couronne, que ne fait la nature qu'ils ont extraite de leurs progeniteurs : cependant que l'administration & regence du Royaume seroit ez mains de qui de droict & coustume elle devoit estre. 7°. Que la souveraine

autorité des Roys seroit contenuë & arrestée dans les bornes & termes de la raison, de l'équité & des loix fondamentales du Royaume ; & en cas que les Roys y contrevinssent les Estats generaux en prendroient cognoissance, & justement se maintiendroient au droit & pratique de leurs predecesseurs, usants du pouvoir & de l'autorité de laquelle ils ont premierement revestu leurs Roys, & qui leur seroit devoluë. 8°. Que la guerre ny la paix ne se feroient sans l'avis des Estats generaux, ni aucune levée de deniers sans leur consentement. 9°. Que les dons, octrois, estats & amplifications de pouvoir donnez par le Roy seroient validez par les Estats ou invalidez. 10°. Qu'en chacune Cour souveraine il y auroit une Chambre composée de personnes esluës par les Estats, à laquelle les plaintes du peuple, & les contraventions aux Ordonnances des Estats generaux seroient raportez & en cognoistroient en dernier ressort. 11°. Que chacun ordre des trois Estats auroit un Syndic general à la suite de la Cour, qui recevrait les advertissements, memoires & instructions, par les Syndics Provinciaux, & les Provinciaux par ceux de chasque Bailliage, pour procurer au Conseil du Roy ce qui concerneroit le bien de l'estat. Le reste desdits articles estoit pour reformer plusieurs abus touchant la confidenec, simonie, ignorance & concubinage d'aucuns de

l'ordre Ecclesiastique & pour adviser que les Gouvernemens des Provinces & villes, & les Estats de judicature ne fussent plus venaux : aussi que les actions de ceux qui se feroient enrichis par moyens illicites du sang du peuple, fussent examinez pardevant les Estats. Voila la substance des Memoires secrets que le Conseil de la faction des Seize envoyoit à tous ceux de leur party, & comme ils vouloient faire tomber la souveraine puissance royale entre les mains de l'Assemblée des Estats, & faire que les Roys de France à l'advenir fussent maistres & valets tout ensemble, ce qu'ils penserent faire venir à effect, ainsi qu'il sera dit ci après ; aussi en mesme temps ils firent imprimer une Remonstrance sur les desordres & miseres de ce Royaume, causes d'icelles, & moyens d'y pourvoir, qu'ils envoyerent à tous leurs partisans : ils firent courir le bruit que c'estoit l'Archevêque de Lyon qui l'avoit fait ; du depuis il fut sçeu qu'ils y avoient tous travaillé, que c'estoit un enfant de plusieurs peres ; & que l'Advocat Roland y avoit la plus grand' part. Le Roy remarqua luy-mesme qu'au tiltre de ceste Remonstrance ils ne l'appeloient point très-Chrestien, & qu'ils accommodoient ce passage du premier livre des Roys, Chp. 12. *Craignez Dieu, & le servez en verité & de tout vostre cœur ; car vous avez veu les choses magnifiques qu'il a faites parmy vous : que si vous*



*perseverez en malice, & vous & vostre Roy périrez ensemble*, afin de rendre Sa Majesté odieuse à son peuple, si elle ne vouloit suivre la teneur de leurs Remonstrances pleines de propositions que le temps & la nécessité des affaires ne pouvoit permettre, voulans, entr'autres choses, qu'il fist la guerre à l'heresie, laquelle ne se pouvoit faire sans argent, & l'argent ne se pouvoit recouvrer qu'à la foule du peuple) & toutesfois ils vouloient qu'il soula-geast le peuple par la descharge des tailles, & que les Estats & Offices ne fussent plus vendus; ainsi sous le voile du bien public, la faction des Seize couvroit sa revolte & sa rebellion contre le Roy leur souverain Seigneur.

III. Que les Seize avoient fait imprimer à Paris & publier l'histoire de Gaverston, (dont le bruit estoit que le D. Boucher estoit l'auteur) où l'on comparoit le Roy au Roy d'Angleterre Edouard II, qui estoit un Prince sanguinaire, hypocrite & tyran, & le Duc d'Espemon, à Gaverston, Gentil-homme Gascon, & favori d'Edouard: ce livret estoit plein de presumptions & calomnies indignes d'estre dites & leuës.

IV. Que la Ligue, nonobstant le 29 des articles secrets de l'Edict de réunion, portant qu'ils n'entreprendroient rien contre les villes & places de Sa Majesté, sur peine d'estre punis comme infracteurs de paix, avoient le 10 d'Aoust, fait faire une

revolte par le peuple d'Angoulesme, à ce induits par le sieur de Meré, de Messeliere, de Macquerolle & Desbouchaux, Gentils-hommes de leur party, qui avoient entrepris sur la vie du Duc d'Espernon, ( lequel mesme avoit fait publier l'Edict d'Union dans Angoulesme ) & ce sur certaines impostures & faux bruits qu'ils avoient fait courir, que le sieur Duc d'Espernon vouloit faire entrer quelques troupes des Huguenots dans le Chasteau, pour piller la ville; & mesme que pour executer leur conspiration, le Maire d'Angoulesme suivy des plus mutins du peuple, estoit entré au Chasteau où estoit le Duc d'Espernon, en feignant de luy vouloir presenter des couriers qui venoient de la Cour, sur laquelle feinte il estoit monté en l'antichambre du Duc, criant, tuë, tuë; & faisant dellacher quelques coups de pistolets; ce qu'entendu par le Duc qui estoit dans sa chambre, & par quelques siens Gentils-hommes, ils avoient esté contraints ensemblement de courir aux armes avec lesquelles ils avoient repoullé la populace, tué le Maire, ce qui avoit donné l'alarme par la ville, dont tout le peuple s'estoit barricadé contre le chasteau & la citadelle, de laquelle ils avoient pris le Capitaine prisonnier, avec Madame d'Espernon, comme elle sortoit de la Messe des Jacobins; laquelle entreprise & conspiration eust apporté un estrange trouble en ceste province, si

le sieur de Tagens, qui le lendemain arriva au secours dudit Duc son cousin, n'eust moyenné l'accord & la paix des habitans d'Angoulesme, avec un oubly de leur mutinerie. Le Duc de Guise, au recit que l'on luy fit de ceste entreprise, & comme le Duc d'Espèrnon avoit repoulsé la mutinerie de ce peuple, dit, il a monsté en cest acte-là ce que je n'avois jamais creu de luy; sa valeur l'a sauvé, & sa prudence, avec laquelle il a excusé la folie du peuple d'Angoulesme, fera l'establisement de ses affaires en ceste province-là.

V. Que sur ce mot de *fauteurs d'heresie*, contenu au 4 art. de l'Edict d'Union, le Roy ayant donné ses lettres d'abolition à Monsieur le Comte de Soissons, l'un des Princes de son sang & Catholique, pour avoir, contre la volonté de Sa Majesté, esté avec quelques troupes secourir de ses armes le Roy de Navarre, son cousin germain paternel, & Monsieur le Prince de Condé son frere, (pour ce qu'alors chacun jugeoit que la Ligue n'en vouloit pas tant à l'heresie qu'à la maison de Bourbon) & lequel sieur Comte estoit venu trouver Sa Majesté pour le servir contre la Ligue après la journée des barricades; mais sur ce qu'ayant (selon l'ordre accoustumé en France) envoyé verifïer ses lettres au Parlement, tous les mutins de la faction des Seize de Paris, s'estoient opposez à la verifïcation d'icelles avec menaces à



la Cour, difans qu'il failloit qu'il eust absolution du Pape, auffi bien que s'il eust esté heretique. Le Roy trouva ceste hardieffe eſtrange, & cognut lors que l'on vouloit faire pratiquer l'Edict de l'Union, autrement qu'il ne l'avoit entendu, car de contraindre les Princes de fon ſang & ſes ſubjects à l'advenir d'aller demander absolution au Pape, pour quelque deſobeiſſance particuliere, quand ils n'avoient point esté heretiques, cela n'avoit jamais esté pratiqué : tous les Princes & Seigneurs qui avoient esté en Flandres avec ſeu Monsieur le Duc d'Anjou, & avoient combattu avec les heretiques de Flandres, & leſquels eſtoient meſme à preſent des principaux de la Ligue, n'avoient esté aſtreints à la rigueur que l'on vouloit eſtre pratiquée contre iceluy Prince : bref, le Roy fut contraint d'en parler au Cardinal Morosini, Legat en France, & en reſcrivit au Pape, & le Comte envoya le ſieur Jules Richi à Rome, en prier Sa Sainteté : la Ligue lors remua ce qu'elle peut, pour empêſcher ceste absolution, & employa ſes amis au Conſiſtoire, pour la traverser : mais Richi ayant esté introduit vers Sa Sainteté, (qui eſtoit lors en ſa galerie) il luy dit (de genoux) la ſupplication de ſon Maistre. Le Pape luy demanda s'il avoit esté à la bataille de Coutras, & s'il avoit toujours accompagné ſon Maistre, cependant qu'il avoit esté avec le Roy de Navarre : Richi luy dit

qu'il l'avoit assisté par tout où il avoit esté. Dites moy, dit le Pape & à la verité, comme ceste bataille se passa, & ce que vous avez cognu du naturel du Roy de Navarre. Richi luy dit tout ce qui s'estoit passé à Coutras, & comme le Duc de Joyeuse ayant disposé son armée pour combattre en haie, afin de favoriser la plus-part de ses jeunes Capitaines de Gend'armes, qui vouloient donner chacun avec sa compagnie, attaqua le Roy de Navarre (l'armée duquel estoit composée de cinq gros bataillons de cavalerie) qui sortit d'un fonds où il estoit, & chargea de telle furie l'avantgarde du Duc, qu'il la mit à vauderoute : ce que voyant le Duc, sans donner loisir à ceux qui estoient devant luy, avoit pris la charge, & comme il estoit près de rompre son bois (les deux Generaux n'estans qu'à vingt pas l'un de l'autre) une compagnie de l'avantgarde du Duc fuyant, se vint jetter entre ses bras, qui l'avoit empesché d'aller à la charge, & contraint de faire fermer, regardant le bataillon du Roy de Navarre, lequel soudain fit tirer de telle sorte une quantité d'arquebusiers de cheval qu'il avoit, qu'en un moment ils mirent par terre la moitié de la cornette blanche du Duc, qui lors fut blessé au petit ventre, son cheval tué : mais estant remonté, & plus de cinq cents des siens ayant pris la fuite, le Roy de Navarre en mesme temps chargea le Duc à sa gauche

& à sa droite, lequel après avoir rompu son bois, assisté de bien peu de gens, vit sa cornette blanche enlevée, & celui qui la portoit tué tout d'un coup devant luy, & à l'instant un autre bataillon de cavalerie, qui le vint charger, où pour la poussière qui estoit, & pour la fumée que rendoient les mousquetades & arquebusades, il estoit impossible de rien cognoistre. Le Duc pensant faire ferme, son cheval & luy furent tuez, & tous ceux qui l'accompagnoient terrassez; & ainsi toute l'armée fut desfaite, & tous les Capitaines presque tuez, blesez ou pris: pour les prisonniers & pour le traitement qu'ils avoient reçu après ceste bataille, que les sieurs de S. Luc, de Montigny, de Piennes & autres Gentils-hommes, porteroient toujours le tesmoignage des courtoisies qu'ils avoient reçus en leurs princes de la maison de Bourbon; & mesme que le Roy de Navarre avoit à d'aucun d'entr'eux fait rendre leurs cornettes & drapeaux; à d'autres leurs équipages & chevaux; & estants retournez vers le Roy avoient assez publié par tout où ils passoient la generosité du Roy de Navarre, sa valeur, & sa diligence & celerité dont il usoit en ses exploits militaires. J'ay sçeu, dit Sa Sainteté, tout cela, mais dites moy, vostre Maistre a-t-il parlé avec le Marechal de Montmorency, se sont ils entreveus, sont ils en bonne amitié ensemble: Richi se tenant toujours en son



devoir, luy dit la bonne intelligence que son Maistre avoit toujours eüe avec ledit sieur Marefchal, & les careffes & demonftrations d'amitié dont ils s'estoient reciproquement honorez à leur entreveuë en Languedoc. Le Pape luy dit lors, *je fuis tres-aife de leur bonne amitié*; je desire que vostre Maistre la continue, je ne croiray point ceux qui me perfuadent de vous remettre à une afsemblée generale des Cardinaux, (qui ne pourroit estre que dans fix mois) pour vous donner réponse à la supplication de vostre Maistre: je vous feray expedier dans demain vostre demande. Ceux qui ont escrit sur cette absolution, ont remarqué que l'intention de la Ligue estoit double: l'une de gratifier Sa Sainteté & luy faire cognoistre que dorenavant tous ceux qui assisteroient ou porteroient faveur aux heretiques, ores qu'ils fussent Catholiques, outre l'abolition que le Roy leur en donneroit, qu'ils seroient contraints d'en avoir son absolution: ce qui n'avoit jamais esté practiqué en France, & davantage que commençant par un Prince de telle qualité, cela s'observeroit jusques aux moindres. (ce qui n'a esté depuis toutesfois practiqué) L'autre intention estoit de traverser tellement iceluy Prince, qu'il ne peust tenir son rang en l'Assemblée des Estats: mais le Roy ayant descouvert leur dessein, & que le mariage du Prince de Gynville se practiquoit à Rome avec

une niepce du Pape, sur l'esperance que le Duc de Guise son pere donnoit de le faire grand; mesme que Sa Saincteté avoit rescrit des Lettres au Duc de Guise, pour seulement communiquer avec le Cardinal Morosini; l'on fit faire la proposition du mariage dudit sieur Comte de Soissons avec la niepce de sa Saincteté, ce qui auroit esté une des principales causes que ledit Sieur Comte obtint si promptement son absolution, nonobstant toutes les traverses de la Ligue; c'est assez sur ce subject. Voyons la sixiesme contravention des Princes de la Ligue à l'Edict d'Union.

VI. Que le Sieur de Villars, Gouverneur du Havre de Grace, le Sieur de Corbon, Gouverneur de Han en Picardie, & les Gouverneurs de Mouson, de Maubert-fontaine, de Rocroy & de Vitry, ayant envoyé en la ville de Paris, pour sçavoir comme ils se devoient gouverner, puis que par l'Edit d'Union ils avoient juré de se departir de toute Ligue, & que suivant ledit Edict, ils se devoient ranger du tout auprès du Roy; le Conseil des Seize leur avoit fait réponse, *qu'il ne falloit rien changer de l'intelligence & association precedente qu'ils avoient entr'eux, mais qu'il falloit toujours continuer plus que jamais, affin de parvenir à l'effet désiré.*

VII. Le sieur de Balagny estant Gouverneur de Cambray pour la Royne-Mere, (comme s'es-

tant portée heritiere de feu Monsieur le Duc d'Anjou, ) au prejudice de ses bienfaicteurs minutoit l'establissement d'une future principauté particuliere dans Cambray, pour se faire nommer à l'advenir Prince de Cambresis. La Royne-Mere est advertie de toutes ses pratiques, elle prie le Roy d'y donner ordre : le Roy ne s'en veut mesler à l'ouvert ; quoy qu'il eust bien desiré tirer le sieur de Balagny de ceste place, lequel peu apres descouvrit quelques intelligences & pratiques que Monsieur le Duc d'Espéron avoit sur la citadelle de Cambray : ce fut lors que Balagny eut recours au Duc de Guise, qui envoya le sieur de la Fourgere à Cambray, avec ample pouvoir pour traicter & accorder avec luy, ce qu'ils firent le 15 Janvier 1587; 1°. que le Duc de Guise employeroit sa vie, & ses moyens, & de tous les Princes & Seigneurs Catholiques alliez avec luy, pour la conservation & deffense du sieur de Balagny, ses biens & honneurs, & particulierement de l'autorité qu'il avoit dans la ville & citadelle de Cambray, & pays de Cambresis ; 2°. que ledit Duc le secourroit envers & contre tous sans nul excepter, soit sous main, ou à visage descouvert ; 3°. qu'advenant la mort du sieur de Balagny, ledit sieur Duc & tous les Princes ses alliez & confederez continueroient les mesmes obligations envers la femme & enfans dudit sieur de Balagny ; 4°. qu'en



cas que les ennemis dudit sieur de Balagny luy fissent desnier les payements & entretenements de sa garnison, ledit sieur Duc luy fourniroit huit monstres par an, selon l'estat des dernieres qui s'y sont faites : dont sur & tant moins il luy seroit baillez douze mille escus par advance, desquels il tiendroit compte ; 5°. que ledit sieur Duc fourniroit six mille escus tous les ans audit sieur de Balagny pour les despeses extraordinaires qu'il luy conviendrait faire : & vingt mille escus pour une fois, qui luy seroient donnez presentement par ledit sieur Duc ; 6°. que moyennant les conditions cy-dessus, le sieur de Balagny, se joindroit d'amitié & d'intelligence avec ledit sieur Duc, & les autres Princes & Seigneurs Catholiques pour resister aux pernicieux desseins des heretiques & de leurs adherens ; & qu'il jureroit & protesteroit d'employer sa vie & ses moyens pour un si saint œuvre ; & de tout ( spécialement de sa place de Cambray, ) favoriser les saintes entreprises du Duc de Guise ; & fut tout qu'il ne se desferoit de l'autorité, charge & pouvoir qu'il avoit dans la ville & citadelle de Cambray. Moyennant cest accord, le sieur de Balagny se declare de la Ligue, le Duc de Guise satisfait à sa promesse, & tire trois compagnies de chevaux legers de Cambray, pour s'en servir parmy ses troupes. Mais dez que l'Edict d'Union fut publié, le sieur

de Balagny envoya son Secrétaire au Conseil de la Ligue à Paris, pour sçavoir leur intention, & estre esclaircy de deux choses : la premiere, s'ils avoient intention de rompre le susdit accord, qu'il avoit fait avec le Duc de Guise, & les Princes & Seigneurs de la Ligue, pour ce que ledit Edict portoit qu'ils devoient renoncer à toutes Ligues, tant dedans que hors le Royaume : la seconde, qu'il avoit pressenty une promesse que lesdits sieurs Princes de la Ligue avoient faite audit Traicté de Ginville, de remettre la ville de Cambray en l'obeissance de l'Espagnol : à la premiere il luy fut respondu : *que tant s'en faut que l'on eust intention de rompre l'accord fait avec luy, que l'on luy confirmoit, & l'assureroit-on de faire mieux en son endroit que l'on n'estoit obligé par ledit accord : à la seconde, que ce n'estoit qu'une promesse particuliere faite au Roy d'Espagne, qui n'estoit couchée dans le traicté de Ginville, & quand elle y seroit, qu'il n'y estoient plus tenu d'y satisfaire, veu mesme que l'Espagnol ne leur avoit tenu tout ce qu'il leur avoit promis par ledit traicté.* Sur ce sujet il fut remarqué trois choses : la premiere, que les Princes de la Ligue s'étoient obligez au Roy d'Espagne de luy faire recouvrer Cambray, qui estoit la seule place restée des labeurs de feu Monsieur le Duc d'Anjou, lequel l'avoit laissée à la Royne sa Mere, avec charge de la conserver

pour la grandeur de la Couronne de France : la seconde, qu'ils avoient promis de conferver le sieur de Balagny en son Gouvernement de Cambray, envers tous & contre tous, & mesme sa femme & ses enfans apres sa mort ; & la troisieme, qu'ils avoient juré l'an 1585, l'Edict de Nemours, & en ceste année 1588, l'Edict d'Union, & promis de se departir de toutes Liges, tant dedans que dehors le Royaume, & se reünir sous l'obeissance du Roy. Il fera assez aisé au Lecteur de juger à la suite de ceste histoire, lesquelles de ces trois promesses les Princes de la Ligue avoient envie de mettre à execution.

VIII. Que le susdit sieur de la Fougere avoit aussi esté envoyé vers Monsieur le Marechal de Montmorency, pour traiter de nouveau avec luy, & principalement pour lui proposer un mariage d'un des enfans dudit sieur Duc de Guise, avec une des filles dudit sieur Marechal.

IX. Qu'ils avoient aussi envoyé en Suisse pour y continuer leurs intelligences, & dire au Colonel Phiffer qu'ils vouloient entretenir tout ce qui luy avoit esté promis, & qu'ils luy feroient tenir sa pension annuelle, & aux autres Capitaines Suisses, suivant leur accord.

X. Que Monsieur le Duc d'Aumale continuant ses pretentions sur le Gouvernement de Picardie, y estoit allé pour s'en faire eslire Gouverneur, &

en



en depoffeder Monsieur de Nevers, qui en eftoit pourveu du Gouvernement, dont le Roy adverty avoit commandé audit fieur de Nevers de s'y acheminer promptement avec deux Maiftres des Requeftes deputez par le Roy pour l'accompagner, & pour corriger ceux qui faifoient des brigues pour les Eftats : mais Monsieur de Nevers eftant prest à partir de Paris pour aller en Picardie, le Prevost des Marchands, & Echevins de Paris, (qui eftoient comme il a esté dit cy-dessus les premiers du Conseil de la Ligue & faction des Seize) le vindrent trouver en fon logis, & luy dirent, *qu'il se donnast de garde de toucher au Lieutenant general d'Amiens, & à d'autres leurs confederez, parce qu'ils ne vouloient ny ne pouvoient les abandonner.*

Voilà ce que l'on remonstra au Roy pour luy donner à entendre que les Princes de la Ligue ne s'estoient departis de leurs affociations, quelque belles promesses & serments qu'ils eussent faits à Sa Majesté : mais nonobftant tout ce que l'on luy dit, il partit de Chartres apres la Nostre-Dame de Septembre, & alla coucher à Chasteaudun : le lendemain à Marché Noir, & le troisieme jour de fon depart de Chartres, il arriva sur les trois heures apres-midy dans fon Chateau de Blois, accompagné de Monsieur le Duc de Guife & d'une vingtaine de Gentils-hommes.

Toutes les faveurs faites par le Roy aux Princes & Seigneurs de la Ligue, en leur donnant les plus grandes & honorables charges & Offices de la Couronne, ne les rendoient point encor contents : ils en vouloient au Conseil du Roy, & principalement à Monsieur le Chancelier de Chiverny, qui en estoit le Chef. Le Roy estant à Chartres, toutes leurs Remonstrances ne rendoient qu'à ce but & disoient qu'il n'y avoit rien qui apportast tant de repos & seureté qu'un bon Conseil à un Roy, & qu'il en falloit establir un près de Sa Majesté, presque de toutes nouvelles personnes, de l'une & l'autre robbe, pour ce, disoient-ils, qu'il n'y avoit aucun Conseiller du Conseil qui n'eust presté l'espaule, ou qui ne fust parrain de quelque nouvel Edict de creuë d'Officiers, ou de daces : bref, que le Roy ne prospereroit jamais suivant son Conseil accoustumé, & davantage qu'il falloit que dorenavant les Conseillers du Roy fussent de diverses Provinces du Royaume, affin que le Roy fust mieux conseillé sur les affaires & difficultés qui arriveroient de plusieurs & divers endroits, par ceux qui sçauroient la maniere de vivre, & façon de gouverner & negocier, des pays esquels ils auroient esté nais & nourris. Le Roy jugea incontinent leur dessein, & vit bien qu'ils luy vouloient oster son Conseil qui estoit ses yeux, & ne le faire plus voir que par ceux de

la Ligue, & principalement quand ils luy proposerent qu'il devoit bailler les seaux à Monsieur l'Archevesque de Lyon, le plus intime Confident & Conseiller du Duc de Guise. Il est donc contraint de donner congé aux principaux Conseillers de son Conseil, pour complaire à la Ligue, & de se priver de leur presence & de leur prudence : Monsieur le Chancelier de Chiverny se retira en sa maison d'Esclimont ; Monsieur de Bellievre, superintendant des Finances, Messieurs de Ville-roy, Pinart & Bruflart, Secretaires d'Estat, se retirerent aussi chacun en leurs maisons. Le Roy envoya querir Monsieur de Monthelon, Advocat au Parlement de Paris, lequel il n'avoit jamais veu ny cogneu, & sur la seule reputation qu'il avoit d'estre homme de bien, il le fit garde des Seaux ; & Messieurs de Beaulieu Ruzé, & de Revol, Secretaires d'Estat. En l'eslection de ces personnages, qui n'avoient autre but que le zele de la Religion Catholique-Romaine, & le service du Roy, les Princes de la Ligue, qui pensoient y faire introduire l'Archevesque de Lyon & quelques-uns de leurs partisans, se trouverent deçeus de leur intention. Voilà ce que fit le Roy dez qu'il fut arrivé à Blois.

Cependant que l'on fait les preparatifs à Blois pour tenir les Estats : les deux armées Royales se dressent pour aller en Dauphiné & en Poictou,



Messieurs du Clergé de France, ainsi que nous avons dit cy-dessus, devoient fournir un million d'or au Roy, pour faire la guerre à l'heresie, ce qu'ils avoient promis faire dans dix-huit mois, dez l'an 86, qu'ils alienerent de leur bien temporel pour cinquante mille escus de rente : le Roy, suivant la permission du Pape, veut encore qu'ils en alienent pour cinquante mille escus; ils trouvent que ceste forme d'alienation leur estoit fort onereuse, & aiment mieux faire un contract avec le Sieur Scipion Sardini, lequel fourniroit au Roy cinq cents mille escus, à la charge de l'erection d'un Receveur alternatif, & deux Controlleurs des Decimes hereditaires en chasque Diocese; auxquels 500000 escus le Roy ne voulut nullement toucher, ains ordonna qu'ils fussent baillez & departis, sçavoir à Monsieur de Mayenne, qui devoit conduire l'armée de Dauphiné, deux cents mille escus, qu'il reçeut, & mesme Sa Majesté luy fit delivrer encor toute l'artillerie & l'équipage, que ledit sieur de Mayenne luy fit demander : (mais ceste armée ne fit que ruyner le plat pays du Dauphiné & du Lyonnois) l'on en attribua la cause à la mort de Monsieur de Mandelot, Gouverneur de Lyon, qui advint au mois d'Octobre, car Monsieur de Mayenne estoit à Lyon lors qu'elle advint, & Monsieur de Nemours son frere avoit esté pourveu du Gouvernement du

Lyonnois, ce qui occasionna ledit Duc de Mayenne de ne bouger de Lyon, de peur de quelque remuement en ceste ville-là, & jusques à ce que les Lettres du Duc de Nemours eussent esté verifiez en Parlement, qui ne fut que le 22 Decembre, où cependant la mort de ses freres arriva à Blois, ainsi que nous dirons cy-après. Les autres trois cents mille escus furent baillez à Monsieur de Nevers avec toute l'artillerie & équipage necessaire qu'il luy falloit pour l'armée de Poictou, des effects de laquelle nous parlerons cy-dessous.

Cependant que ses armées se preparent, le Roy de Navarre visitoit toutes ses places du haut & bas Poictou, lès fournissoit de ce qui leur estoit necessaire. Le Duc de Mercœur, Gouverneur de Bretagne, qui ne pouvoit supporter de tels voisins à Montaigu que le Roy de Navarre y avoit mis, en attendant que le Duc de Nevers viendrait en l'armée, voulut employer huit compagnies du Regiment de Saint Paul & le Regiment de Gersay, lesquels estoient passez à Saumur pour aller en Poictou, & à leur ayde chasser le sieur de Colombieres, que le Roy de Navarre avoit mis dans Montaigu; & de fait Monsieur de Mercœur fit descendre trois canons jusques à Pontrouffeu, en intention de battre ceste place; mais adverty que le Roy de Navarre estoit sorty de la Rochelle en intention de secourir Montaigu, il s'en retourna

à Nantes, où il fut pourſuivy par le Roy de Navarre juſques à deux lieuës prez, & là où il attrapa huit compagnies de deux cents hommes de pied chacune du Regiment de Gerſay, qu'il deſſit, gaigna leurs drapeaux, & emmena quatre cents cinquante priſonniers. Après ceſt exploict, il ſ'en retourna vers la ville de Nyort, ſur laquelle il avoit une entrepriſe, mais ne la pouvant faire executer pour lors, il revint encore vers Nantes avec quelques troupes, & ce ſur la fin du mois de Septembre, tant pour taſcher d'entreprendre ſur quelques unes des troupes de l'armée du Duc de Nevers, qui ſ'avanceroient en Poictou, que pour executer l'entrepriſe qu'il avoit de prendre Beauvoir ſur mer. Le quatriefme Oëtobre il inveſtit Beauvoir, & dans trois ſemaines après il print ceſte place à compoſition; or de peur qu'il ne ſ'emparaſt de l'Iſle de Bouing, l'on avoit mis dedans ceſte Iſle deux compagnies du Regiment de Saint Paul; mais le lendemain de la reddition de Beauvoir, il donna un tel ordre aux paſſages de ceſte Iſle, que ces deux compagnies luy envoyèrent auſſi un tambour, le ſuppliant de leur donner un ſauf conduit pour ſe retirer en ſeureté, ce qu'il leur accorda, pardonnant aux habitans de l'Iſle qui, contre la promeſſe qu'ils luy avoient faite de ne laiſſer entrer dans l'Iſle aucunes garniſons, ains de demeurer neutres, avoient donné



ayde ausdites deux compagnies pour y entrer.

Après cest exploict le Roy de Navarre distribua ses troupes en garnison par toutes les villes qu'il tenoit en Poictou, & s'achemina à la Rochelle où il se trouva à l'Assemblée generale qu'il y avoit convoquée de tous ceux de la Religion pretendüe reformée, affin d'adviser aux moyens plus expediens de s'opposer aux deux armées qui se prepa-roient pour les attaquer, car ils prevoyoient que la Conclusion des Estats de Blois seroit totalement contre-eux. Le 14 Novembre l'ouverture s'en fit en la maison de ville de la Rochelle, où se trouverent avec le Roy de Navarre, le Vicomte de Turenne & le sieur de la Trimouïlle, & plusieurs Seigneurs & Gentils-hommes : les Deputez y entrèrent & y furent receus à la mode qu'ils gardent en leurs Synodes; sçavoir, selon les 18 Provinces auxquelles ils ont réglé leurs Eglises. Le 16 ils entrèrent en matiere, & après les contestations accoustumées entr'eux pour leurs contributions, quelques-uns du Languedoc se banderent directement contre les Officiers du Roy de Navarre pour les impôts des passages, & pour les passe-ports qu'ils disoient ne redonder qu'au profit de quelques particuliers, & aussi encor pour d'autres particularitez. Les beaux & gentils esprits qui estoient avec le Roy de Navarre, & qui avoient des nouvelles de ce qui se passoit à Blois, di-

soient : voici le temps que l'on veut rendre les Princes serfs & esclaves. Quelques Ministres mesme disoient qu'il falloit en chasque Province qu'il y eust un Protecteur de leur Religion, & mesme aucuns Seigneurs de qualité sembloient tenir leur opinion. Le Roy de Navarre descouvrant sagement leurs intentions, & ne voulant qu'autre que lui usast de ce tiltre de Protecteur en tout son party, leur fit proposer & trouver bon d'establir des Chambres particulieres (où se feroient les plaintes, & où se rendroit la justice à un chacun,) ès villes de S. Jean d'Angely, Bergerac, Montauban, Nerac, Foix & Gap en Dauphiné, & que par ce moyen ses Officiers feroient contenus en tout devoir, selon les reiglemens qui feroient faits en ceste Assemblée. Ceste proposition les appaïsa, & suivant icelle ils firent plusieurs Reiglemens pour ce qui concernoit l'establissement desdites Chambres pour les finances, pour les offices, les recompenses & gages, & pour la discipline militaire. Toute ceste Assemblée ne dura qu'un mois entier & la closture en fut faite le 17 Decembre ensuivant; les longues Assemblées ne font d'ordinaire que paroles, au lieu d'effets; mais la diligence & vigilance dont ceux de la Religion pretenduë reformée userent lors pour faire observer ce qui fut arresté en ceste-cy, fit juger à plusieurs qu'ils rendroient la guerre immortelle, si on ne leur don-

noit la paix : toutesfois du depuis le Roy de Navarre estant parvenu à la Couronne de France, par Edict du 10 Novembre 1590, cassa toutes ses Chambres particulieres, avec injonction à tous ses subjects de se retirer pour faire vuidier leurs differends pardevant les Juges ordinaires & Cours souveraines, selon les degrez ordinaires des juridictions : ordonnant toutesfois que ce qui y avoit esté jugé entre gens de mesme party, demeureroit en sa force & valeur.

Le degré & pouvoir de seul Protecteur de tous ceux de ladite Religion pretenduë reformée en France demeura au Roy de Navarre, qui practiqua l'advis que la Royne-Mere luy donna auparavant ces derniers troubles, *de se maintenir toujours leur seul chef & Protecteur* ; & ce à cause qu'en une Assemblée tenuë à Montauban, en forme de synode general, quelques-uns avoient projeté d'appeller pour leur Protecteur le Duc Jean Casimir, Prince Allemand qui avoit amené à leur secours des armées en France, & lequel cognoissoit les affaires de France, pour avoir esté nourry enfant d'honneur prez du Roy Henry II, auquel ils promettoient par estat certain deux cents cinquante mil escus par an pour l'entretien ordinaire de ses Colonels & Capitaines, & outre qu'ils feroient un fonds pour le payement des Reistres qu'il ameneroit ; & mesme que pour accomplir



leur dessein, Butry, Chancelier dudit Duc Jean Casimir, estoit venu en France avec un Ministre nommé Dathenes, lequel Butry fut trouvé si laid par aucuns Ministres, qu'ils le desdaignerent, & principalement pour ce qu'il s'enyvra. C'est advis de la Royne-Mere a esté estimé un grand secret d'Estat, aussi y estoit elle plus intelligente que ne fut jamais Semiramis; car il n'y eust point eu de doute que si un tel Prince estrange se fust impatronisé du tiltre de leur protection, qu'il eust rendu les guerres civiles immortelles en France. Et si le Roy de Navarre eust enduré du depuis que quelque autre Seigneur ou Prince en France, eust pris ceste qualité, il n'eust jamais jouy de l'heureuse paix dont il a jouy du depuis qu'il est parvenu à la Couronne de France. C'est assez sur ceste matiere. Voyons ce qui se passe à Blois, où nous avons laissé le Roy qui congédioit les premiers de son Conseil & en mettoit d'autres en leur place.

Cependant donc, que les Deputez des Provinces s'acheminent pour venir à Blois, le Roy commande au sieur de Marle de faire preparer au Chasteau la Sale où se tiendroient les seances des Estats. A mesure que les Deputez arrivoient, Sa Majesté avoit donné ordre qu'ils fussent conduits pardevers luy, pour les voir & recognoistre. Et pour ce qu'au quinziésme de Septembre, ils n'estoient

tous arrivez, le commencement des Estats fut prolongé encor pour quinze jours.

Le second jour d'Octobre il se fit une procession generale depuis Saint Sauveur qui est dans la basse cour du Chasteau, jusques à Nostre-Dame des Aydes, qui est au faux-bourg de Vienne delà le pont, là où le Roy, les Roynes & les Princes & tous les Députez furent à pied. M. l'Archevesque d'Aix portoit le Saint Sacrement sous un poil porté par quatre Chevaliers du Saint Esprit, Messire Renault de Beaune, Archevesque de Bourges, dit la Messe, & Monsieur de Sainctes, Evêque d'Evreux, fit le Sermon.

Le lendemain les Chambres des trois ordres furent assignées, sçavoir, celle du Clergé aux Jacobins : de la Noblesse au Palais, & du Tiers-Estat en la maison de ville : les Presidents & Secretaires de chasque Chambre furent aussi esleus ceste mesme journée : pour le Clergé, presidoit Monsieur de Bourges, en l'absence de Messieurs les Cardinaux de Bourbon & de Guise : pour la Noblesse, Messieurs le Comte de Brissac, & le Baron de Magnac : pour le Tiers-Estat, la Chapelle Marteau, Prevost des Marchands de Paris.


La premiere seance fut remise jusques au dix-septieme dudit mois, tant pour ce que Messieurs les Princes du sang n'estoient encore arrivez, que pour vuider le differend survenu pour la preface,

entre Messieurs de Nemours & de Nevers , & autres differends qui survindrent aussi sur les procurations & eslections d'aucuns Deputez.

Le Roy qui desire faire cognoistre à tous les Deputez quel avoit esté toujours son zele à la Religion Catholique Romaine , leur commande de se preparer à la Sainte Communion , par un jeusne de trois jours entiers : tous s'y preparerent. Sa Majesté receut le S. Sacrement en l'Eglise S. Sauveur ; & Monsieur le Cardinal de Bourbon communia tous les Deputez au Couvent des Jacobins.

Le seiziesme jour d'Octobre , la premiere seance se tint en la grand'Salle du Chasteau , la description de laquelle a esté imprimée avec la disposition des seances , & l'ordre comme furent appelez les Deputez , avec leurs noms , où le Lecteur qui sera curieux pourra voir & apprendre quels furent les Deputez , & l'ordre que l'on tient aux Assemblées des Estats en France.

Le seiziesme jour d'Octobre , tous les Deputez estant entrez dans la Salle , & tous assis selon leur rang & dignitez , savoir , cent trente & quatre Deputez du Clergé , entre lesquels il y avoit quatre Archevesques & vingt & un Evesques , vestus de leurs roquets & surplis ; cent quatre-vingts Gentils-hommes , tous avec la tocque de velours & la cappe ; & cent quatre-vingts & onze Depu-





rez du Tiers-Estat ; desquels ceux de Justice portoient la robe longue & le bonet carré , & les autres le petit bonet & la robe de marchand : sur les deux heures de relevée , après que Messieurs les Princes , & Officiers de la Couronne eurent pris leur place , & que les portes eurent esté fermez , Monsieur le Duc de Guise , Grand-Maistre de France , se leva , & ayant fait une grande reverence à toute l'Assemblée , suivy des Capitaines des Gardes du corps , & des deux cents Gentilshommes portans leurs haches ou becs de corbin , il alla querir le Roy.

Si-tost que Sa Majesté fut apperceuë sur l'escahier par où elle descendoit droit sur le grand marchepied , toute l'Assemblée se leva , & chacun demeura la teste nuë , jusques à ce qu'il fust assis dans sa chaire , puis il commanda à Messieurs les Princes & à ceux de son Conseil de s'asseoir.

A son costé droit , sur le grand marchepied qui estoit au-dessus du grand eschaffaut , estoit la Royne-Mere , & à gauche la Royne sa femme. Plus bas sur le grand eschauffaut estoient Messieurs les Princes du sang , assis sur le premier banc à la main droite proche de Sa Majesté , savoir , Messieurs le Cardinal de Vendosme , le Comte de Soissons , & le Duc de Montpensier ; & sur un autre banc plus reculé , Messieurs de Nemours , de Nevers , & de Rets. A costé gauche , Messieurs

les Cardinaux de Guise, de Lenoncourt, & de Gondy ; & derriere eux, Messieurs les Evesques de Langres & de Chaalons, Pairs de l'Eglise. Monsieur de Guise estoit devant le grand marche-pied sur le grand eschaffaut, assis justement devant le Roy, dedans une chaire non endossée, comme Grand-Maistre de France, le dos tourné vers le Roy, la face vers le peuple. Monsieur le Garde des Sceaux de Monthelon, estoit aussi sur le mesme eschaffaut, à costé gauche, dans une chaire non endossée, le visage tourné vers Messieurs les Princes du Sang. Au pied de l'eschaffaut estoit une table où estoient les Sieurs de Beaulieu-Ruzé, & de Revol, Secretaires d'Estat. A chasque costé de ceste rable il y avoit des bancs où estoient Messieurs des Affaires du Roy, & Messieurs du Conseil d'Estat. Derriere les bancs de Messieurs les Conseillers d'Estat de robe longue qui estoient à main droite, il y avoit huit bancs où estoient les Deputez du Clergé. A main gauche derriere les bancs de Messieurs du Conseil d'Estat de robe courte, estoient neuf bancs pour les Deputez de la Noblesse. De travers, près & à costé de tous ces bancs estoit celuy de Messieurs les Maistres des Requestes, & après eux celuy de Messieurs les Secretaires de la Maison & Couronne de France. Et les bancs des Deputez du Tiers-Estat estoient tout à l'entour & dans l'enclos des barrieres. Mon-

sieur le Legat & Messieurs les Ambassadeurs, & plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour estoient sur des galleries fermées de jalousies faites exprès pour feoir un grand nombre de personnes.

Tous les Deputez estant debout, & la teste nuë, le Roy commença une très-longue & grave Harangue, en laquelle avec une eloquence admirable il monstra, le grand desir qu'il avoit de restaurer son Estat, par la reformation generale de toutes les parties d'iceluy, puis il leur dit :

*Je n'ay point le remors de ma conscience, des brigues ou menées que j'ay faites, & je vous en appelle tous à tefmoin pour m'en faire rougir, comme le meriteroit quiconque auroit usé d'une si indigne façon que d'avoir voulu violer l'entiere liberté, tant de me remonstrer par les cayers tout ce qui s'era à propos pour confirmer le salut des particulieres Provinces, & du general de mon Royaume, qu'aussi d'y faire couler des Articles plus propres à troubler cest Estat, qu'à luy procurer ce qui luy est utile. Puis que j'ay ceste satisfaction en moi-mesme, & qu'il ne me peut estre imputé autrement, gravez-le en vos esprits, & discernex ce que je merite d'avec ceux, si tant y en a, qui eussent procedé d'autre sorte, & notez que ce qui part de mes intentions, ne peut estre recognu, ny attribué par qui que ce soit, pour me vouloir authoriser contre la raison : car je suis vostre Roy*



*donné de Dieu , & suis seul qui le puis veritablement & legitimement dire. C'est pourquoy , je ne veux estre en ceste Monarchie , que ce que j'y suis , n'y pouvant souhaitter aussi plus d'honneur ou plus d'autorité.*

Après avoir protesté qu'il employeroit sa vie jusques à une mort certaine pour la deffense de la Religion Catholique Romaine , & qu'il ne sçavoit point un plus superbe tombeau pour s'ensevelir , que les ruines de l'heresie ; il toucha les maux qu'avoient apporté en France , les blasphemes , la simonie , la venalité des Offices , la multiplicité des Juges ; ausquels maux , il protesta , que de son propre mouvement il avoit commencé à y mettre ordre , sans le trouble qui commença ( par les Princes de la Ligue ) l'an 85. Plus , il promit de ne donner plus de survivances ; & recommanda l'enrichissement des arts & sciences , le reglement du commerce , le retranchement des superfluitez , & du luxe , & le rafraîchissement des anciennes ordonnances. Puis continuant , sur la juste crainte que ses sujets avoient de tomber après sa mort sous la domination d'un Prince heretique , ce qui estoit la cause principale pourquoy il avoit fait son Edict d'Union ; il dit , *je suis d'avis pour le rendre plus stable , que nous en fassions une des loix fondamentales du Royaume , & qu'à ce prochain tour de*  
*Mardy ,*

*Mardy, en ce mesme lieu & en ceste mesme & notable assemblée de tous mes Estats, nous le jurions tous, à ce que jamais nul n'en puisse prendre cause d'ignorance. Et afin que nos saints desirs soient vains, par faute de moyens, pourvoyez-y par les conseils que vous me donnerez d'un tel ordre, que comme le manquement ne viendra point de moy, il ne vienne aussi du peu de provision que vous y aurez apportez, à ce que les effects de vostre bonne volonté reüssissent. Par mon saint Edict d'Union, toutes autres Ligues (que souz mon autorité) ne se doivent souffrir, & quand il n'y seroit assez clairement porté, ny Dieu, ne le devoir, ne le permettent, & sont formellement contraires: car toutes ligues, associations, pratiques, menées, intelligences, levées d'hommes & d'argent, & reception d'iceluy, tant dedans que dehors le Royaume sont actes de Roy, & en toute Monarchie bien ordonnée, c'est crime de leze-Majesté sans la permission du souverain. Voulant bien de ma propre bouche, en tesmoignant ma bonté accoustumée, mettre souz le pied pour ce regard, tout le passé, mais comme je suis obligé & vous tous de conserver la dignité Royale, je declare aussi dès à present & pour l'advenir, atteints & convaincus du crime de leze-Majesté, ceux de mes sujets qui ne s'en departiront, ou y tremperont, sans mon*

*adveu, c'est en quoy je m'assure que vous ferez reluire vostre fidelité.*

Continuant son discours sur l'honneur acquis par la Noblesse François, quand elle observoit l'ordre & la police ancienne, dont elle estoit admirée par les estrangers, il convie les François de l'acquiescer cest honneur : de regler les Finances : de pourvoir aux debtes des Roys ses predecesseurs, à quoy la foy publique les obligeoit : mais qu'estant le tableau sur lequel ses subjects apprenoient à se former, qu'il establirait un tel reglement en sa personne & en sa maison qu'il serviroit de patron en son Royaume. Puis pour tesmoigner par effect ce qu'on pouvoit desirer de luy, il finit sa Harangue en disant, *je me veux lier par serment solennel sur les saints évangiles, & tous les Princes, Seigneurs & Gentils-hommes qui m'assistent en cest office, avec vous les Deputez de mes Estats, participans ensemble au bienheureux mystere de nostre redemption, d'observer toutes les choses que j'y auray arrestées, comme Loix sacrées, sans me reserver à moy mesme la licence de m'en departir à l'advenir, pour quelque cause, pretexte ou occasion que ce soit, selon que je l'auray arresté pour chaque point. Et l'envoyer aussi-tost après par tous les Parlements & Bailliages de mon Royaume, pour estre fait le semblable, tant par les Ecclesiastiques & la Noblesse, que le tiers Estat, avec*



*declaration que qui s'y opposera, sera atteint & convaincu du mesme crime de leze-Majesté.*

*Que s'il semble qu'en ce faisant, je me soubs-mette trop volontairement aux Loix dont je suis l'auteur, & qui me dispensent elles-mesmes de leur empire, & que par ce moyen je rende la dignité Royale aucunement plus bornée & limitée que mes predecesseurs, c'est en quoy la vraye generosité du bon Prince se cognoist, que de dresser ses pensées & ses actions selon la bonne Loy, & se bander du tout à ne la laisser corrompre. Et me suffira de respondre ce que dit ce Roy à qui on remonstroit, qu'il laisseroit la Royauté moindre à ses successeurs, qu'il ne l'avoit receüe de ses peres, qui est, qu'il la leur lairroit beaucoup plus durable & plus assurée.*

Après que le Roy eust finy sa Harangue, Monsieur le Garde des Sceaux declara plus amplement le bon desir du Roy pour la restauration de l'estat, & pour la reformation des desordres advenus aux provisions des Benefices : & l'ordre requis pour oster la corruption & depravation des Monasteres. Puis s'adressant à la Noblesse, ayant loüé leur Ordre, & la vertu de l'ancienne Noblesse Françoisse, il leur remonstra l'horreur des duëls & deffys dont ils ufoient ordinairement, & la mauvaise pratique d'aucuns qui tenoient des Benefices en commande. Puis ayant discouru sur l'ordre très-requis contre la chicanerie des procez,

& le nombre insupportable des Officiers , il proposa de beaux advis pour remedier à tous les desordres de l'Estat.

Monsieur l'Archevesque de Bourges pour le Clergé , Monsieur le Baron de Senefcey pour la Noblesse , & la Chappelle Marteau , Prevost des Marchands de Paris , pour le Tiers-Estat , firent chacun au nom de leur Ordre une Harangue à Sa Majesté , le remerciaient du bonheur & honneur qu'ils recevoient d'estre par son commandement convoquez & assemblez sous le nom des Estats generaux , pour entendre ses saintes & salutaires intentions , louans Dieu d'avoir mis une si bonne volonté au cœur de leur Roy , de restaurer l'Estat Ecclesiastique , soulager son peuple , estreindre les feux des divisions qui estoient dans son Royaume , le purger de l'heresie , & le remettre en sa premiere dignité & splendeur : pour à quoy parvenir ils s'exposeroient franchement , librement & genereusement sous l'autorité de Sa Majesté , jusques à la derniere goutte de leur sang.

Voilà ce qui se passa en la premiere seance , où chacun sortit fort content , excepté les Princes & Seigneurs de la Ligue , qui en sortirent fâchez de ce que le Roy avoit dit en sa Harangue , *Aucuns grands de mon Royaume ont fait des Ligues & associations , mais tesmoignant ma bonté accoustumée , je mets sous le pied pour ce regard tout*

*le passé.* Le Duc de Guise rapporte ces paroles à M. le Cardinal de Bourbon, qui ne s'estoit peu trouver à la seance pour son indisposition : il lui fait entendre de quelle importance elles estoient : & de ce qu'en pleine Assemblée des Estats le Roy les taxoit d'avoir esté rebelles : que si ceste Remonstrance estoit publiée & imprimée, cela importeroit grandement à leur honneur : ils resoudent d'en parler au Roi : ce qu'ils firent le Jeudi ensuivant, sçachant que Sa Majesté l'avoit baillée pour imprimer, & que la feuille où estoient ces mots estoit desjà imprimée : sur leur plainte le Roy fut comme contrainct de faire tout rompre & dechirer ce qu'il y avoit d'imprimé, & faire oster ces mots de *Aucuns Grands de mon Royaume ont fait des Liges, &c.*

Suivant ce que le Roy avoit proposé dans sa Harangue, toute l'Assemblée se trouva le Mardy, en la mesme Sale, & au mesme ordre, pour jurer d'observer l'Edit d'Union comme loy fondamentale du Royaume. Un des Heraults ( qui estoient à genoux & testes nuës devant la table de Messieurs les Secretaires d'Etat ) ayant commandé le silence, Sa Majesté dit,

*Messieurs, je vous dis* Dimanche dernier en la premiere seance, combien je desire de voir en mon Royaume, tous mes subjects unis en la vraye Religion Catholique, Apostolique & Romaine,



sous l'obeissance & autorité qu'il a pleu à Dieu me donner sur eux. Et à cest effect j'ay ordonné mon Edit de Juillet dernier, pour tenir lieu de loy fondamentale en ce Royaume; mais pour nous obliger, & toute la posterité à l'observer, combien que la plus grande part de vous l'avez desjà juré & promis de garder, affin qu'un tel Edict soit à jamais ferme & stable, comme deliberé du consentement de tous les Estats de ce Royaume, & affin que personne n'en puisse prendre cause d'ignorance, je veux qu'un si saint Edict se lise presentement à haute voix, affin d'estre escouté de tous, & juré en corps d'Estat. Ce que je jureray premierement, pour vous donner bon exemple, affin que nostre sainte intention soit cognüe devant Dieu, & devant les hommes.

Le Roy ayant finy sa Harangue, il commanda à Monsieur de Beaulieu Ruzé, son premier Secrétaire d'Estat, de lire la declaration que Sa Majesté avoit faite ceste mesme journée sur son Edict d'Union, pour estre tenu en France, à l'advenir, comme une loy fondamentale du Royaume. Ce que ledit sieur de Beaulieu Ruzé fit; puis il leut aussi l'Edict d'Union, verifié en la Cour de Parlement de Paris; ce qu'ayant fait Sa Majesté, il pria Dieu de punir ceux qui faulseroient le serment qu'ils alloient faire, & commanda à Monsieur l'Archevesque de Bourges, de faire une exhortation à ceste Assemblée sur ce subject.

Cet illustre Prelat, avec une prudente & docte oraison, exhorta toute l'Assemblée à suivre l'exemple du Roy, au jurement de son Edict d'Union; loüant Sa Majesté de ce qu'à l'exemple des bons Roys d'Israël, il vouloit que l'instruction d'un serment si solennel, fust donnée à son peuple par la bouche de ses Prelats, en se confirmant au dire du Prophete, que les leyres des Prelats gardent la science & la doctrine, & que le peuple doit rechercher la loy de Dieu de leur bouche; puis continuant son discours sur la qualité du jurement qu'ils alloient faire au nom du Dieu vivant, il se tourna vers les Deputez & leur dit, jugez Messieurs, & considerez la grandeur de ce jurement que vous allez presentement faire à Dieu, affin de l'observer inviolablement, & n'estre point parjures. Souvenez vous que vous allez jurer l'Union Chrestienne avec Dieu vostre pere, avec l'Eglise son espouse, laquelle est fondée en luy & acquise de son propre sang, & que vous avez esté regenerez par ce sang mesme, & lavez d'un mesme Baptesme, que vous estes appelez en un mesme heritage au Ciel, nourris d'un mesme pain & de mesmes Sacrements, en la maison de Dieu, qui est l'Eglise Catholique, Apostolique-Romaine; puis ayant déclaré quelle estoit l'Union de l'Eglise, unissons nous donc, dit-il, avec Nostre Seigneur Jesus-Christ, sous l'obeissance de nostre Roy, la

foy duquel a toujours esté d'un bon exemple à tous, fuyvant en cela la coustume de ses predecesseurs ; puis ayant loüé la Royne Mere d'avoir nourry & maintenue le Roy pendant son jeune âge, en ceste saincte Religion, & donné esperance à la Royne espouse du Roy, que Dieu ne luy feroit point moins de grace qu'à Anne Mere de Samuël, & qu'il exauceroit ses prieres, luy donnant une heureuse lignée, à la consolation de toute la France, il dit,

*Jurons à nostre Prince l'obeissance & submission qui luy est due de tout droit divin & humain, embrassons la charité Chrestienne, délaissions toutes haines & rancunes ouvertes & secrettes, soupçons & defiances, qui jusques icy nous ont divisez & troubléz, qui ont empesché voire rompus de si bons desseins, & sans lesquels la France fust desjà en repos. Levons les mains au Ciel pour rendre à ce grand Dieu le serment que nous luy devons, qu'il en soit memoire à jamais par tous les siecles à venir, que la posterité marque la foy & loyauté de nos serments, & non le parjure, par les bons & saints effects qui s'en ensuivront ; & puis qu'il a pleue à Vostre Majesté (Sire) jurer presentement tout le premier ce serment si solemnel, pour exemple à tous vos subjects, nous leverons tous d'un commun accord les mains au Ciel, & jurerons à Dieu de le servir & honorer à jamais, maintenir son*



*Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & defendre aussi Vostre Majesté & vostre Estat envers & contre tous, observer & garder inviolablement ce qui est contenu en vostre Ediât d'Union presentement leu à la gloire de Dieu, exaltation de son saint nom, & conservation de son Eglise & de ce Royaume.*

Ceste Remonstrance finie par l'Archevesque de Bourges, le Roy reprint la parole, & dit,

*Messieurs, vous avez ouy la teneur de mon Ediât & entendu la qualité d'iceluy, & la grandeur & dignité du serment que vous allez generally rendre; & puis que je vois tous vos justes desirs tous conformes aux miens, je jureray comme je jure devant Dieu, en bonne & saine conscience, l'observation de ce mien Ediât, tant que Dieu me donnera la vie icy bas, veux & ordonne qu'il soit observé à jamais en mon Royaume pour loy fondamentale, & en tesmoignage perpetuel de la correspondance & consentement universel de tous les Estats de mon Royaume, vous jurerez presentement l'observation de ce mien Ediât d'Union, tous d'une voix, mettant par les Ecclesiastiques les mains à la poitrine, & tous les autres levans les mains vers le Ciel.*

Ce qui fut incontinent fait avec un grand contentement de toute l'Assemblée; puis le Roy commanda à Monsieur de Beaulieu Ruzé de

dresser un acte de ce jurement solennel ; ce qu'estant fait , Sa Majesté se leva pour aller à l'Eglise Saint Sauveur , où se chanta le *Te Deum laudamus* ; toute l'Assemblée le suivit , & l'on n'oyoit par tout que crier , Vive le Roy.

Le Roy en ceste joie populaire se rejoüit , & dit à plusieurs , & mesme au Prevost des Marchans de Paris , ( qu'il sçavoit estre un des premiers de la faction des Seize ) qu'il oublioit la journée des barricades , & tout le ressentiment qu'il en pourroit avoir , que jamais il ne s'en souviendrait , ny de tout ce qui s'estoit passé , pourveu qu'on ny retournast plus ; il commanda aussi à Monsieur de Nevers de s'acheminer en l'armée de Poictou ; ce qu'il fit comme nous dirons cy-après : bref , Sa Majesté ne pensoit ( nonobstant tous les avis qu'il recevoit des entreprises des Princes de la Ligue ) qu'à unir son peuple sous son obeissance , extirper l'heresie , & pourveoir aux desordres , selon les avis que luy donneroit l'Assemblée des Estats.

Ceste seconde seance fut tenue le dix-septiesme Octobre ; & quatorze jours après , ( qui estoit le jour de Toussaincts , ) le Duc de Savoye , lequel sous plusieurs pretextes entretenoit des troupes , tantôt faisant semblant d'en vouloir au Marquisat de Montferrat , pour ses pretentions ( dont il ne doit manquer jamais au dire des Historiens Sa-

voyards) tantost disant que ce n'estoit que pour empescher les heretiques du Dauphiné d'entreprendre sur quelques-unes de ses places; fait monter à cheval le Marquis de Saint Sorlin, & fit avancer ses troupes vers Carmagnoles si secrettement, qu'il la surprint de nuit ledit premier jour d'Octobre, sans avoir en ceste surprise beaucoup de peine pour ce que le Roy ne se doutoit nullement que le Duc de Savoye deust rompre la foy qu'il lui avoit jurée, de maintenir tous les traictez de paix que les Ducs de Savoye avoient obtenus des Roys de France, & mesme que ledit Duc luy avoit envoyé un Gentilhomme d'honneur, il n'y avoit que quatre mois (lors que Sa Majesté estoit à Chartres) l'asseurer & lui offrir route amitié & feureté : mesme les François se doutoient si peu du Duc de Savoye, que la pluspart de la garnison qui estoit dedans la ville de Carmagnolles estoient Piedmontois. La ville prise, le Duc assiege la citadelle qui se trouva despourvuë de vivres, dont elle estoit pourvuë d'ordinaire pour deux ans; lesquels vivres par intelligence ou autrement le Duc scavoit avoir esté ostez pour les rafraischir : Bref le Duc poursuivit si chaudement son entreprise qu'en moins de trois semaines il se rendit maistre de tout le Marquisat de Salusses, & print la citadelle de Carmagnolles, dans laquelle il y avoit plus de quatre cent pieces de



canon, les places de Cental, Salusses, Ravel & Chasteau-Dauphin : les Capitaines François qui estoient dedans toutes ces places se retirerent bagues fauves en France, sans avoir enduré un coup de canon.

L'avis vient au Roy, trois jours après la prise de Carmagnoles, des attentats du Duc de Savoye sur le Marquisat, Sa Majesté envoie Monsieur de Pongny, vers le Duc, pour avoir raison de son Marquisat, & lui dire qu'il eust à remettre incontinent entre ses mains tout ce qu'il avoit usurpé du domaine du Royaume de France. Le sieur de Pongny arrivé vers le Duc de Savoye, luy dit l'intention du Roy : le Duc s'excuse de son entreprise, & dit, qu'il ne s'est emparé du Marquisat que de peur que le sieur Desdiguieres, Chef des Huguenots en Dauphiné, ne s'en rendist maître, lequel on sçavoit assez avoir eu des entreprises sur la forteresse de Pignerol, & sur d'autres places auxquelles les mesmes entrepreneurs avoient esté punis ; & mesme que le sieur de la Valette, frere du Duc d'Espernon, qu'il nommoit fauteur & adherent des heretiques ) se vouloit aussi emparer dudit Marquisat ; ce qui l'avoit occasionné de s'en saisir premierement qu'eux, pour l'importance qu'il a de n'avoir de tels voisins au milieu de ses pays ; qu'il ne veut toutesfois retenir les places au prejudice des Traictez de Paix, mais

qu'il prie Sa Majesté de conferer le Gouvernement des pays que la Couronne de France avoit delà les monts, au Marquis de S. Sorlin, cousin dudit Duc, lequel estoit fort affectionné subject & serviteur de Sa Majesté.

Monsieur de Pongny luy respondit qu'il avoit charge de n'accepter aucune excuse, mais au contraire de le sommer de quitter les places qu'il avoit de nouveau surprises sur la Couronne de France.

Les Responses du Duc, (qui avoit fait de l'humble jusques à l'entiere conquête du Marquisat) se rendirent incontinent hautaines, & Monsieur de Pongny fut contraint de venir retrouver le Roy à Blois, & luy dire les responses du Duc.

Les François assemblez aux Estats jugerent incontinent ce qui avoit occasionné le Duc de faire telle entreprise : la Noblesse François offrit son sang au Roy pour faire reparer au Duc de Savoye, le tort fait à leur nation : quelques-uns du Tiers-Estat, & aucuns du Clergé qui estoient de la Ligue des Catholiques (dont ledit Duc de Savoye estoit) excusoient (tacitement toutesfois) l'entreprise du Duc, & la pallioient envers les simples, de la crainte qu'il avoit eüe d'avoir l'heresie pour voisine : mais tout cela estoit bon à dire à ceux qui ne sçavoient pas que le Duc de Savoye avoit &

laissoit vivre en paix des contrées & valées toutes entieres , où le peuple estoit de la Religion pretenduë reformée , & où il n'y avoit nul exercice de la Religion Catholique-Romaine.

Le Duc de Savoye aussi advertit le Pape , le Roy d'Espagne & tous les Princes & Republiques d'Italie, lesquels jugeoient que ceste entreprise pourroit troubler la longue paix qu'ils avoient entr'eux , *qu'il ne s'estoit assuré dudit Marquisat, que pour le repos de l'Italie, & de peur qu'aucun heretique s'en emparast* ; davantage qu'il avoit resolu d'assiéger Geneve. (qu'il appelloit la source de l'heresie) Le Pape & le Roy d'Espagne approuverent & louèrent ceste derniere entreprise , & mesme le Duc reçut incontinent du Prince de Parme, par le commandement du Roy d'Espagne, quinze compagnies de soldats , sous le pre-texte de les envoyer hyverner en Bresse & en Savoye.

Le Roy ayant sceu tout ce que dessus , jugea lors ceste invasion du Marquisat estre des intelligences des Princes de la Ligue , & qu'ils le vouloient despouiller devant qu'il eust envie de se coucher ; & ce principalement sur les responses du Duc de Savoye à Monsieur de Poigny , par lesquelles il supplioit Sa Majesté de conferer au Marquis de S. Sorlin le Gouvernement du Marquisat. Or le Marquis de S. Sorlin estoit frere de mere du



Duc de Guise; & avoit assisté à la prise du Marquisat de Salusse, comme estant cousin germain du Duc de Savoye, en la Cour duquel il estoit lors.

Sa Majesté eust bien voulu faire refoudre tous les François à la guerre estrangere, contre le Duc de Savoye, & pacifier la civile en son Royaume: c'estoit aussi le desir de toutes les ames purement Françoises, & qui ne respiroient que l'honneur de leur patrie & le service de leur Roy, lequel pensoit qu'il n'y auroit aucun en toute l'Assemblée des Estats qui ne suivist en cela sa volonté; mais il se trouva deceu. Tous les partisans de la Ligue qui estoient en l'Assemblée des Estats parlerent d'un mesme ton: *il faut premierement pourveoir, disoient-ils, aux entrailles du Royaume, & oster l'heresie qui les travaille; puis on chassera bien les estrangers qui auront entrepris sur les frontieres.* Le Duc de Guise dit au Roy: *qu'il devoit asseurer les François du fruit qu'ils s'estoient promis du serment de la Sainte Union & de la resolution des Estats, & que les Huguenots extirpez, qu'il seroit le premier prest à passer les monts pour faire rendre gorge au Duc de Savoye, si Sa Majesté luy en vouloit donner la commission.*

En somme chacun discouroit diversement de ceste surprise, & la pluspart fondoient leurs raisons plus sur l'apparence & le vraysemblable,

qu'en l'essence de la verité : pour ce qu'aux desseins secrets & intentions des Princes, tant plus l'on pense les entendre sur certaines conjectures, tant plus le succez de leurs desseins fait paroistre le contraire de ce que l'on en a pensé.

Le Duc de Savoye fait publier par tout, qu'il n'a pris le Marquisat que pour esviter les grands malheurs que le S. Siege & mesme toute l'Eglise Catholique en general, & particulierement tous ses Estats, eussent peu recevoir si les Huguenots se fussent emparez du Marquisat ; & qu'il estoit tout prest de le remettre entre les mains du Duc de Nemours, ou du Marquis de S. Sorlin, Princes de la maison de Savoye, & ses cousins nais en France & subjets du Roy ; sçavoir, à celui auquel Sa Majesté en voudroit conferer le Gouvernement ; & toutesfois le succez (ainsi que le Lecteur pourra voir dans mon Histoire de la Paix au 3 & 4 livre) monstre assez qu'il n'avoit envahy le Marquisat que pour s'en approprier.

La Ligue des Catholiques en France, pour la haine qu'elle portoit au Duc d'Espemon, & au sieur de la Valette son frere qui avoit esté pourveu du Gouvernement du Marquisat, desire que l'on tollere ceste surprise, & dit, que les raisons du Duc sont recevables, & qu'il faut que le Pape en soit l'arbitre, & qu'il accomode ce different, puis que le Duc offre remettre le Marquisat entre  
les

les mains de l'un des deux freres uterins de Monsieur de Guise, qui estoient Princes Catholiques. Voylà des propositions; mais les effects ont esté autres; car au mesme temps le Duc faisoit par tout le Marquisat, eslever les croix de Savoye en la place des fleurs de lys, changeoit les Officiers Royaux, & en faisoit sortir tous les François.

Le Roy d'Espagne d'autre costé reçut un grand contentement de n'avoir plus les François si prez de son Duché de Milan, & tenoit-on que les doublons qu'il avoit baillés audit Duc de Savoye son gendre, avoient gaigné les doubles canons de l'Arsenal, qu'avoient les Roys de France de là les monts.

La plus-part des Princes Italiens trouverent bon que le Duc de Savoye eust chassé les François de tout ce qui leur restoit en Italie; aucuns craignoient toutesfois la grandeur de ce Duc, à qui ceste invasion avoit fort haussé le courage; car les Princes d'ordinaire craignent quand leurs voisins s'agrandissent.

Enfin le Roy est contraint de se contenter d'envoyer vers le Pape luy dire ses plaintes contre le Duc de Savoye, & toutesfois il creut que la surprise du Marquisat estoit de l'advis des Princes de la Ligue.

Tous ceux qui ont escrit sur ce subject rapportent que deslors Sa Majesté se resolut de se



venger du Duc de Guise & des Princes de la Ligue, & qu'il pensa n'estre plus obligé d'observer ce qu'il leur avoit promis par l'Edict d'Union, puis que tout de nouveau encor, & contre tant de serments qu'ils avoient faits, ils continuoient leurs pratiques & ligue; & que Sa Majesté dissimula lors le courroux qu'elle avoit contre ledit Duc de Guise, & pensa qu'en continuant les Estats, tous les Deputez discerneroient de sa droicte intention d'avec les desseins dudit Duc & desdits Princes de la Ligue, & qu'ils luy conseilleroient de remedier à toutes les offenses qu'ils luy avoient faites, & à la Couronne de France, mais il ne luy succeda pas selon son opinion, ainsi que nous dirons cy-après. Voyons maintenant quelques-uns des progrez que fit l'armée de Monsieur de Nevers au bas Poictou.

Ceste armée estoit composée de François, Suisses & Italiens : les Seigneurs de la Chastre, de Laverdin, de Sagonne, de la Chastaigneraye, & autres Seigneurs, tous Capitaines de renom, accompagnerent Monsieur de Nevers, lequel ayant aussi un appareil suffisant pour une telle armée, alla droit assieger Mauleon; le sieur de Villiers estoit dedans pour le Roy de Navarre, lequel voyant tous les appareils prests pour battre ceste place, demanda à parlementer. Par le commandement de Monsieur de Nevers, le Sieur de

Miraumont accorda la capitulation avec le Capitaine Landebris, qui estoit fort de dedans Mauleon, à la charge qu'ils auroient la vie sauve, & sortiroient sans armes : nonobstant que la capitulation fut faite, presque tous les assiegez furent mis au fil de l'espée, par quelques troupes qui entrèrent par surprise dedans ceste place, fâchez que l'on donnoit une capitulation à des gens qui avoient plustost usé de temerité en attendant d'estre assiegez, que de hardiesse & prudence pour se deffendre; toutesfois les Sieurs de la Chastre, de Lavardin & de Miraumont, sauverent ce qu'ils en peurent, & les firent reconduire & passer la Seurre pour se retirer ez lieux plus proches de seure retraicte pour eux.

De Mauleon l'armé tira droict à Montagu : le Roy de Navarre avoit mis dedans le Sieur de Colombieres avec cinq compagnies d'infanterie du Regiment du Preau, & deux d'arquebusiers à cheval : par trois jours suivans que l'on fit les approches, ils s'escarmoucherent si bien les uns & les autres, que plusieurs braves Soldats & Capitaines de part & d'autre y moururent, & y en eut plusieurs de blesez : mais le canon arrivé qui pour la saison avoit demeuré plus que Monsieur de Nevers ne pensoit, l'on commença à battre ceste place. Les assiegez se doutans d'estre forcez, tiennent conseil pour demander composition : estans

sur ces termes, il naist une dispute entre ledit sieur de Colombieres, qui soustenoit qu'il failloit entrer en composition avec les assiegeans, & le sieur du Preau, qui soustenoit que l'on pouvoit soustenir ce siege, ayans munitions, vivres & gens assez pour conserver ceste place au Roy de Navarre, auquel ils avoient promis de la deffendre jusques à la mort : mais après plusieurs disputes, Colombieres executa son opinion, & fit sortir la Courbe, son Lieutenant, pour traicter la composition, qui luy fut accordée par Monsieur de Nevers, sçavoir, que tous les Soldats sortiroient avec leurs armes, mesches esteintes; les Gentils-hommes avec leurs armes & bagages, & qu'ils seroient conduits en lieu de seureté; ce que Monsieur de Nevers fit executer ainsi qu'il leur avoit promis, & les fit conduire jusques à S. Gemme. Mais Monsieur de Sagonne, qui conduisoit en l'armée la cavallerie legere avec une diligence passionnée, alla attaquer quelques-unes de ces compagnies, (& ce après que ceux qui avoient eu charge de les conduire jusques à Saint Gemme se furent retirez) lesquels il chargea, & les ayant desvalisez, il les envoya un baston blanc au poing. Quant au sieur de Colombieres, il demeura au service du Roy avec son Lieutenant, & quelques autres des siens.

Durant le siege de Montaignu, le Sieur du Plessis



Geste, qui commandoit dans la Ganache, se doutant que l'armée royale viendroit droit à luy pour l'en chasser, il fait avancer tout ce qu'il pense estre necessaire pour la fortification de ceste place : il envoya la Sabloniere vers le Roy de Navarre, qui estoit lors encor à la Rochelle, luy demander secours de munitions & de soldats : le Roy de Navarre luy envoya par mer deux compagnies de ses gardes, sous la conduite du Sieur d'Aubigny & de la Robiniere, avec des munitions, & par terre il luy envoya aussi le Baron de Vignoles, avec deux compagnies de gens-d'armes, & cinquante arquebusiers à cheval, dont estoit Capitaine le Sieur de Ruffigny. Ce secours arrivé, le sieur du Pleffis distribua judicieusement chaque Capitaine es lieux les plus importans. Le 16 de Decembre le Sieur de Sagonne, avec quelques compagnies d'hommes d'armes & d'arquebusiers à cheval, suivy des Regiments de la Chastaigneraye, de Brigneux & de Lestelle, en s'avançant pour recognoistre la Ganache, donna si vivement dans le bourg S. Leonard, qu'il s'en rendit le maistre, nonobstant toute la resistance du sieur de Vignoles, qui y perdit le Capitaine Ruffigny. Nous laisserons pour ceste heure le Duc de Nevers devant la Ganache, faire ses approches, pour ce qu'il ne commença à battre ceste place que le dernier jour de l'année; aussi que les exploits

qui y furent faits , & cé qui y advint , appartient d'estre dit en l'année suyvante. Voyons cependant ce qui se passe à Blois.

Le Roy se rejoüissoit des exploits de son armée de Poictou : mais tout à coup voicy les articles secrets forgez par le Conseil de la faction des Seize, dont ils avoientourny tous leurs partizans (ainsi qu'il a esté dit cy dessus) que l'on veut faire sortir effect : à quoy servira ceste Assemblée d'Estats, (disent les partizans de la Ligue) si les remedes pour restaurer la France que nous presentons en nos Cayers, ne sont publiez, ainsi que nous les resouldrons sans y rien changer? Ne savons-nous pas tous qu'aux Estats de l'an 1577, la France esperoit qu'il seroit pourveu sur toutes les Remonstrances qui y furent faites, & toutefois on n'en tira pas le fruit que l'on en auroit esperé, à cause de la longueur que le Conseil du Roy tint à en arrester une partie, sans rien ordonner sur la plus-part de nos plaintes? Le Conseil du Roy en pourra faire autant encor à présent : & par ainsi ceste presente assemblée d'Estats sera infructueuse aussi bien que celle de 77. C'est pourquoy il est très-necessaire que les remedes que nous proposons pour la restauration de l'estat, ne passent pas les longues délibérations du Conseil du Roy, & que ce qui sera resoult par l'Assemblée des Estats, soit incontinent publié. Ne sont-ce pas (disoient-

ils) les Estats qui ont donné aux Roys l'autorité & le pouvoir qu'ils ont? Pourquoi donc faut-il que ce que nous adviserons & arresterons en ceste Assemblée, soit controllé par le Conseil du Roy? Le Parlement d'Angleterre, les Estats de Suede, de Pologne, & tous les Estats des Royaumes voisins estant assemblez, ce qu'ils accordent & arrestent, leurs Roys sont subjets de le faire observer, sans y rien changer. Pourquoi les François n'auront-ils pareil privilege? Et quand bien il faudroit que nos Cayers fussent respondus & arrestez au Conseil Privé du Roy, il y devroit donc au moins assister un nombre de Deputez de chacun ordre.

Le Roy qui descouvre à quoy tendent ces raisons que l'on fait courir par les Chambres des Estats, & que l'on veut abbattre tout à fait l'autorité royale, & la faire tomber entre les mains de son peuple, & que pour ce faire on se vouloit prevaloir de l'exemple des Royaumes voisins; il fait, de l'avis de ses serviteurs, imprimer les Estats des Espagnes tenus à Toledé l'an 1559, & achevez l'an 1560, pour respondre & monstrier que les Espagnols mesme (encore que ce soit une nation du tout dissemblable aux François, lesquels ne cedent à aucuns subjects d'autres Royaumes en affection, respect & obeissance qu'ils ont envers leurs Roys hereditaires & legitimes succes-



seurs) faisoient leurs Remonstrances & leurs requestes en toute humilité, par les Deputez ou Procureurs desdits Estats, & qu'ils, ny aucun d'eux, n'assistent & ne sont appellez aux jugemens de leurs remonstrances ou requestes; & que le Roy, assisté des gens de son Conseil, faisoit ses responses sur chacun article, comme il voit, & cognoist estre expedient, au bien de son Royaume, son service & ses subjects.

Aussi tous ceux qui ont escrit de l'Estat de la France, disent, que tenir les Estats en France, n'est autre chose sinon, que le Roy communique avec ses subjects capables de ses plus grandes affaires, prend leur advis & Conseil, oit leurs plaintes & doleances, & leur pourvoit ainsi que de raison: & que le Roy seul (selon l'ancienne observance & coustume du Royaume) tient & convoque les Estats quand il voit en estre besoin, fait luy seul les loix & les interprete, dispose les finances & les employe où les affaires publiques le requierent; bref qu'il a toute puissance absoluë.

Les autres Roys & Princes estrangers se sont quelquefois esbays de ceste grande puissance des Roys de France. L'Emperer Charles V demandant au Roy François I combien valoit le revenu de quelques villes de France par où il avoit passé: *Ce que je veux*, dit le Roy: laquelle parole estant depuis rapportée à l'Empereur Maximilian qui

s'enquestoit en un devis particulier de la puissance & du revenu d'un Roy de France, ne pouvant bien discerner ceste puissance absoluë que l'on luy representoit, lascha ce traict, comme en gaussant : *Je trouve donc*, dit-il, *que le Roy de France est le Roy des bestes*. Cest Empereur se trompoit ; pour ce que les Roys de France ont si bien réglé & moderé par honnestes & raisonnables moyens leur puissance souveraine & monarchique, qu'un Roy quelque depravé qu'il pùst estre auroit honte de les transgresser. Et bien qu'ils ayent toute puissance absoluë, si font-ils bien peu de chose sans leur Conseil, auquel ils ont donné pouvoir de casser, rescinder & revoquer ce qu'ils auroient donné & accordé, qui ne seroit conforme aux Ordonnances faites par les Roys leurs predecesseurs. Ils ne sçauroient aussi estre tyrans, pour ce qu'ils sçavent que leurs fils ou le premier Prince de leur sang, doivent leur succeder. Au contraire des Empereurs esleus, lesquels pour maintenir l'Empire en leur maison, font de puissance absoluë beaucoup de choses souvent : & s'il est advenu que quelque Roy de France ait fait chose autrement qu'à poinct, il y a esté depuis donné par leurs successeurs remede convenable, & les mauvais Ministres (sans lesquels les Princes feroient à peine mauvaises choses,) ont esté punis, de sorte que ç'a esté un enseignement à ceux qui

font venus après , & une des causes principales de la longue durée de la Monarchie Françoisse.

La Ligue veut sapper ceste puissance souveraine, veut abbatre l'autorité royale, veut changer la forme anciennement gardée en la tenuë des Estats, veut que les Deputez jugent leurs propres Requestes & demandes : bref, suivant leurs memoires faits par le Conseil de la faction des Seize, ils veulent que les Estats ordonnent de la paix & de la guerre, & veulent declarer le premier Prince du sang de France incapable de toute succession, contre le vouloir & autorité du Roy.

Cependant que le Roy pense deffendre son authorité par la plume, la condamnation du Roy de Navarre se traictoit par toutes les trois Chambres, douze de chacune Chambre furent deputez vers Sa Majesté, pour luy faire entendre leur resolution, & luy dirent qu'ils avoient advisé que le Roy de Navarre seroit declaré heretique, Chef d'iceux, relaps, excommunié, indigne de toutes successions, Couronnes, Royautez & Gouvernements.

Le Roy leur respond qu'il trouveroit bon qu'on sommast le Roy de Navarre pour une derniere fois, de se reunir à l'Eglise Catholique, Apostolique-Romaine, & qu'ils advisassent si cela ne seroit pas bon. Ceste procedurè de sommer le Roy de Navarre fut mise en deliberation en toutes les



trois Chambres; & depuis Monsieur l'Archevesque d'Ambrun, accompagné comme auparavant de douze de chacune Chambre, alla dire au Roy que l'avis des Estats estoit de n'employer aucunes poursuittes pour fommer le Roy de Navarre: le Roy luy respondit, je me resoudray donc pour satisfaire à vos raisons.

La prise du Marquisat de Salusses; la proposition à ce que les Estats fussent resolutifs & non deliberatifs; la condamnation du Roy de Navarre demandée par les Deputez des Estats, & quelques autres incidents sur plusieurs Remonstrances & resolutions prises aux Chambres des Estats, tant sur le Reglement des Offices de Judicature & finances, que pour la vente & suppression d'iceux, fut attribuée au Duc de Guise; & mesme le Roy creut, comme plusieurs ont escrit, qu'il ne se faisoit aucunes remonstrances ny requestes que premierement elles n'eussent esté resoluës en un Conseil qui se tenoit au Cabinet dudit Duc par les principaux de la Ligue (qui avoient avec animosité brigné chacun en la Province d'où ils estoient, pour estre Deputez aux Estats, & qui dans chacune Chambre, poursuyvoient ce qu'ils avoient conclu au Conseil du Duc de Guise).

Toutes ces choses donc firent que le Roy eut un grand courroux contre le Duc de Guise; & sur plusieurs advertissements qui luy vindrent de

tous costez, qu'il y avoit une grande conspiration contre sa personne & son Estat, & principalement sur un billet qui luy fut envoyé, (comme pour un advis) par un des grands de son Royaume, contenant ces mots, *Mors Conradini, vita Caroli: Mors Caroli, vita Conradini*, il se delibera de s'asseurer du Duc de Guise.

Pour l'exécution de son dessein il fit tenir plusieurs Conseils de nuit en son Cabinet, & mesme le Duc de Guise reçut plusieurs advis de ses amys, que l'on entreprenoit de le faire mourir, & qu'il se gardast: ausquels advis il respondoit, seulement ce mot, *l'on n'oseroit*. Aussi tant de bruits avoient couru dez le commencement des Estats, tantost que l'on l'avoit voulu tuer allant à la chasse, tantost à un souper, tantost en un autre lieu, qu'il ne faisoit point d'estat de tous ces advis.

Le jour Saint Thomas, à ce que quelques-uns ont escrit, le Roy estant à S. Calais, qui est une Chapelle dedans le Chasteau où Sa Majesté entendoit vespres, le Duc de Guise qui l'y accompagnoit, se mit de genoux un peu plus haut dans la galerie & assez loin de Sa Majesté, & pendant vespres il leur un petit discours libre, fait sur l'Estat present de la France, qu'un François homme d'Estat estant en Hollande avoit envoyé à Juste Lipse: ce discours estoit imprimé: le Roy

avoit toujours l'œil sur le Duc & sur ses actions : au sortir de vespres le Roy luy dit, vous avez esté fort devotieux. Excusez moy Sire, dit le Duc, c'est un livret qu'un Huguenot a fait sur l'Estat de France, ô que c'est un plaifant compteur, je vous supplie Sire de le voir, & vous en jugerez. Le Roy luy dit, l'avez vous tout leu, ouy Sire, luy respond le Duc; mais dites moy, dit le Roy, est-ce un Huguenot qui l'a fait, ouy Sire, repliqua le Duc. Alors Sa Majesté luy dit, puisque c'est un Huguenot qui l'a fait je ne le veux pas voir.

Le Duc accompagna le Roy en sa Chambre, & de là au jardin, où ils tomberent sur plusieurs propos, entr'autres sur le desir que Sa Majesté avoit que l'on sommast encor une fois le Roy de Navarre; & sur la resolution des Estats, laquelle le Roy vouloit estre faite par son Conseil, ainsi que l'on avoit accoustumé en France: le Duc dit lors à Sa Majesté quelques paroles un peu trop hardies pour un subyet: Sa Majesté usant de sa prudence luy laissa continuer tout ce qu'il luy voulut dire; la fin de son discours fut, qu'il voyoit bien que les choses alloient de mal en pis, ce qui l'occasionnoit de supplier Sa Majesté de reprendre le pouvoir qu'il luy avoit donné, & luy permettre de se retirer. Le Roy feint de ne s'appercevoir de la hardiesse de ses paroles: & dit au Duc que Dieu luy feroit la grace de rendre à l'Assemblée



des Estats tout le contentement qu'elle sçauroit desirer.

Le Roy se retire en son Cabinet, & la porte fermée, il ne se peut tenir qu'il ne dist dez qu'il fut entré, quelques paroles de colere, puis ayant tout seul pensé à ce que le Duc de Guise luy venoit de dire, il jetta son petit chapeau qu'il portoit, puis peu apres revenu à soy, il se resolut à quelque peril qu'il en pust advenir de faire mourir le Duc de Guise.

Mais le Duc avoit un si bon amy au Cabinet, qu'il ne faillit de l'avertir incontinent de ce qu'il avoit veu faire au Roy, & que sans doute on delibereroit quelque chose contre luy.

L'on tient que l'Archevesque de Lyon en un Conseil tenu le lendemain chez le Duc ( où les principaux de la Ligue se trouverent, pour resoudre aux divers advis que l'on leur donnoit de ne demeurer plus longuement aux Estats ) luy dit, Monsieur, Monsieur, qui quitte la partie la perd.

Aussi tous les advis que l'on donnoit au Duc n'estoient que conjectures, car celuy qui l'avoit adverty que le Roy avoit de colere jetté son chapeau, n'en avoit pas sçeu au vray quelle en avoit esté l'occasion.

Or comme nous avons dit, depuis la prise du Marquisat, & dez que le Roy vit que les Princes

de la Ligue continuoient leurs intelligences & associations, il avoit resolu de s'asseurer du Duc de Guise, il avoit demandé conseil à plusieurs comme il s'y devoit comporter, aucuns luy conseillerent que l'emprisonnement estoit le plus seur: autres luy dirent, que *Morte la bestia, morto il veleno*: bref, il prit conseil de ceux qu'il sçavoit n'estre amis de la maison de Guise, lesquels ne faillirent à luy représenter tellement toutes les actions de ce Duc, qu'ils ne trouverent à luy dire que trop de crimes de leze-Majesté, pour luy estre fait son procès: mais sur tout, on luy disoit qu'il se devoit souvenir que l'an 84, il avoit fait tuer tous les Lyons, & bestes farouches qu'il faisoit nourrir au Louvre, pour avoir eu une vision qu'ils le devoroient, & entr'autres, qu'il se souvint qu'il luy avoit semblé avoir reçu plus de mal d'un Lyon le plus furieux de la troupe: que ceste vision ne se devoit point autrement expliquer, sinon que c'estoit la Ligue, qui depuis l'année 85, par la prise de ses armes vouloit abbatre son autorité royale: & que le jeune Lyon representoit le chef de la Ligue.

Quelques considerations & respects avoient retenu le Roy, d'exécuter ses conseils & sa volonté contre le Duc, jusques au susdit jour de Saint Thomas (ainsi que plusieurs ont escrit) & que la nuit de ceste journée, le Roy ayant fait venir en

son cabinet quelques uns en qui il se fioit il leur avoit dit, qu'il ne pouvoit plus souffrir les bravades que le Duc luy faisoit, leur recitant toutes les paroles qu'il avoit eues après Vespres avec luy, & comme le Duc l'avoit prié de lire le discours libre, qui estoit ( disoit-il ) luy vouloit monstrier en un tableau toutes les bravades qu'il luy avoit faites. Plus, que le Duc l'avoit aussi prié de luy permettre de se retirer des Estats: mais qu'il ne recognoissoit que trop à quel dessein il lui avoit dit cela, & de combien ceste retraite luy importeroit, laquelle il ne luy avoit demandée, sinon pour trouver subjet de quelque mescontentement: au reste qu'il estoit resolu de le faire mourir, & non pas de l'emprisonner: & qu'il n'estoit question que de resouldre le point de l'exécution.

Après plusieurs discours il fut resolu que l'exécution se feroit le Vendredy matin. Le lendemain de ceste resolution, le bruit court que le Roy vouloit aller à Nostre Dame de Clery prez Orleans, & mesme il commanda à Monsieur d'Antragues, Gouverneur d'Orleans de se tenir prest pour l'y accompagner, & qu'il partiroit le Vendredy après-disner.

La ville d'Orleans estoit une des villes données pour seureté par le 13<sup>e</sup> des articles secrets de l'Edict d'union, aux Princes & Seigneurs de la  
Ligue,



Ligue, dont ledit Sieur d'Antragues estoit Gouverneur: il s'estoit monsté fort zélé à ce party, & mesme il s'est veu des lettres de luy, où parlant du Duc de Guise il l'appeloit toujours *Nostre Grand*. C'estoit aussi le tiltre d'honneur duquel tous les Seigneurs de la Ligue honoroient leur chef: pareil à celui que font les subjets d'un Roy, quand ils l'appellent *Sa Majesté*: car le seul *Grand* du Royaume est *le Roy*; aussi ce mot de *Nostre Grand* augmenta fort le courroux que le Roy avoit contre le Duc, & en fut autant fasché, qu'il avoit esté de ce qu'aux barricades de Paris on avoit crié, *Vive Guise, Vive le Pilier de l'Eglise*. Du depuis donc l'Edict d'Union, le Duc de Guise ayant fait porter la parole audit Sieur d'Antragues, qu'il desiroit que Monsieur le Prince de Genville fust pourveu du gouvernement d'Orleans, & qu'il advisast quelle recompense il desiroit, d'Antragues qui ne vouloit ceder ce gouvernement qu'il renoit des bienfaits des Roys, & non du Duc de Guise, eut recours de regagner les bonnes graces de Sa Majesté, dont il s'estoit esloigné depuis l'an 85, ce qu'il fit durant les Estats de Blois: or le Roy par le moyen dudit Sieur d'Antragues, pensoit pourveoir à la seureté d'Orleans, (pour ce que ceste place est comme la citadelle de France; ce fut pourquoy il luy commanda expressement de se tenir prest pour partir

avec luy le lendemain au matin : il despescha auffi dez le Jeudy au soir en plusieurs endroits, où il estimoit estre de besoin pour la seureté des villes qu'il jugeoit estre les plus remplies des partizans de la Ligue : mais nous dirons l'an suivant comme les succez de ses desseins furent merueilleusement esloignez de son attente.

Tous ceux qui ont escrit comme le Duc de Guise fut tué, se discordent tous : l'auteur qui a compilé le Recueil des Memoires de la Ligue, & celui qui a escrit l'Histoire des cinq Roys, s'accordent à peu prez, & disent, que

Le 23 de Decembre, Messieurs les Cardinaux de Vendosme, de Guise & de Gondy, Monsieur le Duc de Guise, Messieurs les Mareschaux de Rets & d'Aumont, & autres Seigneurs viennent du matin pour tenir le Conseil en une Chambre proche de celle du Roy, ny ayant qu'une petite allée entre deux (pour ce que le Roy vouloit partir l'apresdisnée pour aller à Nostre-Dame de Clery). Le Duc de Guise voyant que le Conseil n'estoit encore commencé, voulut aller à la Chambre du Roy, & ayant passé le long de l'allée qui y conduisoit, entrant en la Chambre de Sa Majesté, il apperçeut le Sieur de Longnac qui estoit assis sur un coffre de bahu, les bras croisez, sans se bouger. De longue main il avoit soupçon que ledit Sieur de Longnac avoit entrepris de le tuër ; & estimant

qu'il estoit là pour l'attaquer, il luy voulut impetueusement courir sus, & mettant sa main sur son espée, la tira à demy : mais le Sieur de Longeac, & quelques autres luy voyans entreprendre un tel effort à la porte de la Chambre du Roy, le previndrent, & à l'instant le terrasserent & le despescherent à coups d'espées, sans luy donner loisir de gueres parler. Voylà l'opinion de ceux qui ont escrit ces Histoires imprimées à Geneve : mais l'opinion de la Ligue est toute contraire à celle-là; voicy ce qu'ils en firent publier au mesme temps.

Sur les sept heures du matin on envoya querir Monseigneur de Guise, pour venir au Conseil : un Maistre d'Hôtel du Roy alla querir Monsieur le Cardinal son frere sur les sept heures & demie, ( pour ce qu'il estoit logé hors du Chasteau; ) on les prie de se haster, disant que le Roy estoit pressé parce qu'il vouloit aller dîner à Clery : estant arrivé en la salle du Conseil, & y voyant le sieur de Larchant & tous ses Archers, il leur dit, c'est une chose extraordinaire que vous soyez icy, qu'y a-il ? Monseigneur, dit Larchant, ces pauvres gens m'ont prié de supplier le Conseil qu'ils demeurent icy jusques à la venuë de Sa Majesté, pour le supplier de les faire payer de leurs gages, & ce à cause que le Trésorier leur a dit qu'il n'y a pas un sol pour eux ; & toutesfois, ils sortent de



quartier dans quatre ou cinq jours ; & seront contraints si le Conseil n'y donne ordre , de vendre leurs chevaux pour vivre , & s'en retourner à pied chacun en sa maison. A quoy Monsieur de Guise luy respondit , je leur serviray & à vous , de tout mon pouvoir : puis s'en alla asseoir ; & incontinent se leva Monsieur Marcel Intendant des finances qui alla dire au sieur de Larchant & à ses Archers , qu'il y avoit une partie de douze cents escus que l'on leur avoit ordonnée. Larchant repliqua que cela estoit trop peu : sur ces propos , Monsieur de Guise qui estoit subjet à un mal de cœur , prist dedans ses chausses une petite boiste d'argent , pour y penser trouver quelques raisins , & n'y trouvant rien , demanda à S. Prix , valet de chambre de Sa Majesté , qu'il luy donnast quelques bagatelles du Roy. S. Prix luy alla querir quatre prunes de Brignoles , desquelles il en mangea une , & les trois autres , il les mist dedans sadite boiste. A mesme temps parce que l'œil de son honorable playe pleuroit , cherchant un mouchoir dans ses chausses , & ne le trouvant point , il dit , mes gens ne m'ont point baillé aujourd'hui mes necessitez : il pria Monsieur Hotman Tresorier de l'Espargne , de veoir à la porte , s'il y avoit un de ses pages ou quelqu'un des siens , & leur dire qu'ils luy allassent querir un mouchoir. Incontinent que Hotman fut sorty , S. Prix adverty

que Monsieur de Guise avoit besoin d'un mouchoir, luy en apporta un.

Sur les huit heures Monsieur de Revol, Secrétaire d'Estat, sortant du cabinet du Roy, vint dire à Monsieur de Guise, ( qui estoit assis au Conseil ) que le Roy le demandoit : aussitost il part, & estant entré dans la chambre où estoit le cabinet du Roy, tenant son chapeau d'une main, & levant la tapisserie de la porte du cabinet de l'autre, estant penché pour y entrer, ( pour ce que la porte estoit fort basse, ) à l'instant six des quarante-cinq ( qui estoient Gentils-hommes que le Roy avoit depuis quelque temps choisis pour estre auprès de sa personne ) avec poignards & grandes dagasses qu'ils avoient nuës sous leurs manteaux, le poignardèrent si foudain, qu'il n'eut loisir que de dire, mon Dieu ayez pitié de moy; & attirant d'une belle generosité, quelque pas en arriere dans la chambre ceux qui le tuoient, il alla tomber aux pieds du lit du Roy, où sans parler il rendit les derniers sourspirs & sanglots de la mort. Voylà ce que la Ligue publia de la mort de Monsieur de Guise. Voyons maintenant ce qu'en ont dit les estrangers.

Les Histoires des Italiens & Allemands, disent que le Roy Très-Chrestien, ou pour ce que le Duc de Guise avoit contraint le Roy de rompre les Edicts de Pacification en 85, ou pour ce qu'il luy

estoit advenu aux barricades de Paris, ou pour la surprise du Marquisat de Salusses, delibera de faire mourir le Duc de Guise, & que le 23 jour de Decembre de grand matin le Roy envoya querir quatre Conseillers qui luy estoient les plus confidens, & leur ouvrit son cœur, leur disant qu'il avoit resolu de faire mourir le Duc de Guise, pour plusieurs raisons qu'il leur declara : leur commandant luy donner conseil sur l'execution de sa proposition. Le premier des quatre, obeyssant à son commandement luy dit, qu'il ne doutoit point de tout ce que Sa Majesté disoit du Duc de Guise, mais que pour conserver l'honneur de Sa Majesté, & affin que la felonie du Duc ( de laquelle il ne doutoit ) fust plus cognüe de tout le monde, qu'il le falloit emprisonner en quelque place forte, cependant que l'on luy feroit faire & parfaire son procez par des Juges non suspects. Le second Conseiller approuva & loüa le conseil du premier : mais leurs conseils ne pleurent au Roy, qui leur dit, ne sçavez-vous pas la puissance que le Duc de Guise a en mon Royaume ? qui seront les Juges qui le voudront condamner à la mort selon ses demerites ? Plus, si on le met en prison, il n'y a nulle doute que cela fera occasion de très-grands troubles ; car tous les Princes de la Ligue, & tous leurs partisans se joindront & s'armeront pour l'en tirer dehors. L'obeissance qu'ils me doivent



ne les retiendra pas , puis que fans avoir receu aucun desplaisir de moy , ains une infinité de bienfaits auparavant & depuis mesme qu'ils ont fait leur Ligue , ils n'ont laissé de s'armer & conspirer contre ma vie , contre mon honneur , & contre ma Couronne , sous pretexte de la deffense de la Religion Catholique-Romaine. La journée des barricades où le peuple de Paris s'est eslevé si audacieusement contre moy , la defaite des Regiments François & Suisses de ma garde , le dessein qu'ils avoient de m'assiéger dans mon Louvre , & me retenir prisonnier , ne sont que trop d'exemples pour conjecturer que quand j'aurois fait mettre le Duc de Guise , & les principaux de son party prisonniers , il ne seroit en mon pouvoir de leur faire faire leur procez ; car par leurs pratiques & factions couvertes du zele de la Religion , ils ont si bien desbauché mon peuple , que je ne suis plus obey comme Roy , & je n'en porte plus que le tiltre. D'abondant je suis bien adverty qu'ils continuent leurs secrettes intelligences avec le Roy d'Espagne , qui les secourt de deniers. Qui peut douter aussi maintenant que la surprise du Marquisat faite par le Duc de Savoye ne soit de l'intelligence du Duc de Guise , pour faire tomber le Marquisat entre les mains de l'un de ses freres , de Nemours ou de S. Sorlin ? Ne voylà que trop de crimes de leze-Majesté , que trop de conspira-

tions descouvertes ? Il n'est de besoin à un Roy, pour chastier les auteurs de tels attentats, proceder par les voyes ordinaires de justice, qui ne sont ordonnées que pour tenir le simple peuple en son devoir : mais quand les grands d'un Royaume ont conspiré contre l'Estat, contre la vie & dignité de leur Roy, l'on n'a jamais regardé en ces cas-là, à y remedier par les loix & coustumes ordinaires du pays : car aux grands & dangereux maux, l'on recourt toujours aux plus prompts remedes. Je ne dois point douter aussi que les Princes mes voisins ne trouvent bonne l'exécution qui s'en fera, car chacun d'eux est assez adverty de l'estat miserable auquel la France se trouve maintenant reduite, laquelle est travaillée d'une part par les heretiques ; & de l'autre par l'ambition des Princes & Seigneurs de la Ligue des Catholiques : aussi ne dois-je point rendre compte à aucun Prince de mes actions ; & je crois qu'ils jugeront que j'auray justement usé de mon autorité royale, en chastiant mes sujets seditieux & rebelles. Après que Sa Majesté eust mis fin à son discours, les autres deux Conseillers loüans son intention, luy dirent que l'exécution donc en devoit estre prompte, & secrette quand le conseil en seroit pris : y ayant un très-grand peril à la dilayer, pour ce que la maison de Guise avoit un grand nombre de ses partisans en Cour & aux Estats,

qui pourroient descouvrir ce que l'on entreprenoit contr'eux. Alors le Roy trouva ce conseil bon, & ayant donné congé aux quatre Conseillers, il manda son Aumosnier pour se confesser, ( ainsi qu'il avoit coustume de faire tous les Vendredis, ) puis ayant fait appeller quelques-uns des quarante-cinq, & leur ayant dit sa volonté, il envoya querir par un Secretaire d'Estat, le Duc de Guise qui estoit au Conseil : mais qu'en venant parler à luy, & estant entré en l'antichambre, il vit incontinent en regardant derriere luy ( car il craignoit les embusches ) sortir de derriere la tapisserie un homme armé, qui venoit pour le tuër par derriere ; & que comme le Duc estoit d'un grand courage, & vaillant, se voyant en tel peril, il luy faulta au collar, & le jetta par terre, prest à le tuër, quand sept autres sortirent de derriere les mesmes tapisseries, qui l'entourerent, & où d'abordade un luy donna un tel coup d'espée sur la jambe qu'on le fit tomber par terre : puis incontinent à coups d'espées, de dagues & de pertuisanes, il fut reduit au terme de la mort, criant en vain à l'ayde l'on m'assassine. Voylà l'opinion des Allemands & Italiens touchant la mort du Duc de Guise.

Plusieurs aussi ont remarqué que le Duc de Guise avoit toujours esté ennemy de tous les favoris & mignons que le Roy avoit aymez & ad-



vancez depuis son advenement à la Couronne, & qu'il leur avoit fuscité une infinité de querelles, par des particuliers Gentils-hommes, ( jaloux de n'estre les premiers aux bonnes graces du Roy : ) que quelques-uns mesme de ses favoris avoient esté tuez en duël, autres d'une autre façon, plusieurs disgraciez par les plaintes qu'il trouvoit moyen de faire faire contr'eux ; & mesme depuis que le Duc d'Espernon s'estoit retiré en Angoulême, le Roy ayant pourveu de l'estat de premier Gentil-homme de sa Chambre le sieur de Loignac, que ce Seigneur avoit esté comme une butte où, par la persuation du Duc de Guise, tous les Princes de la Ligue avoient descoché leur envie. Le Chevalier d'Aumalle, peu auparavant la mort du Duc de Guise, s'en estoit retourné à Paris ; & devant qu'y aller il avoit dressé audit Seigneur de Loignac une querelle sur le sujet de quelques passions amoureuses, ( ce qui advient d'ordinaire entre jeunes Seigneurs. ) Loignac estoit hardy, homme adextre aux armes, & qui s'estoit desgagé de plusieurs duëls ; sa qualité de premier Gentil-homme de la Chambre du Roy, l'esgalloit mesme aux duëls avec les Grands estrangers, & les luy deffendoit avec ceux qui n'estoient de sa qualité. Ceste simulté donc & seminaire de querelle pour l'amour, fit juger à Loignac, que le Duc de Guise & les Princes de la

Ligue le vouloient oster de la bonne fortune que les bonnes graces du Roy luy donnerent. D'autre costé les quarante-cinq Gentils-hommes, que Sa Majesté avoit establis pour se tenir prez de sa personne, avec gages pour leur entretien honorable, par l'advis du Duc de Guise, devoient en la supplication que les Estats feroient au Roy de reformer sa maison, estre cassez, comme n'estant necessaires. Voylà de nouveaux ennemis pour le Duc de Guise, à aucuns desquels le Roy n'eut gueres de peine à persuader (après qu'il eut resolu de le faire tuër) d'executer sa volonté.

Sur les huit heures du matin Sa Majesté fit appeller le Duc de Guise pour venir parler à luy, il estoit alors au Conseil : arrivé dans la chambre où estoit le Cabinet du Roy, il se trouva si soudainement chargé par sept ou huit avec dagues & espées, qu'il n'eut nul loisir de se deffendre. Aussi tost qu'il fut mort, un tapissier qui estoit dans la mesme chambre, lequel destendoit la tapisserie pour aller apprester le logis du Roy à Clery, par commandement en mit une des pieces sur le corps mort du Duc.

Le trépignement & le bruit que firent ceux qui le tuèrent étant entendu par le Cardinal de Guise, & par l'Archevesque de Lyon, les fit sortir incontinent du Conseil pensant secourir le Duc : ils furent jusques à la porte, là où ils entendoient

encore ses derniers soupirs : aucuns des gardes Escossoises qui estoient là leur presenterent la pointe de leurs hallebardes , leur commandant de ne bouger , & de les suivre , ce qu'ils firent , & furent mis tous deux dans une petite chambre au-dessus de celle du Roy.

En mesme temps le Roy fit arrester tous les Princes de la Ligue qui estoient logez au Chasteau , chacun dans leurs chambres , & leur fit donner des gardes pour s'asseurer de leurs personnes , sçavoir , à Monsieur le Cardinal de Bourbon , à Madame de Nemours , & à son fils le Duc de Nemours , à Monsieur d'Elbœuf , & à Monsieur le Prince de Ginville qui , lors que l'on tuoit son pere , oyoit la Messe dans S. Calais , au sortir de laquelle il fut aussi arresté prisonnier.

A la mesme heure aussi furent pris Pericard Secretaire du Duc de Guise , avec tous ses papiers , dans lesquels on assure que le Roy trouva les plus secrets desseins du Duc. Le sieur de Hautefort fut aussi prins dans la chambre du Duc de Guise , & arresté prisonnier avec Bernardin premier valet de chambre dudit Duc.

Le Grand Prevost , par le commandement du Roy , sortit du Chasteau & alla à l'Hostel de la Ville en la chambre des Deputez du Tiers-Estat , se saisir du sieur de la Chappelle-Marteau , Prevost des Marchands de Paris , du President de Neuilly ,



de l'Eschevin Compan, (qui estoient les Deputez de la ville de Paris) & du Lieutenant d'Amiens, duquel nous avons desjà parlé cy-dessus, lesquels il emmena au Chasteau, & furent mis prisonniers en une chambre au-dessus de la garderobbe du Roy.

En mesme temps aussi le Roy fit arrester le Comte de Brissac, le sieur de Bois-Dauphin, & quelques Seigneurs des plus intimes du Duc de Guise.

Cependant que le Roy donne ordre à s'asseurer des plus remuans de la Ligue, les Princes & tous les Seigneurs de qualité, advertis qu'il y avoit du trouble dans la chambre du Roy, s'y rendent incontinent : mais Sa Majesté estant sortie de son cabinet, fit oster le corps du Duc de Guise, leur disant les causes qui l'avoient induit à le faire mourir, & adjousta ce mot, *voilà comme je puniray à l'advenir ceux qui ne me feront fidelles.*

Devant qu'aller à la Messe, il alla trouver la Royne sa mere, & luy declara ce qu'il avoit fait faire, de quoy l'on tient qu'elle fut de prime face esmeuë, & lui dit, avez-vous bien donné ordre à vos affaires : öüy, Madame, luy respondit-il : faites advertir donc, luy dit-elle, Monsieur le Legar de ce qui s'est passé, affin que Sa Sainteté fache premierement par luy vostre intention, & que ne soyez prevenu par vos ennemis.

Le Legat Morisini, ayant esté adverty de par le Roy de la mort du Duc de Guise, se trouva du commencement estonné, tant pour la familiarité qu'il avoit eüe avec le Duc, que pour avoir asseuré toute l'Italié de tous contraires evenemens à ceux qu'il voyoit : toutesfois il se para d'un visage sans apparence aucune de tristesse, & vint trouver le Roy au sortir de la Messe sur les onze heures, là où Sa Majesté luy dit les occasions particulieres qui l'avoient meu de faire mourir le Duc de Guise.

Toute la matinée les portes de la ville furent libres, il n'y eut que les portes du chasteau fermées, & l'on ne sortoit n'y entroit que par le guichet de la grande porte du chasteau, laquelle est hors de la ville, proche de la porte de costé : ceux du party du Duc de Guise, logez dans la ville furent incontinent advertis de sa mort, chacun d'eux pense à sa seureté ; ils presument que le Roy n'arresteroit son courroux sur le seul chef de la Ligue, ce qui fut cause que aucuns se retirerent & arriverent dez le soir à Orleans, & le lendemain à Paris, quelques Deputez mesme du Clergé affectionnez au Duc s'en allerent, & par hazard plus que par dessein, ils furent ramenez au Roy, qui seulement les reprint de leur opiniastrété, & leur laissa la liberté de s'en aller, ou de demeurer. Toutesfois quelques portes de la ville furent fer-

mées , plus par la volonté du peuple , que par commandement qu'ils en eussent : aussi toute ceste journée il ne fit que pleuvoir depuis la pointe du jour jusques au soir , que le vent se tourna tellement à la gelée , que la riviere de Loire fut glacée trois semaines durant.

Les hommes ne peuvent remettre d'un moment le temps de leur fin : le Roy avoit resolu de ne faire mourir que le Duc de Guise , pour ce qu'il estimoit qu'il estoit seul toute la Ligue , & que ceux de sa maison tous ensemble n'eussent sceu fournir à la moindre partie de ce qu'il entreprenoit : que luy mort , toute la Ligue estoit morte. Il avoit seulement resolu de tenir quelque temps prisonniers aucuns Princes & Seigneurs de la Ligue , affin de leur faire cognoistre la grandeur de leur faute. Mais voici qu'en un instant son dessein se change. Monsieur le Cardinal de Guise , d'un courage haut , ne put patienter , ny ne se put contenir , que par paroles bouillonnantes de colere il n'usast (en la captivité où il estoit) de menaces contre le Roy , lesquelles rapportées à Sa Majesté , les ennemis de la maison de Guise ne manquerent de luy représenter contre ce Prelat , beaucoup de ses actions passées , & luy dirent que depuis les barricades il s'estoit meslé de plusieurs choses peu convenables à l'ordre Ecclesiastique , que l'on l'avoit veu armé , accom-



pagné de 400 lances , qu'il avoit surprins des places ; qu'il avoit pris aussi les finances de Sa Majesté à Chasteau-Thierry & ailleurs, disant que ce qui estoit bon à prendre estoit bon à rendre ; & que quand on luy avoit remontré qu'il picquoit trop le Roy , il respondoit que Sa Majesté ne marchoit point, si elle n'estoit picquée à bon es-cient : aussi que sur la devise des armes du Roy , *Manet ultima cælo*, il avoit dit ces mots , *Binas qui dederat , unam aufert , altera nutat , ultima tonfori radenda ad claustra remansit* , & qu'il desiroit tenir la teste du Roy avec ses mains propres jusques à ce que le Barbier luy eust fait la couronne dans les Capucins.

La qualité de ce Prelat , de premier Pair d'Eglise en France, Archevêque de Reims, Cardinal & President de son ordre , retint la resolution du Roy , pour le faire mourir, jusques au lendemain matin , voulant voir s'il changeroit d'opinion , & ce , nonobstant tout ce que l'on luy eust dit de ce Prelat , mesme qu'il pouvoit succeder en la créance de son frere , & que les seules menaces qu'il faisoit en sa captivité , monstroient assez qu'il y avoit du danger à le laisser vivre ; bref il n'en voulut rien faire. Mais comme on lui eust dit le lendemain matin que ledit sieur Cardinal continuoit de le menacer , il dit qu'il n'en vouloit plus ouyr parler , & qu'on l'executast. Plusieurs  
refuserent.

refuserent de le tuer : quatre personnes entreprirent de le faire; un d'entr'eux monte en la chambre (où il estoit avec l'Archevesque de Lyon, & en laquelle ils avoient dormy jusques au matin, qu'estans resveillez, ne sçachans ce qu'on deliberoit de faire d'eux, ils s'estoient mis en prieres) & luy dit que le Roy vouloit parler à luy; s'estant levé, puis embrassé l'Archevesque, il sortit, mais il ne fut pas à quatre pas hors la porte de la chambre, qu'il fut tué à coups d'espées & de hallebardes; voylà ce qu'ont rapporté plusieurs Historiens sur la mort de ces deux freres, Princes du sang illustre de Lorraine : beaucoup d'autres particularitez en ont esté escrites selon les passions des auteurs, lesquelles meritent mieux d'estre teuës que dites, car mesme tous les ennemis de ces deux Princes, en parlant d'eux, n'ont sçeu faire leurs belles & rares vertus, principalement du Duc de Guise, qu'ils loüent d'avoir esté d'une grande prudence, couvrant avec sa sagesse les secrets de son ame, Prince digne du premier rang entre les Princes, beau, amiable de face, grand de courage, prompt à l'exécution de ses entreprises, fort advisé, & (comme recite l'auteur du discours libre) plus que tous les autres Princes & Seigneurs de la Ligue : tout le monde, dit-il, a veu cela par les effects, & je l'ay veu par ses escrits & de sa propre main en un affaire de grande

importance, où le plus grand des siens après luy, sans luy alloit faire une lourde faute. La deffense des villes de Poictiers & de Sens, assiegées par de si puissantes armées de Huguenots, les batailles & les exploits militaires où il s'est trouvé, & d'où il est fort à son honneur, ainsi qu'il est recité dans plusieurs Histoires, ont esté la cause que la plus-part des peuples de la France l'estimoient comme leur pere, & ont montré un tel ressentiment de sa mort, qu'en plusieurs endroits ils n'ont point crainct de s'eslever & de s'armer contre leur propre Roy, ainsi que nous dirons cy-après.

A l'heure mesme que l'on tuoit le Cardinal, le Roy estoit à la Messe, au sortir de laquelle il se resolut d'arrester son courroux en la mort de ces deux Princes; & comme le Baron de Lux, neveu de l'Archevesque de Lyon (pensant que l'on en deust faire autant à son oncle qu'au Cardinal) se fust venu jeter aux pieds de Sa Majesté, le suppliant de sauver la vie à son oncle; après quelques paroles que luy tint le Roy sur les desservices que luy avoit fait l'Archevesque, il luy dit, allez asseurer vostre oncle de sa vie, & qu'il n'aura d'autre mal que la prison: Messieurs de Brissac & de Bois-Dauphin furent aussi deslors mis en liberté, & tous les prisonniers furent asseurez de leur vie; aucuns desquels, peu après, furent renvoyez ez villes d'où ils estoient, pour appaiser les seditions qui y estoient esmuës.



Le Roy fit aussi entendre en toutes les Chambres de chaque ordre, que son intention estoit que les Estats fussent continuez, & qu'ils s'assurassent qu'en toutes choses il suivroit leurs raisonnables conseils; si bien que sur le soir tout fut à Blois aussi tranquille qu'il estoit auparavant: il avoit aussi fait diverses despêches par tout où il avoit pensé estre besoin: mais au contraire de son dessein, tous les Princes, Seigneurs & villes de la Ligue reçurent les nouvelles de ce qui s'estoit passé à Blois, premier que les serviteurs de Sa Majesté, qui estoient ausdites villes & en ses armées en fussent advertis; ce qui a esté noté pour un grand accident, & qui avoit esté une des principales causes de la revolte de tant de villes, & des maux & afflictions que les serviteurs de Sa Majesté y ont reçeus depuis; car les Seize de Paris, dez le soir de la veille de Noël, prirent les armes, se rendirent les Maistres & s'assurèrent de ceste grande ville, & en l'armée Monsieur de la Chastre en advertit Monsieur de Nevers. Sa Majesté aussi desiroit sur-tout de s'assurer d'Orleans, il avoit commandé (comme nous avons dit) au sieur d'Antragues de se tenir prest pour aller à Clery avec luy; dez que le Duc de Guise fut mort, il luy commanda d'aller en diligence à Orleans, & s'assurer de ceste place: d'Antragues s'y achemine, entre dans la citadelle, qui n'estoit

que le portail de la porte Bannier , où il met le plus de gens qu'il peut , esperant entrer dans la ville , & disposer les habitans à l'obeissance du Roy : mais le Sieur de Rossieux , qui estoit d'Orleans & serviteur du Duc de Mayenne , partit de Blois aussi tost que luy : il arriva dans la ville , comme d'Antragues entroit dans la citadelle , & fait deux affaires en un mesme temps qui luy reüssissent : l'une il advertit par un courier exprès Monsieur le Duc de Mayenne de la mort de ses freres , avant qu'aucun autre en eust reçu nouvelle à Lyon : l'autre , il fit faire assemblée en la maison de ville d'Orleans , & leur dit ce qui estoit advenu à Blois. Or depuis que le Duc de Guise eut envie d'avoir ce gouvernement pour son fils , & qu'il en fut refusé par le Sieur d'Antragues , il y avoit ( par le moyen des Seize de Paris ) practiqué force partizans , qui se liguèrent & s'entrecognurent par le moyen de certaines Confrairies du nom de Jesus qu'ils y establirent : plusieurs calomnies y avoient esté sous main publiées contre d'Antragues , pour le rendre odieux au peuple ; si qu'en la premiere assemblée de ville qu'ils tindrent ( sur la nouvelle que leur apporta Rossieux ) ils se resouldent de s'opposer contre d'Antragues qui estoit dans la citadelle , (& cependant qu'ils auroient nouvelles que feroient les Parisiens ) d'envoyer vers le Roy à Blois , le prier de leur donner un autre Gouverneur : leurs Deputez

arriverent à Blois le jour de Noël : introduits vers Sa Majesté, ils le supplient de faire abattre leur citadelle, pour plusieurs raisons qu'ils luy desduirent au long; mais ils eurent pour réponse du Roy, je veux que vous obeyssiez à d'Antragues, vostre Gouverneur, si vous ne le faites d'amitié, je vous le feray bien faire de force. Sur ceste réponse les Deputez s'en retournerent, & trouverent leur ville non-seulement en estat de se deffendre contre la citadelle, mais qui la tenoit comme assiegée, & les partisans de la Ligue resolus de secouër le joug de la puissance royale. Le Roy d'autre costé y envoya Monsieur le Marechal d'Aumont, avec les forces qu'il avoit auprès de luy : nous dirons l'an suivant ce qui en advint, & comme les meilleures & plus grandes villes de France se revolterent contre le Roy.

Cependant que toutes ces choses se faisoient, le Roy de Navarre depuis la closture de l'assemblée de ceux de son party, ( qui fut finie comme nous avons dit à la Rochelle le 17 Decembre ) s'en alla à Saint Jean d'Angely, où il donna le rendez vous à toutes ses troupes, avec intention d'exercer quelques entreprises qu'il avoit sur aucunes places d'importance, & par ce moyen faire divertir l'armée de Monsieur de Nevers, qui estoit au bas Poictou, d'où elle chassoit les Huguenots, & la faire venir au secours des Catholiques du haut Poictou &



de l'Angoumois : il fait en mesme temps courir le bruit qu'il vouloit assieger Coignac , mais son entreprise estoit sur Nyort , l'exécution de laquelle avoit esté plusieurs fois retardée , mais en ayant murement delibéré avec le sieur de Saint Gelais , qui avoit de longue main manié ceste pratique & reconnu la facilité ou difficulté de pouvoir prendre ceste place ) il se resolut d'en tenter promptement l'exécution.

Le Lundy vingt-sixiesme Decembre , il receut à son lever la nouvelle de l'accident de Messieurs le Cardinal & Duc de Guise : il deplore leur mort , & protesta qu'il en avoit un grand desplaisir pour ce qu'ils luy estoient parents ; & que la France les devoit regretter pour leur valeur : toutesfois qu'il avoit bien falu que le Roy eust eu de grandes occasions pour les avoir fait mourir. Dez le commencement de la prise de leurs armes , dit-il , j'avois toujours bien preveu & dit , que Messieurs de Guise n'estoient capables de remuer l'entreprise qu'ils avoient mise en leurs entendements , & en venir à fin , sans le peril de leurs vies.

Ceste nouvelle ne retarda pas son entreprise sur Nyort , ains le jour mesme il fit partir le sieur de Saint Gelais avec le sieur de Ranques , pour aller joindre sur le soir quatre cents arquebusiers , & cent gend'armes , conduits par les sieurs de Paravere , ou Parabelle , de Rambure & du Preau ,

auxquels il avoit commandé de se rendre en un carrefour prez le bourg Sainte Plassine : où estant tous arrivez , le sieur de Saint Gelais conduisit ceste troupe avec le plus grand silence qu'il put : le sieur de Ranques suivy de quelques-uns , se separa de la troupe , & alla descouvrir de tous costez , affin d'empescher qu'aucun ne donnast advertissement à ceux de Nyort , de ce qui se passoit à la campagne : approchez à une demie-lieuë de la ville , on fait mettre pied à terre à plusieurs , & là laisser leurs chevaux à la garde de leurs goujats : puis marchant à travers champs , jusques à un traict d'arc des murailles de Nyort , ils y deschargerent ( proche d'une vieille perriere ) les mulets qui portoient les eschelles & les petards. Les eschelles furent incontinent distribuées à ceux qui s'en devoient servir ; & les petards preparez & portez à un ject de pierre de la muraille , cependant que d'autres recognoissoient le fossé , & les lieux où on devoit planter les eschelles , & les portes où se devoient planter les petards.

La Lune qui n'estoit encore couchée , retarda assez long-temps le point de l'exécution , ce qui leur augmentoit fort la crainte d'estre descouverts : mais le silence qu'ils firent jusques à son coucher , & l'obscurité qu'elle fait d'ordinaire en se couchant , favorisa beaucoup les assaillans pour se desrober des yeux des sentinelles.

Cependant le sieur de Saint Gelais, avec ceux qui devoient faire jouer les petards, fit appliquer un petard contre la porte du ravelin qui couvroit la porte de Saint Gelais, laquelle estoit distante du lieu de l'escalade de cinquante pas, par laquelle il avoit esté resolu de faire entrer le plus de gens qu'on pourroit : mais comme on devaloit dans le fossé, ceux qui portoient les eschelles ne furent si-tost descendus dedans, que la sentinelle ne demanda fort serieusement, *qui-va-là ?* Les assaillans demurerent fermes sans bouger ny rien respondre ; & mesme entendirent que quelqu'un estoit fort du corps de garde qui estoit à la porte Saint Gelais, & avoit demandé à la sentinelle, *qui est-là ? que veux-tu ?* Ce n'est rien, dit la sentinelle, je pensois avoir entendu quelque bruit. Ce bruit appaisé, les assaillans s'avancerent contre les murailles, hautes de trente-six à quarante pieds, & y planterent leurs eschelles, distantes l'une de l'autre de trois ou quatre pas, lesquelles estoient emboëstées les unes dans les autres d'un artifice admirable : aussi-tost qu'elles furent plantées, ils monterent tous à la file sur les murailles, & les premiers montez ayant surprins la sentinelle, le tuèrent : le sieur du Preau suivy de cinquante, donna droict au corps de garde qui estoit à la porte, lequel il surprint & entourra si soudain, que dix ou douze pauvres gens qui y



faisoient la garde ( pour les riches qui estoient dans leurs lits ) par le silence qu'ils firent n'eurent point de mal. Un des soldats qui estoit monté , ou de peur de se voir dans une si grande ville , ou autrement , s'escria , au petard , au petard : à ceste voix l'on fait jouer le petard qui rompit la porte ; & à l'instant l'on en mit encore un autre contre le pont de la ville fait en bascule , qui ne fit tant d'effet que le premier , pour ce qu'il creva , & toutesfois il ouvrit en deux la porte de la ville , & ne fit ouverture au pont que pour passer un homme , encore falloit-il descendre par eschelles dans le fossé , & puis avec les mesmes eschelles remonter à l'ouverture du pont : cependant que les sieurs de Saint Gelais & Paravere entrent par ce trou dans la ville , ceux qui estoient montez par l'escalade se coulent ferrez le long de la ruë tirant vers la halle : le bruit des petards avoit donné l'alarme aux habitans , aucuns desquels pensans sortir furent repoulsez fermement dans leurs maisons , qui recognoissant que c'estoit une surprise , & oyans crier par tout , vive Navarre , vive Navarre , prirent l'effroy , & au commandement des assaillans ils mirent du feu aux fenestres , & par les ruës. Auprès de l'aumosnerie , le Lieutenant de la ville , & quelques habitans avec les Gardes de Monsieur de Malicorne ( qui estoit au chasteau ) s'allierent , & donnerent cou-

rageusement droict aux assaillans , qui toujours multiplioient & s'avançoient , lesquels ils repoulerent d'abordade : mais la blessure à mort du Lieutenant & de quelques autres firent perdre cœur aux habitans de Niort , & lors chacun pensa à se sauver . Tellement que les assaillans en moins de trois quarts d'heure entrèrent , vainquirent & demurerent maistres de Niort sans perte que de cinq ou six hommes. Des habitans il en fut tué vingt-cinq : les Capitaines firent paroistre en ceste execution , combien d'honneur & profit on tire de suivre l'ordre que l'on resout de tenir en telles entreprises ; & l'obeyssance que leur porterent leurs soldats ( de ne se mettre au pillage qu'à la pointe du jour , & après estre asseurez d'estre maistres de la place ) fut la cause qu'outre la prise de ceste ville , qui est la meilleure de tout le Poictou après la capitale qui est Poictiers , ils se faquirent de cinq canons de batterie portant demy pied & un doigt d'ouverture , montez & equipez de neuf , prests à mener en l'armée de Monsieur de Nevers , avec vingt milliers de pouldre : plus ils trouverent aussi dans cette ville deux Coulevrines fort longues que le susdit Lientenant avoit fait fondre ( ce disoit-il ) pour en saluër le Roy de Navarre , quand il approcheroit des murailles de Niort , avec trois autres moyennes coulevrines.

Le Roy de Navarre estant adverty que son des-

sein avoit reüssi, partit de S. Jean d'Angely, avec nombre de cavalerie, & se rendit le Jeudy ensui-  
vant dans Niort, où il receut à composition Mon-  
sieur de Malicorne, qui estoit encore dans le chas-  
teau de Niort, & luy permit d'en sortir avec tout  
son bagage : les bleds & autres munitions qui fu-  
rent trouvez dans ceste place, firent allegier à tous  
ceux du party du Roy de Navarre le dueil de la  
perte de Montaigu ; & haulserent tellement leur  
courage qu'ils crurent de pouvoir faire lever le  
siege à Monsieur de Nevers de devant la Ganache,  
ainsi que nous dirons au commencement de l'an  
1589.

J'ay fait cest Epitome ou petit Recueil de l'ori-  
gine de la Ligue des Catholiques en France, (de  
laquelle estoient plusieurs Princes, Seigneurs,  
Gentils-hommes, villes & communautez, au-  
quel j'ay mis leurs principaux exploicts & entre-  
prises depuis la prise de leurs armes en l'an 85,  
jusques à la fin de l'an 88 que le Roy fit tuër  
Monsieur le Duc de Guise, comme estant le chef  
de ceste Ligue ; & ay esté comme contraint d'am-  
plifier ce Recueil de plusieurs particularitez, plus  
que ne devoit estre un Epitome, affin de donner  
plus d'intelligence à beaucoup de matieres que  
nous traiterons dans les neuf années suivantes,  
touchant ce qui concernera la France. Regiomon-  
tanus Stoffler, Rantzovius, Nostradamus, Tu-



rellus, & autres Astrologues par leurs predictions & centuries, disoient qu'en l'an 1588, & années suivantes tous les Empires, & Royaumes, ( mais principalement la France ) seroient affligez de très-grandes guerres, & affermoient que si le monde n'abismoit, qu'au moins il y auroit de grands changements en tous les Estats souverains. Les Prodiges que l'on vit au Ciel en ceste année, & les Monstres nays contre l'ordre de la nature en plusieurs lieux, furent comme les messagers de tant de maux & de troubles, que nous dirons cy-après.



# HISTOIRE

## DE LA GUERRE

*SOUS LE REGNE DU TRES-CHRESTIEN ROY  
DE FRANCE ET DE NAVARRE HENRY IV.*

### LIVRE PREMIER.

QUAND Dieu lasche la bride à nos malheurs, 1589.  
& permet qu'ils nous attaquent, la prevoyance humaine semble estre inutile aux humains: le Roy avoit pourveu selon l'apparence, à ce que tous ses principaux Officiers & serviteurs ez principales villes de son Royaume ( lesquelles il pensoit estre à la devotion des Princes & seigneurs de la Ligue ) fussent advertis de la mort du Duc de Guise, affin qu'ils donnassent l'ordre requis pour maintenir le peuple en son obeyssance: mais soit ou par la negligence, ou par la malice des courriers ou autrement, il advint que tous les Princes & partizans de la Ligue furent advertis premierement ( aux villes où ils estoient ) de ce qui estoit advenu à Blois, que ne furent les Officiers & serviteurs du Roy: & principalement les Duc & Chevalier d'Aumalle, & le Conseil de la faction des Seize à Paris en receurent les premieres nouvelles, que Messieurs de la Cour de Parlement, & les autres Officiers Royaux, lesquels avoient déjà par re-

1589. monstres particulieres ramené plusieurs particuliers en leur devoir ; mais faute d'estre advertis les premiers, la faction des Seize prit les armes sans attendre aucun commandement, & le soir de la veille de Noël firent armer tout le peuple, s'assemblerent de tous les lieux forts de la ville, & mirent garnisons aux logis de tous ceux qu'ils pensèrent estre serviteurs du Roy, que vulgairement ils apeloient Politiques, & qui ont esté appelez depuis Catholiques Royaux, à la différence de Catholiques Liguez, qui se qualifierent du tiltre de Catholiques unis, ou de l'union.

Les Predicateurs de la faction des Seize, en leurs predications qu'ils firent le jour de Noël, inciterent tellement le peuple à la rebellion, que dez le lendemain, contre le gré de Messieurs de la Cour de Parlement, en une assemblée qu'ils firent en l'hostel de ville, ils esleurent Monsieur d'Aumalle pour Gouverneur de Paris : & en attendant que la Chapelle Marteau, prevost des Marchands, Compan & Cortteblanche, Eschevins, fussent de retour de Blois, ils esleurent Drouart Advocat, Crucé Procureur au Chastelet, & de Bordeaux Marchand, pour tenir leurs places, & gouverner l'hostel de ville avec Roland & Desprez, qui estoient les deux seuls Eschevins qui restoient pour lors à Paris. Cela fait ils resolurent d'arrester, & de faire arrester prisonniers par toutes les villes qui



tiendroient leur party, le plus de Catholiques <sup>1589.</sup>  
 Royaux qu'ils pourroient, sans aucune distinction  
 de sexe ny d'age: ils firent aussi une merveilleuse  
 diligence de faire advertir tous les Princes,  
 Seigneurs, provinces & villes qui avoient esté de  
 la Ligue du vivant du Duc de Guise, de la reso-  
 lution qu'ils avoient prise, de n'obeyr plus au Roy,  
 d'exterminer tous ceux qui le voudroient soustenir,  
 & de se maintenir ensemblement en bonne union  
 Catholique.

Madame de Guise peu auparavant la mort de  
 son mary, estoit partie de Blois pour venir faire  
 sa couche en son hostel à Paris: la ville en corps  
 l'alla asseurer de l'affection de tout le peuple envers  
 elle & ses enfans, & luy firent entendre le regret  
 qu'ils avoient de la mort de son mary: du depuis  
 mesme ils la supplierent que la ville en corps  
 eust cest honneur de tenir le posthume qu'il plairoit  
 à Dieu luy donner: en ses afflictions ceste Princesse  
 accepta les offres des Parisiens, & estant depuis  
 accouchée d'un fils, le Prevost des Marchands &  
 les Eschevins de la ville le porterent aux fonts,  
 & fust nommé Paris de Lorraine: le Baptisme  
 fust fait dans Saint Jean en Greve, où tous les  
 Colonels & Capitaines de la ville assisterent avec  
 des cierges en leurs mains: tant l'affection de ce  
 peuple estoit grande à la memoire du feu Duc de  
 Guise.

1589. Aucuns Predicateurs durant les festes de Noël faisoient à la fin de leurs sermons lever les mains au peuple & jurer de vivre & mourir pour la Sainte Union des Catholiques ( ainsi l'appeloient-ils : ) entr'autres, Gincestre preschant dans S. Berthelemy , adressa sa parole aux Presidents & Conseillers qui y estoient , & leur fit lever aussi la main par deux fois. Ceste hardiesse esmeut merueilleusement le peuple, qui se licentia depuis de faire d'eux-mesmes beaucoup de choses contre la raison : & empescha les Catholiques Royaux de rien entreprendre pour remettre la ville en l'obeissance du Roy.

Le conseil des Seize sous le nom de Messieurs de la ville de Paris , proposa une question à Messieurs les Docteurs de la Faculté de Theologie , sçavoir , *si le peuple de France pouvoit pas estre armé, & uny, lever argent, & contribuer à la defense de la religion Catholique Apostolique & Romaine, pour s'opposer aux efforts du Roy qui avoit violé la foy publique en la convocation des trois Estats.*

Aucuns Docteurs & Curez de Paris, entr'autres, Boucher, Prevost, Aubry, Bourgoïn, & Pigenat, qui estoient mesme de ce Conseil des Seize, & qui avoient esté les principaux inventeurs de ceste question, en baillerent eux-mesmes la conclusion le 7 Janvier avec quelques jeunes Docteurs, &  
par

par icelle ils asseurerent ( ainsi qu'ils l'avoient déjà <sup>1589.</sup> presché depuis le jour de Noël, ) *que le peuple estoit deslié & deslivré du Sacrement de fidelité & obeissance prestée au Roy, qu'il pouvoit licitement & en assurée conscience estre armé & uny, recueillir deniers, & contribuer pour la deffense & conservation de l'Eglise Catholique Romaine contre les efforts dudit Roy, & de ses adherents, puisqu'il avoit violé la foy publique, au prejudice de la religion Catholique, & de l'Edit de la sainte Union.*

Voylà une conclusion ( que les trois Estats de France assemblez n'eussent sceu donner, pour ce que le Royaume de France est successif & non eslectif ) qui fust arrestée, & publiée sans le consentement des bons & anciens Docteurs de la Faculté & Curez de la ville de Paris, & autres Ecclesiastiques qui y estoient; & mesme sans en avoir rien communiqué à Monsieur le Cardinal de Gondy, Evêque de Paris, ny à ses Grands-Vicaires, ce qu'ils devoient au moins faire, puisque c'estoit un fait de tel importance, & lequel on peut dire avoir esté la seule cause de tant de malheurs que nous dirons cy-après: pour ce que quand le Pape Sixte eust reçu ceste conclusion par les Deputez que luy envoyerent le Conseil general de l'Union, pensant que ce fust un advis de tous les Docteurs de la Faculté, & de tous les Ecclesiastiques de France, donna son monitoire contre le



1589. Roy, & fit beaucoup de choses, dont puis après il reconnut avoir esté surpris, ainsi qu'il sera dit cy-après. D'autre costé aussi ceste conclusion publiée fust cause de la revolte d'une infinité de villes, & que plusieurs familles se perdirent dans la confusion des guerres civiles.

Après que ceste conclusion fust publiée, ce ne fust plus dans Paris que placards attachez par tous les carrefours de la ville, pleins d'injures, & de villenies contre l'honneur du Roy; ils tournerent son nom en Anagramme & l'appeloient en chaire *vilain Herodes*: ils deffendoient de prier Dieu pour luy, pour ce disoient-ils qu'il estoit excommunié *ipso facto*, que l'on ne luy estoit plus sujet, & crioient tout haut en chaire *nous n'avons plus de Roy*: l'on faisoit faire aussi des processions de petits enfans avec des chandelles allumées, lesquelles ils esteignoient avec les pieds marchants dessus, crians, *le Roy est heretique & excommunié*. Par tout où ils trouvoient de ses portraits ils les deschiroient, rayoient son nom, ostoient les armes de Pologne jointes avec celles de France, aux lieux de la ville où on les avoit mises: les tombeaux & effigies de marbre des sieurs de Quelus, Saint Megrin & Maugiron que Sa Majesté avoit fait faire il y avoit jà plus de dix ans dans le chœur de l'Eglise saint Paul, furent rompus, cassez & du tout ostez, pour ce que

ces Seigneurs avoient esté autrefois des favoris <sup>1589.</sup> du Roy : le grand tableau des Augustins où Sa Majesté estoit peinte, ainsi qu'il faisoit les Chevaliers du S. Esprit fust effacé.

Tandis que le peuple fait toutes ces choses, le Duc d'Aumale & le Conseil des Seize se resolvent de se saisir des plus apparens de la Cour de Parlement ( ce qu'ils n'oserent faire si soudain : ) or ils avoient envoyé le President le Maistre vers le Roy à Blois, affin de le prier d'eslargir les Prevost des Marchands & Eschevins de Paris qu'il tenoit prisonniers, & qu'il les renvoyast : le Roy pensant que ce seroit le moyen d'appaiser ceste revolte, donna la liberté à Madame la Duchesse de Nemours, mere du feu Duc de Guise, & l'envoya à Paris avec la chargè d'exhorter les Princes ses enfans, ses parens, & tous autres à son obeyssance: il commanda aussi aux Eschevins Compau & Cor-teblanche de l'accompagner & appaiser le trouble de Paris ; & quant au President le Maistre il le fit porteur de la declaration qu'il avoit faite le dernier Decembre 1588, sur la mort des Ducs & Cardinal de Guise, affin de la faire verifier en la Cour de Parlement de Paris : dans ceste declaration le Roy disoit, qu'il avoit pardonné à aucuns de ses subjets, lesquels ne s'estans desmeus de leurs pernícieux desseins, avoient de nouveau conspiré contre luy & son autorité, dont il avoit esté contraint d'en

1589. faire la punition sur les seuls chefs & auteurs, & espargné leurs adherents & serviteurs, auxquels il avoit pardonné sous la promesse qu'ils luy avoient faite d'estre loyaux & fidelles à l'advenir, & de se departir de toutes Liges & pratiques hors & dedans le Royaume: plus, il commandoit aussi à tous ses sujets Catholiques d'observer son Edit de l'Union.

La Duchesse de Nemours, Compan, Cotteblanche, & le President le Maistre, arriverent à Paris peu après; mais nul d'eux ne retourna ny ne renvoya vers le Roy: & au contraire un Herault du Roy nommé d'Auvergne ayant porté ceste declaration de par Sa Majesté aux Eschevins de Paris, ils firent faire à ce Herault tant de tournoyemens & de mocqueries par le peuple, que revenu à Blois, il ne porta pas du depuis beaucoup de santé.

La resolution de se saisir des principaux du Parlement fut arrestée par le Duc d'Aumale & le Conseil des Seize, après avoir receu ceste declaration du Roy: or l'execution leur en sembloit difficile; mais Buffi le Clerc, l'un des Seize, (qui, comme nous avons dit dez les barricades de Paris, de simple Procureur avoit esté mis par le feu Duc de Guise, Capitaine dans la Bastille,) prend la charge d'executer leur dessein.

La Compagnie de Compan s'assembloit d'or-



dinaire dans la Cour du Palais le jour qu'elle 1589.  
 devoir être de porte, (qui fust le 16 de Janvier)  
 elle s'y assembla : les Presidens & Conseillers qui  
 entroient des derniers, voyant ceste compagnie en  
 armes à si haute heure, demandoient en entrant  
 dans la Cour, que faisoient là ces gens armez :  
 l'on leur disoit qu'on attendoit le dizénier qui  
 avoit les clefs de la porte, lequel estoit allé à  
 l'hostel de la ville : ceste responce les faisoit sans  
 soupçon monter au Palais; mais sur les huit heu-  
 res, Buffi entra dans la grand'Chambre dorée  
 l'espée au poing, suyvi des plus remuans des  
 Seize, armez de longues pistoles sous leurs man-  
 teaux, lequel s'adressa à Monsieur le premier  
 President qui estoit lors au Siege de Justice, &  
 lui dit qu'il avoit commandement de s'asseurer  
 de quelques Presidens & Conseillers de la Cour  
 dont il avoit le rôle, lesquels estoient accusez  
 d'estre vrayz partizans de Henry de Valois (ainsi  
 nommoit-il le Roy) & de vouloir entreprendre  
 contre la ville : tous les Conseillers estant assem-  
 blez dans la Grand-Chambre, voyant qu'en lisant  
 le rôle de ceux qu'il vouloit emmener, il avoit  
 nommé le premier President & les plus anciens  
 Presidens & Conseillers, ils luy dirent qu'ils vou-  
 loient tous les suivre; & s'estant levez marcherent  
 en corps deux à deux depuis le Palais jusques à  
 la Bastille au travers de la ville, où Buffi les mena

1585. prisonniers. Quelques-uns toutesfois des Conseillers (que les Seize estimoient estre de leur volonté & party) ainsi qu'on les menoit furent renvoyez en leurs maisons, & depuis avec le President Brisson, ils ont rendu le Parlement dans Paris. Ce spectacle de voir mener un si venerable & auguste Senat (comme en triomphe) fit mesme sortir les larmes des yeux à plusieurs notables bourgeois, qui preveurent bien deslors que cest orage causeroit la ruine des meilleures familles de leur ville. Les Seize au contraire, & le menu peuple se rejouissoient de cest emprisonnement, pour se voir hors de crainte d'être chastiez par le Parlement, des entreprises qu'ils faisoient journellement contre le Roy & son autorité, & principalement aussi de ce que toutes les Compagnies Souveraines & les Officiers Royaux, qui tenoient leurs sieges dans Paris, s'exerceroient dorénavant par personnes de leur faction, (ou qui dissimuleroient lors d'en estre) car il y en eut plusieurs qui approuverent la furie des Seize, pour éviter le pillage de leurs biens, & d'estre mis en prison dans la Bastille ou au Louvre.

Toutes les places & villes voisines de dix lieues à l'entour de Paris, se gouvernerent, & se rangerent à la devotion des Parisiens, excepté les Chasteaux de Vincennes & Meleun. Le Roy avoit fait faire dans le parc du bois de Vincennes,

autour de l'Eglise des Minimes, plusieurs bastimens & oratoires pleins de riches tableaux, d'ornemens d'Eglise, reliques, croix, saints, calices & chandeliers d'or, d'argent & de crystal, avec des armoires pleines de plusieurs habits d'escarlata, rouge & violette, de breviaires, d'heures & autres livres d'Eglise qu'il avoit fait imprimer; bref, c'estoit le lieu où il esperoit faire d'ordinaire sa solitude avec les Hieronimites ou Confreres de Nostre Dame de Vie-Saine, que l'on nomme Vincennes, lesquels faisoient le service dans la haute Eglise des Minimes. Or Madame d'Angoulesme avoit mis dans le chasteau du bois de Vincennes (qui estoit une des maisons que le Roy luy avoit donnez pour son appanage) un Capitaine Saint Martin, sur lequel toutes les menaces des Parisiens ne peurent avoir aucune puissance, & tint un an durant ce Chasteau (qui n'est distant de Paris que d'une bonne lieuë) contre tous leurs efforts, ainsi que nous dirons ci-après; mais au commencement de ceste année, aucuns Capitaines de la ville qui estoient des principaux de la faction des Seize, avec leurs compagnies, allerent comme pour sommer le Capitaine Saint Martin de se rendre de leur party, ou qu'ils assiegeroient le chasteau. Crucé y fut un des premiers, & suivy des plus factieux, ils allerent droit aux Minimes distans du Chasteau de Vincennes d'une



1589. demie lieuë, où la pillerie fut grande de tout ce qui appartenoit au Roy & aux Hieronimites. Les habits d'escarlate furent pillez, & en firent des hault-de-chausses & casques : le Saint Loys d'argent qui estoit dans l'oratoire du Roy, fut pris par aucuns, qui du depuis le firent fondre, & partirent entr'eux l'argent; mais les chandeliers d'argent qui estoient faits en forme de Satyres, d'une très-belle & très-riche façon, servirent à Gincestre pour subject de plusieurs discours, où il les monstroït au peuple & leur disoit que c'estoient les images des Diables que Henry de Valois adoroit, qui avoient esté trouvées à Vincennes : on en fit imprimer mesme un traicté où furent mis les pourtraicts de ces deux Satyres. Ce fut une grande calomnie, dont les Predicateurs de l'Union userent contre le Roy, & qui fut cause que le simple peuple des bourgades & villages s'anima & s'opiniastra sans jugement en sa rebellion contre luy. Mais les Parisiens après avoir sommé le Capitaine Saint Martin, & le trouvant résolu au service du Roy, n'ayant lors la commodité de battre ceste place, se resolurent de l'avoir par famine; tous les jours quelques compagnies sortoient de Paris qui levoient les autres de garde, & ainsi alloient à leur tour empescher que rien n'entraist dans le Chasteau, ce qu'ils continuèrent jusques à la journée de Senlis. Le degast fut grand

dans le Parc, lequel contient prez de quatre lieues <sup>1589.</sup>  
 de tour, enfermé de murailles, & dedans lequel  
 il y avoit un nombre infiny de daims, cerfs &  
 biches, (aussi estoit-ce le lieu où les Roys de  
 France, & principalement le Roy Charles VII,  
 faisoient leur demeure, & où ils prenoient un  
 grand plaisir) mais les assiegeans, d'une volonté  
 populaire, sans obeissance & sans consideration de  
 ce qu'ils faisoient, tirerent à coups d'arquebuzes  
 ces bestes, la plus-part desquelles venoient se  
 rendre blessées & mourir auprès du Chasteau, les  
 autres ils les poursuivoient & les prenoient, pour  
 ce qu'ils n'eussent sçeu sortir du bois à cause des  
 hautes murailles qui l'environnent, si bien qu'ils  
 firent depeupler tout ce Parc de bestes fauves :  
 du depuis mesme, ils ont abbatu & ruiné tous les  
 bois de ce parc, qui estoient les plus beaux pieds  
 d'arbres qui fussent en France, & l'ont rendu  
 comme une plate campagne. Ce sont des fructs  
 des guerres civiles.

Monsieur le Duc de Mayenne estoit à Lyon  
 lors que les Duc & Cardinal de Guise furent  
 tuez à Blois, il en receut les nouvelles, (ainsi  
 que plusieurs ont escrit) premier que ceux qu'y  
 avoit envoyé le Roy pour s'asseurer de sa personne  
 y fussent arrivez : ceste nouvelle luy fit incont-  
 nent tenir conseil avec ses plus confidens, de ce  
 qu'il devoit faire. Il luy fut conseillé qu'il devoit

1589. s'en aller & s'asseurer des principales villes de son gouvernement de Bourgogne, où en seureté il pourroit recevoir les advis & nouvelles des autres Princes ses parens, & des Seigneurs & villes de la Ligue, sur lesquels il se refoudroit de ce qu'il feroit : suyvant ce conseil il partit de Lyon le lendemain de Noël, il passa à Mafcon, & se rendit dans Châlons, où il s'assura de la citadelle, & y mit incontinent gens à sa devorion : de là il passa à Beaune, puis il alla à Dijon où le Chasteau renoit pour luy, & mit garnison dans celuy de Talent, & tint par ce moyen Messieurs du Parlement de Dijon & la ville sous sa puissance, & presque toute la Bourgongne ; je dis presque, pour ce qu'il y eut beaucoup de grands Seigneurs de ceste Province qui ne voulurent suyvre son party, lesquels se fortifierent dans leurs Chasteaux & maisons, & du depuis se rendirent vers l'Auxois, maistres des villes de Semur & Flavigny pour le service du Roy, où les principaux Presidents & Conseillers du Parlement de Dijon, & autres Officiers Royaux se retirerent.

Le Duc de Mayenne reçeut à Dijon les lettres & advis de l'estat des Parisiens, que luy envoyerent le Conseil des Seize, ils le prioient de venir en leur ville, & l'asséuroient de se remettre à la discretion de sa conduite; d'autre costé le Roy luy manda un Gentil-homme exprès avec lettres, par



lesquelles il l'asseuroit d'arrester la punition des choses passées à la mort de ses freres, qu'il avoit fait mourir pour s'exempter du danger de sa vie, dont mesme il l'avoit adverry; & que pour luy & les siens, il desiroit les maintenir en ses bonnes graces : mais la douleur qu'avoit le Duc de la mort de ses freres, & la mesfiance qu'il eut des promesses du Roy, le firent resouldre à prendre les armes : il asseura par lettres le Conseil des Seize de Paris, qu'il se rendroit incontinent avec le plus de forces qu'il pourroit vers eux, & que beaucoup de ses amis luy avoient mandé qu'ils se viendroient joindre à luy, avec lesquels il esperoit bien-tost de se mettre en campagne.

Tous les Gouverneurs des villes de Picardie & Champagne, qui estoient entrez dans la Ligue dez auparavant & depuis l'an 85, si-tost qu'ils eurent esté advertis par le Conseil des Seize de la mort du Duc de Guise, se rendirent maistres de leurs places, & suivant leurs advis ils s'asseurerent de tous les Officiers du Roy qu'ils penserent luy estre fidelles serviteurs : plusieurs Abbez, Prieurs & Prestres mesme furent emprisonnez. Les Duchesses de Longue-ville & Monsieur le Comte de Saint Pol, furent aussi arrestez prisonniers dans Amiens : bref, tous les Catholiques Royaux furent fort affligez en ces deux Provinces; mais Châlons en Champagne, qui du vivant du Duc de Guise

1589. estoit sa principale retraicte (comme la premiere ville de son gouvernement) du seul mouvement des habitans (qui chasserent le sieur de Rosne qui y commandoit pour le feu Duc de Guise) se tindrent fermes au service du Roy, ce qui advint en ceste façon : Oudineau, l'un des Seize, ayant esté envoyé à Châlons pour advertir ledit sieur de Rosne des nouvelles de ce qui estoit advenu à Blois, y arrivant de nuit & ne pouvant entrer en la ville & rendre ses lettres au Gouverneur, pria les sentinelles de luy aller dire que Monsieur de Guise avoit esté tué à Blois; les sentinelles au lieu d'en advertir le Gouverneur, l'allerent dire aux Eschevins, qui sur le champ tindrent assemblée de ville, s'armerent & allerent porter audit sieur de Rosne, la nouvelle de la mort de Monsieur de Guise, & luy dirent que puis que son maistre estoit mort, que sa charge estoit expirée, le prians de sortir de la ville presentement : le Sieur de Rosne esbahy, les prie de le laisser encor ce jour dans la ville pour donner ordre à quelques siennes affaires; mais ils luy repliquerent, il faut Monsieur, que vous sortiez tout à ceste heure, ce qu'ils le contraignirent faire, & par ce moyen asseurerent leur ville pour le Roy, laquelle fut toujours depuis un lieu de retraicte pour tous les Catholiques Royaux de la Champagne.

Le Sieur de Rosne, se voyant ainsi osté du gou-

vernement de ceste place, en advertit Monsieur <sup>1589</sup> de Mayenne qui estoit à Dijon, lequel le 8 Janvier, luy envoya pouvoir & commission tant à luy qu'au Sieur de Saint Pol, pour commander ensemblement ez provinces de Champagne & de Brie, y faire levée de gens de guerre, se saisir de ceux qui se voudroient opposer aux Catholiques, prendre les deniers qui estoient aux receptes generales, pour les employer à la tuition desdits pays, ou autrement, ainsi qu'ils jugeroient estre necessaire: & enjoit à tous Magistrats, Maires, & Eschevins de leur obeyr. Pareilles commissions furent aussi envoyées par ledit Sieur Duc en diverses provinces, aux Seigneurs de la Ligue.

Le Duc de Mayenne avec le plus de ses amys qu'il put assembler partit de Dijon, pour venir à Paris, il arriva à Troyes où il fust receu par les habitans avec tous les honneurs qu'ils peurent s'imaginer de luy faire: par tout où il passoit on luy ouvroit les portes, nouvelles troupes & nouvelles forces se joignoient tous les jours à luy, & comme a disertement escrit un Poëte de nostre temps;

*Le frere des deux morts, à qui parmy les larmes  
La crainte & la douleur ont fait prendre les armes,  
Tient la campagne ouverte, & comme aux pieds des monts  
Ou parmy des costaux destranchez en vallons,  
Plus le flot d'un torrent s'esloigne de sa source*



1589. *Plus il enfle son onde & fait bruire sa course,  
S'enrichissant toujours de quelques flots nouveaux  
Que luy traine en passant le ravage des eaux :  
Ainsi plus il s'avance en battant la campagne,  
Plus s'accroist tous les jours le hot qui l'accompagne,  
D'hommes que le desir d'un public changement,  
Ou leur propre courroux luy donne incessamment.  
Ce courroux, ce desir, luy font ouvrir les portes,  
Des bourgs & des chasteaux, & des villes plus fortes.*

Aussi le Duc de Mayenne se voyant des forces & des troupes gaillardes pour faire quelque exploit, devant que d'aller à Paris, se resolut d'aller à Orleans & s'asseurer de Sens en passant : ce qu'il executa cependant que le Roy estoit à Blois, à se travailler avec son Conseil pour resoudre les Cayers que les Estats luy avoient presentez, & à faire les obseques funebres de la Royne sa mere, laquelle mourut au Chateau de Blois le 5 Janvier de ceste presente année.

Ceste Royne fust fort regretée par le Roy son fils, qui luy fit faire ses funerailles dans l'Eglise S. Sauveur de Blois, le plus royalement qu'il put lors, & y mit son corps en depost, jusques à ce qu'il auroit la commodité de le faire apporter au tombeau qu'elle avoit fait faire à S. Denis en France prez le Roy Henry II. son mary : aux ceremonies le Roy y assista vestu de violet, & la Royne sa femme vestuë de tanné. Les crieurs en ceste ce-

remonie qui allerent par la ville commander de <sup>1589</sup>  
 prier Dieu pour son ame, la qualifierent femme  
 de Roy, mere de trois Roys & de deux Roynes.  
 Elle mourut au temps que la France avoit plus de  
 besoin d'elle qu'elle n'avoit point eu, car comme  
 dit le Sieur de Bertaut au discours funebre qu'il a  
 fait sur sa mort, elle estoit

. . . . . *L'Oracle de nos jours*

*En qui seule vivoit l'art d'enchanter l'orage ,  
 Par les charmes divins qu'un esprit doux & sage  
 Porte dans sa parole ex publiques traittez  
 Où l'on veut , en flatant les esprits irritez  
 Monstrer une prudence ex grands faits exercée ,  
 Et de deux ennemis estre le caducée.*

Aussi depuis la mort du Roy Henry II. son  
 mary, l'inimitié qu'il y eut entre les Grands pour  
 estre Maistres de la Cour, & gouverner la France  
 pendant le jeune aage des Roys ses enfans, avec  
 la division des François touchant la Religion, les  
 uns tenans l'ancienne Catholique Apostolique &  
 Romaine, les autres favorisans la nouvelle pre-  
 tendue reformée, travaillerent beaucoup le grand  
 esprit de ceste Roynes, tant pour l'interest & la  
 conservation de l'estat de ses enfans que du sien  
 en particulier; & toutesfois elle sceut si dextre-  
 ment se conduire, faisant semblant de favoriser  
 tantost Messieurs les Princes du sang, tantost Mes-

1589. sieurs de Guise, tantost Monsieur le Connestable de Montmorency & l'Admiral de Colligny son neveu, qu'elle rendit ses enfans majeurs,

*Preservant quatre fois de ruine assurée  
L'Empire des François à sa fin conjurée.*

En la Harangue que le Roy fit au commencement de l'Assemblée des Estats, le 16 Octobre 1588, il dit de ceste Royne sa mere, qu'elle avoit tant de fois conservé l'Estat de la France, qu'elle ne devoit pas seulement avoir le nom de mere de Roy, mais aussi de mere de l'Estat & du Royaume. L'autheur du Traité des causes & raisons de la prise des armes au commencement de ceste année 1589, rapporte les quatre principales fois qu'elle a sauvé le Roy & l'estat contre les entreprises d'aucuns Grands, tant de la Religion Catholique-Romaine, que contre les desseins des Huguenots: des grands qui estoient Catholiques il dir,

Qu'ils n'eurent pas plutoft mis le pied à la Cour & pris une autorité très-grande sur Anthoine, Roy de Navarre, ( pour l'esperance voire assurance qu'ils luy faisoient donner par D. Francisco d'Alava, Ambassadeur du Roy d'Espagne, que l'on luy rendroit son Royaume de Navarre ) qu'ils resolurent leur estre plus necessaire d'esloigner la Royne Mere d'avec le Roy Charles IX son fils ) parce qu'ils la recognoissoient pour Princeesse magnanime



gnanime & sage, laquelle ne permettroit jamais <sup>1589.</sup> qu'ils prinsent l'autorité qu'ils desiroient sur le Roy) parce qu'ils ne pouvoient justement ny honnestement trouver occasion propre pour l'en esloigner, ils mirent en avant qu'elle favorisoit les sectaires de Calvin, & que tant qu'elle seroit auprès du Roy, il n'y auroit jamais esperance de pouvoir venir à bout d'oster l'herésie ny les fauteurs d'icelle de la France: ce qu'ils resolurent faire, mais craignant que le Pape ne le trouvast mauvais, ils le communiquerent au Nonce de Sa Sainteté (qui depuis a esté appelé le Cardinal de S. Croix) la veille seulement de leur entreprise: lequel sitost qu'il eust ouy un si enorme & pernicieux dessein, en advertit par un petit biller la Royne mere du Roy, qui estoit logée au Louvre. A quoy elle mit promptement un tel ordre, qu'elle rompit ceste entreprise. Elle usa lots de sa prudence, & ne dit mot de ce dessein, que vers la minuit que tout le monde fust couché & le Chasteau fermé: à laquelle heure elle envoya querir Monsieur de Brezé Capitaine des gardes, Gentil-homme sage & fidelle à son Roy, auquel elle descouvrit son intention, luy commandant d'advertir toutes les gardes qu'il pourroit avoir de se rendre à la porte du Chasteau à la pointe du jour, pour accompagner le Roy: ce qui fust executé fort secretement & à point nommé. La Royne mere fait esveiller & lever le Roy dez

1589. le point du jour, sous pretexte de l'emmener au bois de Vincennes courir les daims, ce qu'il fit si soudainement qu'ayant esté à la Messe il partit à Soleil levant en temps d'esté : de sorte que ceste nouvelle ne parvint aux oreilles des entrepreneurs que Sa Majesté ne fust déjà à cheval sur les remparts de la ville de Paris, par où la Royne sa mere luy avoit fait prendre le chemin pour aller à Vincennes, affin qu'il ne passast prez de l'Hostel de ville en Greve, où l'Assemblée generale se devoit faire le matin, tant pour y resoudre en public que la Royne devoit estre esloigné de son fils, que pour executer ceste resolution à l'heure mesme, & de là aller en armes se saisir de la personne du Roy. Aucuns des entrepreneurs vindrent rencontrer Leurs Majestez sur les remparts, mais elles avoient une bonne troupe bien preparée de s'opposer à tous ceux qui les voudroient retenir, ils tascherent de faire retarder Leurs Majestez; la Royne n'y voulut condescendre, non pas seulement s'arrester l'espace d'une parenostre, de peur qu'ils ne la vinssent attaquer par les chemins: ainsi elle passa outre & se jetta dans le bois de Vincennes: deslors elle pourveut tellement à ses affaires qu'elle ne se voulut plus reduire à tel danger: Voylà pour la premiere fois.

La seconde ést, retournez que les entrepreneurs furent en leurs logis, ils resolurent, puis qu'ils

n'avoient peu executer leur entreprise, de tenter 1589.  
 une autre voye, & de tuër ceste Royne jusques  
 entre les bras du Roy son fils. Elle fut de tout cela  
 advertie par Anthoine, Roy de Navarre, qui l'alla  
 trouver a Monceaux, lequel s'étoit trouvé à ce  
 conseil, où il avoit promis faire ouvrir une porte par  
 laquelle les conspirateurs entreroient pour effectuër  
 leur intention. Mais ensemblement ils recogneu-  
 rent que les entrepreneurs ne s'attaquoient à elle  
 pour s'arrester en si beau chemin, ains qu'après sa  
 mort ils luy en feroient autant pour se servir du  
 Roy à usurper la France durant son bas aage.  
 Ainsi tous deux pout sauver l'estat, s'en allerent à  
 Meaux, trois lieuës distant de Monceaux, pour  
 faire paroistre que ceste conspiration estoit esven-  
 tée : de quoy les Entrepreneurs furent extreme-  
 ment marris. L'ambition guidoit bien telles per-  
 sonnes à faire un acte si inhumain, que de vou-  
 loir tuër une veufve, mere d'un orfelin, lesquels  
 Dieu nous a recommandez, & se saisir de la per-  
 sonne de leur Roy ; toutesfois cela se faisoit sous  
 pretexte de Religion par ceux qui s'estimoient  
 grands Catholiques. Voyons à leur tour ce que  
 firent les Huguenots, car après qu'en la premiere  
 guerre civile la plus grande part de ces entrepre-  
 neurs furent morts, la Royne-Mere avec le Car-  
 dinal de Bourbon gouvernerent la France fort  
 paisiblement : elle fit voyager le Roy son fils par



1589. toutes les Provinces de son Royaume, & enfin l'amena à l'Assemblée de Moulins l'an 1565, où furent faites plusieurs belles Ordonnances pour le reglement & police de tous Estats. L'autorité commençoit à estre renduë au Roy Charles IX, & par conséquent diminuée à tous les chefs des partis, & specialement aux Huguenots. Or voicy la troisieme entreprise, & la premiere faite par les Huguenots, rapportée audit Traicté en ces termes :

Cependant les Huguenots prevoyant que leur autorité diminuoit au lieu qu'ils desiroient l'augmenter, se resolurent de s'adresser à la personne du Roy, de la Royne sa mere, & de Monseigneur son frere, & pour ce attirerent un nommé le May, grand voleur, pour les tuër tous trois, en quelque occasion plus commode qu'il seroit advisé. Laquelle finalement fut prise un soir que la Royne avoit mené le Roy soupper en sa maison des Tuilleries (qu'elle a fait bastir au faubourg Saint Honoré de Paris) pour s'en retourner coucher à Saint Maur : parce que Leurs Majestez avoient accoustumé d'aller dans un coche toujours au galop, & n'avoir auprès d'eux qu'une demie-douzaine d'Archers mal montez ; car chacun prenoit le devant pour ne harasser les chevaux : le coup se devoit faire proche l'Hostel de Ville de Paris en Greve : cuydant que Leurs Majestez y deussent passer :

mais comme Dieu ne voulut permettre tel assassinat, il permit qu'un des chevaux d'un autre coche ( qui s'en retournoit dans la ville par la porte neufve du Louvre ) mist le pied de devant en la fente qui est entre le pont-levis & le portail ; & tombast, en sorte qu'il ne peut desgager son pied qu'on ne l'eust deferré : lequel retardement fut cause que Leurs Majestez prindrent l'autre chemin de la porte Saint Honoré, & allerent gagner la porte Saint Anthoine par d'autres petites ruës à main gauche de la ruë Saint Anthoine, par laquelle la Roïne ne vouloit passer ( pour y avoir esté le feu Roy son mary blessé d'un coup de lance dont il mourut ) & en ce faisant Leurs Majestez eviterent tel danger, qui fut par après descouvert, & ledit le May mis prisonnier & depuis executé à mort, lequel en accusa plusieurs : mais Leurs Majestez craignant d'enfoncer si avant ceste affaire qu'il en fust nommé d'autres de plus grande qualité, lesquels pour s'évader fussent cause de nouveaux troubles, firent donner audit le May juges propres pour l'effet qu'ils desiroient, auxquels feu Monsieur Seguier presidoit. Voylà la troisieme.

Pour la quatrieme il rapporte ce qui s'ensuit ; après que l'on eust veu ceste entreprise faillie on en dressa une autre sur l'occasion d'une chasse que Carrouge de Brie, Huguenot, & grand chasseur devoit attirer prez de Valery où le Roy devoit

1585. aller : mais l'entreprise descouverte , le Roy n'y voulut aller ; ce qui fascha beaucoup les auteurs de l'entreprise , & leur donna occasion d'en dresser une autre , laquelle eust esté mise en execution en la ville de Meaux la veille S. Michel 1567, si le Roy & la Royne sa mere eussent encore retardé deux heures pour se retirer en seureté dans la ville de Paris : comme ils firent par la sagesse de ladite Royne , & la dexterité des Capitaines des gardes , avec ce que les six mille Suisses firent à l'escorte de Sa Majesté contre les forces de cheval huguenotes qui rodoient perpetuellement tout le long du chemin autour du Roy ; n'ayant lors grande troupe de Noblesse à sa fuite , à cause de la saison que chacun s'estoit retiré en sa maison pour faire vendanges.

Voilà quatre entreprises que l'auteur de ce traité rapporte , lesquelles ayant esté empeschées de venir à effet par la prudence & bonne conduite de ceste Royne , elle en a esté très-dignement appelée mere de nos Roys , & de l'Estat.

L'ordre aussi qu'elle mit durant sa Regence en France depuis la mort du Roy Charles IX , jusques à ce que le Roy Henry III fust revenu de Pologne , faisant esvanouir les diverses entreprises qu'eurent les plus grands de la France , ( ainsi que plusieurs Historiens ont rapporté ) est un digne témoignage , qu'en ce temps-là elle sauva la cou-



ronne, du changement qu'ils avoient resolu d'en faire; & toutesfois elle n'a esté exempte de la calomnie & mēdisance de quelques escrivains, de qui les escrits (indignes d'estre leus) ont esté imprimez à Geneve, sans nom d'auteur & d'imprimeur. Or pour ce que ce n'est le subject de mon Histoire de verifier les calomnies qu'ils ont escrites de ceste Royne, si est-ce que j'en verifiray icy une pour ce que c'est la plus grande qu'ils ont jamais inventée contre cette Royne, laquelle fera aysement conjecturer de la qualité des autres. *La Royne-Mere, disent-ils, a recours à Maistre René son empoisonneur à gaiges, qui en vendant ses parfums & colets parfumez à la Royne de Navarre, trouva moyen de l'empoisonner, de telle sorte qu'à peu de là elle en mourut. L'Histoire des cinq Roys dit, aucuns ont assuré qu'elle fust empoisonnée par l'odeur de quelques gands parfumez. Mais affin d'oster toute opinion de cela, elle fust ouverte avec toute diligence & curiosité par plusieurs doctes Medecins & Chirurgiens experts, qui luy trouverent toutes les parties nobles fort belles & entieres, hors mis les poulmons interessez du costé droit, où s'estoit engendrée une dureté extraordinaire, & un aposteme assez gros: mais qu'ils jugerent tous avoir esté (quant aux hommes) la cause de sa mort. On ne leur commanda point d'ouvrir le cerveau, où le grand mal estoit, au moyen de quoy*

1589. *ils ne peurent donner advis, que sur ce qui leur apparoissoit.*

Voicy que les uns nomment le nom de l'empoisonneur, & disent que la Royne de Navarre ( mere du Roy Très-Chrestien Henry IV, à present regnant ) fut par luy empoisonnée, avec des colets perfumez, les autres, avec des gands : ils sont d'accord qu'elle fut ouverte, après sa mort, mais qu'à cause de la subtilité du poison qui avoit du nez monté au cerveau, l'on ne voulut luy ouvrir la teste affin qu'on ne cogneust la cause du mal ; que de menteries, que d'impostures ?

Aucuns Officiers domestiques de ceste Royne sont encor en vie, qui sont mesme de la Religion prétenduë reformée, & estoient lors qu'elle fut ouverte par le Chirurgien Desneux, avec Monsieur Gaillart, Medecin ordinaire de ceste Royne, lesquels Officiers sçavent assez que ces Doctes Medecin & Chirurgien recogneurent ( à l'ouverture du corps de ceste Royne ) que l'aposteme engendré dans ses poulmons, & lequel s'y estoit crevé, avoit esté la seule cause de sa mort : & mesme que Caillart leur dit, Messieurs vous sçavez tous le commandement que m'a plusieurs fois fait la Royne nostre bonne Maistresse, que si je me trouvois prez d'elle à l'heure de sa mort, que je ne fisse faute de lui faire ouvrir le cerveau pour veoir d'où luy procedoit ceste des-

mangeaïson qu'elle avoit d'ordinaire au sommet <sup>1589.</sup> de la teste, affin que si Monsieur le Prince son fils, & Madame la Princesse sa fille, se sentoient de ce mal, qu'on y peust donner remede en sçachant l'occasion. Aussi-tost Desneux luy scia le test, & virent tous que ceste demangeaïson luy procedoit de certaines petites bubes pleines d'eau qui s'engendroient entre le test & la taye du cerveau, sur laquelle elles se respandoient & luy causoient ceste demangeaïson. Puis ayans tous fort curieusement regardé, Desneux leur dit, Messieurs, si Sa Majesté estoit morte pour avoir fleuré ou senty quelque chose d'empoisonné vous en verriez les marques à la taye du cerveau, mais la voilà aussi belle que l'on sçauroit desirer. Si elle estoit morte pour avoir mangé du poison, il paroistroit à l'orifice de l'estomach : rien n'y paroist : il n'y a point donc d'autre occasion de sa mort, que l'aposteme de ses poulmons. J'ay esté contraint de dire ce que dessus, & sortir du fil de mon Histoire, pour monstrier le mensonge evident de ceux qui ont fait publier une telle calomnie contre la Royne Catherine de Medicis, & laisser juger au Lecteur si aux autres calomnies & impostures qu'ils ont mis dans leurs livres, il y peut avoir de la verité.

Dez que le Roy Henry III fut revenu de Pologne, les guerres civiles recommencerent en



1589. France, & ne finirent du tout qu'en l'an 1581, les Edits, les Traictez & les Conferences auxquels cette Roïne s'employa pour les appaiser, sont escrits dans plusieurs Histoires qui ont esté faites de ces tems là, & principalement la peine qu'elle print pour accorder ses enfans, sçavoir, le Roy & Monsieur le Duc d'Alançon son frere : elle fit aussi un voyage à Nerac, pour conferer avec le Roy de Navarre, auquel elle fit si bien que le 5<sup>e</sup> Edit de Paix fut fait. Mais sur tout est digne de louange le desir qu'elle avoit que les François allassent porter la guerre aux pays estrangers, pour ce qu'elle avoit cognu par experience, que s'ils n'estoient employez hors du Royaume, ils s'entreferoient la guerre. La crainte qu'elle eut de revoir ses deux enfans animez entr'eux, & le desir qu'elle avoit de se venger du Roy d'Espagne, à cause qu'il s'estoit emparé du Royaume de Portugal, contre ce qu'il avoit juré & passé compromis, comme avoient fait aussi tous ceux qui pensoient avoir droit audit Royaume, d'une part ; avec les Estats de Portugal d'autre ; lesquels avoient ordonné qu'un chacun des pretendans envoyassent leurs Ambassadeurs desduire, monstrier & declarer leur droit, affin qu'ils adjugeassent la Couronne à celui auquel elle appartiendroit : mais cependant que les pretendans s'amusoient à verifier leurs droits, l'Espagnol s'empara de tout

le Royaume au prejudice de tous les pretendans, <sup>1589.</sup>  
 & principalement de ladite Royne, qui faschée  
 de ceste ruse Espagnole fir dresser une puissante  
 armée navalle sous la conduite du sieur de Strossy,  
 pour tascher par les armes, de recouvrer le droit  
 qu'elle avoit en Portugal : & d'autre costé en  
 mesme temps pratiqua son fils, Monsieur frere du  
 Roy ; pour empescher l'Espagnol en Flandres,  
 affin que son armée navalle fist quelque bon effect  
 en Portugal : les entreprises de ceste Royne ne  
 reüssirent selon son intention, & toutesfois son  
 desseïn fust loüé des François, comme aussi  
 estoit-il loüable.

Le droit qu'elle pretendoit au Portugal luy  
 venoit à cause de Madame Magdelaine de la  
 Tour sa mere, unique fille & heritiere des  
 maisons des Comtes de Bologne sur la mer, &  
 des Comtes d'Auvergne, voicy la raison de ses  
 pretensions. Magdelaine de la Tour sa mere estoit  
 fille de Jean de la Tour, auquel le Roy Loys XI  
 bailla le Comté de Lauraguais, & le permuta  
 avec le Comté de Boulogne, dont depuis ladite  
 Royne Catherine, & sadite mere ne se nom-  
 merent plus Comtesses de Bologne, mais bien  
 d'Auvergne & de Lauraguais, desquelles Comtez  
 ils ont jouy jusques à leurs decez. Ce Jean de la  
 Tour, fut fils de Bertrand III, Comte de Bologne,  
 qui fut fils de Bertrand II, qui eut pour pere

1589. Bertrand I, & pour mere Marie de Bologne, fille de Geofroy de Bologne qui estoit fils de Robert III, Comte de Bologne & d'Auvergne, fils de Robert II, fils de Robert I, fils unique de Mathilde de Boulogne, premiere femme d'Alphonse, troisieme de ce nom, Roy de Portugal.

Les Jurisconsultes qui escrivirent pour son droit & pretentions sur le Royaume de Portugal, ( contre le Roy Philippe d'Espagne, D. Antonio de Portugal, la Duchesse de Bragance, le Prince de Parme, & les autres y pretendans droit ), disoient, que ledit Roy Alphonse III, n'estant encor qu'infant de Portugal, estant à la Cour du Roy Saint Loys, espousa premierement ladite Mathilde de Bologne, duquel mariage ledit Robert premier estoit yssu : mais que le Roy Sanxi de Portugal estant decedé, ledit Alphonse succedant à la Couronne de Portugal, ( ladite Mathilde estant lors en France ) il se maria avec une seconde femme, fille bastarde du Roy de Castille, dont il eut un fils qui s'appella Denis, lequel usurpa le Royame sur Robert Comte de Bologne, fils de sa premiere femme, lequel Royaume ledit Denis & ses successeurs ont usurpé, jusques à Henry dernier mort Roy & Cardinal.

Que cela ne fust vray, ils le prouvoient par l'excommunication fulminée contre ledit Alphonse par le Pape Alexandre IV, & par Urbain IV,



son successeur, qui en confirma & reitera l'in-<sup>1589</sup>terdiction. Partant que Denis qui s'estoit emparé du Royame de Portugal n'estoit que bastard, & que tous ceux qui estoient descendus de luy ny avoient aucun droit, au prejudice des successeurs de la maison de Bologne, qui n'avoient peu poursuivre leur juste querelle, pour l'inegalité qui estoit en puissance, entr'eux & les detenteurs, jusques en l'an 1582, que Dieu avoit reservé ladite Royne Catherinte de Medicis, vraye & seule heritiere dudit Robert, Comte de Bologne, a qui appartenoit la Couronne de Portugal. Voilà ce qui en fut publié alors, qui sert aussi en cest endroit pour monstrier la ligne maternelle de ceste Royne : car pour l'estoc paternel elle estoit fille de Laurens de Medicis, Duc d'Urbin, & niepce des Papes Leon X & Clement VII. La généalogie de laquelle maison de Medicis nous avons descrite dans nostre Histoire de la Paix, en traictant des fiançailles du Roy tres-Chrestien Henry IV, avec la Royne Marie de Medicis Princesse de Florence.

Peu apres que l'armée navale de la Royne-mere conduite par Monsieur de Strossy, fust deffaicte en allant en Portugal, Monsieur frere du Roy revint aussi des Pays-bas, & mourut en l'an 1584, à Chasteauthierry, sur l'esperance qu'il avoit de retourner encor en Flandres, ainsi que

1589. nous avons dit, Mais l'an 1585, (comme plusieurs ont escrit) Philippe II, Roy d'Espagne traicta de nouveau par ses Agents avec les Princes & Seigneurs de la Ligue des Catholiques en France, & les fit armer en ce temps contre le Roy, & par ce moyen il gagna aucuns Princes & Seigneurs de ce Royaume, pour oster le moyen aux François de s'opposer aux entreprises d'Espagne. La grande quantité de milliers de doubles pistolets qu'il fournit lors aux Princes de la Ligue fust ce qui fit commencer les dernieres guerres civiles qui ont duré treize ans.

Durant les quatre premieres années desquelles la sollicitude que ceste Royne prit (sous le bon plaisir du Roy) pour pacifier les troubles, tantost avec Monsieur de Guise, tantost avec le Roy de Navarre, tescmoin le voyage qu'elle fit en Poictou & la Conference qu'elle eut avec luy à S. Bris, monstrent assez l'affection qu'elle avoit à la paix de ce Royaume; & que ceux-là se sont trompez qui ont escrit d'elle, que pour maintenir son auctorité elle broüilloit toujours quelque chose en France, ou s'entendoit avec ceux qui les broüilloient: que c'estoit sa coustume d'opposer les uns aux autres, pour commander cependant en ses desordres & divisions; les grands aux grands, les Princes aux Princes, & ses enfans mesme à ses enfans. Et toutesfois ils sont contraincts de con-

fesser, que si elle n'eust pourveu sagement lors que <sup>1589.</sup>  
 le Roy estoit encore en Pologne, les remuements  
 eussent esté tels en France qu'à son retour on luy  
 eust empesché l'entrée. Ces escrivains donc doivent  
 seulement accuser la désobeissance des Grands en-  
 vers le Roy, & les factions & diversitez de Reli-  
 gion, qui ont causé nos malheureuses guerres  
 civiles. C'est pourquoy je diray suivant le proverbe  
 commun, *comme nous avons vescu en ce monde,*  
*de mesme est nostre mort*, que la maladie de ceste  
 Roïne, ses dernieres paroles, & sa mort, mon-  
 trent que comme durant sa vie elle a toujours tra-  
 vaillé pour la conservation de la Couronne à celuy  
 de ses enfans qui en estoit le legitime Roy, &  
 pour la paix de la France; de mesme approchant  
 de sa mort, & ayant fait son testament en la pre-  
 sence du Roy, elle luy dit, *je vous laisse pour*  
*dernieres paroles, lesquelles je vous prie avoir en*  
*memoire pour le bien de vostre Estat, que vous ai-*  
*miez les Princes de votre sang, & que vous les te-*  
*niez toujours auprès de vous; & principalement le*  
*Roy de Navarre: je les ay toujours trouvez fidelles*  
*à la Couronne, estant les seuls qui ont interest à la*  
*succession de vostre Royaume. Souvenez-vous que si*  
*vous voulez rendre la paix qui est si necessaire à la*  
*France, qu'il faut que vous accordiez la liberté de*  
*conscience à vos sujets: ayant observé que les*  
*Allemands & plusieurs Princes souverains de mon*



1589. *temps, n'ont jamais peu pacifier avec les armes les troubles qu'ils ont eus en leurs pays pour la Religion.* Voylà les dernières paroles de ceste Royne, qui de sa plus tendre jeunesse a esté attaquée par les ennemis de la maison de Medecis, dont Dieu l'a délivrée comme par un miracle (ainsi que mesme les Historiens Italiens ont rapporté.) Le Pape Clement VII, qui l'amena en France, ne pouvoit même croire la bonne fortune de sa niepçe, jusques à ce qu'il en eust luy-mesme fait la bénédiction nuptiale d'elle & de Henry, deuxième fils du Roy François premier : mais ceste bonne fortune pensa luy tourner le dos à cause de sa sterilité qui dura prez. de quinze ans, dont aucuns de ses ennemis estoient deliberez de la faire repudier : mais les Princesses du sang, & principalement la Royne Marguerite de Navarre, sœur du grand Roy François, l'empeschèrent, & y pourveurent sagement : aussi Dieu exauça leurs prieres, & eut du depuis de très-beaux Princes, ce qui fit rendre muets tous ses ennemis.

Elle a fait faire aussi plusieurs beaux bastiments, qui decorent la ville de Paris, sçavoir, les Tuilleries & l'Hostel de la Royne, où elle entretenoit plusieurs architectes, sculpteurs, maçons & ouvriers : elle a fait bastir aussi la maison de la Royne à Chaliot, laquelle on appelle maintenant la maison de Grandmont : ses maisons de Saint Maur,

Maur, Mouffaux & Chenonceau, ont esté aussi <sup>1589.</sup> merveilleusement enrichies & embellies de son temps, de bastiments, sculptures, peintures, jardins, & fontaines. Mais sur tout elle est digne de louange, pour avoir fait rechercher par tous les pays estranges tous les anciens livres manuscrits en toutes sortes de langues, desquels elle a fait augmenter & honorer la Bibliotheque royale, qui en cela est aujourd'huy la plus belle du monde, pour la quantité des livres qui y sont, lesquels ne se peuvent trouver en autre part. Bref nous pouvons dire que ceste Royne, durant la minorité des Roys ses enfans a regné comme une vraye Royne-Mere des Roys, & ne peut la France que luy demeurer redevable, & obligée à sa memoire : aussi l'a-t-elle regrettée en Assemblée d'Estats, & aucuns François en particulier, pour les malheurs qui ont affligé leur patrie neuf années durant depuis sa mort, lesquels malheurs, si elle eust vescu sans doute eussent esté plustost appeidez par sa prudence, pour raccommoder les affaires des Parisiens envers le Roy son fils.

Au mesme temps que le menu peuple de Paris (desireux aux spectacles, regardoit mener en prison, par les principaux de la faction des Seize, Messieurs les Presidents & Conseillers du Parlement, & aucuns Ecclesiastiques, & Officiers royaux, les uns à la Bastille, les autres au Louvre,

1589. le Roy estoit à Blois; & en ceste mesme journée, il entendit les plaintes des Deputez des trois Ordres, & escouta leurs Remonstrances, Monsieur l'Archevesque de Bourges, President en la Chambre du Clergé, fit une docte Remonstrance sur les miseres & calamitez continuées depuis vingt-huit ans au Royaume de France, il toucha les causes d'icelles, & sur chascun desordre, il proposa le remede qui seroit convenable d'y apporter, ainsi que le Lecteur curieux le peut voir dans sa Remonstrance, laquelle a esté depuis imprimée & publiée: comme aussi celles que firent Monsieur le Comte de Brissac, au nom de la Noblesse, & Monsieur l'Advocat Bernard, pour le Tiers-Estat: les Cayers des trois Estats furent présentés à Sa Majesté qui promit de les examiner, & faire resoudre en bref par son Conseil: luy-mesme y vacqua en personne, mais sur les bruits divers de l'amas de gens de guerre que faisoit le Duc de Mayenné, il voulut mettre en secreté les prisonniers qu'il tenoit à Blois; & pour ce que le Chasteau n'estoit qu'une maison de plaisance, il les mena luy-mesme au Chasteau d'Amboise, & les donna tous en garde au sieur du Gast, l'un des Capitaines du Regiment de ses Gardes Françoises, qu'il fit Gouverneur de ceste place: mais la mesme matinée qu'il partit pour les y mener, Monsieur le Duc de Nemours s'es-



chappa en habit desguisé , & trouva moyen de se <sup>1589.</sup>  
sauver à Paris : le Roy ne fut que trois jours en  
ce voyage , d'où il retourna à Blois , & y pensant  
continuër l'examen & resolution des Cayers , les  
Deputez en corps d'Estats le supplierent de les  
congedier , & luy dirent qu'ils ne pouvoient at-  
tendre davantage , à cause des grands remuëments  
qui se faisoient en leurs Provinces ; Sa Majesté  
leur donna congé , ne les voulant retenir contre  
leur volonté : ainsi les Estats furent clos , dont le  
mandement fut envoyé par toutes les Provinces ,  
avec un Edict pour le rabais du quart des tailles ,  
& lettres pour asseurer le peuple de la bonne inten-  
tion du Roy.

Le devoir du vray Officier domestique d'un  
Souverain consiste de participer à l'une & l'autre  
fortune de son Prince : mais le sieur de Loignac  
fort favorit du Roy ( duquel nous avons parlé cy-  
dessus , ) le supplia de luy donner un Gouverne-  
ment , & une place de seure retraicte à cause de  
l'inimitié que la maison de Guise luy portoit : Sa  
Majesté luy ayant demandé s'il n'avoit point de  
plus particuliere occasion que celle-là , pour luy  
demander une place de retraicte pour luy ; Loi-  
gnac luy ayant respondu que non , & que l'ini-  
mitié de la maison de Guise en estoit une assez  
grande occasion , sortez presentement de ma Cour ,  
luy dit le Roy , & que je ne vous voye jamais ,

1589. puis que vous desirez d'autre seureté que d'estre auprès de moy : vostre humeur n'a point trompé mon jugement, je me doutois bien que vous tiendriez de l'ingratitude, & ne vous souviendriez de l'obligation que vous me devez, pour les bienfaits que je vous ay faits. Loignac ayant receu contre son esperance une telle parole du Roy, à l'heure mesme sortit de Blois, & allant passer par Amboise se retira en Guyenne, où peu après il fut tué d'un coup de pistolet, ainsi qu'il sortoit de son Chasteau pour aller à la chasse, par un Gentilhomme sien voisin contre qui il avoit querelle. Peu de jours après ceste desfaveur du sieur de Loignac, le Roy eut un advis que l'on entroit en composition pour rendre entre les mains de ses ennemis les prisonniers qu'il avoit mis à Amboise, ce qui fut l'occasion qu'il y retourna pour la seconde fois. Le Capitaine Guast luy remit entre ses mains le Cardinal de Bourbon, le Prince de Genville, ( que l'on nommoit le Duc de Guise, depuis la mort de son pere ) & le Duc d'Elbeuf : lesquels il ramena à Blois ; & les autres prisonniers, sçavoir l'Archevesque de Lyon, le President de Neuilly, & le Prevost des Marchands de Paris, furent retenus par ledit Capitaine Guast, qui les mit à rançon ; & l'ayant receüe, ( comme nous dirons cy-après ) il leur donna la liberté. Les choses laides sont toujours laides quelque couleur que

l'on leur donne : aussi les paroles que tint Loignac <sup>1589</sup> à Sa Majesté , & l'occasion de ce second voyage qu'il fit à Amboise , furent beaucoup blasmez par les serviteurs du Roy , pour ce que tout cela apporta une grande incommodité à ses desseins , & haulsa de beaucoup le courage de ses ennemis : car en ce mesme temps le Duc de Mayenne estoit arrivé à Sens , comme nous avons dit , pour aller donner ordre & asseurer par sa presence la ville d'Orleans , où le Chevalier d'Aumalle qui estoit party de Paris dez les Festes de Noël , s'estoit aussi rendu plus heureusement que ne firent quelques compagnies de gens de pied que l'on y avoit levées , lesquelles envoyées pour entrer dans Orleans , furent chargées & desfaites en y allant par le sieur de Montigny.

Monsieur le Marechal d'Aumont avec la Noblesse qui estoit lors à la Cour, le Regiment des Gardes, & celui des Suisses de Galatis avoient esté envoyez par le Roy , pour soustenir le sieur d'Antragues , qui estoit pour lors dans la citadelle d'Orleans ( laquelle n'estoit gueres qu'un portail ) ledit sieur d'Antragues avoit promis au Roy de la tenir un mois contre les habitans , mais ils se barricaderent tellement , & remplirent si soudain une Eglise pleine de terre ( proche de ladite Citadelle ) dans laquelle ils mirent leur canon , qu'en peu de jours ils le firent tirer si rudement , qu'ils fou-



1589. droyerent & abattirent à coups de canon tout ce qui paroissoit de ceste Citadelle du costé de leur ville, jusques aux casernes. Ledit sieur Marechal sçachant que Monsieur de Mayenne venoit droit à Orleans, fit retirer ses troupes à Boisgency & à Meun, le dernier jour de Janvier; & par ce moyen le reste de la Citadelle fust laissé à la discretion des habitans d'Orleans.

La nouvelle de ce deslogement vint à Blois, ainsi que le Roy estoit allé à Amboise, cela y apporta de la confusion, & plusieurs (comme c'est la coustume en tels accidens) firent courir le bruit que le mal estoit plus grand qu'il n'estoit, & en fit fuir d'aucuns de Blois jusques à Amboise vers le Roy, qui retourna le lendemain à Blois. Plusieurs villes qui s'estoient conservées jusqu'alors en l'obeyssance du Roy, sur ces nouvelles le tenant pour perdu & sans forces de gens de guerre, se revolterent comme nous dirons ci après : ce ne furent plus qu'entreprises jusques aux portes de Blois mesme.

Le Roy qui voit tous ces evenemens estre contraires à ses desseins, se resolt d'y remedier par les armes, il despescha M. le Marechal de Retz pour aller faire une levée de Suisses (mais le sieur de Neufvy le Barrois le prit prisonnier comme il y alloit, & fust amené à Orléans) il fit aussi publier le mandement de sa gendarmerie,

pour se rendre auprès de luy le 12 de Mars, avec <sup>1589</sup> deux déclarations, l'une contre le Duc de Mayenne, les Duc & Chevalier d'Aumale & ceux qui les assisteroient; & l'autre contre la ville de Paris & autres qui s'estoient revoltées de son obeissance.

Dans celle des Ducs de Mayenne & d'Aumalle, il dit, *Que les François ont esté remarquez entre toutes les nations du monde pour estre les plus fidelles & les plus loyaux à leurs Roys, & qu'un subject ne peut prendre les armes sans l'ordonnance de son Souverain; mais encor quand il s'arme contre son Roy legitime duquel il a receu plusieurs bienfaits & gratifications particulieres, qu'il est doublement infidelle & desloyal.*

Qu'il avoit envoyé pardevers lesdits Ducs & Chevalier d'Aumalle leur faire entendre sa bonne & sainte intention, comme il estoit prest non-seulement d'oublier les choses passées; ains de les recevoir en ses bonnes graces; neantmoins qu'ils avoient fait comme la Chenille qui se nourrit de la mesme liqueur dont les mouches produisent le miel & la cire, & toutesfois la convertit en venin, ainsi que sa bonté & clemence mises dans leur estomach, abandonnez del'Esprit de Dieu, avoient esté converties en corruption, & non en la substance qu'ils en devoient tirer; & au lieu de s'humilier, comme ils devoient, ils s'estoient énor-

1589. gueillis, se faifissant de fes bonnes villes, emprifonnant fes ferviteurs & pillant leurs biens.

Que la fimplicité de fes fubjects ne devoit eſtre abuſée, en croyant qu'il euſt chaſtié le Duc de Guiſe, pour ce qu'il eſtoit protecteur de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, ou pour l'affection qu'il avoit au foulagement du peuple; mais qu'il l'avoit chaſtié pour l'ambition infatiable qu'il avoit de regner, dont il avoit eſté adverry par homme expreſ que luy avoit meſme envoyé ledit Duc d'Aumalle, luy mandant qu'il s'eſtoit trouvé de prefence & non de volonté à un Conſeil tenu à Paris, auquel il avoit eſté reſolu, que ledit Duc de Guiſe ſe faiſiroit de Sa Majeſté, & le meneroit à Paris.

Et toutesfois, dit-il, nous ne voulufmes avoir tel eſgard à ceſt advis que nous devions; mais voyant celuy que depuis nous envoya le Duc de Mayenne par un Chevalier d'honneur, nous mandant que ce n'eſtoit pas aſſez à ſon frere de porter des patenôſtres au col, mais qu'il falloir avoir une ame & une conſcience; que nous nous tinſſions ſur nos gardes, & que le terme eſtoit brief; meſme voyant qu'il n'y avoit plus de ſalut pour nous, qu'en la prevention de la vie de ceux qui la nous vouloient oſter, & uſurper noſtre Eſtat & Couronne, nous fuſmes contraints d'en uſer & faire



en leurs personnes, non ce qu'ils meritoient par leur desloyale felonnie, mais selon la saison, ce que nous devions & ne voulions pas faire. C'est la recompense qu'ils avoient preparée à nos gratifications & bienfaits, & qui est aujourd'huy suivie par ceux qui, durant leur vie, faisoient semblant de condamner leurs conseils, & eux-mesmes nous en donnoient advis pour reserver à ce que nous recognoissons maintenant par leurs œuvres, & à leur profit particulier, le fruit de ce dessein ambitieux d'Empire, employant cest ancien proverbe, que si le droit est violable, il doit estre violé pour regner, & faut croire par leurs actions, ou n'avoir point de jugement, que comme tous ensemble s'accordent maintenant à nous oster la vie & la Couronne que Dieu nous a donnée, ils dissiperoient bientost ou debattroyent entr'eux à qui auroit celle que injustement ils veulent usurper, s'ils avoient moyen de l'envahir. Ayant déjà entrepris autorité de disposer & ordonner par lettres-patentes, des Gouvernemens de nos provinces, & de la levée & distribution de nos finances. Mais pour ce que la patience doit estre bornée & reglée de certaines limites, outre lesquels elle ne peut estre louable en un Prince qui doit la conservation de son honneur, de son autorité & de sa vie, à son Estat & à soy-mesme.

Nous, à ces causes & autres bonnes & justes

1589. considerations à ce nous mouvant, avons, par l'advis des Princes de nostre sang, Cardinaux, Prelats, Seigneurs, & autres de nostre Conseil, déclaré & declarons par ces presentes signées de nostre propre main, lefdits Duc de Mayenne, Duc & Chevalier d'Aumale, decheus de tous les Estats, offices, honneurs, pouvoirs, gouvernemens, charges, dignitez, privileges & prerogatives, qu'ils ont par cy-devant eus de nous & des Roys nos predecesseurs, & lesquels nous avons revoquez & revoquons dès à present, & les avons declarez infideles, rebelles, atteints & convaincus des crimes de rebellion, felonnie & de leze-Majesté, au premier Chef. Voulons que comme tels, il soit procedé contr'eux & tous ceux qui les assisteront de vivres, conseil, confort, ayde, force ou moyen, & contre leur posterité, par toutes les voyes & rigueur des ordonnances faites sur lefdits crimes; sauf si dans le premier jour du mois de Mars prochain, pour toutes prefixions & delais, ils recognoissent leur faute, & se remettent en l'obeissance que justement ils nous doivent, par le commandement & l'expresse parole de Dieu, contre laquelle ils ne se peuvent dire Chrestiens; à fin que satisfaisant à nous-mesmes, nous n'ayons oublié une seule bonté, clemence & douceur, qui les ait peu retirer de leur faute, & ramener à leur devoir.

Voylà les principaux points de la Declaration <sup>1589.</sup> que fit publier le Roy contre le Duc de Mayenne, & les Duc & Chevalier d'Aumalle.

Dans celle qu'il fit contre la ville de Paris & les autres qui s'estoient departies de son obeïssance; premierement *il leur remonstre* le devoir & l'obeïssance qu'ils luy devoient, puis il les accompare au cheval engraisfé par le foin & la despense que son maistre & bienfaïcteur a employez à le faire bien panser, lequel pour ceste seule raison qu'il est trop gras, & qu'il a esté trop bien traicté, donne un coup de pied à son maistre, & ne veut plus qu'il monte sur luy : ainsi que les villes de Paris, Orleans & Abbeville, pour avoir esté de luy gratifiées par dessus les autres de son Royaume, & leur avoir trop laissé de liberté, ont par mespris des commandemens de Dieu, & par trop grande ingratitude, pris les armes contre Sa Majesté : mais pour ce que la simplicité d'aucuns desdits habitans pourroit avoir esté seduite par impostures; considerant aussi l'innocence des autres habitans desdites villes qui n'ont participé en si damnables conseils, il leur enjoinct de recognoistre leur faute dans le 14 de Mars, sinon qu'il les declaroit criminels de leze-Majesté, cassoit tous leurs Privileges & franchises; enjoignant à tous ses Justiciers & Officiers desdites villes, de le venir trouver pour rendre la



1589. Justice à un chacun ez lieux qu'il ordonneroit.

Durant le mois de Janvier plusieurs Grands, Seigneurs, Gentils-hommes & Officiers des Cours de Parlement & autres Juges Royaux, se fauverent prez le Roy à Blois, & esviterent le mieux qu'ils peurent de tumber entre les mains des Catholiques de l'Union. Peu après la mort du Duc de Guise, Monsieur le Prince de Conty se rendit prez de Sa Majesté, car il ne s'y estoit point trouvé durant les Estats : Monsieur le Duc de Montpensier y retourna, & y amena Monsieur le Prince de Dombes son fils (qui fut la premiere fois qu'il salua le Roy). Madame d'Angoulesme, M. d'Amville, & plusieurs Seigneurs de l'Isle de France, allerent passer au Pont de l'Arche, prez de Roüen, & arriverent à Blois, après avoir esvité une infinité de perils & d'incommoditez, à cause du rude hyver qu'il fit ceste année; Monsieur le Cardinal de Lenoncourt y arriva de Bretagne où il estoit allé : bref, l'on n'y voyoit arriver tous les jours que Seigneurs & personnes de qualité, qui encor estoient bien aises d'avoir abandonné leurs maisons, tiltres & papiers à la discretion du party de l'Union, & s'estre garantis de la prison, ou d'estre tuez de sang froid, comme en ce temps là il advint à plusieurs; toutesfois en chasque Province il y eut quelques places qui servirent de bonne retraite à d'aucuns, ainsi que nous dirons cy-après.

Le Roy commença à cognoistre que ceux qui <sup>1589.</sup> luy avoient dit, *morte la bestia, morte il veleno*, ne luy avoient pas donné un seul conseil, veu que la consequence en estoit toute autre en la mort du Duc de Guise, laquelle tous ceux de son party estoient resolus de venger. Le sieur de Rembouiller luy dit en plein Conseil, que celui qui avoit mandé à Sa Majesté, *mors Conradini vita Caroli : mors Caroli, vita Conradini*, ( qui fut le conseil donné à Charles d'Anjou, Roy de Naples & de Sicile, pour faire mourir Conradin, petit fils de l'Empereur Frederic de Sueve, qui estoit venu faire la guerre audit Charles, pour les pretensions qu'il avoit ausdits Royaumes, & estoit tumbé vif entre ses mains ) ne luy avoit tout dit, car il ny avoit aucun de ceux qui avoient tout leu ceste histoire, qui ne sceussent que la mort de Conradin n'avoit esté la vie de Charles, mais la cause de sa ruine & de sa mort malheureuse.

La ville de Blois n'estoit un lieu de seure demeure pour tant de gens de Cour qui arrivoient de jour en jour auprès du Roy: il fust arresté que l'on iroit à Bourges & de là à Moulins; que ce voyage apporterait deux commoditez: l'une, que l'on seroit plus proche du secours de la levée des Suisses, que Monsieur de Sancy estoit allé lever par le commandement de Sa Majesté, & favoriseroit-on plus aysement leur entrée: l'autre, que le

1589. Roy estant si proche de Lyon , empescheroit ceux qui voudroient remuer en ceste ville , & aux autres de ces quartiers-là: & affin que l'on eust des forces bastantes pour faire ce voyage , que Monsieur de Nevers feroit contremandé avec l'armée de Poictou : car ainsi que nous avons dit , il avoit commencé à battre la Ganache dez le commencement de ce mois avec quatre coulevrines royales, six canons , & deux moyennes; le succez de ce siege fust tel.

Le changement des batteries que fit le Duc de Nevers , donna de la peine au sieur du Pleffis qui commandoit dans ceste place , à cause du temps froid qu'il faisoit , car la gelée avoit tellement endurcy la terre , que pour se remparer dedans , les assiegez eussent plus fait de besongne en une heure en un autre temps , qu'ils n'en faisoient alors en dix. Après que le Duc eust fait tirer huit cents coups de canon , deux bresches furent faites , où l'assaut fust donné , & les assiegeans repoulsez avec perte : mais ainsi que le Duc s'estoit resolu d'emporter ceste place , prest à faire recommencer la batterie , les assiegez parlerent d'accorder : deux choses les y contraignirent : le peu de vivres qu'ils avoient , & une maladie de flux de ventre , dont ils mouroient , & ne demouroient qu'un jour malades. La capitulation fust faite avec ledit Sieur du Pleffis-Jesté , qu'il sorti-



roit, & tous ceux qui estoient dans la Ganache <sup>1589.</sup> avec leurs armes, chevaux & bagages, si dans huit jours ils n'estoient secourus par le Roy de Navarre.

Le Roy de Navarre adverty de ceste capitulation, s'achemina avec les sieurs de la Trimouille, de la Rochefoucault, de Chastillon, & tout ce qu'il put ramasser de gens de guerre qu'il avoit mis en garnison aux places qu'il tenoit en Poictou, pour tascher à desgager les assiegez de la Ganache; mais il tomba malade le 9 Janvier au village de Saint-Pere, si extremement, que le bruit courut à Blois qu'il estoit mort. Ainsi la Ganache ne pouvant estre secourue, le sieur du Pleffis rendit ceste place au Duc de Nevers, qui peu après avec l'armée & le canon reprint le chemin pour venir trouver le Roy à Blois, suyvant ce que Sa Majesté luy avoit mandé.

De ceste armée les compagnies du S. de Sagonne, qui conduisoit la cavalerie legere, du Marquis de Pienne, de la Chastaigneraye avec son regiment, & plusieurs autres ( aucuns desquels vindrent mesme trouver le Roy jusques à Blois, receurent ses commissions & promirent de luy demeurer obeyssans ) allerent se rendre au party de l'Union, sitost qu'ils eurent passé la riviere de Loire.

Monseigneur de la Chastre aussi estoit Marechal

1589. de camp de ceste armée, le Roy avoit toujours creu qu'il estoit un des principaux confidens du Duc de Guise, il avoit mandé à Monsieur de Nevers de s'asseurer de sa personne; mais ( comme nous avons dit ) ledit sieur de la Chastre receut premier advis de la mort du Duc de Guise, que ne fit le Duc de Nevers, & luy en alla porter les premieres nouvelles, luy disant, qu'encor qu'il eust esté toujours serviteur du Duc de Guise, qu'il s'estoit retenu la fidelité qu'il devoit au Roy; le Duc de Nevers advertit Sa Majesté de ce que luy avoit dit ledit Sieur de la Chastre, & luy manda qu'il s'estoit mis volontairement entre ses mains pour justifier ses actions. Dez que la Ganache fust rendue ledit Sieur de la Chastre vint trouver le Roy à Blois, & l'asseura de demeurer perpetuellement en son obeyssance: sur ceste assurance le Roy luy commanda de s'en aller à Bourges, & qu'il s'y rendroit en bref pour aller à Moulins, aussitost que Monsieur de Nevers & le canon seroient arrivez. Ledit Sieur de la Chastre va à Bourges, principale ville de son gouvernement, mais le Roy eut advis certain qu'au contraire de tout ce qu'il luy avoit promis, il pratiquoit gens affin de se rendre le plus fort dans son gouvernement pour le party de l'Union: cest advis fust cause que le Roy ne fit le voyage de Moulins, & se resolut d'aller à Tours,

. &

& y transferer le Parlement, ainsi que nous dirons 1589. cy-après.

Nous avons dit cy-dessus comme la faction des Seize avoient emprisonné les Presidents & Conseillers de la Cour de Parlement, reconnus estre fermes au service du Roy, & avoient renvoyé en leurs maisons ceux qu'ils pensoient estre de leur party, lesquels depuis avoient tenu la Justice du Parlement dans Paris pour le party de l'Union.

Or la premiere chose qu'ils firent, ce fust de faire jurer à tous les Officiers du Parlement ( qui s'y trouverent lors ) une forme de serment pour l'entretienement de ceste Union. Des six Presidents de Grand Chambre, il n'y avoit que le President Brisson : des Advocats & Procureur Generaux du Roy, il n'y en avoit aucun, & en esleurent de leur party pour occuper leur place, mesme en ce temps-là Monsieur le Procureur General de la Guesle fust arresté prisonnier auprès de Chartres. Voicy l'extrait de ce serment tel qu'il fust lors publié.

*Ce jour toutes les Chambres assemblées en la presence des Prince Pair de France, Prelats, Maistres des Requestes, Advocats & Procureurs Generaux, Greffiers & Notaires du Parlement au nombre de six vingts six, a esté leuë la declaration en forme de serment pour l'entretienement de l'Union qui fust hier arrestée : laquelle tous lesdits*



1589. sieurs ont jurée sur le tableau & signée aucuns de leur sang. Ensuit la teneur.

Nous soubs-signez President, Prince Pair de France, Prelats, Maistres des Requestes, Conseillers, Advocats & Procureurs Generaux, Gref-fiers & Notaires de la Cour de Parlement, jurons & promettons à Dieu, sa glorieuse mere, Anges, Saints & Saintes de Paradis, vivre & mourir en la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, employer nos vies & biens pour la conservation & accroissement d'icelle sans y rien espargner, jusques à la derniere goutte de nostre sang. Esperant que Dieu, seul scrutateur de nos cœurs & volon- rez, nous assistera à une si sainte entreprise & reso- lution, en laquelle nous protestons n'avoir autre but que la manutention & exaltation de son saint nom, deffense & protection de son Eglise à l'en- contre de ceux qui ouvertement ou par moyens occultes se sont efforcez ou efforceront l'aneantir & maintenir l'heresie en ce Royaume. Jurons aussi d'entendre de tout nostre pouvoir & puissance à la descharge & soulagement du pauvre peuple. Ju- rons pareillement, & promettons deffendre & con- server envers & contre tous, sans aucun excepter, d'aucunes dignité ou qualité de personnes, les Princes, Prelats, Seigneurs, Gentils-hommes, habitans de ceste ville & autres qui sont unis ou se uniront cy-après pour si bon & saint sujet,

maintenir les privileges & libertez des trois ordres <sup>1589.</sup>  
 & estats de ce Royaume, & ne permettre qu'il  
 leur soit fait aucun tort en leurs personnes &  
 biens, & resister de toutes nos puissances à l'effort  
 & intention de ceux qui ont violé la foy publi-  
 que, rompu l'Edict de la reunion, franchises &  
 libertez des estats de ce Royaume, par le massacre  
 & emprisonnement commis en la ville de Blois,  
 les 23 & 24 Decembre dernier, & en poursuivre  
 la justice par toutes voyes, tant contre les auteurs,  
 coupables & adherans, que ceux qui les assiste-  
 ront ou favoriseront cy-après. Et generalement  
 promettons ne nous abandonner jamais les uns les  
 autres, & n'entendre à aucun traité, sinon d'un  
 commun consentement de tous lesdits Princes,  
 Prelats, Villes & Communautéz unies. En tes-  
 moin dequoy nous avons signé de nostre propre  
 main la presente declaration. Fait en Parlement le  
 26 jour de Janvier 1589. Signé dît Tiller.

Aucuns signerent ce serment de leur sang qu'ils  
 tirerent de leur main, & quelques-uns ont escrit  
 que la main du sieur Baston dont il tira le sang  
 pour le signer, demeura estropiée: il fut aussi  
 noté, que par ce serment le Parlement qui est  
 Juge, juroit de poursuivre la justice de la mort  
 de Messieurs de Guise, & de ce qui s'estoit passé  
 à Blois les 23 & 24 Decembre: ce sont particula-  
 ritez que l'on remarqua en ce temps-là.

1589. En ce mesme temps aussi fut publiée & imprimée la requeste que Catherine de Cleves, Duchesse de Guise, presenta au Parlement de Paris pour informer de la mort de Monsieur de Guise son mary, dans laquelle elle supplioit ce Parlement de considerer qu'il estoit fils d'un Prince qui avoit remply toute la terre du renom de ses vertus, si utiles à toute la France, qu'il l'avoit estenduë du costé de l'Allemagne par la conservation de Mets, & l'avoit rejoincte du costé de l'Angleterre à la grande mere son ancienne borne, par la prinse de Calais : mais qu'en travaillant à purger la France du venin de l'heresie, il avoit esté assassiné par les ennemis de l'Eglise de Dieu : delaisant trois enfans qui s'estoient monstrez vrais heritiers des vertus de leur pere, l'aîné desquels elle avoit espousé, qui avoit esté le dernier Duc de Guise : les exploits militaires duquel estoient representez au long dans ceste requeste, avec la façon de laquelle on l'avoit fait mourir aux Estats de Blois, suppliant la Cour d'octroyer commission pour informer de sa mort : toutesfois sans desroger aucunement, & se departir des voyes dont on pourroit user, selon que le requeroit la qualité du fait, qui estoit une injure publique, digne d'estre vengée par la force publique.

Plusieurs ont tenu que ceste requeste, quoy qu'elle ait esté imprimée, n'avoit jamais esté pre-



sentée, non plus que beaucoup d'autres choses <sup>1589.</sup> qui ne furent pour lors imprimées à Paris, que pour entretenir le peuple au parti de l'Union.

En ce mesme temps aussi le Duc d'Aumalle esleu Gouverneur de Paris, & les Parisiens créèrent entr'eux un Conseil, lequel ils composerent de quarante personnes, pour ordonner & disposer des affaires par tout le Royaume: ils les esleurent de chacun des trois Ordres. Premièrement ledit sieur Duc d'Aumalle.

Pour le Clergé, Messieurs de Brezé, Evêque de Meaux; Roze, Evêque de Senlis; de Villars, Evêque d'Agen. Messieurs Prevost, Curé de S. Severin; Boucher, Curé de S. Benoist; Aubry, Curé de S. André; Pelletier, Curé de S. Jacques; Pigenat, Curé de S. Nicolas; Launoy, Chanoine de Soissons.

Pour la Noblesse, M. le Marquis de Canillac; les sieurs de Meneville, de S. Paul, de Rosne, de Montberault, de Hautefort & du Saulfay.

Pour le Tiers-Estat, les sieurs de Masparraute, de Neuilly ( quoyqu'il fust prisonnier à Amboise ) Coqueley, Mydorge, de Machault, Baston, Marillac, Acharie, de Bray, le Beauclerc, de la Bruiere, Lieutenant Particulier, ( qui prit la qualité de Lieutenant civil ) Anroux, Fontanon, Drouart, Crucé, de Bordeaux, Halvequin, Soly, Bellanger, Poncher, Sescaut, Go-

1589. belin & Charpentier ; pour Greffier & Secretaire dudit Conseil, Pierre Sefnaut l'un des principaux commis au Greffe du Parlement. Voylà quel estoit le Conseil des quarante esleus par le peuple.

Ce Conseil fit aussi-tost courir par toute la France une Declaration au nom des Princes Catholiques unis avec les trois Estats, pour la remise & descharge d'un quart des tailles & cruës : ce fut le premier appast avec lequel ils amuserent le peuple de ce rabais imaginaire ; & par la mesme Declaration ils donnerent assurance de remettre les tailles au pied qu'elles estoient du temps du Roy Loys XII, ce qui fut creu par beaucoup de personnes, & embrassé si vivement, qu'oubliant l'obeyssance deuë au Roy, sous ceste esperance que l'on leur donnoit de les rendre francs d'une grande quantité d'aydes, subsides, daces & contributions, ils se laisserent aller à telles persuasions, & se mirent du parti de l'Union : mais comme il fut remarqué lors par un homme d'estat, ces promesses ressemblerent celles que l'ennemi du genre humain fait à ceux qui se rengent en sa subjection, auxquels il promet beaucoup de richesses & contentement, & neantmoins les rend miserables.

La ville de Chartres qui avoit esté la retraicte du feu Roy après les barricades, fut la premiere qui se rendit au Duc de Mayenne après que

Monfieur le Marefchal d'Aumont & le fieur d'An- 1589.  
 tragues eurent quitté la Citadelle d'Orleans : car  
 auffi-toft que ledit fieur Duc fçeut l'intention des  
 Chartrins , il s'y achemina , & eux le fentans  
 approcher , firent fortir par force Monfieur de  
 Sourdis leur Gouverneur , & prierent Monfieur de  
 Mayenne de leur donner le Sieur d'Arclainville ,  
 Lieutenant dudit Sieur de Sourdis , qui avoit  
 practiqué ceste entreprife. Je rapporteray en cest  
 endroit ce qui fut remarqué en la revolte de tant  
 de villes contre le Roy pour le party de l'union ,  
 c'eft que beaucoup de Lieutenans , des Gou-  
 verneurs des Provinces, ou des places particulieres,  
 fe mirent la plus-part de ce party , fous l'efperance  
 d'eftre Gouverneurs en chef : fi la Noblefse &  
 les gens de guerre fe mettoient de l'union pour  
 ceste efperance , il y en eut beaucoup de gens  
 de Juftice qui pour s'aggrandir fe mirent auffi de  
 ce party : car où les Lieutenans generaux fe tenoient  
 fermes au party du Roy , les Lieutenans parti-  
 culiers, les Affeffeurs, ou les Viffeneschaux en  
 beaucoup d'endroits fe mirent du party de l'union  
 pour eftre Lieutenans Generaux ou Senefchaux, &  
 avoir les premieres charges en la juftice. Si les  
 Prevosts des Marchands ou Efchevins, Confuls ,  
 ou autres officiers de villes eftoient auffi Catho-  
 liques Royaux, d'autres habitans, pour occuper  
 leurs charges, fe mettoient du party de l'union ,



1589. faisoient soulever le peuple, & en ces remuëmens populaires, se faisoient eslire aux grades & honneurs, ausquels ils n'eussent eu esperance de parvenir par le temps de paix. Ainsi plusieurs se mirent de ce party pour faire leurs affaires, & tenir les premieres charges, à quoy ils avoient esté practiquez dez le commencement de la Ligue, par les intelligences qu'ils eurent avec le Conseil des Seize de Paris, du vivant du Duc de Guise, comme il a esté dit cy-dessus : & de fait quiconque jugera les choses par le droit chemin, trouvera qu'il estoit impossible qu'il se fust fait un si grand changement en tel moment, si les esprits des personnes ny eussent esté de longuemain preparez, & si on ne les eust journellement maintenus & augmentez en telle resolution, comme avoient esté ceux qui firent revolter Chartres de l'obeyssance du Roy, & receurent Monsieur de Mayenne le 7 Fevrier : lequel comme aux autres villes où il avoit passé depuis son depart de Dijon, il fit jurer en corps de ville de maintenir l'Edit d'union : & de plus, les trois articles suivant,

I. *Nous jurons & promettons à Dieu d'employer nos vies & moyens pour la manutention de nostre Religion, Catholique, Apostolique & Romaine.*

II. *De nous maintenir en nostre Sainte Union,*

& nous conserver tous en general, & particulier <sup>1589.</sup>  
contre qui que ce soit sans reservation de dignité  
quelconque.

III. Et poursuivrons la vengeance des massacres  
faits à Blois, recognoissans que par iceux on a  
voulu ruiner nostre Religion, & empescher le  
soulagement du peuple & la liberré des Estats.

Ce dernier article fut la cause pour laquelle  
Dreux & toutes les places voisines de Chartres en-  
voyèrent recognoistre ledit Sieur Duc de Mayenne.

Rouen, ville Capitale de la Normandie, ne fut  
des dernieres à se sentir de ce remuement : ceux  
que la Ligue y avoit de longuemain practiquez  
se rendirent les maistres : les Officiers du Par-  
lement, qui se trouverent Royaux, se sauverent  
le mieux qu'ils peurent pour s'exempter de la  
prison & de la rançon à laquelle aucuns d'eux  
furent mis : toutes les villes & ponts de la Nor-  
mandie qui sont sur la riviere de Seine, excepté  
le pont de l'Arche où commandoit le sieur du  
Rolet, se mirent du party de l'Union : que de  
revoltes !

Monsieur de Mayenne s'achemine à Paris, non  
pour conquerir, mais seulement pour recevoir,  
& donner ordre à tant de peuples & villes, qui  
comme à l'envy les uns des autres se mettoient  
du party de l'Union, aucuns sous les bonnes  
esperances qu'ils s'estoient imaginez de vivre à

1589. l'advenir à la maniere des Suisses : & d'estre exempts de tailles, & de payer les cens & devoirs à leurs Seigneurs, d'autres d'animosité, de courroux & de despit à cause de la bonne opinion qu'ils avoient de feu M. de Guise, & parmy ceux-là, quelques-uns affectionnez à la Religion Catholique-Romaine.

Si-rost que ledit Duc de Mayenne fust à Paris, & qu'il vit l'institution du Conseil des quarante, leurs procedures, comme il est Prince grand politique & tres-advisé, il jugea incontinent, que ce Conseil & tout leur party ne pouvoit durer sans establir parmy eux quelque apparence d'ordre : il resolut de se faire créer leur Chef, & d'augmenter ce Conseil de plus grand nombre de Conseillers, gens de qualité en qui il auroit de la fiance, & que ce Conseil s'appelleroit *le Conseil general de l'Union* : ce fut pourquoy il fit arrester entr'eux, que tous les Princes Catholiques y pourroient assister quand bon leur sembleroit, & auroient voix deliberative à ce Conseil, auquel il fit adjouster quinze Conseillers, sçavoir, M. Hennequin, Evêque de Rennes, M. de Lenoncourt, Abbé : M. Janin, President en Bourgogne, & M. Verus, President en Bretagne : les Sieurs de Sarmoize & de Dampierre, Maistres des Requestes : le President le Maistre, le Conseiller d'Amours : Messieurs de Villeroy pere, & de



Villeroy, Secrétaire d'Estat, de la Bourdaisiere, 1589.  
 & du Fay : les Présidens d'Ormesson & de Videuille, & le sieur l'Huillier, Maître des Comptes. Il fut aussi arrêté que les Présidens, Advocats & Procureurs Generaux du Parlement y pourroient assister & avoir voix deliberative : avec tous les Evêques qui seroient du party de l'Union : le Prevost des Marchands & Eschevins, & le Procureur de la ville de Paris; & que les Deputez des trois Ordres des Provinces unies y auroient aussi seance & voix. L'establissement de ce Conseil General de l'Union fut fait & arrêté le 17 Fevrier, par les Ducs de Mayenne & de Nemours, Duc & Chevalier d'Aumalle, le Comte de Chaligny, & par Roland, Compan, Correblande & des Prez, Eschevins de la ville de Paris.

Dez que ce Conseil fust estably, la premiere chose qu'il fit, ce fust de transgresser ceste maxime d'Estat que l'on a toujours tenuë en France la plus inviolable, qui est, que ce Royaume ne peut estre gouverné sous le nom de Regence, le siege vacant, tant qu'il y a des heritiers habiles à succeder; pour ce que le nom de Roy y est immortel, & perpetuellement renaissant par la loy fondamentale du Royaume : davantage que s'il y a lieu de Regence elle doit appartenir aux Princes du sang plus proches & capables de

1589. l'exercer, ainsi qu'il s'est toujours pratiqué : mais au contraire de tout ce que dessus, ainsi que le Duc de Mayenne avoit crée ce Conseil, aussi ce Conseil luy donna - il toute l'autorité Royale & souveraine Regence, sous le tiltre de *Lieutenant General de l'estat Royal & Couronne de France*, & luy limita toutesfois ceste Lieutenance jusques à la tenuë des Estats Generaux qui se tiendroient au quinzième Juillet prochain dans la ville de Paris.

Les lettres de ceste Lieutenance furent scellées des seaux qu'ils firent fabriquer de nouveau, & la garde en fut donnée à M. de Brezé, Evêque de Meaux, à l'inscription desquels il y avoit, *le Scel du Royaume de France* : ces lettres furent aussi leuës, publiées & registrées en Parlement : & pour ce que l'on souloit intituler les arrests de la Cour, *Henry par la grace de Dieu, Roy de France & de Pologne*, ledit Parlement ordonna par l'arrest de la verification desdites lettres de Lieutenance de Monsieur de Mayenne, que les arrests de Parlement seroient d'oresnavant intitulez, *les gens tenans le Parlement*, & en la petite Chancellerie, *les gens tenans la Chancellerie* : & que les graces, remissions, abolitions, & autres lettres plus preignantes s'intituleroient, *Charles Duc de Mayenne, Pair & Lieutenant general de l'Estat & Couronne de France*.

Plusieurs discours furent tenus sur ceste qualité <sup>1589.</sup>  
 de *Lieutenant general de l'Estat Royal & Couronne de France* : les Catholiques Royaux disoient que ceste qualité n'estoit qu'une chimere, qu'il n'y avoit point de *Lieutenant*, s'il n'y avoit de *Chef*, & qu'il n'y avoit point de *Chef* sinon le *Roy* ; aussi que jamais il n'y avoit eu en France de *Lieutenant general de l'Estat*, mais que l'on avoit bien ouy parler des *Estats de France*, & non pas de l'*Estat*, ou si l'on l'avoit nommé, que ç'auroit esté lors que l'on disoit, le *Roy & son Estat* ; & qu'en ce cas là l'*Estat* estoit mis pour obeyr, & non pour commander. Or tout cela n'estoit qu'escritures, qui n'empeschèrent pas Monsieur de Mayenne de jouir de ceste qualité de *Lieutenant* au party de l'Union six ans durant.

Monsieur de Mayenne desirant nouër & estraindre par un ordre & reglement toutes les villes qui s'estoient desjà mises du parti de l'Union, & celles qui s'y mettroient encor à l'advenir, & leur donner le moyen qu'elles ne peussent estre desunies & disjointes que par la force, fit un reglement avec ledit Conseil general de l'Union, lequel il fit publier au Parlement.

I. Que tous ceux qui sont entrez ou entreront en l'Union des Catholiques, seront tenus de faire & prester le serment, selon le contenu au formulaire enregistré en la Cour de Parlement de Paris,



1589. auquel sera ajouté le serment d'obeyssance aux Magistrars ; & que les Officiers des Cours souveraines & des Justices ordinaires le jureront en l'Assemblée desdites Cours & Sieges de leurs jurisdictions ; & les Officiers des Corps de Villes, ez maisons & hostels de ville : desquels serments, registre seroit fait & signé de chascun Officier, dont ils en envoyeroient l'acte audit Conseil general , affin de cognoistre les Villes & Communautés qui seront de ladite Union.

II. Que tous les Ecclesiastiques feroient entre eux le mesme serment, dont ils feroient dresser actes authentiques qu'ils mettroient entre mains des Baillifs & Seneschaux ou leurs Lieutenans, pour cognoistre ceux qui n'auroient voulu obeyr au present Reglement : le tout sans prejudice des exemptions pretendues par les Chapitres & Communautés.

III. Que la Noblesse fera ledit serment pardevant les Baillifs & Seneschaux , chacun en leur ressort ; & que les Gentils-hommes qui seront en l'armée le prêteront entre les mains de Monsieur de Mayenne ou de celui qu'il commettra : l'acte de prestation duquel serment ils seront tenus envoyer ausdits Bailliages pour estre deschargez d'y faire ledit serment.

IV. Que les habitans des villes feront le serment pardevant les Officiers d'icelles , ou par les

quartiers & dixaines, ez mains des Capitaines. Et <sup>1589</sup> ceux du plat pays le feront publiquement, à l'issüe de la Messe parrochiale entre les mains de leurs Curez ou Vicaires, les Procez-verbaux desquels serments seront envoyez aux Baillifs & Seneschaux.

V. Que tous lesdits habitans de chasque Bailiage, tant Ecclesiastiques, Nobles, que du Tiers-Estat, presteront ledit serment dans quinzaine après la-proclamation qu'en auront fait faire les Baillifs & Seneschaux, laquelle passée sera procedé à la saisie des biens meubles & immeubles de tous ceux qui se trouveront reffusans de faire ledit serment, lesquels biens meubles seront vendus, & les immeubles baillez à ferme, pour estre les deniers employez aux affaires du parti de l'Union, & sera fait aussi le mesme des biens des Heretiques, tant de ceux qui ont esté saisis depuis l'an 85, que de ceux qui n'ont encor esté saisis.

VI. Qu'il n'y aura que ceux qui auront fait ledit serment qui seront tenus & reputez du corps de l'Union : mais que si quelques-uns venoient à l'enfraindre ou le violer, qu'ils seroient rigoureusement punis & chastiez, sans esperance de pouvoir r'entrer jamais en ladite Union des Catholiques, de laquelle ils se feront une fois despartis.

1589. VII. Que les Juges & Officiers qui signeront ; scelleront , ou feront publier des Declarations contre le parti de l'Union , seront declarez ennemis dudit parti , leurs biens vendus , & leurs estats vacquans.

VIII. Que deffenses sont faites à toutes personnes dudit parti de recevoir folde ou pension des ennemis , n'y avoir avec eux aucune intelligence sur peine de la vie.

IX. Que nulle capture , emprisonnement , ou faisie & prise de biens , tant aux villes qu'aux champs , ne se feroient plus que par ordonnance escrite des Magistrats : excepté contre ceux qui porteroient les armes contre le parti de l'Union. Et qu'affin d'esviter au mal , qui depuis le trouble present estoit advenu par l'impunité des malefices & diminution de l'autorité des Magistrats , que toutes personnes leur obeyront en l'execution de ce qui dependroit de leurs charges , sur peine de punition corporelle.

X. Que tous ceux qui auroient saisi des biens meubles , par ordonnance des Magistrats ou autrement , appartenans aux ennemis , seroient tenus d'en représenter les procez-verbaux audit Conseil general de l'Union , ou aux autres Conseils establis ez villes dudit parti , pour estre les deniers provenans employez ez affaires de l'Union. Et à faute de ce faire est enjoinct au Procureur General , &

à



à ses Substituts en chasque siege d'en informer : 1589.  
 n'estant raisonnable de souffrir que les biens des  
 particuliers soient exposez au pillage, & appliquez  
 au profit particulier d'aucuns ; mais qu'ils doi-  
 vent estre employez au secours des affaires pu-  
 bliques.

XI. Que commandement seroit fait aux Gen-  
 tils-hommes du parti de l'Union qui s'estoient lo-  
 gez dans les maisons des absens par permission,  
 & pretendoient les retenir & s'en approprier, de  
 desloger desdites maisons, & restituër ce qu'ils y  
 auroient trouvé, pour estre les meubles vendus,  
 & fait bail à ferme desdites maisons, & les deniers  
 employez aux affaires publiques.

XII. Que tous ceux qui devroient aucune chose  
 aux ennemis dudit parti de l'Union, & à ceux qui  
 portoient les armes avec eux en quelque maniere  
 que ce pust estre, seroient tenus le declarer par-  
 devant les Juges des lieux, à peine du quadruple.  
 Avec deffenses à toutes personnes de receler ou  
 cacher les meubles, papiers, tiltres & enseigne-  
 ments appartenants ausdits ennemis. Et qu'à ceux  
 qui declareroient lesdits biens cachez, il leur en  
 seroit baillé un dixiesme ; & que pour l'execu-  
 tion de cest article, Monitions seroient publiées  
 par les parroisses, affin de revelation.

XIII. Qu'advenant vacation par mort d'aucuns  
 Estats de Judicature nouvellement créez, & sub-

1589. jets à suppressions par l'Ordonnance de Blois faite en l'an 1577, il n'y feroit aucunement pourveu; & qu'aux autres Estats non subjets à suppression qu'il y feroit d'oresnavant pourveu par eslection & nomination, selon la forme portée par les Ordonnances.

XIV. Et quant aux Estats de finances, & autres Estats reputez veniaux, vacation advenant par mort, qu'ils demeureront supprimez jusques à ce qu'ils soient reduits au nombre porté par les Ordonnances; & quant à ceux qui ne feroient subjets à suppression, qu'ils feroient mis en taxe audit Conseil general de l'Union, & les quittances delivrées. Et pour le regard des Estats des absens (qui n'auroient fait le serment) qu'il y feroit pourveu par commission seulement, & non en tiltre d'office: comme aussi la finance qui en feroit baillée, ne feroit que par prest, & pour le secours des affaires de l'Union, dont ils seront remboursez auparavant qu'estre depossédez.

XV. Que ceux à qui seront resignez des Estats dont les resignans seront de l'Union, ne payeront aucune chose pour le marc d'or, ny pour autre cause que ce soit, sinon le quart denier, & ce selon la taxe qui en sera faite audit Conseil: mesme que toutes resignations à condition de survivance, dont a esté payé finance, auront lieu, pourveu que les resignans & pourveus ayent fait le serment de l'Union.

XVI. Que le Grand Conseil seroit restably & 1589.  
tiendrait sa seance dans Paris, à la charge que  
les Officiers d'iceluy feroient le serment de l'U-  
nion.

XVII. Que les Requestes qui seront presen-  
tées pour evoquer les procez & differens entre les  
particuliers, fondées sur recusations & autres  
moyens permis par les Ordonnances, seront ren-  
voyées par devers les Maistres des Requestes ordi-  
naires de l'Hostel en leur Auditoire du Palais à  
Paris, pour en donner advis: sur lequel advis,  
seront expédiées lettres patentes scellées du grand  
sceau du Conseil general de l'Union.

XVIII. Que toutes lettres de provisions d'Of-  
fices & autres lettres de Justice qui s'expedioient  
par Messieurs les Chanceliers & Garde des Sceaux  
de France, seront cy-après expédiées par ledit  
Conseil general de l'Union, sous le sceau estably  
audit Conseil. Avec deffenses à toutes personnes  
d'en obtenir ailleurs, ny à tous Juges y avoir au-  
cun esgard & y rendre obeysance. Et si aucuns ont  
obrenu lettres depuis le 24 Decembre, sous autre  
sceau que celui de l'Union, seront tenus prendre  
nouvelles lettres de provision audit sceau, sans de-  
rechef payer finance.

XIX. Que Sa Sainteté seroit suppliée d'adviser  
à la forme de la nomination des benefices con-  
sistoriaux qui ont vacqué depuis ledit 24 Decembre



1589. dernier, & à ceux qui vacqueront cy-après ; & cependant que ledit Conseil general y establirait de bons œconomes ; & que les benefices simples qui vacqueroient pendant ledit œconomat seroient conferez à personnes capables , selon la forme ancienne & accoustumée. Aussi qu'aux benefices qui vacqueront en pleine collation ou presentation royale , ou qui vacqueront en regale , y seroit pourveu par Monsieur de Mayenne , & ledit Conseil de l'Union.

XX. Que les Estats sont convoquez au 15 Juillet dans Paris , attendant laquelle Assemblée seront abolis & ostez dès à present les Receveurs & la recepte du parisis des espices ; & les Estats & Offices de Receveurs des Consignations ; & le quart des tailles diminué , suyvant les Commisions cy-devant expédiées par les Princes Catholiques unis avec les trois Estats ; & pour le surplus des trois autres quarts , ensemble pour tous les autres subides & impositions , injonction est faite à tous contribuables de les acquitter ; & que deffenses seront faites aux Gentils-hommes , & autres de quelque qualité qu'ils soient d'en empescher la levée , & port ez mains des Receveurs establis ez villes du party de l'Union : ny de prendre les droicts de gabelle & autres droicts destineez pour le payement des rentes de la ville de Paris.

XXI. Que les Aubaines, & autres droicts du <sup>1589.</sup>  
domaine de la Couronne feront exactement re-  
cherchez, pour estre les deniers employez ez af-  
faires de l'Union.

Ce Reglement fut leu, publié & enregistré au  
Parlement, à la Chambre des Comptes & à la  
Chambre des Aydes à Paris, sur un mandement  
que leur fit le Duc de Mayenne & ledit Conseil  
en ces termes, *Nous avons fait le Reglement cy*  
*attaché sous le contrescel de la Chancellerie, le-*  
*quel nous vous prions faire lire, publier & enre-*  
*gistrer; & mandons aux Baillifs, &c. le garder &*  
*faire garder selon sa forme & teneur. Signé Se-*  
*nault.* Et leddites Cours & Chambre enjoignirent  
au Substitut du Procureur general de tenir la  
main à l'observation de ce Reglement, qui fut  
publié au commencement du mois d'Avril.

Or durant les quatre premiers mois de ceste  
année, le Roy très-Chrestien, de jour en jour,  
recevoit advis, tantost de la revolte de quelque  
ville, tantost de quelque province toute entiere  
qui s'estoit mise du party de l'Union: il pensoit  
avoir assez de serviteurs dans Lyon pour retenir  
ceste ville en son obeyssance, (car presque toutes  
les bonnes & grandes villes dedeçà Loires'estoient  
rebellées contre luy,) il avoit envoyé mesme le  
Colonel Alphonse d'Ornano, pour commander  
en Dauphiné, & pensoit aussi que la crainte de

1589. ses troupes qui n'estoient gueres loing de Lyon ; feroit maintenir ceste ville en son devoir ; mais il en advint tout autrement ; le Duc de Mayenne y avoit laissé de ses affectionnez quand il en sortit à Noël dernier : l'Archevesque de Lyon y avoit practiqué pour la Ligue, long-temps auparavant, & gagné quelques volontez. Le sieur de Mandelot leur Gouverneur, qui n'avoit jamais advoué ce party, estoit mort dez le mois d'Octobre dernier ; & le Duc de Nemours (ayant esté pourveu de nouveau de ce gouvernement par le Roy,) s'estoit fauvé de Blois à Paris. Sur l'avis que les Lyonnois eurent de sa liberté, & de ce qui se passoit, ils firent la mesme faute que font d'ordinaire les peuples, lesquels ne regardent jamais ny ne considerent que les choses presentes. Le 24 Fevrier, ils se declarerent du party de l'Union, chasserent de leur ville les principaux Officiers & serviteurs du Roy, & firent serment de se maintenir en bonne intelligence avec les Princes, Seigneurs & habitans de Paris, capitale du Royaume & autres villes, & de faire tout ce qui leur feroit commandé par le Duc de Nemours leur Gouverneur, lequel ayant receu ces nouvelles, peu après s'achemina à Lyon. Quelques-uns des plus remuans & des plus factieux de ce peuple, allerent au-devant de luy jusques en Bourgogne : la cause fut qu'ils avoient sceu que



ledit sieur Duc avoit long-temps recherché en <sup>1589</sup> mariage Christine, fille du Duc de Lorraine, laquelle avoit toujours esté nourrie en la Cour de France, prez la Royne-mere, sa mere-grand; peu auparavant la mort de laquelle elle avoit esté promise à Ferdinand, Grand Duc de Toscane, auquel par Ambassadeur elle fut depuis espousée à Blois en la presence du Roy, lequel ne pensant point qu'il deust advenir une telle revolte de peuples en son Royaume, la fit conduire pour aller s'embarquer à Marseille avec une belle compagnie (aussi estoit-il son oncle, & elle estoit fille de sa sœur) mesme Messieurs les Princes du sang, l'allerent conduire jusques à deux lieues de Blois quand elle en partit. Il estoit necessaire à ceste Grande Duchesse espousée, de passer par Lyon, où elle arriva au commencement du mois de Mars, peu de jours après que ceste ville se fust mise du party de l'Union. Si-tost qu'elle y fust, les plus factieux de ce party tindrent conseil s'ils la devoient arrester : les uns soustindrent qu'ils le devoient faire pour le contentement de leur Gouverneur qui l'avoit de si long temps recherchée en mariage. Le plus grand nombre toutesfois fust d'opinion qu'il en falloir sçavoir sa volonté devant qu'entreprendre un tel fait : ce qui fust cause qu'aucuns d'entr'eux allerent le trouver pour en avoir son advis, affin d'executer ce qui leur seroit

1589. commandé de sa part. La Grande Duchesse espousée, sur l'avis qu'elle eut de ce complot, entra en apprehension; mais le Duc de Nemours la fit asseurer qu'elle ne seroit point offensée par les effects de ses pretensions passées, qui n'avoient jamais eu pour guide que l'honneur. Ceste mauvaise volonté de quelques factieux, ne doit pas servir de loy pour juger que tous les Lyonnois fussent de ce complot; car le jugement est trop inique, qui pour un petit nombre condamne un general. Puisque nous sommes tombez sur ce discours, voyons tout d'une suite le voyage de ceste Grande Duchesse, & sa reception à Florence.

Le dix-huitiesme de Mars elle partit de Lyon pour aller à Marseille avec la Duchesse Dorothee de Brunsvich sa tante paternelle, qui l'accompagna jusques en Italie. Arrivée à Marseille elle y trouva Dom Pierre de Medicis, frere du Grand Duc son espoux, avec nombre de galeres bien equipées, entre lesquelles il y en avoit une pour elle, dont les espaliers estoient vestus de damas cramoisi, & au lieu de simples soldats un grand nombre de Chevaliers de Saint Estienne, armez de corselets & vestus de riches habits sur lesquels ils portoient la croix rouge. Il y avoit aussi quarante pages & quarante estaffiers pour servir son Altesse, lesquels estoient tous vestus selon la dignité d'une telle espousée. Avec les Galeres du

Grand Duc estoient celles du Pape, de Gennes & de Malte, lesquelles estant toutes ensemblement parties de Marseille parvindrent heureusement à Gennes, où peu auparavant estoit arrivé la Royne Christierne de Dannemarck, ayeule paternelle de ladite Grande Duchesse espousée, qui la reçeut & vit d'une grande affection; mais à cause de sa vieillesse elle ne la put accompagner jusques à Florence. Les Genevois la recueillirent benigne-ment avec beaucoup d'honneur & de courtoisie; de Gennes elle alla à Pise, & de là à Florence. Estant arrivée à la Tour des Aux le penultiesme d'Avril, elle y disna avec le Grand Duc, & puis quitta le deuil qu'elle portoit à cause de la Royne- mere, Catherine de Medecis sa grand'mere mater- nelle, & le Dimanche ensuivant fit son entrée dans Florence. Le Grand Duc qui estoit rentré le Samedy au soir dans la ville, alla au devant de son espouse jusqu'à la porte du Pré avec tout le Clergé, & là il luy mit la couronne sur la teste; puis estant montée sur une hacquenée richement enharnachée, elle entra dans la ville sous un poëlle de roile d'or, brodé de perles & entremeslé de pierreries, porté par cinquante jeunes citoyens Florentins, & accompagnée de plus de deux mille chevaux; estant entrée elle fust conduite à l'Eglise Sainte Marie de la Fleur, & arrivée à la porte, en descendant de cheval, fust rencontrée par Mon- 1589.



1589. sieur le Cardinal de Florence, accompagné de tous les Evêques des pays du Grand Duc, qui ensemblement avec le Duc de Mantouë, & D. Pierre de Medicis, la mirent au milieu d'eux, & ainsi la conduirent jusques au grand autel, où ledit sieur Cardinal ayant leu une oraison, & après quelques loüanges à Dieu, qui furent chantées en musique, il lui donna la benediction Papale, & puis la reconduit jusques à la porte où il l'avoit reçeuë. De là elle fust menée au Palais Ducal, où à son arrivée toute l'artillerie joüa en signe d'allégresse; après le festin la nuit leur donna la perfection de leur mariage: les jours suivans furent passez en diverses fortes de triomphes & d'exercices où les ingenieux Florentins firent paroistre la subtilité de leur nation, & la puissance de leur Prince.

Les Cardinaux de Colonne, de Gonzague, l'Alexandrin & de Joyeuse se trouverent pour honorer ses nopces, avec le Duc de Mantouë, le Duc de Braciano, D. César d'Este & plusieurs Marquis & Seigneurs des plus grandes maisons d'Italie: le Grand Duc de Toscane, après les festins & les exercices, voulut leur faire encor voir la grandeur illustre de son Estat en la creation de huit Chevaliers de Saint Estienne, qu'il fit le 7 May en l'Eglise Saint Laurent, sçavoir, les Marquis de Riano, de Bagno & de la Cornia, le

Comte de Meldola, Philipès de Pepoli, Alexandre<sup>1589.</sup> Urfin de Petigliano, Ferrant Roffi & Jules Riano, auxquels il donna à chacun un colier d'or de grand valeur : en ceste creation de Chevaliers le Grand Duc avoit son manteau, son sceptre & sa couronne royale, ce que les Grands Ducs de Toscane portent, suivant la constitution & concession qui leur en a esté faite par le Pape Pie V. Sa Sainteté pour honorer aussi ces nopces envoya l'Evesque de Vicenze, pour Nonce en la Cour de Florence, lequel de sa part donna une espée & un chapeau au Grand Duc, & une Roze beniste à la Grande Duchesse : ce sont presents que les Papes ont coustume d'envoyer aux Grands Princes Souverains, & affectionnez au Saint Siege.

Le Pape Sixte V. en mesme temps maria aussi deux des ses niepces, sœurs du Cardinal de Montalto, nommées Flavie & Ursine, avec chacune cent mil escus de dor. Flavie espousa Virginie des Ursins, Duc de Braciano, fils de Paul Jordan, neveu du Grand Duc de par sa sœur : & Ursine fust mariée au Duc de Tagliacozzo, Connestable de Naples, fils de Marc Antoine Colonne.

Tandis qu'on ne parloit à Rome & à Florence que de nopces & d'esbats : les plus grandes villes de France, se mirent du party de l'Union & se banderent contre le Roy, qui estant encor à Blois sur la fin de Fevrier eut advis certain que le peuple

1589. de Thoulouse, suivant l'exemple de Paris, s'estoit mis du party de l'Union : or Paris n'usa que d'emprisonnements : ceux de Thoulouse le surpasserent en ceste esmotion populaire ; car les plus remuans, sur un faux donné à entendre au menu peuple, que les plus grands de la Cour de Parlement avoient rescrit des lettres à Monsieur le Marechal de Montmorency, qui estoit du party du Roy de Navarre, & qu'ils avoient intelligence avec luy, allerent prendre Monsieur le President Duranty, qu'ils mirent comme prisonnier en un Monastere, où peu après ils le massacrerent, & l'ayans trainé par la ville ils le pendirent. Monsieur l'Advocat General Dasis, fust aussi massacré par ces furieux, après lui avoir dit une infinité d'injures.

Plus, que continuans leurs actions populaires à l'exemple de Paris, ils avoient envoyé des Deputez en toutes les villes voisines, pour les faire entrer au party de l'Union, aucunes desquelles s'y estoient rangées, les autres non. Ces remuëments advindrent sur la fin de Janvier & en Fevrier.

Au commencement du mois de Mars, le Roy ayant sçeu aussi que quelques habitans de Tours pratiquiez par l'Union, avoient comploté d'appeler le sieur de la Bourdaisiere, & se rendre de leur party, y envoya Monsieur de Souvray, Gouverneur de Touraine, qui donna tel ordre que la ville demeura asseurée en l'obeyssance de Sa Majesté,



qui partit incontinent de Blois pour s'y rendre. 1589.

Le jour de son depart ainsi qu'il estoit prest à monter à cheval, ( ayant fait passer le pont à toutes ses troupes pour aller droit à Montrieux, sur quelques advis qui luy furent donnez ) les chevaux legers du Comte de Sagonne ( qui s'estoit allé rendre à l'Union ) vindrent donner jusques dans le fauxbourg de Bourneuf, & y prindrent des prisonniers, ce qui donna l'alarme, mesme ceux qui estoient prez la porte du Chasteau la fermerent : mais incontinent ouverte, quelques Cavaliers ayant descouvert que ce n'estoit qu'une bravade, Sa Majesté partit de Blois & alla à Montrieux, le lendemain à Chenonceau & à Bleré, le troisieme jour il se rendit à Tours, & fit mettre les Princes prisonniers au Chasteau d'Azé le Rideau.

Or comme quelqu'un a escrit, si le Roy se fust resolu après la mort de Messieurs de Guise, de faire les choses entieres & non à demy, selon sa coustume, & si deux heures après cest effet il fust monté à cheval, & eust adjousté sa presence & ses forces à la frayeur des villes de la Ligue estonnées de ce grand accident, il est vraysemblable qu'il eust empesché la revolte de tant de peuples contre son autorité : mais ce Prince ( qui ne manquoit ny de jugement ny de courage ) n'eut pas plutost veu le Duc de Guise mort qu'il creut qu'il n'y

1589. avoit plus d'ennemy au monde pour luy : le jour qu'il le fit mourir, il dit à la Rôyne sa mere & à ses familiers, *aujourd'huy je suis Roy*. Ceste confiance qu'il prit, le fit aller si lentement en besongne, qu'il laissa perdre Orleans qu'il eust sauvé en se montrant seulement, laissa revenir le Duc de Mayenne qui se fortifia d'hommes & de moyens, se fascha contre ceux qui le conseilloyent de se servir du Roy de Navarre, & mesprisa de faire beaucoup de choses qu'il fust contraint de faire peu après quand il se vit presque reduit à ne posseder plus de son Royaume que les villes de Tours, Blois & Baugency, car au mois de Mars les principales villes du Mayne, de Berry, d'Auvergne, d'Anjou, & de Bretagne, se mirent aussi du party de l'Union : & ce qui fascha le plus Sa Majesté fust, que tous ceux qui firent souslever ces peuples luy estoient obligez par bienfaits, ou luy avoient promis & juré de nouveau de luy estre fidelles.

La ville du Mans fust la premiere, où plusieurs Catholiques Royaux furent arrestez prisonniers, entr'autres, le Sieur du Fargis qui en estoit Gouverneur, lequel ils envoyerent à Paris. Le Roy avoit fait repasser Loyre à ses troupes de gens de guerre que conduisoit Monsieur le Marechal d'Aumont, & luy avoit commandé de s'avancer vers le Mans, sur l'advis qu'il avoit receu des entreprises des par-

tizans de l'Union: mais ledit sieur Marefchal ne 1589.  
 put si-toft y arriver, que le sieur De Bois-Dauphin  
 ( lequel à la fortie des États de Blois s'estoit remis  
 de la Ligue ) n'y fust receu Gouverneur pour l'U-  
 nion: les villes de Sablé, la Val, Mayenne, & la  
 Ferté se mirent de ce mesme party; comme aussi  
 firent plusieurs de la Noblesse de ceste Province,  
 entr'autres les Sieurs de Lanfac, du Pesché, de  
 Comeronde, & de la Mothe-Serrand.

Sur un autre advis que le Roy eust des pratiques  
 & grandes intelligences que Monsieur le Comte  
 de Brissac avoit dans Angers, avec plusieurs ha-  
 bitans, & qu'on avoit induit le peuple à se declarer  
 de l'Union; mesme que l'on avoit proposé à  
 Monsieur de Pichery, Gouverneur du Chasteau  
 d'Angers que s'il vouloit se mettre de leur party  
 qu'il en demeureroit toujours Gouverneur, & que  
 l'on luy donneroit cent mil escus, & l'entretene-  
 ment d'un regiment de gens de pied, avec offre  
 d'un très-riche & grand mariage, s'il se vouloit  
 marier: Sa Majesté envoya commander au Ma-  
 reschal d'Aumont de descendre avec toutes ses  
 troupes en diligence vers Angers, ce qu'il fit; &  
 trouva que Monsieur de Brissac avec les habitans  
 s'estoient déjà barricadez contre le Chasteau: mais  
 le sieur de Pichery luy ayant fait ouverture par la  
 porte du grand pont du Chasteau, ce fust au  
 Comte de Brissac à se retirer hastivement, en se



1589. sauvant avec fort peu d'hommes de sa suite & laissant son bagage & plusieurs de ses amis prisonniers : les barricades qu'ils avoient faites jusques sur le fossé contre le chasteau furent rompuës : les habitans d'Angers pour avoir esté la sepmaine de devant Pasques du party de l'Union, ayderent au Roy de la somme de cent mil escus : le sieur de Pichery fit en cela un service très-signalé au Roy, & digne d'un Gentil homme : il a toujours du depuis gouverné ceste place sous l'obeyssance des Roys.

En ce mesme temps le Duc de Mercœur, beau-frere du Roy ( à cause de la Royné qui estoit sœur dudit Duc ) se declara aussi en ce mois de Mars du party de l'Union, le Roy fust fort fasché de ceste nouvelle déclaration contre le Duc, pour ce qu'il l'aimoit, & luy avoit fait plusieurs bienfaits, il luy fit espouser la riche heritiere de la maison de Marrigues, & luy donna le gouvernement de Bretagne après la mort du feu bon Duc Loys de Montpensier, & le prefera à Monsieur de Montpensier son fils, ce qui ne se fit lors sans mescontentement. Tandis que Monsieur de Nevers fust avec son armée vers la Ganache, il ne se remua nullement, & pensoit on qu'il se contiendrait en paix : mais si-tost qu'il vit les troupes remontrées vers la Touraine, il commença avec le sieur de Saint Laurent, & l'Evesque de Dol à faire  
soufflever

soufflèver toutes les villes de Bretagne, jusques aux Communes des villages: les deux principales villes de ceste province sont, Rennes, où est le Parlement: & Nantes où est la Chambre des Comptes: il desiroit s'en asseurer en mesme temps. Le Chasteau de Nantes estoit gouverné par deux Capitaines qui y commandoient chacun en leur semestre; le Capitaine Gassion, Biarnois, eslevé en la maison de Martigues y estoit en son semestre (le sieur de Cambouc estoit sorty du sien peu auparavant, pendant lequel le Duc n'eust sceu executer ses desseins.) Tout luy venant donc à souhait, il fit amas de plus de gens qu'il put, & donna la charge à sa femme & au Capitaine Gassion de s'asseurer de la ville de Nantes: puis sous une feinte d'aller à Vannes aux Estats, estant à Redon il tourna droit à Rennes: l'Evesque de Dol, de la maison d'Espinay, & un nommé François Bouteiller, avec quelques-uns du Parlement & du Presidial, le sentans approcher, donnent courage à ceux de leur party de prendre les armes, ils saisisent les places, barricadent les ruës, & font accroire au menu peuple, que le Sieur de la Hunaudaye qui estoit dans Rennes, (estant Lieutenant general pour le Roy au pays) vouloit introduire des garnisons en la ville: à ce mot de garnison le peuple s'anime, se met de leur costé & tous ensemble reçoivent le Duc

1589. avec beaucoup d'allegresse, qui incontinent se rendit maistre des tours au Foulon, de S. Georges, & de la porte Blanche. Le Sieur de Montbarot, Gouverneur de la ville s'estant retiré dans la tour de la porte Mordelese est sommé de rendre ceste tour entre les mains du Duc, ce qu'ayant refusé de faire, on pointe le canon pour la battre; mais Montbarot estant sans esperance d'un prompt secours, & ny ayant apparence qu'il pût tenir fort dans ceste tour, se rendit audit Duc, avec des conditions honorables pour luy & pour ceux qui estoient avec luy; ainsi le Duc de Mercœur demeura maistre de ceste ville, & y mit un gouverneur à sa devotion: cependant que Madame de Mercœur sa femme, & Madame de Martigues sa belle mere, s'asseurerent de Nantes suivant leurs desseins, qu'ils executerent de ceste façon.

Ayant le Capitaine du Chasteau à leur devotion, ils envoyerent querir aucuns des Capitaines de la ville, & quelques-uns des principaux habitants qu'ils sçavoient porter de l'affection au party de la Ligue, auxquels ils dirent, *que toutes les grandes & bonnes villes de France s'estoient unies,* & avoient pris les armes contre le Roy pour avoir la vengeance de la mort de Messieurs de Guise, & pour la conservation de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, qu'à leur exemple ils en devoient faire autant, & ne pas attendre que les



partisans du Roy, dont il y en avoit quantité dans<sup>1589.</sup> la ville, se rendissent maistres & exerçassent sur les bons Catholiques leurs animositez par prisons & rançons, ainsi que les Catholiques d'Angers estoient à present traictez par les Officiers royaux: nous avons eu advis certain (leur dirent-ils) que quelques habitans de ceste ville, dont nous avons la liste, y veulent introduire le Roy de Navarre avec ses troupes, s'ils executent leur dessein, ceste ville ne peut esviter un sac general, & la perte de nostre Religion, avec la mort ou la prison des bons Catholiques: on empeschera tous ces mauvais evenemens en les prevenant par la prise des armes, & en s'assurant de quelques personnes, ce qu'il est besoin d'executer promptement, pour ce que le tarder en telles entreprises est perilleux: le Capitaine Gassion vous servira de chef pour ceste execution, en l'absence de M. de Mercœur. Ce discours finy, toute l'Assemblée approuva ce dessein, & promirent qu'ils s'y employeroient du tout pour l'executer. Suivant l'ordre que le Capitaine Gassion leur donna pour le point de l'execution, chacun s'en retourna en son quartier: ils prennent les armes, se barricadent par toutes les ruës, font courir plusieurs bruits, affin que le menu peuple se mist de leur costé; ce qu'il fit. En mesme temps ils se saisissent de quelques Officiers royaux & autres personnes notables, qui furent

1589. menez prisonniers au Chasteau, entre lesquels furent le sieur Miron l'un des Generaux de Bretagne, le sieur Boutin docte Jurisconsulte, & le sieur de Roques : leurs maisons ne furent exemptes du pillage, ce qui advient d'ordinaire en tels remuëments. Ainsi Nantes se mit du party de l'Union, sous le commandement de Monsieur de Mercœur leur Gouverneur, qui prit la qualité de Protecteur de la Religion Catholique-Romaine, en ceste Province.

En mesme temps le sieur de Saint-Laurent s'assura de Dinan & de Dol, pour le party de l'Union : sur l'advis qu'il eut que le Baron de Maulac s'estoit mis dans Josselin pour le Roy, il s'y achemina, avec quelques troupes qu'il avoit levées : le Vendredy-Saint il surprit la ville de Josselin, mais ledit sieur de Maulac retiré au Chasteau, contraignit Saint-Laurent d'y tenir un siege, ce qu'il fit, assisté des communes du pays. Il se fit en ce temps-là de terribles remuëments en toute la basse Bretagne : Brest, l'Arsenal de la Bretagne, se conserva toujours pour le Roy, par la fidelité du Gouverneur. Monsieur de Fontaines maintint Saint-Malo en son devoir, jusques à ce qu'il fust tué par les Malouïns, ainsi que nous dirons cy-après.

Cependant Monsieur de Mercœur ayant donné à plusieurs Capitaines des commissions pour lever

le plus de gens de guerre qu'ils pourroient, & en-<sup>1589.</sup>  
 voyé quelques-uns des principaux Officiers du  
 Parlement de Rennes prisonniers au Chasteau de  
 Nantes, pour avoir esté recognus affectionnez au  
 party du Roy, il s'achemina à Fougères, où il fut  
 bien receu par les habitans : le Capitaine du Chaf-  
 teau, après quelque resistance, luy rendit la place,  
 avec les biens du Marquis de la Roche son maîs-  
 tre, qui estoient dedans, pour la somme de quinze  
 cents escus qu'il toucha : tous les Gentils-hommes  
 de la haute Bretagne qui ne voulurent prendre les  
 armes pour le party du Duc, furent contraints  
 d'abandonner leurs maisons à la discretion de ses  
 gens de guerre : ledit Marquis de la Roche &  
 plusieurs autres furent menez prisonniers au Chaf-  
 teau de Nantes : mais le sieur du Bordage, &  
 quelques autres Gentils-hommes, se jetterent  
 dedans Vitré, & unanimement avec les habitans  
 asseurerent ceste Ville & le Chasteau au service du  
 Roy : le Duc de Mercœur en reçeut les nouvelles  
 à Fougères, qui n'en est distant que de sept lieuës :  
 il y envoya incontinent le sieur de Tallouet avec  
 quelques compagnies de gens de guerre, lequel fit  
 prendre les armes à toutes les parroisses de quatre  
 lieuës aux environs de Vitré, jusques au nombre  
 de plus de six mille hommes, lesquels tindrent  
 un long-temps assiegée ceste ville : la longueur de  
 ce siege ralentit les boutades de ces payfans qui



1589. avoient remply les chemins creux ( qui sont fort communs en ce pays-là ) d'arbres qu'ils avoient coupés , pour empescher le secours que l'on pourroit donner aux assiegez : lequel ne laissa toutes-fois de leur estre donné par plusieurs Gentils-hommes qui se hazarderent d'y entrer , ce qui fust cause de la levée de ce siege. Aussi que durant iceluy , les habitans de Rennes , ( qui s'estoient laissez aller aux persuasions des partisans du Duc de Mercœur qui estoit lors à Fougères ) sur des lettres qu'ils receurent du Roy , de n'obeir au Duc de Mercœur , ains de s'opposer à ses entreprises , estant à ce encouragez par aucuns Officiers du Parlement , & par quelques Gentils-hommes de Bretagne , ils prirent les armes & se faisirent du sieur de la Charrouiniere que leur avoit donné le Duc de Mercœur pour Gouverneur , & d'un Capitaine Joan Espagnol , & de tous ceux qu'ils penserent estre du party de l'Union : envoyerent appeller Monsieur de Montbarot leur Gouverneur , pour revenir en la ville , lequel rentré dans Rennes , a maintenu toujours depuis ceste ville en l'obeyssance des Roys. Les Seigneurs de la Hunaudaye , le Marquis d'Asserac , le Baron du Pont , & les principaux Seigneurs Bretons , tenant le party du Roy , s'y rendirent aussi : la Bretagne fust du depuis divisée presque en deux partis : le Duc de Mercœur , les sieurs de Quebrian , de Goulènes

& autres Seigneurs se retirerent à Nantes où fust <sup>1589.</sup> estably une Cour des Officiers du Parlement qui estoient de leur party ; & Rennes servit de retraite aux Catholiques royaux , & aux Officiers de la Chambre des Comptes de Nantes. Voylà comme furent les Cours souveraines de Bretagne divisées en deux partis , & peu après les Officiers royaux firent pendre en effigie ceux de l'Union pour cause de rebellion ; & ceux de l'Union en firent de mesme de ceux qui tenoient les principaux offices royaux. C'est assez traicté pour ceste fois des remuëmens de la Bretagne. Voyons ceux qui se firent en Berry.

Bourges est la Capitale ville de Berry, dont Monsieur de la Chastre estoit Gouverneur : le Roy avoit esté adverti que ce Seigneur vouloit se remettre de la Ligue ( ce qui fust cause que Sa Majesté n'alla à Bourges, comme nous avons dit cy-dessus : ) aucuns Gentils-hommes de ceste Province, serviteurs du Roy qui voyoient son dessein, s'emparerent de Sanserre, & se fortifierent en leurs Chasteaux. Quand Monsieur de la Chastre se fust asseuré de Vierzon, de Selles, de Meun sur Yeure, de Dun-le-Roy, & de la Tour de Bourges, le 4 Avril il fit assembler en corps de ville les habitans de Bourges, & leur dit, *vous voyez les troubles où nous sommes*, ce n'est rien encor au prix des maux qui nous menacent,

1589.

vous en sçavez assez les causes. Vous voyez toutes les Provinces de ce Royaume armées, qui pour un party, qui pour l'autre : j'eusse fort désiré maintenir le repos entre les voisins, ce qui ne se peut plus esperer, ny mesme de conserver les villes que par la force, & l'appuy de l'un des deux partis, à sçavoir de celuy du Roy, ou de celuy des Princes Catholiques & Villes unies. C'est chose assez notoire qu'il est impossible de demeurer entre les deux sans entrer en l'un ou en l'autre de ces deux partis. Il faut donc se declarer pour l'un ou pour l'autre. J'ay voulu recognoistre quelle seroit la volonté du Roy, & ses deportements, pour ce que j'ay toujours reveré son nom, sa dignité, & la personne qui a regné sur nous jusques à ceste heure; & ne me voudrois encor departir de ceste affection, ny de l'obeyssance qui nous est commandée luy rendre, si la seule cause de Dieu, son honneur, ma conscience & religion ne m'en dispensoient : vous sçavez que les Huguenots se sont emparez des deux meilleures places & fortes d'affiette de ce gouvernement, qui sont Argenton & Sancerre : en l'une & en l'autre se voit l'assistance & consentement qu'ils ont eu du Roy; Arquien l'un des Montigny, est dans Sancerre parmi eux : ils sont advoüez du Roy, favorisez & secourus de poudres, munitions, hommes & argent que l'aîné Montigny y a conduits. Nous



ſçavons auffi comme le Roy de Navarre, & le <sup>1589.</sup> Roy ont ſi bonne intelligence enſemble, que leurs troupes de gens de guerre logent peſſe meſſe, ſans ſe meſſaire les uns aux autres, mais pluſtoſt ſ'accordent à piller & courre ſus aux bons Catholiques. Toutes ces conſidérations, Meſſieurs, m'ont fait ouvrir les yeux, & penſer que Dieu m'a fait naiſtre ſa creature pour le ſervir, aymer & honorer ſur toutes choſes, m'a donné une ame que je deſire ſauver, pour le loüer un jour dans ſon Paradis; & penſerois n'y parvenir jamais ſi de tout mon cœur, de toutes mes forces & puiſſances, & de ce qu'il luy a plu mettre en moy de ſes graces & benefices, je ne leſemployois à la conſervation de ſa gloire, & de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & extirpation de l'heréſie. Si je vous trouve diſpoſez en meſme volonté & affection, que moy, je demoureray parmy vous, pour vous aſſiſter & ſervir de ma vie, & de tout ce qui depend de mes forces & pouvoir: ſi vous prenez autre advis, je ſuis reſolu de chercher ma ſeureté, & conſervation avec ceux qui combattent pour le maintient de la Religion Catholique, où mourir glorieuſement avec eux.

Il n'y a ſi foible perſuaſion qui ne ſoit aſſez forte quand la haine perſuade à croire: ceux auffi qui avoient eſté practiquez de longue main dans Bourges dez le commencement de la Ligue, pleins

1589. de haine & de courroux qu'ils avoient contre le Roy pour la mort de Messieurs de Guise, eurent très-aggreable ceste declaration de Monsieur de la Chastre, & creurent que le Roy s'estoit accordé avec le Roy de Navarre, ce qui n'estoit pas, & ne le fust que sur la fin d'Avril, après qu'il eut receu advis que le Duc de Mayenne avoit refusé toutes les propositions d'accord qu'il luy avoit fait faire par Monsieur le Legat Morosini, ainsi que nous dirons cy-après.

Aucuns eussent bien désiré que l'on se fust comporté dans Bourges comme on avoit fait aux autres villes de la Ligue : mais après le serment fait de vivre & mourir en leur Union, ceux qui ne le voulurent faire furent chassés : ce qu'ils firent sous quelque forme de Justice. Monsieur l'Archevesque de Bourges se retira peu après à Blois, plusieurs Ecclesiastiques & Officiers royaux se retirerent aussi à Issoudun, à Vatan, à Aubigny, & aux Villes & Chasteaux les plus proches, qui se maintindrent en l'obeyssance du Roy; & le Berry comme les autres Provinces fust divisé en deux partis.

Le sieur de Randan Gouverneur pour le Roy au bas pays d'Auvergne, avoit esté des premiers de la Ligue dez l'an 85, & avoit avec Messieurs ses freres l'Evesque de Clermont, & l'Abbé de saint Martin, pratiqué de longue main en ceste

Province le plus de partisans qu'ils avoient peu. 1589.  
 Dez qu'il eut receu les nouvelles de la mort de Messieurs de Guise, & de la prise des armes par les Parisiens contre le Roy, il se resolut de faire le semblable en son Gouvernement, ce qu'il fit avec aucuns de la Noblesse. Plusieurs villes se rendirent de son party : les autres se maintindrent en l'obeyssance du Roy ; les deux principales villes de son Gouvernement estoient Clermont, & Rion. Clermont est le siege de l'Evesché : Rion est le Bureau des Thresoriers Generaux, qui se rangea du tout à la devotion du sieur de Randan.

Les habitans de Clermont, voyant ledit sieur de Randan déclaré du party de l'Union & battre le Chasteau du Mas de Saint Jus, qu'il prit peu après, sur les lettres qu'ils receurent du Roy, luy envoyerent dire par le sieur d'Auterac, *nous avons un Roy, de l'obeyssance duquel nous ne nous despartirons jamais* : luy qui ne pensoit à rien moins qu'à ceste nouvelle, leur envoya ceste responce par d'Auterac, *je vous prie, Messieurs, de vous maintenir en la Religion Catholique, Apostolique-Romaine, j'espere de conserver ceste Province au repos, auquel Dieu mercy je l'ay maintenüe par les troubles passez de ce Royaume, & plutost je seray sorti de ceste province, & conduiray moi-mesme dehors les troupes que j'ay fait lever pour reprendre les Chasteaux du Mas, de Saint-Jus, &c.*



1589. Ceste responce ne contenta ceux de Clermont ; & jugerent que ce n'estoit que pour les amuser : cependant que les partisans de l'Union pratiqueroient pour faire entrer ledit sieur de Randan le plus fort dans leur ville : ils ne voulurent estre subjets aux accidents , auxquels les neutres qui ne tenoient ne l'un ne l'autre party tumberent : ils firent publier une declaration de vivre & mourir en l'obeyssance du Roy , & plusieurs Grands Seigneurs du pays se vindrent jetter dans ceste ville comme à sauve-té : ceux que l'on pensoit estre du party de l'Union , ou affectionnez au sieur de Randan & à ses freres , en furent chassez , ils s'asseurerent aussi des lieux forts de la ville , qui n'a du depuis changé de party durant ces derniers troubles.

Monsieur de Randan , voyant que ceux de Clermont & de Montferrant s'estoient bandez contre le party de l'Union , convoqua au commencement d'Avril en la ville de Billon une Assemblée en forme des trois Estats du pays d'Auvergne : les partisans qu'il avoit en ceste Province s'y trouverent. A l'ouverture de ceste Assemblée , ledit sieur de Randan leur dit , qu'il employeroit tous les moyens que Dieu luy avoit donnez avec la vie pour son service , & pour le bien particulier & repos du pays , tant pour l'obligation naturelle qu'il y avoit , que pour celle que luy donnoit le tiltre & l'honneur qu'il avoit d'en estre Gouver-

neur. M. l'Evesque de Clermont le remercia de <sup>1589.</sup>  
 sa bonne affection, au nom de ceste Assemblée.  
 Et après son remerciement, Monsieur l'Evesque  
 de Castres & les sieurs de Vigneaux & de Callemels, Conseillers au Parlement de Toulouze, Deputez de Toulouze, & des villes du pays de Languedoc, qui s'estoient declarées de l'Union, se presenterent : ledit sieur de Vigneaux portant la parole leur dit, *que la resolution* du Parlement & de la ville de Toulouze, avec toutes les villes du pays de Languedoc, qui estoient de leur party, avoient juré de vivre & mourir en la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & union de tous les bons Catholiques, & spécialement de ceux de la Province d'Auvergne, auxquels ils venoient de leur part offrir & donner assurance de tous les moyens, de ceux dont ils estoient Deputez, & qu'en faisant avec eux l'Union reciproque, ils ne s'en despartiroient jamais, & n'en feroient aucune autre, ny chose qui püst concerner l'interest desdits unis sans leur advis & consentement.

Les pretextes qui manquent de raison ont besoin de beaucoup de paroles : aussi ceux qui firent les propositions en ceste Assemblée, ne manquerent de parer le commencement de leurs discours du zele de feu Messieurs de Guise envers la Religion Catholique ; & puis tout d'une suite ils las-

1589. cherent une infinité de mefdifances contre le Roy. Suivant la resolution dudit sieur de Randan, toute ceste Assemblée jura en l'Eglise des Jesuites de Billon, ez mains de l'Evesque de Clermont, le serment de l'Union, & chacun d'eux promit de luy obeyr comme estant leur Gouverneur : du depuis il asseura lesdits Deputez de Toulouze d'une union reciproque entr'eux, & qu'il les ayderoit de tout ce qui luy feroit possible.

Sous le nom de ceste Assemblée ledit sieur de Randan fust prié de prendre les armes pour reduire tout le bas pays d'Auvergne du party de l'Union; & donner tout l'ordre requis aux affaires de la guerre, & de la police. Puis ceste Assemblée, à l'instar des Republicques libres & souveraines d'Allemagne ou d'Italie, fit publier une Declaration contre les villes de Clermont & de Montferrand, les declarant deschuës de tous privileges, privées de tout commerce, de toutes Cours & Jurisdiccions, & de la qualité & pouvoir d'estre des treize bonnes villes du bas pays d'Auvergne: aussi que la ville de Rion seroit à perpetuité la principale & la capitale ville de la Province, & à laquelle ils attribuerent & transfererent toutes les jurisdiccions & privileges des villes de Clermont & Montferrand.

D'un autre costé ceux de Clermont eurent recours au Roy, qui le dix-septiesme d'Avril de-



clara les habitans de Riom rebelles & criminels <sup>1589.</sup>  
de leze-Majesté, & par les mesmes lettres transféra la Recepte generale, & Bureau des Thresoriers Generaux d'Auvergne establis à Riom, en la ville de Clermont. Voylà en quel estat estoit le bas pays d'Auvergne au commencement de ceste année : nous rapporterons cy-après les effers sanglants de leurs remuëments.

Cependant que le party de l'Union fait soulever tant de Provinces contre le Roy, & qu'ils l'entourerent de tous costez, excepté en la Province de Poictou, le Roy de Navarre revenu en convalescence de la maladie qui luy print au bourg de Saint Pere, en pensant aller secourir la Ganache (comme nous avons dit) ne demeura de ce costé-là long-temps sans se rendre maistre de plusieurs places; & ayant mis ses troupes en campagne, prit Saint Maixent, Maillezay, Chastelleraut, Loudun, Lisle Bouchard, Mirebeau, Vivonne & autres places voisines. Un docte personnage escrivant sur les malheurs de ce temps-là, dit, ce que la Ligue fait soulever tant de peuples contre le Roy, est par meschanceré : ce que les Huguenots prennent tant de places est par necessité; & toutesfois toutes ces choses sont egales au Roy & à sa couronne; elle est aussi bien dissipée & desmembrée des uns que des autres, son peuple autant foulé par les Huguenots, que par la Ligue;

1589. & n'estoit que ceux-là se deffendent, & ceux-cy attaquent; qu'on poursuit ceux-là, & ceux-cy poursuivent, bref, que ceux-là se soumettent toujours au Roy, & ceux-cy le veulent toujours assujettir à eux. On pourroit dire que le mal que les Huguenots font par force au Royaume, est aussi grand que celuy que la Ligue fait pour assouvir le courroux d'aucuns d'entr'eux, & l'ambition des autres.

Or le Roy de Navarre estant à Chastelleraut entendit qu'il y avoit du trouble à Argenton en Berry entre les habitans, & la garnison du chasteau : les habitans estant supportez de quelques Gentils-hommes du pays, vouloient tenir pour le Roy, & le Capitaine du chasteau qui y avoit esté mis par Madame la doüairiere de Montpensier, sœur de Messieurs de Guise ( qui jouyssoit de ceste place à cause de son doüaire ) vouloit tenir pour l'Union : sur ceste contestation, ledit Capitaine du chasteau attendant secours d'Orleans, où il avoit envoyé en demander, & les habitans ayant aussi envoyé vers le Roy, le Roy de Navarre, en usant de sa diligence accoustumée, les alla mettre d'accord : il surprend la ville, & dès que le secours qui venoit d'Orleans pour entrer dans le chasteau se fust retiré, le Capitaine qui s'estoit monstre au commencement fort resolu de deffendre ceste place, peu après se rendit; & le Roy de Navarre

varre mit dedans le sieur de Beaupré pour gou- 1589.  
verneur.

Retourné à Chastelleraut, il fit une declaration assez ample sur les choses advenuës en France depuis la mort de Messieurs de Guise, & l'adressa en forme de lettre aux trois Estats de la France, où il leur dit;

*S'il eust pleu à Dieu toucher le cœur du Roy mon Seigneur & les vostres, & qu'en l'Assemblée que quelques-uns de vos Deputez ont faite à Blois près Sa Majesté, j'eusse esté appelé, comme certes il me semble qu'il se devoit, & qu'il m'eust esté permis librement de proposer ce que j'eusse pensé estre pour l'utilité & la paix de cest Estat, j'eusse fait voir, que j'en avois non-seulement le desir au cœur, les paroles à la bouche, mais encore les effets aux mains; & que je n'ay point des ouvertures à dessein, des propositions conditionnées, de beaux mots, ausquels je ne voudrois pas pourtant m'obliger: au contraire, que j'ay de bonnes resolutions, de l'affection à la grandeur du Roy & du Royaume, autant qu'il se peut, voire aux despens de la mienne; & que quand tout le monde y fera disposé, il ne faudra ny traicter ny capituler avec moy: ma conscience m'assurant que rien ne m'a rendu difficile, sinon sa consideration, & celle de mon honneur. Puis que cela ne s'est point fait (ce que peut-estre la France contera pour*



1589. une de ses fautes, n'y ayant point de si bon Medecin que celui qui ayme le malade) je veux donc, au moins vous faire entendre à ce dernier coup, & ce que je pense estre de mon devoir, & ce que j'estime necessaire au service de Dieu, du Roy mon souverain, & au bien de ce Royaume : affin que tous les subjets de ceste Couronne en soient instruits; & que tous pour ma descharge, sçachent mon intention; & par mon intention, mon innocence.

Dieu a fait voir au jour le fond des desseins de tous ceux qui pouvoient remuër en cest Estat. Il a descouvert les miens aussi. Nul de vous, nul de la France les ignore. N'est-ce pas une misere, qu'il n'y ait si petit ne si grand en ce Royaume, qui ne voye le mal, qui ne crie contre les armes, qui ne les nomme la fievre continuë & mortelle de cest Estat? Et neanmoins jusques icy nul n'a ouvert la bouche pour y trouver le remede : qu'en toute ceste Assemblée de Blois, nul n'ait osé prononcer ce sacré mot de Paix, ce mot, dans l'effet duquel consiste le bien de ce Royaume? Croyez, Messieurs, que ceste admirable & fatale stupidité est un des plus grands presages que Dieu nous ait donné du declin de ce Royaume. Nostre Estat est extremement malade, chacun le voit. Par tous les signes, on juge que la cause du mal est la guerre civile : maladie presque incurable, de la-

quelle nul Estat n'eschappa jamais ; ou s'il en est <sup>1589.</sup> relevé , si ceste appoplexie ne l'a emporté du tout , elle s'est au moins terminée en la perte entiere de la moitié du corps.

Quel remede ? Nul autre , que la paix , la paix , qui remet l'ordre au cœur de ce Royaume , qui par l'ordre luy rend sa force naturelle , qui par l'ordre chasse les desobeyssances & malignes humeurs , purge les corrompuës & les remplit de bon sang , de bonnes intentions , de bonnes volontez , qui en somme , le fait vivre : c'est la paix qu'il faut demander à Dieu pour son seul remede , pour sa seule guerison ; qui en cherche d'autre , au lieu de le guerir le veut empoisonner.

Je vous conjure donc tous par cest escrit , autant Catholiques , serviteurs du Roy mon Seigneur , comme ceux qui ne le sont pas ; je vous appelle comme François , je vous somme que vous ayez pitié de cest Estat , de vous mesmes , qui le sappans par le pied , ne vous sauverez jamais que la ruine ne vous accable : de moy encor que me contrainiez par force à voir , à souffrir , à faire des choses que sans les armes je mourrois mille fois plustost que de voir , de souffrir & de faire , je vous conjure de despoüiller à ce coup les miserables passions de guerres & de violences , qui dissipent & demembrent ce bel Estat , & qui nous distrayent les uns par la force , les autres trop volontairement ,

1589 de l'obeyffance de nostre Roy, qui nous ensanglantent du sang les uns des autres, & qui nous ont desjà tant de fois fait la risée des estrangers, & à la fin nous feront leur conqueste; de quitter, dis-je, toutes nos aigreurs, pour reprendre les haleines de paix & d'union, les volontez d'obeissance & d'ordre, les esprits de concorde, par laquelle les moindres Estats deviennent puissans Empires, & par laquelle le nostre a longuement fleuri, le premier Royaume de ceux de la Chrestienté.

Bien que j'aye mille & mille occasions de me plaindre en mon particulier, de ceux de la maison de Guise; d'eux, dis-je, mes parens, & parens si proches, que hors du nom que je porte, je n'en ay point de plus: bien qu'en general la France en ait encore plus de sujet que moy, Dieu sçait neanmoins le desplaisir que j'ai de les avoir veu entrer en ce chemin, dont le cœur m'a toujours jugé, que jamais ils n'en sortiroient à leur honneur: Dieu me soit tefmoin, si les cognoissant utiles au service du Roy, & je puis dire encore au mien, (puis que j'ay cest honneur de luy appartenir de si près, & que mon rang precede le leur) je n'eusse esté, & ne ferois très-aïse qu'ils employassent beaucoup de parties, que Dieu & la nature leur ont donné, pour bien servir ceux à qui ils devoient service, au lieu que les mauvais conseils les ont



pouffez au contraire. Tout le monde, hors-mis 1589. moy, se riroit de leur malheur, feroit bien ayse de voir l'indignation, les declarations, les armes du Roy mon Seigneur tournées contre eux. Moy certes je ne le puis faire, & ne le fais pas, sinon autant que des deux maux je suis contraint de prendre le moindre. Je parleray donc librement, à moy premierement, & puis à eux, afin que nous soyons sans excuse.

Ne nous enorgueillissons ny les uns ny les autres. Quant à moy, encor que j'aye reçu plus de faveur de Dieu en ceste guerre, qu'en toutes les passées, & qu'au lieu que les deux autres partis (quel malheur ! qu'il les faille ainsi nommer) se sont affoiblis, le mien en apparence s'est fortifié, je sçay bien neanmoins que toutes les fois que je sortiray de mon devoir, il ne me benira plus ; & j'en sortiray, quand sans raison & de gayeté de cœur, je m'attaqueray à mon Roy, & troubleray le repos de son Royaume.

De mesme eux, qui depuis ces quatre dernieres années ont mieux aimé les armes que la paix, qui les premiers ont remué en cest Estat, & ont fait ce troisieme party si indigne de la foy de France, & je diray encor, de celle de leurs ayeuls : puis que Dieu par ses jugemens leur monstre qu'il n'a pas eu agreable ce qu'ils ont fait ; puis qu'il touche l'esprit de nostre Roy, pour les recevoir à

1589. sa douceur accoustumée, comme luy-mesme le declare, qu'ils se contentent : nous avons tous assez fait & souffert de mal : nous avons esté quatre ans yvres, infensez & furieux; n'est-ce pas assez? Dieu ne nous a-t-il pas assez frappez les uns & les autres, pour nous faire revenir de nostre endormissement, pour nous rendre sages à la fin, & pour appaiser nos furies?

Or si après cela il est loisible; que comme très-humble & très-fidele sujet du Roy mon seigneur, je dis quelque bon advis à ceux qui le conseillent: qui a jamais ouy parler qu'un Estat puisse durer, quand il y a deux partis dedans, qui ont les armes à la main? Que fera-ce de cestuy-cy, où il y en a trois? Comment luy peut-on persuader de faire une guerre civile, & contre deux, tout à un coup? Il n'y a point d'exemple, point d'histoire, point de raison, qui luy promette une bonne issue de cela. Il faut qu'il fasse la paix, & la paix, & la paix generale avec tous ses sujets, tant d'un costé que d'autre, tant d'une que d'autre Religion; ou qu'il rallie au moins avec luy ceux qui le moins s'escarteront de son obeyssance; & ce, à propos qu'un chacun juge de mon intention. Voilà comme je rends le mal pour le bien; comme j'entends l'animer contre ses sujets, qui ont esté de ceste belle Ligue; & vous sçavez tous, Messieurs, neanmoins que quand je le voudrois faire, & en la necessité luy porter

mon service ( comme je le feray, s'il me le com- 1589.  
mande ) en apparence humaine , je traverseray  
beaucoup leurs desseins, & leur tailleray bien de  
la besongne.

Mais quand Dieu benira les desseins de nostre  
Roy, & qu'il viendra à bout de tous les mutins  
de son Royaume, il est miserable s'il faut qu'il  
les fasse tous punir comme ils le meritent. Quoy  
punir une grande partie de ses villes! une grande  
partie de ses subjets! ce seroit trop. C'est un mal-  
heur, c'est une rage que Dieu a envoyée en ce  
Royaume, pour nous punir de nos fautes; il le  
faut oublier, il le faut pardonner, & ne savoir  
non plus mauvais gré à nos peuples, à nos villes,  
qu'à un furieux, quand il frappe, qu'à un insensé,  
quand il se promene tout nud. Soit au contraire,  
si ceux de la Ligue se fortifient tellement, qu'ils  
luy resistent, comme certes il y a apparence, (&  
j'ay peur que sa patience soit leur principale force,  
Dieu voulant, peut-estre, exercer sur nous des  
jugemens que nous ne sçavons pas) que ce sera  
de nous & de luy? que dirons-nous des François?  
Quelle honte que nous ayons chassé nos Roys?  
tache qui ne fouilla jamais la robbe de nos peres,  
& le seul avantage que nous avons sur tous les  
vassaux de la Chrestienté.

Cependant, n'est-ce pas un grand malheur pour  
moy que je sois contraint de demeurer oisif? On



1) 89. m'a mis les armes en main par force : contre qui les employerai-je à ceste heure ? contre mon Roy ? Dieu luy a touché le cœur. Faifant pour luy, il a fait pour moy contre ceux de la Ligue. Pourquoy le mettray-je au defefpoir ? pourquoy, moy qui prefche la paix en France, aigrirai-je le Roy contr'eux, & ofteray, par l'apprehenfion de mes forces, à luy l'envie, à eux l'efperance de reconciliation ? Et voyez ma peine ; car fi je demeure oifif, il eft à craindre qu'ils faffent encor quelque accord, & à mes despens, comme j'ay veu deux ou trois fois à venir, ou qu'ils affoibliffent tellement le Roy, & fe rendent fi forts, que moy après fa ruine, n'auray gueres de force ny de volonté pour empefcher la mienne.

Meflieurs, je parle ainfi à vous, que je fçay, à mon très-grand regret, n'eftre tous compofez d'un humeur. Les declarations du Roy Monfeigneur, & principalement les dernieres, publient affez qu'il y en avoit entre vos Deputez, & quasi la plus grande partie, à la devotion d'autre que de luy. Si vous avez tant foit peu de jugement, vous conclurez avec moy que je fuis en grand hazard : auffi eft le Roy, auffi eft le troiefme party ; auffi êtes-vous & en gros & en detail. Nous fommes dans une maifon qui va fondre, dans un batteau qui fe perd, & n'y a nul remede que la paix ; qu'on s'en imagine, qu'on en cherche tant d'autre que l'on voudra.

Pour conclusion donc, plus affectionné (je le <sup>1589.</sup> puis dire) & plus intéressé en cecy que vous tous, je la demande au nom de tous, au Roy Monseigneur ; je la demande pour moy, pour tous les François, pour la France. Qui la fera autrement, elle n'est pas bien faite. Je proteste de me rendre encor plus traictable que je ne fus jamais : si on pense que j'ay esté difficile, je veux servir d'exemple à tous, par l'obeissance que je monstre à mon Roy.

Mais après avoir tant & tant de fois protesté & déclaré ce qui est de mon devoir & de nostre profit commun, je declare donc à la fin, premièrement à ceux qui sont du party du Roy Monseigneur, que s'ils ne lui conseillent de se servir de moy & des moyens que Dieu m'a donnez; s'ils ne s'accordent à ceste sainte deliberation, non de faire la guerre à ceux de Lorraine, non à Paris, à Orleans ou à Toulouse, mais à ceux qui empeschent la paix & l'obeissance deuë à ceste Couronne, qu'ils seront seuls coupables des malheurs qui arriveront au Roy & au Royaume. Et moy au contraire, deschargé de ce blasme, & acquitté de la foy que j'ai à mon Prince, duquel j'ay (autant que j'ay peu) empesché & empescherray le mal : vueillent-ils ou non.

Et quant à ceux qui retiennent encor le nom & le party de la Ligue, je les conjure comme

1589. François; je leur commanderois volontiers encor, comme à ceux qui ont cest honneur de m'appartenir, & de qui les peres eussent recen ce commandement à beaucoup de faveur, je m'en asseure. Si ce n'est de ceste façon, je le feray au moins après le Roy, comme le premier Prince & le premier Magistrat de France. Qu'ils pensent à eux, qu'ils se contentent de leur perte, comme je fais des miennes; qu'ils donnent leurs passions, leurs querelles, leurs vengeance & leurs ambitions au bien de la France leur mere, au service de leur Roy, à leur repos & au nostre. S'ils font autrement, j'espere que Dieu n'abandonnera point tant le Roy, qu'il n'acheve en luy son ouvrage, & qu'il ne luy donne envie d'appeller ses serveurs près de luy, & moy le premier, qui ne veux autre tiltre, & qui y allant pour cest effet, auray assez de force & de bon droit pour l'assister, & luy ayder à oster du monde leur memoire, & de la France leur party.

Et bien que, plus que nul autre, j'aye regret de voir les differens de la Religion, & que plus que nul autre j'en souhaite les remedes; neanmoins recognoissant bien que c'est de Dieu seul & non des armes & de la violence, qu'il les faut attendre, je proteste devant luy, & à ceste protestation j'engage ma foy & mon honneur, que par sa grace j'ay jusques icy conservez entiers,



que tout ainsi que je n'ay peu souffrir que l'on<sup>1589.</sup> m'ait contraint en ma conscience, aussi ne souffriray-je, ny ne permettray jamais que les Catholiques soient contrains en la leur, ny en leur exercice libre de leur religion. Declarant en outre qu'aux villes qui avec moy s'uniront en ceste volonté, qui se mettront sous l'obeissance du Roy Monseigneur & la mienne, je ne permettray qu'il soit innové aucune chose, ny en la police, ny en l'Eglise; sinon en tant que cela concernera la liberté d'un chacun; prenant de rechef tant les personnes que les biens des Catholiques, & mesme des Ecclesiastiques, sous ma protection & sauvegarde. Ayant de long-temps appris que le vray & unique moyen de reünir les peuples au service de Dieu, & d'establis la pieté en un Estat, c'est la douceur, la paix, les bons exemples, non la guerre ny les desordres par lesquels les vices & les meschancetez naissent au monde. Fait à Chastelleraut le 4 Mars 1589. Ainsi signé HENRY, & plus bas, DELOMENIE.

Ceux qui conseilloient lors le Roy, lui donnerent de trois sortes de conseils; les uns estoient d'advis que Sa Majesté devoit faire la guerre aux Huguenots & à la Ligue tout ensemble : les autres, que l'on devoit accorder à quelque prix que ce fust, avec les Princes & villes de la Ligue, & suivant l'Edict d'Union, continuer la guerre aux

1589. heretiques : d'autres soustenoient par raisons d'Etat, que Sa Majesté se devoit servir du Roy de Navarre & de ses forces, puisqu'il s'offroit si librement à luy faire service.

De faire la guerre aux Huguenots & à la Ligue tout ensemble, il fust jugé du tout impossible; mais Sa Majesté resolut de tenter les deux autres conseils en un mesme temps.

Pour traicter d'accord avec les Princes de la Ligue, le Roy en rescrivit au commencement du mois de Mars à Monsieur le Duc de Lorraine, par le sieur de Lenoncourt, Bailly de Saint Michel, qui l'estoit venu trouver de la part dudit Duc de Lorraine son maistre, pour les affaires de Sedan & Jamets; & du depuis suivant l'offre que lui fit Monsieur le Legat Morosini, de s'en entremettre, il lui permit d'aller trouver M. de Mayenne, & mesme luy bailla les mesmes articles qu'il avoit envoyez audit Duc de Lorraine: le succès de ces procedures nous le dirons cy-après.

Pour aller voir le Roy de Navarre, Madame la Duchesse d'Angoulesme en prit la charge, & alla vers luy à Chastelleraut où elle le trouva du tout disposé au service qu'il devoit au Roy, ce qu'elle rapporta à Sa Majesté.

Cependant que ces allées & venuës se font, le Roy envoie Monsieur de Montpensier en son

gouvernement de Normandie. Plusieurs Princes & Seigneurs aussi allerent lever en diverses Provinces leurs compagnies, où il se commença à faire des rencontres qui firent deslors juger que ces troubles ne se pacifieroient si doucement qu'aucuns pensoient. Monsieur le Comte de Soissons estant allé à Nogent le Retrou, sçachant que les compagnies de Sagonne, de Medavid & de Nicolo, pour le party de l'Union tenoient les champs, monta à cheval avec sa troupe qui estoit forte, & les rencontrant à la Croix du Perche, les chargea : le combat fust opiniastré du commencement : la mort de cinquante Liguez, fit songer les autres à leur retraite, aucuns se sauverent, quelques-uns demeurerent prisonniers, les casques noirs fermées de larmes & de croisettes de Lorraine blanches, ostées aux morts & aux prisonniers, servirent en ce commencement de parade & de trophée aux Cavaliers qui se trouverent en ceste rencontre.

Par Edit du mois de Fevrier, le Roy estant encor à Blois, avoit transferé la Cour de Parlement & la Chambre des Comptes de Paris, en la ville de Tours : enjoignant à rous les Officiers desdites Cours de s'y rendre pour exercer leurs charges : le 23 de Mars, le lieu pour tenir le siege du Parlement, estant préparé dans une grande salle à l'Abbaye de Saint Julien, après que le Roy, assisté de Monsieur le Cardinal de Vendosme,



1589. de plusieurs Evesques, Maistres des Requestes & Conseillers, vestus en robe rouge, eurent tous oüy la Messe dans l'Eglise Saint Julien, ils furent de l'Eglise, audit lieu préparé, là où Sa Majesté seant en son lit de Justice, fit lire, publier & enregistrer ledit Edit de translaçon & establissement de sa Cour de Parlement de Paris à Tours. Il pourveut de l'estat de President M. Faye, Sieur d'Espesses, qui estoit son Advocat General, homme d'une grande prudence & de beaucoup de doctrine, & expérimenté ez affaires du monde. La Chambre des Comptes fust establie dans la Thresorerie de Saint Marrin de Tours : ces Cours Souveraines ont esté à Tours depuis le mois de Mars an present 1589, jusques au mois de Mars l'an 1594.

Le Parlement de Paris l'an 1419, fust aussi transferé à Poictiers, durant les troubles entre les maisons d'Orleans & de Bourgongne, où il fust vingt ans ou environ : & pour memoire de ceste translation, le jour & feste de Saint Hilaire, ( qui est le saint auquel est dedié la grande Eglise de Poictiers, ) Messieurs de la Cour ne vont point au Palais, & gardent ceste feste. Ce qu'ils observent aussi ( à cause de ceste derniere translation ) le jour de la feste de Saint Gatian, qui est le Saint auquel est dediée l'Eglise Archiepiscopale de Tours. Voylà les deux festes que Messieurs de

la Cour gardent pour avoir esté transferé le Par-<sup>1589.</sup>lement deux fois hors de son siege ordinaire

Le Sieur Pasquier dans ses Recherches a noté qu'à toutes ces deux fois que le Parlement a esté transferé, il s'est remarqué comme des presages qui signifioient ces grands changements.

Pour la premiere fois, il dit, que l'an 1407, qui fust l'année que commencerent les troubles entre les maisons d'Orleans & de Bourgongne, à cause de l'assassinat du Duc d'Orleans, frere du Roy Charles VI, fait par le commandement du Duc de Bourgongne, qu'à l'ouverture du Parlement le lendemain de la Saint Martin il ne se trouva aucun des Presidents de la Grand-Chambre, quoy qu'il y en eust lors cinq (qui estoit nombre assez suffisant pour faire que l'un d'eux se trouvast en ceste ceremonie,) si bien que pour recevoir le serment des Advocats & Procureurs à la mode accoustumée, il fallut que le Roy envoyast ses lettres au Sieur du Drac, President aux Enquestes pour presider en la Grand-Chambre, & recevoir le serment d'eux tous. Ce que plusieurs deslors prirent pour un sinistre presage : aussi commencerent en cest an les divisions de ces deux maisons qui ruinerent de fond en comble la France, & peu s'en fallut que la Couronne ne fust transportée en une main estrangere.

Pour la seconde fois, il dit, qu'il remarqua,

1589. qu'à l'ouverture du Parlement l'an 1587, on n'apporta point la Paix à baiser à Messieurs les Présidents & Conseillers de la Cour oyans la Messe dans la grand'salle du Palais avec leurs robes d'escarlata & chapperons fourrez, combien que de tout temps & ancienneté on n'avoit point failly de l'apporter à baiser après l'eslevation du S. Sacrement de l'Autel : & que deslors plusieurs conjecturerent que ceste oubliance de leur avoir donné la Paix à baiser, promettoit je ne sçay quoy de malheureux à la France, ce qui advint au mois de May ensuyvant à la journée des barricades, où le Roy Henry III. fut contraint de se retirer de Paris, & la mort des deux Princes Lorrains au mois de Decembre, bref la revolte generale, non seulement de la ville de Paris, mais des principales villes de France, contre le Roy : ainsi qu'il se peut voir en lisant ceste Histoire.

Le vingt-huitiesme du mesme mois une trefve fust faite en Dauphiné entre le Colonel Alphonse Dornano, General pour le Roy en l'armée de Dauphiné, qui l'accorda à la requisition des trois Estats dudit pays de Dauphiné, par autorité de la Cour, sous le bon plaisir du Roy : & le sieur Desdiguieres, commandant pour le Roy de Navarre audit pays, assisté des Gentils-hommes de son party, qui l'accorda aussi sous le bon plaisir dudit  
 Sieur



Sieur Roy de Navarre : les principaux points de 6851.  
ceste trefve furent ,

Que tous actes d'hostilité & exploits de guerre  
cesseroient tant d'un party que d'autre pour le  
temps de vingt & un mois, à commencer du  
premier jour d'Avril au present, jusques en  
Decembre 1590.

Que la liberté de conscience, & de l'agriculture,  
feroit restablie par tous les endroits de ceste Pro-  
vince : & que pour le traffic on ne prendroit autre  
passeport que le benefice de la trefve.

Que les Ecclesiastiques rentreroient en la jouys-  
sance de leurs biens, benefices & fruiçts d'iceux,  
du jour de la presente trefve, sans rien demander  
des fruits payez ou qui restoient à payer des années  
precedentes. Sauf dix-huit mil escus qui feroient  
pris par chasque année de la presente trefve, par  
le Sieur Desdiguieres, sur les dixmes que le Roy  
a accoustumé prendre, pour estre employées en  
œuvres concernans la piété, & autres pour le  
soulagement du peuple.

Que le Receveur du Roy feroit restably en la  
possession & jouyssance de tous les droits doma-  
niaux de Sa Majesté, sans que ceux qui en ont  
jouy durant les guerres en puissent estre re-  
cherchez.

Que tous les habitans dudit pays de quelque  
party qu'ils fussent, ou qui s'en estoient absentez

1589. depuis l'an 1585, rentreroient en la jouyssance de tous leurs biens.

Que pour l'entretènement des gens de guerre tant d'un party que d'autre, seroit levé sur tous les taillables la somme de trente-six mille escus, desquels ledit Sieur Desdiguieres en prendroit dix huit mille.

Que la moitié des peages qui se leveroient en ceste province seroient baillez audit Sieur Desdiguieres.

Et que dedans le premier jour de Juillet prochain il se tiendroient une conference, pour proceder s'il estoit besoin au retranchement des gens de guerre : plus, au reestablissement de l'exercice de la Religion Catholique Apostolique & Romaine, ez lieux tenus par ledit Sieur Desdiguieres, à laquelle conference ledit Sieur Desdiguieres rapporteroit sur ce l'intention du Roy de Navarre.

Si-tost que ceste trefve fust publiée en la Cour de Parlement à Grenoble, ledit Sieur Colonel Alphonse, mit aucunes de ses troupes en garnison ez prochaines places près de Lyon pour faire la guerre aux Lyonnois, & envoya au Roy deux des vieux Regiments de gens de pied, de l'un desquels estoit Maistre de Camp, le Sieur de la Garde, qui pouvoient estre en tout six cents hommes, lesquels passerent depuis les bords du Rosne jusques à

Tours, attaquez & poursuivis en Auvergne & en Berry par le party de l'Union : les conducteurs furent fort estimez de leur resolution en ce passage de près de cent lieuës de longueur sans aucune escorte de cavallerie, & arriverent feurement à Tours sur la fin d'Avril. Ainsi le Dauphiné eut un peu de repos jusques à la mort du Roy : cependant que les principales villes de Provence, sçavoir, Marseilles, Aix, Arles, Toulon, & autres se declarerent du party de l'Union, par la persuation des Sieurs de Vins & de Carfes, Seigneurs qui avoient de long tems practiqué & désiré le gouvernement de ceste Province, & ce dez que Monsieur le Marechal de Rets en fust pourveu du Gouvernement, auquel ils s'estoient opposez, car il s'engendra dans ce pays comme deux factions, ceux qui obeyssans au Roy suivoient le Marechal de Rets, furent appelez les Razez, & les partisans de la maison de Carfes estoient surnommez les Carfes : ledit Sieur de Vins avoit esté des premiers du party de la Ligue pour l'opinion qu'il s'estoit formée dans l'esprit de n'avoir esté recompensé par le Roy, des services qu'il disoit luy avoir faits, veu qu'à son occasion il avoit receu une arquebuzade au siege de la Rochelle, qui sans doute eust tué Sa Majesté, si ledit Sieur de Vins n'eust esté au devant de luy. Ce fust aussi luy, qui le premier prit les armes contre le Sieur de



1589. la Valette, Gouverneur de Provence pour le Roy : des exploits militaires qui se sont passez en ceste province nous le dirons cy-après.

Les trefves aussi faites entre le Duc de Lorraine & Mademoiselle la Duchesse de Bouillon le 26 Decembre 1588, pour le terme de six semaines furent continuées jusques au dixseptiesme de ce mois de Mars, & depuis jusques au 13 d'Avril, que la guerre recommença entr'eux : il ne fera hors de propos en ce lieu de dire la cause & l'origine de leurs querelles, & comme ceste trefve fust faite.

Après que le Roy par l'Edit du mois de Juillet, qu'il accorda avec les Princes de la Ligue l'an 85, eut commandé, que tous ses subjets eussent à aller à la Messe, ou sortir dans six mois de son Royaume, ceux de la Religion prétenduë reformée des provinces de Champagne, Picardie, Isle de France, & d'autres endroits se retirerent à Sedan, & à Jamets, places appartenantes au Duc de Bouillon, lequel en estoit Prince Souverain : mais le terme de six mois, fust reduit à trois, & de trois mois à quinze jours.

Les Princes de la maison de Lorraine desiroient de n'avoir point de tels voisins auprès deux, mesme le Duc de Guise supplia le Roy de luy permettre de faire la guerre aux terres du Duc de Bouillon : mais Sa Majesté ne luy voulut

oûtroier ceste demande. Soit à dessein, ou autrement, la prise de Rocroy faite le 18 Novembre 1586, fust le pretexte de la gnerre que ledit sieur Duc de Guise fit au Duc de Bouillon. 1589

Rocroy est une place du gouvernement de Champagne. Un Gentil-homme François réfugié à Sedan, bien-aymé du Duc de Bouillon, en partit avec quelques Capitaines, & bon nombre de soldats, avec lesquels il prit nuitamment la ville de Rocroy, & tuèrent le sieur de Chambery qui en estoit Gouverneur : la prise de ceste ville fust l'occasion que le Duc de Guise assembla en diligence ses forces, & reprit ceste place par composition le 24 Decembre, au mesme an.

Le Duc de Bouillon fust accusé d'estre autheur de ceste entreprise : il envoya au Roy ses excuses, & luy manda qu'il n'en sçavoit rien, mesme qu'il avoit deffendu à tous ses subjets de donner aucun secours à tels entrepreneurs, à quoy ses subjets luy avoient obey : aussi qu'il avoit tasché de faire avec eux à ce qu'ils remissent la place entre ses mains, pour la rendre à Sa Majesté, ce qu'ils n'avoient voulu faire, & l'avoient renduë au Duc de Guise, qui y avoit mis un Gouverneur à sa devotion : ce qui donnoit assez à cognoistre, que ceste surprise procedoit d'une double entreprise, & pratique de ses ennemis, qui avoient gagné tels entrepreneurs dans Sedan,

1589. pour frapper deux coups d'une mesme pierre : sçavoir, l'un pour oster le sieur de Chambery de dedans Rocroy, pour ce qu'il estoit fort serviteur du Roy, & n'estoit point de la Ligue : & l'autre, pour faire croire à Sa Majesté que tels entrepreneurs ainsi sortis de Sedan, n'avoient entrepris ceste surprise que par son advis, affin que le Roy commandast au Duc de Guise de lui faire la guerre.

Au contraire de ses excuses, le Duc de Guise manda au Roy, que ceste surprise estoit de l'intelligence du Duc de Bouillon, qui vouloit faire la guerre à la France sous main, par les ennemis de Sa Majesté qu'il avoit retirez dans ses places, & leur avoit fait surprendre Rocroy, & en tuër le Gouverneur : que ceste excuse, qu'il ne leur avoit donné secours depuis la surprise, n'estoit une excuse valable : pour ce que l'on sçavoit assez que c'estoit une quantité d'hommes qu'il avoit hasardez pour faire ceste execution, lesquels il eust supportez s'ils eussent peu garder ceste place ; mais voyant la diligence du siege, & qu'ils estoient contrains de se rendre, il les avoit desadvoüez.

Le Roy, nonobstant toutes ces raisons, ne veut point qu'on entreprenne la guerre sur les terres de Sedan : toutesfois la garnison de Jamets ( nonobstant les deffenses qui leur estoient faites par le Duc de Bouillon ) ne pouvoit se maintenir



en paix, mesme quelques-uns ayant surprins & <sup>1589.</sup> pillé une maison d'un Gentil-homme de Lorraine, desadvouez, estants pris furent pendus. Toutes ces courses furent cause que le Duc de Guise) quoy qu'il ne pust faire condescendre le Roy à ce qu'il luy permist de faire la guerre à Sedan & à Jamets) s'en alla emparer de Raucour, & entra dedans les terres de Sedan, où en quatre mois que ses troupes y sejournerent, il y fust commis une infinité d'actes d'hostilité; pendant lesquels la garnison de Jamets fit aussi la guerre à toute reste aux habitans de Verdun, par le commandement du Duc de Boüillon, jusques aux trefves qui furent faites à l'instance de la Roïne mere, en Avril 87, & depuis continuées jusques aux mois de Janvier 1588.

Durant ces trefves le Duc de Boüillon fust conducteur de ceste grande armée d'estrangers, après la defroute de laquelle, comme nous avons dit cy-dessus, il mourut l'onzième Janvier 1588, laissant Mademoiselle Charlotte de la Mark sa sœur, son unique heritiere; & Monsieur le Duc de Montpensier leur oncle, son tuteur.

Plusieurs pensoient que les Princes de la maison de Lorraine, ne voudroient faire la guerre à ceste pupille, mais il en advint au contraire, car audit mois de Janvier, la guerre se commença, & le Duc de Lorraine envoya le Baron d'Haußonville,

avec trois mille hommes de pied & huit cents chevaux se loger autour de Jamers. Le Duc de Guise y envoya aussi une partie de ses troupes, qui firent un grand degast autour de Sedan, contre l'intention du Roy, qui avoit accordé à Mademoiselle de Bouillon la continuation de la trefve encor pour un an.

Le Baron d'Hauffonville tenant Jamets assiégué, comme le sieur de Schelandre de rendre la place au Duc de Lorraine, & fait offre qu'il ne feroit rien changé ny en la religion ny en la police; mais il eut pour responce, qu'il avoit affaire à gens d'honneur qui ne sortiroient de ceste place avec des paroles.

Aussi le Roy en ce temps envoya Monsieur de Rieux, Chevalier de ses Ordres à Sedan, il proposa au Conseil de la Duchesse de Bouillon, que Sa Majesté prendroit la protection de ses places, à la charge qu'il mettroit dedans tel Gouverneur qu'il luy plairoit. Le Roy d'Espagne en mesme temps y envoya un Agent leur faire des propositions; mais le Comte de Maulevrier, oncle du feu dernier Duc de Bouillon, pretendait que Sedan & Jamets luy appartoient, escrivit à ceux qui y avoient le Gouvernement des affaires, & les pria de le recevoir avec de belles promesses: outre tout cela on parloit encor de plusieurs mariages pour Mademoiselle de Bouillon, tantost

d'un des enfans du Duc de Guise, puis de l'un <sup>1589.</sup>  
de ceux du Duc de Lorraine : bref, ces places  
estoyent bien desirées & beaucoup affligées : quel-  
que travail & peine que Monsieur de Montpensier  
print en la Cour de France, pour y apporter quel-  
quelque delivrance & foulagement, il n'en put  
venir à bout.

Depuis le mois de Janvier jusques au mois  
d'Avril, les assiegeans & assiegez en une infinité  
de forties & approches s'entremostrerent leur  
valeur. La veille de Pasques le Baron d'Hauffon-  
ville, après avoir fait bresche, fit donner en mesme  
temps l'assaut & l'escalade : mais les assiegeans  
repoulsez avec beaucoup de perte furent contraints  
de demander au Duc de Lorraine nouvelles forces  
d'hommes & d'argent. Deux mois se passerent en  
de sanglantes escarmouches & forties que fai-  
soient aucune fois ceux de Jamets avec des petites  
pieces de campagne, & endommageoient fort les  
assiegeans, qui reçurent le premier Juillet trois  
mille Lansquenets de renfort. Toutesfois peu de  
jours après, un pour parler fust accordé entre les  
sieurs d'Hauffonville & de Schelandre. En ce  
pour parler Hauffonville dit, qu'un mariage ou  
une honneste recompense leur pourroit donner la  
paix : Schelandre luy respondit, que le desgast  
qu'on avoit fait ne se pouvoit recompenser, &  
que la diversité de Religion empescheroit un



1589. mariage. Après plusieurs discours , il fut arrêté entr'eux que Schelandre advertiroit Monsieur de Montpensier & Hauffsonville le Duc de Lorraine , affin d'adviser s'il y avoit moyen de pacifier. En se disant l'adieu , le sieur d'Hauffsonville dit , Monsieur de Schelandre il vaut mieux , comme dit le proverbe , laisser son enfant morveux , que luy arracher le nez ; mais le sieur Baron de Schelandre luy repartit , Monsieur , un bon joueur ne se retire jamais sur sa perte , puis il adjousta , quand le vin est tiré il le faut boire.

Nonobstant ce pour parler , chacun d'eux tâchoit à faire réussir ses desseins : les intelligences que Hauffsonville pensoit avoir avec quelques-uns de Jamets se trouverent doubles ; & les voulant faire venir à effet , plusieurs des siens y perdirent la vie , & luy l'argent du Duc de Lorraine qui servit bien aux assiegez.

La continuation de ce siege resoluë au Conseil du Duc de Lorraine , le sieur d'Hauffsonville fit faire neuf forts , pour empescher les sorties des assiegez : mais par la sage conduite de leur Gouverneur , ils ne laisserent de faire encor des sorties , & plusieurs fois rechasserent les assiegeans jusques dedans leurs forts.

Cependant que Jamets estoit pressé par un si long siege , Madame d'Aremberg se trouva au mois d'Octobre à Sedan pour adviser avec le Com-

seil de Mademoiselle de Bouillon, s'il y auroit <sup>1589.</sup> moyen de faire quelque accord avec le Duc de Lorraine. Le sieur de Schelandre s'y rendit aussi : quelques articles furent dressez, que ledit sieur de Schelandre porta au Baron d'Hauffonville, qui estoit au camp devant Jamets, lequel les envoya au Duc de Lorraine à Nancy, se chargeant d'en rendre responce dans trois semaines : mais ledit Baron se trouvant malade, il quitta la conduite de l'armée au Seneschal de Lenoncourt, qui ayant pris ceste charge resserra d'abordée fort les assiegez. Le 17 Novembre le sieur de l'Afferté, de la part du Duc, ayant apporté la responce, il la communiqua au sieur de Schelandre : mais ayant pris temps pour en deliberer, il advint que la cavalerie de Sedan, qui pouvoit estre de cent bons chevaux, fust deffaite près d'Estenay, fort peu se sauverent de la mort, ou de la prison : cela recula un peu ceste negociation, qui fust peu après reprise, & ledit sieur de l'Afferté, alla avec le sieur de Maroles à Sedan, où estant arrivé il communiqua la responce dudit Duc son Maistre, au conseil de Mademoiselle de Bouillon : ceste responce veüe & regardée audit conseil, le sieur de l'Afferté fust chargé de porter leur resolution au Duc de Lorraine, de laquelle il promit rendre responce dans le cinquiesme Decembre : au lieu de revenir, le Duc de Lorraine envoya le sieur de

1589. Lenoncourt, Baillif de Saint Mihel, frere dudit sieur Seneschal, General de l'armée de devant Jamets, qui mit la derniere main à une trefve, qui fut publiée le 28 Decembre 1588, pour le temps de six semaines.

Par ceste trefve, la ville de Jamets ( ne pouvant plus tenir à cause de la famine & des maladies ) fust renduë au Duc de Lorraine : le sieur de Schelandre se retira avec les gens de guerre au chasteau pour Mademoiselle de Bouillon : ayant promis de ne mettre de nouveau aucuns vivres dedans ceste place, ny munitions, ny gens de guerre.

Il fust aussi accordé de part & d'autre qu'il ne se feroit aucuns ouvrages en la ville qui pussent nuire au chasteau, ny dans le chasteau qui pussent nuire à la ville.

Que les gens de guerre & habitans de Jamets qui ne voudroient faire serment au Duc de Lorraine, fortiroient, & seroient conduits seurement.

Que Mademoiselle de Bouillon pendant la trefve ne seroit empeschée de recevoir ses droicts & revenus.

Et pour remettre un bon repos ez terres de Mademoiselle de Bouillon, que dedans le 10 de Janvier ses Deputez avec ceux du Duc de Lorraine, s'assembleroient à Inaut pour adviser à faire une bonne paix par le moyen d'un mariage, pour le



bien & contentement de ladite Demoiselle, & 1589.  
seureté de ses sujets : sans toutesfois y rien conclurre, ny resouldre que premierement chacun d'eux n'eust envoyé vers le Roy & Monsieur de Montpensier pour avoir leur consentement, & obtenir d'eux procuration.

Le 23 Janvier 1589, les Deputez, tant d'une part que d'autre se trouverent à Inaut, plusieurs articles furent dressez : mais pour les faire entendre au Roy, on prolongea la trefve jusques au premier jour du mois de Mars.

Pendant ceste trefve, les gens de guerre de part & d'autre prindrent party : le Duc de Lorraine, qui ne se vouloit après la mort de ses cousins de Guise declarer ouvertement contre le Roy, licentia une partie de ses troupes, lesquelles furent trouver le Capitaine Saint Paul en Champagne, qui tenoit pour le party de l'Union.

D'autre costé aucuns gens de guerre de Sedan, & de ceux qui estoient sortis de Jamets, sçachants que le sieur d'Inteville, Lieutenant General pour le Roy en Champagne, levoit des hommes pour s'opposer aux remuements du Capitaine Saint Paul, vindrent le trouver en Champagne, & se mirent sous la conduite du sieur d'Amblize, & du Baron de Terme. Le Capitaine Saint Paul ayant ramassé le plus de gens qu'il pust, sçachant que ledit sieur d'Amblize tenoit les

1589. champs, alla pour le deffaire. Les Royaux & les Liguez se rencontrèrent entre Saint Gevin & Saint George, où il y eust un grand combat. Du commencement la compagnie d'Amblize prit l'espouvante, & demeura avec fort peu des siens au combat : mais après ce premier choc, les sieurs de Chaumont, de Vandy & de Loupes avec leurs compagnies, chargerent tellement les troupes de Saint Paul, qu'ils les rompirent & mirent en fuite : après en avoir tué, & pris prisonniers plusieurs, entre lesquels estoient le sieur d'Artigoti, Lorrain, & quinze Capitaines. Ceste deffaitte vint bien à propos pour les affaires du Roy ; car si ceux qui tenoient font party y eussent esté deffaits, il y avoit grande apparence que presque toute la Champagne eust pris le party de l'Union ; car ceste province fust grandement divisée, mesme les habitans de Troye, vindrent à Paris demander le fils puisné de feu Monsieur de Guise, appelé depuis la mort de son pere Monsieur le Prince de Genville, affin d'estre leur Gouverneur : mais, ainsi que tous les peuples font d'ordinaire en tels remuëments, les Troyens luy porterent une fort grande affection à ce commencement ; & à la suite de ceste histoire, il se verra qu'au declin de la Ligue ils le firent fortir si soudainement de leur ville qu'ils ne luy donnerent le loisir quasi de monter à cheval. Le sieur de Hautefort, qui se

qualifioit Lieutenant general en Champagne & <sup>1589.</sup>  
 Brie pour l'Union, fust à Troye avec des troupes  
 de gens de guerre, lequel traicta rudement les  
 chasteaux des Seigneurs qui s'estoient declarez  
 pour le party du Roy, enr'autres les chasteaux  
 de Chapes, Brienne & Marzac : il alla faire le-  
 ver le siege au sieur de Sautour qui avoit assiegé  
 Mery sur Seine, & le chargea de telle façon,  
 que tous les siens furent deffaits, & luy-mesme  
 eut assez de peine à se sauver au travers des eaux  
 & des marets, où il pensa se noyer. Les villes de  
 Reims, Troyes, Meaux, Mezieres, Vitry &  
 autres se mirent du party de l'Union, Chaalons,  
 Langres, Chasteauthierry, Sainte Menehouft,  
 & autres tindrent le party du Roy. Voylà com-  
 ment les villes de ce Gouvernement furent divi-  
 fées en deux partis. Dans Chaalons il fust du de-  
 puis estably une Chambre du Parlement de Paris  
 transferé à Tours, pour rendre la justice aux Ca-  
 tholiques Royaux des Provinces de Champagne,  
 Brie, Picardie, & autres pays qui sont enclavez  
 entre la riviere de Seine, le pays de Caux en Nor-  
 mandie, & les frontieres des Pays-Bas, Lorraine  
 & Bourgongne.

Or pour retourner au discours de ce qui se pas-  
 soit entre les Duc de Lorraine & Mademoiselle  
 de Bouillon, pendant leur trefve ledit Duc de  
 Lorraine envoya le sieur de Lenoncourt, Baillif



1589. de Saint Mihel , pour avoir l'avis & volonté du Roy & de Monsieur de Montpensier , touchant le mariage proposé par leur dite trefve , & de la composition à l'amiable de leurs differents : mais Sa Majesté escrivit au Duc de Lorraine , qu'il vouloit que la trefve fust continuée jusques à son arrivée en Champagne , où il esperoit estre au plus tard dans deux mois , & que luy-mesme vouloit estre sur les lieux arbitre de leurs differents pour les terminer à l'amiable. Ceste response ne plust au Duc , & du depuis voyant les grands remuements qui se faisoient en France , il ne voulut continuër la trefve : si bien que le treiziesme d'Avril , la guerre recommença , & le siege du chasteau de Jamets fust continué , de la reddition duquel nous parlerons cy-après.

Après que Monsieur le Duc de Mayenne eust juré & fait serment au Parlement de Paris , entre les mains du President Brisson , d'employer jusques à la dernière goutte de son sang pour maintenir la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , & conserver l'Estat Royal en son entier , l'autorité des Cours Souveraines , les Privileges du Clergé & de la Noblesse , de faire garder & observer les Loix & Ordonnances du Royaume , & l'obeyssance deuë aux Magistrats , de preserver le peuple de France de toute oppression , & d'employer les forces & la puissance qui  
luy

luy avoient esté octroyées à l'honneur de Dieu & au bien du Royaume; il partit de Paris pour aller faire un corps d'armée de toutes ses troupes, lesquelles durant le mois de Mars s'estoient renduës en la Beaulle. On l'attendoit à Orleans, & les habitans eussent bien désiré qu'il y eust esté pour les delivrer des Royaux de Boisgency, lesquels ne bougeoient de leurs portes: mais l'entreprise de Vendosme & de Tours, luy fit prendre le chemin de Chasteaudun, où Monsieur le Legat Morosini, du consentement du Roy, l'alla expressement trouver.

Ledit sieur Legat, (prenant congé de Sa Majesté, sa legation finie) entendant que l'on proposoit au Roy qu'il falloit qu'il appellast prez de luy le Roy de Navarre & ses forces, pour resister au Duc de Mayenne & au party de l'Union, le supplia de ne le vouloit faire, mais plustost pacifier son Royaume avec les Catholiques de l'Union, & s'offrir luy-mesme de s'y entremettre: ce que le Roy receut de bonne part, & accepta son offre, & luy permist d'aller trouver Monsieur de Mayenne la part où il seroit pour le persuader à la Paix, & à un accord, duquel Sadite Majesté avoit desja escrit à Monsieur le Duc de Lorraine, affin qu'il y preparast tous les autres Princes de sa maison. Et pour accelerer plustost ceste affaire, Sa Majesté bailla audit sieur Legat par escrit l'accord qu'il desiroit.

1589. faire avec ledit Duc de Mayenne, & avec tous les Princes & Seigneurs du party de l'Union, dans lequel il leur promettoit de delivrer tous les prisonniers qu'il tenoit, de continuer tous les Princes & Seigneurs de ce party en tous leurs Gouvernements, leur laisser les villes de seureté, & les faire payer de leurs pensions : au pied duquel escrit, Sa Majesté mit que pour les difficultez qui pourroient advenir sur l'exécution de son offre, qu'il s'en remettoit du tout à Sa Sainteté pour en estre amiable compositeur, prenant pour adjoincts, Messieurs le Grand Duc de Toscane, le Duc de Lorraine, la Seigneurie de Venize, & Monsieur le Duc de Ferrare. Le Roy par ceste proposition fit paroistre audit sieur Legat le desir qu'il avoit d'appaizer ces nouveaux troubles : mais ayant sçeu que Monsieur de Mayenne estoit party de Paris, pour le venir assaillir, & craignant qu'il ne le print à son desavantage, il dit au sieur Legat, qu'il le prioit d'effectuer ceste negociation dans quinze jours, ou de faire faire quelque trefve dans ledit temps; mais que si cela ne se pouvoit faire, qu'il le luy mandast incontinent, affin qu'il pensast à ses affaires.

Monsieur le Legat le luy promit, & s'estant hasté pour aller à Orleans pensant y rencontrer Monsieur de Mayenne, fust contraint de rebroufser chemin & le venir trouver à Chasteaudun, où



il luy propofa les articles & les conditions que le 1589.

Roy luy avoit baillées , & n'oublia rien de ce qu'il penfoit pouvoir apporter advancement à un tel œuvre : mais Monsieur de Mayenne luy dit, *je ne peux entendre à nul accord , qu'auparavant je n'aye advis de tous ceux qui ont intereft au party de l'Union auffi bien que moy , quand bien j'aurois accordé toutes ces propositions , Sa Sainteté ne me voudroit contraindre de luy obeyr , auffi fuis-je refolu de pluftoft mourir que de le faire.* Monsieur le Legat fe trouva lors bien eftonné , & loin de fon attente , il ouyt des propos que les plus-grands de ce party de l'Union difoient fi librement contre le Roy , avec une infinité d'injures , ne le nommant jamais pour Roy , qu'il n'ofa plus parler de paix au Duc de Mayenne , ny à aucun de fon Conseil , confiderant que ce feroit temps perdu : il en advertit incontinent Sa Majesté , fuivant ce qu'il luy avoit promis , luy mandant , *qu'il pourveuft à ce qu'il adviferoit eftre bon pour fes affaires : quant à luy qu'il eftoit bien marry de n'avoir peu rien faire de bon avec Monsieur de Mayenne , duquel il avoit pris congé pour s'en retourner à Orleans , & continuer fon voyage jufques à Lyon , où il attendroit ce qu'il plairoit à Sa Sainteté luy commander.*

Quand le Roy alla de Blois à Tours , Monsieur le Legat fust logé durant le Carefme de ceste an-

1589. née dans l'Abbaye de Marmoustier, où il n'avoit point entendu les termes & paroles dont usoient ceux de l'Union, mais il fust fort estonné étant à Orleans, de ce qu'ouvertement & affirmativement plusieurs grands de ce party ne vouloient plus recognoistre le Roy pour Souverain; & que le Clergé devant qu'avoir eu mandement du Pape s'estoit emancipé de faire beaucoup de choses nouvelles de leur autorité, obeyssant à la resolution faite par aucuns Docteurs (qui prenoient le nom de la Faculté de Paris) par laquelle ils arresterent que ces mots (*pro Rege nostro*) feroient obmis & passez sous silence par tous les Prestres qui chanteroient la Messe, comme n'estant de l'essence propre du Canon, mais que l'on diroit au lieu (*pro Christianis nostris Principibus.*) Ceste resolution portoit aussi, que s'il y avoit aucuns Docteurs qui ne fussent de leur opinion, qu'ils feroient privez des prieres & droits de la Faculté, effacez & rejettez du sein d'icelle, comme coupables & participans de crime & d'excommunication: plus, que sans mandement de Sa Sainteté, ils avoient colligé de nouveau certaines prieres que les Prestres de ce party disoient en celebrant la Messe: bref il vit tant de choses inventées aux Eglises des villes qui tenoient ce party, que non-seulement luy, mais tous ceux qui n'avoient aucune passion en ces remuements les blasmerent,

comme tenans par trop d'une sedition populaire; 1589.  
 car outre telles prieres nouvelles, ils avoient fait  
 des tableaux ez Eglises principales pour animer  
 le peuple contre le Roy, où le Duc de Guise  
 estoit peint tué de dagues, avec ces mots, *Prince  
 de force*, & son frere le Cardinal de Guise, estoit  
 tué de coups d'hallebardes, avec ceste inscrip-  
 tion, *Prince de patience*. Ces peintures esmeu-  
 rerent merueilleusement les peuples à se desbau-  
 cher de l'obeyssance de leur Souverain.

Or le Roy ayant receu les lettres de Monsieur le  
 Legat, comme il n'avoit peu faire condescendre le  
 Duc de Mayenne à un bon accord, fust contraint  
 de se servir du Roy de Navarre, auquel incont-  
 nent il manda un Gentil-homme pour le semondre  
 de mettre en effet les offres qu'il luy avoit plusieurs  
 fois faites de luy obeyr: le Roy de Navarre en-  
 voya Monsieur de Chastillon à Tours; la necessité  
 où les affaires s'alloient reduire, ne requeroit pas  
 grande contestation: le Roy promit de luy bailler  
 un passage sur la riviere de Loire, & que l'on fe-  
 roit publier une trefve pour un an, pendant la-  
 quelle on traicteroit d'une paix asseurée. Pour la  
 delivrance d'un pont sur la riviere de Loire, le  
 Roy avoit promis le pont de Cé: celui qui en  
 estoit Gouverneur fit quelque difficulté de se des-  
 faire de ceste place, ce que voyant le Roy il en-  
 voya querir le sieur de Lessar, Gouverneur de



1589. Saumur, qui luy promit de delivrer la ville & le pont de Saumur au Roy de Navarre : mais il supplia Sa Majesté de luy faire delivrer dix mille francs, à quoy se montoient quelques reparations qu'il avoit fait faire. Les finances de l'Espargne du Roy estoient taries, pour ce que les deniers des Recepres generales ny venoient plus, car le party de l'Union en possedoit d'aucunes : les deniers de celles qui estoient encor en l'obeyssance de Sa Majesté, ne pouvoient estre amenez à Tours pour la difficulté des chemins ; quelques-unes estoient retenues pour les affaires en chasque Province : ce qui fust cause que les Thresoriers refuserent de payer lesdits dix mille francs au sieur de Lessar, faute de finance royale : un Seigneur Italien les presta au Roy. Le sieur de Lessar contenté, il delivra la ville & le pont de Saumur au Roy de Navarre, qui mit pour commander dans ceste place le sieur du Pleffis Mornay.

Or en ce mesme temps que le Roy estoit en necessité d'argent, le party de l'Union ne manquoit point de moyens, & comme plusieurs ont dit, *les thresorts cachez furent lors descouverts pour eux comme si le destin leur eust expès nourry des gens pour leur faire une espargne, & un magasin d'or ;* car ils trouverent en un seul endroit dans Paris au logis du sieur Molan, Thresorier de l'Espargne, plus d'un million de livres, qu'il avoit fait

cacher & enterrer dans sa maison : ce Thresorier <sup>1589</sup> estoit à Tours, & avoit de belles Seigneuries en Touraine ; il se plaignoit plus du temps, & du peu de moyens qu'il avoit, que nul autre des refugiez : outre le Roy, beaucoup de ses particuliers amis durant ces calamitez publiques l'avoient requis de leur prester de l'argent : plusieurs sçavoient ses commoditez, il les avoit refusées à tous : sur la nouvelle qui vint au Roy, d'un si grand nombre d'or que ceux de l'Union avoient trouvé caché dans sa maison, il le fit mettre prisonnier. Les justes courroux des Roys sont excusables. Molant dit, que cest argent ne luy appartenoit, ains à des particuliers dont il estoit responsable. Les siens s'employèrent pour luy : pour sortir de peine, il bailla encor au Roy trente mille escus, & perdit son estat qui valoit bien autant : une mauvaise fortune suit l'autre, il luy en advint de mesme ; car Monsieur de Mayenne prenant Saint Ouy, toutes ses terres qu'il avoit en Touraine furent ravagées.

Le 21 d'Avril le Roy de Navarre estant à Saumur fit une declaration sur son passage de la riviere de Loire, pour faire service à Sa Majesté : il dit dans ceste declaration, *qu'estant premier Prince du sang de France*, que la Loy & son devoir l'obligent de deffendre son Roy, & que quelque pretexte que les chefs de la Ligue pren-

1589. nent, qu'ils ne font que perturbateurs du repos public, & n'ont autre but que la vie & Couronne du Roy, la dissipation & usurpation de cest estat.

Qu'il n'a & ne veut tenir pour ennemis, que ceux qui se sont rebellez contre le Roy : & deffend à tous ses gens de guerre de ne rien entreprendre ny attenter sur les bons sujets du Roy, & spécialement sur ceux du Clergé, pourveu qu'ils se contiennent modestement en leur vocation : priant tous les Ordres & Estats de ce Royaume, d'adviser au mal qu'apportera la continuation de ces confusions.

Ceux du Clergé, de considerer la pieté estouffée dans les armes, le nom de Dieu en blasphème, & la Religion en mespris, s'accoustumant un chacun de se jouer du sacré nom de foy, lors qu'il voit que les plus grands le prennent pour pretexte des plus execrables infidelitez qui puissent estre.

Ceux de la Noblesse, de remarquer qu'elle cheute a prins leur ordre en peu de temps, quand les armes (marques ou de la Noblesse hereditaire, ou loyers de vertu) sont comme trainées dedans la fange, mises ez mains d'une populace à qui de liberté passera en licence, de licence à l'abandon de toute insolence, sans plus respecter, comme jà on le voit, ny merites ny qualitez.

Ceux de la Justice, de considerer quel bri-



gandage est entré par la porte du bien public, 1589. quand en la Chambre des Pairs de France, où les plus grands laissent leur espée pour la réverence de Justice, est entré un Procureur armé accompagné de vingt marauts, portant l'espée à la gorge au Parlement de France, l'emmenant en triomphe en robes rouges à la Bastille : quand un premier President est assommé, traîné & pendu à Thoulouze ( zelateur de la religion Catholique-Romaine, & le plus formel ennemy de la contraire ) par le monopole d'un Eveque.

Ceux du Tiers-Estat, qui tout au moins devoient tirer profit de ces dommages, advisent s'ils sont foulagez des tailles & subsides : s'ils sont deschargez de la gendarmerie : si leurs boutiques ez villes, & leurs mestairies ez champs s'en portent mieux.

Un Roy ( dit-il ne peut souffrir d'estre dégradé par ses subjects : & pour l'empescher il faudra ranger rigueur contre rigueur, & force contre force : contre l'usurpation des estrangers il faudra que Sa Majesté soit secouruë d'estrangers, ce qui fera la cause que les champs deviendront en forests, & les guerets en friche : mal qui sera commun au Laboureur & au Bourgeois : au Gentilhomme & au Clergé.

Il feroit bien plus à propos d'abreger tant de calamitez par une paix, en rendant l'obeissance &

1589. la fidelité que l'on doit au Roy. C'est pourquoy je prie tous les serviteurs de Sa Majesté, de redoubler leur affection & courage à le servir de bien en mieux contre ses ennemis : & exhorte ceux qui se sont laissez aller à une telle rebellion, de n'estre instruments de leur propre ruine, & de se desister d'un si mauvais party, & recourir à la clemence de Sa Majesté.

Peu après la publication de ceste declaration, le Roy en fit publier deux en un mesme temps : dans la premiere il declare tous les biens meubles du Duc de Mayenne, & des Princes & Habitans des villes qui tenoient son party acquis & confisquez; pour estre les deniers provenans de la vente d'iceux, employez aux frais de la guerre, puis que dans le 15 d'Avril ( terme qu'il leur avoit prefix pour se recognoistre ) ils n'estoient venus se remettre en l'obeyssance, que justement ils luy devoient.

L'autre Declaration, estoit sur la trefve qu'il avoit accordée avec le Roy de Navarre, dans laquelle il dit, que l'on avoit de longue main essayé de seduire la plus-part de ses subjets Catholiques par Lignes & associations secretes, sous un faux pretexte de zele & de la conservation de la Religion Catholique-Romaine, contre ceux de la nouvelle opinion qui pourroient pretendre de luy succeder : mais que le but des Chefs de

telles Liges , tendoit à l'usurpation & partage <sup>1589.</sup>  
de la Couronne entr'eux , après s'estre formé un  
party entre ses subjets Catholiques , & s'estre ap-  
puyez d'intelligences avec les estrangers.

Que les chefs de ceste Ligue avoient commencé  
tels mauvais desseins par detractions & mesdi-  
fances de ses actions pour le rendre odieux à son  
peuple , & tirer à eux l'affection d'iceluy , sous pre-  
texte de le soulager des charges que l'injure du  
temps leur auroit apportées ; & que tels desseins  
avoient continué par la levée de leurs premieres  
armes , ce qui n'avoit apporté autre effet , sinon  
la destruction de ses subjets , par les entreprises  
qu'ils faisoient contre son autorité. Mais , que si  
les essays de la prise de leurs premieres armes  
avoient esté pernicieux , que la suite en estoit en-  
core plus dommageable , & cause de toutes les  
inhumanitez & desordres qui se commettoient en  
la France , tels que l'on n'en avoit jamais veu ny  
ouy parler de semblables. *Nous avons* , dit-il , *du*  
*commencement* recherché tous moyens à nous pos-  
sibles , pour par douceur ramener tous nos subjets  
Catholiques à une bonne & ferme reunion sous  
nostre obeyssance , & par le moyen d'icelle exe-  
cuter ce que à leur instante priere nous leur au-  
rions promis en l'Assemblée de nos Estats. Mais  
tant s'en faut que par ceste voye la duresse de leurs  
cœurs ait peu estre amollie & fleschie à quelque



1589. compassion de tant de maux dont ils font cause ; non contens des desordres passez , mesme d'avoir souslevé contre nous la pluspart de nos villes , tué , emprisonné , ou depose nos Officiers , rançonné les plus aisez de nostre Royaume , de quelque ordre , estat , qualité , sexe , conditior & aage qu'ils puissent estre , mesme les personnes Ecclesiastiques , rompu nos feaux , effacé nos armoiries , deschiré & ignominieusement traîné nos effigies , estably des conseils & officiers à leur fantasie , ravy nos finances , & exercé contre nous & nos bons subjets , tous actes de mespris , derision , hostilité & inhumanité , qu'adjoustant injure sur injure ils s'apprestent à venir assaillir notre propre personne avec artillerie tirée de nos Arcenaux , & Armée composée , tant de nos subjets rebelles que d'étrangers , en partie de religion contraire à la Catholique , Apostolique & Romaine , de laquelle neantmoins ils se disent seuls protecteurs ; pour avec , nous opprimer , tous nos bons subjets & serviteurs Catholiques , au lieu de s'adresser à ceux de l'opinion contraire qu'ils laissent en paix & liberté de s'estendre à leur plaisir , comme ils n'en ont perdu l'occasion : ayant le Roy de Navarre , pendant que nous estions à nous preparer & fournir de forces pour nous garantir des mauvaises intentions desdits rebelles , prins & faisi nos villes de Niort , Saint Maixant , Maillezais , Chastel-

leraut , Loudun , l'Isle Bouchard , Montreuil-<sup>1589.</sup>  
Bellai , Argenton & le Blanc en Berry , & ad-  
vancé ses forces près de ceste ville , où nous nous  
estions acheminez sur le premier advis de fcsdits  
exploits pour donner tout l'ordre que nous pour-  
rions à empescher qu'il ne les poursuivist plus  
avant. Ce qu'enfin cognoissant ne pouvoir faire  
par les armes en mesme temps que nous sommes  
en necessité de les employer pour la conservation  
& deffense de nostre propre personne , & de nos  
bons serviteurs & subjets , contre la rage & vic-  
lence des rebelles , après les avoir recognu infle-  
xibles à aucunes conditions de reconciliation , sur  
les ouvertures que leur en avons fait faire ; & con-  
siderant qu'ores qu'il n'eust voulu comme eux ,  
s'attacher à nostre vie , nosdits bons subjets pou-  
voient neantmoins estre grandement molestez de  
ses armes , si nous ne luy ostions l'occasion de les  
employer selon que l'estat present des affaires de  
ce Royaume luy en donnoit la commodité :  
d'autre part estant pressez & interpellez par les  
clameurs & requestes de nos Provinces travail-  
lées de ceux de son party , d'y remedier , & plus-  
tost par une surzeance d'hostilité qu'autrement ,  
sans laquelle leur defaillant la force de se def-  
fendre , & le moyen d'entretenir les gens de  
guerre , toute esperance de pouvoir plus sub-  
stanter leurs vies & de leurs familles , leur estoit

1589. ostée; & qu'aucunes d'icelles, contraintes par la violence du mal avoient jà accordée d'elles-mesmes. Toutes les susdites raisons, ayant esté par nous mises en deliberation avec les Princes de nostre sang, Officiers de nostre Couronne, & autres Seigneurs & Personnages de nostre conseil estant près de nous: n'aurions trouvé autre moyen, entre ces extremitez que de prendre & donner à nosdits subjets quelque relasche de guerre de la part dudit Roy de Navarre; & pour cest effet luy avons accordé pour luy & pour tous ceux de son party, trefve & surçeances d'armes & de toute hostilité, suivant l'instance qu'il nous en a faite, recognoissant son devoir envers nous, esmeu de compassion de la misere où ce Royaume est de present reduit, qui incite tous ceux qui retiennent le sentiment de bons François d'ayder à esteindre le feu de division qui le consume & menace de sa derniere ruine, dont toutesfois nous esperons que Dieu par sa bonté le voudra encor preserver pour sa gloire, contre les machinations & efforts de ceux qui en desirent & pourchassent la dissipation, pour leur ambition particuliere. Laquelle trefve & surçeance d'armes nous entendons estre generale par tout nostre Royaume, durant un an entier, à commencer du troisieme jour de ce mois, & finir à semblable jour, l'un & l'autre inclus, pour tous nos bons & fideles subjets qui



reconoissent nostre autorité, en nous rendant 1589.  
 l'obeyssance qu'ils nous doivent : ensemble pour  
 l'estat d'Avignon & Comté de Venisse apparten-  
 nant à nostre très-saint pere le Pape, que nous  
 avons voulu y estre compris, & les subjets d'ice-  
 luy en jouyr, comme estant sous nostre protec-  
 tion, &c. Aussi qu'en consequence de ce que des-  
 sus, ledit Roy de Navarre & ceux de son party  
 auront main-levé de leurs biens, pour en jouyr  
 tant que ladite trefve durera : comme aussi reci-  
 proquement ils laisseront jouyr les Catholiques,  
 tant Ecclesiastiques qu'autres nos bons serviteurs  
 de leurs biens & revenus ez lieux par eux tenus.  
 Si voulons, &c.

En mesme temps aussi le Roy de Navarre com-  
 manda à tous ceux de son party l'observation de  
 ceste trefve, & dans la publication qu'il en fit, il  
 dit, *comme il soit notoire à un* chacun que nous  
 n'avons pris ny retenu les armes en ceste mise-  
 rable guerre, qu'autant que la necessité nous y  
 auroit contrainsts : aussi avons-nous assez tesmoi-  
 gné par nos actions, l'extreme regret que nous  
 avons de nous y voir enveloppez & obligez, par  
 la malice des ennemis de ce Royaume : le desir  
 au contraire que nous aurions de pouvoir servir  
 Sa Majesté en contre eux, pour le restablissement  
 de son autorité, repos & tranquillité de ses bons  
 subjets. Le malheur cependant auroit esté tel, que

89. nostre bonne intention auroit esté deguisée par plusieurs artifices : la mauvaise volonté desdits ennemis couverte de pretextes specieux & favorables , si avant , que ce Royaume auroit esté réduit jusques sur le bord d'une ruine inevitable , si la prudence du Roy , nostredit souverain seigneur, combattuë toutesfois & traversée d'infinis obstacles , n'eust sçeu demesler nostre innocence de leurs calomnies , n'eust veu aussi leur malignité inveterée , au travers de leurs couleurs & palliations ; & est evident que ceste guerre commencée sous ombre de Religion s'est trouvée tout à coup pure guerre d'Estat ; que ceux de la Ligue ne font point allez chercher ny attaquer ceux de la Religion dont nous faisons profession , ains ont abusé des armes & de l'autorité qui leur avoit esté baillée à ceste fin , pour occuper les villes de ce Royaume , plus esloignées & moins suspectes de ladite Religion : aussi peu ont-ils employé leurs prescheurs à la conversion de ceux qu'ils pretendoient Heretiques ; au contraire s'en sont servis par toutes les villes, à la subversion de ce Royaume, comme de boute-feux , pour embraser l'Estat, suborner les subjets contre leur Prince , les desbaucher de l'obeyssance de leurs Magistrats , les disposer à seditions & changements , à confondre sans aucun respect toutes choses divines & humaines dont seroit venu au grand regret de tous

tous les gens de bien une revolte non croyable en 1589. ceste nation contre le Roy nostre souverain seigneur, & en consequence d'icelle une telle confusion en plusieurs Villes & Provinces, que l'ombre prétenduë de pieté & de justice en auroit du tout aneanty & effacé le corps, la crainte de Dieu, & la reverence de sa vraye image, du Magistrat legitime & souverain institué de luy. En ces extrémités donc, recognoissant nostredit souverain seigneur, & deplorant au fond de nostre ame la calamité de cest Estat, & de ce peuple, nous nous ferions retirez devers Sa Majesté, luy aurions présenté à ses pieds vos vies & moyens, pour l'assister contre ses ennemis au restablissement de son autorité & de ses bons subjets. Protestans, comme ores nous faisons, de n'ayoir autre intention que son service, & comme aussi chacun peut juger évidemment, que si autre elle eust esté, nous avions l'occasion tout à propos de nous ayder des miseres publiques : ce que voyant, Sa Majesté nous auroit fait cest honneur de recognoistre & accepter benignement nostre bonne volonté; & pour nous donner meilleur moyen de la servir se seroit resoluë à une trefve ou surseance d'armes, & de routes hostilitez, de laquelle nous esperons avec l'ayde de Dieu une bonne paix à l'advenir. Pour ce est-il que nous vous faisons sçavoir à tous & chacun de vous, qui recognoissez nostre autorité & protec-



1589. tion, & qui avez suivy & suivez le party que nous soustenions, chacun en droit soy, que nous avons traité, arresté & conclud avec le Roy nostre souverain seigneur, une trefve & surseance d'armes generale par tout ce Royaume, pour un an entier, à commencer du troisieme du present mois d'Avril, & finir à semblable jour, l'un & l'autre inclus; en laquelle aussi nous entendons estre compris l'Estat & Comté de Venisse, & les subjets d'iceluy, comme estant sous la protection du Roy nostredit souverain seigneur. Deffendons, &c.

Voylà les Declarations que les deux Roys firent contre le party de l'Union: nous dirons cy-après comme leur accord servit d'un specieux pretexte de revolte aux factieux de Poitiers, d'Agen & d'autres endroits. Devant qu'entrer en ce qui se passa au mois de May en France, voyons ce que fit Monsieur de Montpensier en son gouvernement de Normandie au mois d'Avril.

Nous avons dit que le Roy avoit envoyé Monsieur de Montpensier en son gouvernement de Normandie, où le party de l'Union avoit fait soulever Rouën, qui est la ville capitale de ceste Province, Falaize, Lizieux, Argentan, & tous les ponts & villes de dessus la riviere de Seine, fors le pont de l'Arche. La ville de Caën, qui tient le second lieu des villes de Normandie, Saint Lo,

Alençon, & autres places & chasteaux furent <sup>1589.</sup> maintenus en l'obeyffance du Roy par les Catholiques royaux : Diepe, entr'autres places, leur servit bien de retraite pour le pays de Caux. Ainsi la Normandie fust divisée presque esgalement en deux partys. Monsieur de Montpensier estant arrivé à Alençon, le sieur de Larchan Gouverneur d'Evreux, & le sieur de Bacqueville le vindrent trouver avec leurs compagnies : il en partit le 4 d'Avril, & s'en alla passer à Sez où il fut bien receu par Monsieur l'Evesque de Sez & par les principaux habitans, & là le vindrent trouver les sieurs de Halot de Montmorency, & de Creve-cœur son frere, avec leurs compagnies. De Sez il passa à Escouchey, & en s'en allant à Caën il rencontra cinquante lances, & cent arquebuziers à cheval, de la garnison de Falaize, qu'il deffit, la plupart furent tuez, & le Capitaine Touchet qui les conduisoit pris prisonnier.

Monsieur de Montpensier voyant que le party de l'Union s'eslevoit & s'aggrandissoit de plus en plus en ces quartiers-là, advisa qu'il estoit necessaire de prendre quelques-unes des places qui s'estoient si soudainement eslevées : la plus grand part de la Noblesse du pays l'estoit venu trouver, ce fust ce qui le fit resoudre d'assiéger Falaize ; & ayant fait partir de Caën deux canons & une coulevrine, avec quelques gens de pied, le 20 d'Avril,

1589. il s'y rendit : la batterie fust incontinent dressée ; & sur le soir deux tours ayant esté ouvertes , il fit commander à quelques gens de pied de s'y aller loger , pour favoriser le lendemain l'assaut : ils s'y acheminerent , & plusieurs de la Noblesse qui les y vit aller ( sans en avoir eu commandement ) les suivit , en sorte qu'ils allerent tous donner du ventre contre la muraille ; car on ne se püst loger dans les deux tours pour estre trop profondes : si bien qu'ils furent contraints de se retirer avec perte de quelques-uns.

Or comme Monsieur de Montpensier deliberoit de continuër le lendemain la batterie , & faire bresche , il receut la nuit un advertissement , que les sieurs Comte de Brissac , Pierre Court , Lonchan , le Baron d'Eschaufour , le Baron de Tubeuf , le sieur de Roquenal , & de Beaulieu avoient amassé du costé de l'Aigle & Argentan , grand nombre de gens , tant de cavalerie que d'infanterie , & mesme avoient avec eux certaines communes de ce pays que l'on appelloit les Gaudiers ( qui s'estoient dez l'an passé eslevez pour ne payer point de taille ) & qu'ils s'assembloient tous pour venir luy faire lever le siege , il advisa que de les attendre audit Falaize , veu le grand nombre d'infanterie qu'ils avoient , il y auroit danger qu'il fust forcé à lever le siege , surquoy il resolut d'aller combattre ce secours : ce qu'il fit le lendemain ;



& ayant trouvé en trois villages de cinq à six mille <sup>1589</sup> hommes logez, entre lesquels il y avoit de deux à trois cents Gentils-hommes, & quelques gens d'Eglise, les ayant fait recognoistre par le sieur d'Emery, il envoya les sieurs Comte de Torigny, Longuaunay, & de Vignes l'aîné, se loger entre lesdits villages & Argentan, & les fit soutenir des sieurs de Bacqueville & de Larchan, d'un costé, & de l'autre, du sieur de Beveron; & luy alla, avec tout le reste, droit à eux, lesquels le soustindrent pour quelque temps: mais en fin oyant le bruit d'une coulevrine, qu'il y avoit fait conduire, ils commencerent à bransler: puis furent chargez si vivement, que ceux qui estoient au premier village nommé Pierrefite, furent tous rompus, & taillez en pieces, ou prins prisonniers. De-là il fit cheminer droit au second village nommé Villers, lequel fust forcé, & ceux qui estoient dedans, traitez comme les premiers. La nuit estoit proche, il n'y avoit point d'apparence pour ce jour de forcer le troisieme village nommé Comneaux, Monsieur de Montpensier les fit sommer de se rendre: mais voyant qu'ils estoient lents à respondre, il fit attaquer leur fort, & l'un de leurs chefs, nommé Beaulieu, qui en estoit fort, estant pris & amené, ils se rendirent. Monsieur de Brissac & quelque cavalerie, voyant l'effort fait à Pierrefite, firent leur retraite à Argentan.

1589. Le nombre des morts fust de trois mille, il y eut de mille à douze cents prisonniers, entre lesquels se trouverent environ trente Gentils-hommes; les principaux estoient le Baron de Tubeuf, & de Beaulieu. Après ceste desfaite, Monsieur de Montpensier s'en retourna à Caën, où du depuis fust transferé la Cour de Parlemēt, & les autres Cours Souveraines de Rouën. Monsieur le Premier President de Rouën, & plusieurs autres Presidents & Conseillers tenans le party du Roy, s'y rendirent, pour y exercer leurs charges & offices.

Le Roy estant à Tours, receut les nouvelles des exploicts de Monsieur de Montpensier en Normandie; & en rendit graces à Dieu: mais le mesme jour qu'il en eut l'advis, Monsieur de Mayenne le 25 Avril, desfit le Comte de Brienne auprès d'Amboise avec ses troupes, composées de plus de mille hommes de pied, & de deux cents chevaux: ceste desfaite advint de ceste façon. Nous avons dit que Monsieur de Mayenne ne voulut passer par Orleans de peur de perdre le temps de l'exécution de ses entreprises qu'il avoit sur Vendosme & sur Tours. Dez qu'il fust arrivé à Chartres pour aller à Chasteaudun, il fait avancer son avant-garde conduite par Monsieur de Rosne vers le Vendosmois, le sieur de Maillé Benchard, Gouverneur de Vendosme, pratiqué

de longue main pour estre du party de l'Union, <sup>1589.</sup>  
 suivant son intelligence, donne entrée à Rosne  
 dans la ville de Vendosme, où il prit prisonniers  
 aucuns de Messieurs du Grand Conseil, estimez  
 serviteurs du Roy : ceste vendition luy cousta  
 toutesfois depuis la vie ; car ayant esté continué  
 Gouverneur dans Vendosme pour l'Union, sept  
 mois après le Roy Henry IV ayant repris ceste  
 ville, il y fust pris prisonnier en estant encor Gou-  
 verneur ; & voulant implorer pour luy sauver la  
 vie la faveur des Grands, l'on luy fit reproche  
 qu'il avoit vendu ceste place à l'Union : il s'ex-  
 cusa qu'il n'avoit des forces pour resister à leur  
 armée : mais il demeura comme un muët à ce  
 qu'il luy fust dit, que le 2 Avril Monsieur le  
 Comte de Soissons par commandement du Roy,  
 passant à Vendosme, luy avoit offert des gens de  
 guerre, & qu'il luy avoit fait response qu'il n'en  
 avoit que faire : ceste objection fust la principale  
 cause qu'il eut la teste tranchée.

La prise de Vendosme par l'Union incommoda  
 lors grandement les desseins du Roy ; car outre la  
 prison des principaux de Messieurs du Grand-  
 Conseil, Monsieur de Mayenne estant party de  
 Chasteaudun s'y vint rendre incontinent avec  
 toute son armée : ceste ville n'est distante que  
 d'une journée de Tours ; entre ces deux villes ce  
 ne sont que campagnes. Le Roy ayant advis de la



1589. perte de ceste place , avoit envoyé vers toutes ses troupes qui tenoient les champs de ce costé-là , affin de les faire retirer ez villes qu'il tenoit sur la riviere de Loire. Monsieur de Brienne avoit eu commandement de se retirer à Blois , où Monsieur d'Espernon son beau-frere estoit arrivé avec des troupes qu'il avoit amenées de la Guienne , affin de deffendre ceste ville si Monsieur de Mayenne la vouloit attaquer , pour ce que le commun bruit entre ceux de l'Union estoit , qu'ils vouloient razer en memoire perpetuelle le Chasteau de Blois , à cause que Messieurs de Guise y avoient esté tuez & bruslez : mais Monsieur de Mayenne adverty que le Comte de Brienne estoit logé à Saint Ouyn à une lieue d'Amboise , là où il vouloit aller passer la riviere de Loire , fit partir Monsieur de Canillac de nuit , & luy le suivit avec deux canons : ils usèrent d'une telle diligence , qu'ils surprinrent , destirent & taillerent en pieces six cents hommes des troupes du Comte de Brienne : peu se sauverent à Amboise ; luy & quelques-uns des siens se jetterent dans le chasteau de Saint Ouyn : mais le Duc de Mayenne ayant fait tirer deux volées de canon , il se rendit à luy , à la charge qu'il feroit mettre en liberté le Duc d'Elbeuf , ou bien qu'il se remettroit son prisonnier ; & que tous ceux qui estoient avec luy auroient la liberté , à condition de ne porter d'un an les armes contre l'Union. La

Duc de Mayenne fit cest accord avec le Comte de Brienne, pensant retirer de prison le Duc d'Elbeuf, sur l'advis qu'il eut, que le Roy avoit envoyé Monsieur le Cardinal de Bourbon au chasteau de Chinon, que le Duc de Guise avoit esté mis au chasteau de Tours, & le Duc d'Elbeuf à la tour de Loches, qui estoit en la puissance du Duc d'Espernon, beau-frere dudit Comte de Brienne; lequel toutesfois n'en püst rien obtenir, aussi du depuis il fust long-temps prisonnier à Paris: Monsieur de Mayenne en cest exploit, perdit le Marquis de Canillac, qui fust fort regretté de tous ceux de son party: dix-sept enseignes qui furent portées à Paris, firent changer à ceux de l'Union la tristesse qu'ils avoient eüe de la perte receüe en Normandie. Après la deffaite de Saint Ouy, le Duc de Mayenne se logea autour de Chasteau-Regnaud: mais sur l'advis qu'il receut que le Roy de Navarre estoit party de Saumur avec quatre cents chevaux & mille arquebusiers à cheval, il s'alla loger avec toutes ses troupes le long de la riviere de Loire.

Le vingt-huitiesme d'Avril le Roy de Navarre estant party de Saumur en intention d'enlever quelques-uns des logis du Duc de Mayenne, il alla jusques à Chasteaux en Anjou, où faisant repaistre les siens, il eut advis que le Duc de Mayenne n'estoit plus vers Chasteau-Regnaut: ce qu'enten-

1589. dant il tourna bride, il vint loger à Maillé, deux lieuës près de Tours; où estant, il en donna advis au Roy.

Le Dimanche dernier jour d'Avril, le Roy allant ouyr la Messe à Marmoustier, envoya dire au Roy de Navarre, qu'il avoit très-agreable qu'il fust si près de luy, & qu'il desiroit de le voir, & de luy parler: le Roy de Navarre luy manda qu'il ne feroit faute de se rendre au pont de la Motte, à un quart de lieuë de Tours pour y recevoir ses commandements: ce qu'il fit, & s'y rendit à une heure après-midy avec toutes ses troupes. Mais Monsieur le Marechal d'Aumont de la part du Roy, l'alla trouver au pont de la Motte, & luy dit que Sa Majesté & toute sa Cour l'attendroit au Chasteau du Pleffis, & le prioit de passer l'eau dans des bateaux qui furent incontinent menez de Tours pour cest effet au-dessous des fauxbourgs Saint Symphorien.

Quelques-uns des siens le vouloient divertir de passer l'eau, & le prierent de considerer qu'il alloit sans aucunes forces se mettre comme en une isle entre les rivières de Cher & de Loire, en la puissance du Roy: Tous ces discours n'empescherent sa resolution, & faisant passer premierement l'eau à une bonne partie de sa Noblesse, il passa puis après, avec ses gardes que conduisoit le Capitaine Vignelles. De toute sa troupe nul n'avoit de



manteau & de pannache que luy : tous avoient <sup>1589.</sup> l'escharpe blanche ; & luy vestu en soldat , le pourpoint tout usé sur les épaules & aux costez de porter la cuirasse , le hault de chausses de velours de feuille morte , le manteau d'escarlata , le chapeau gris avec un grand pannache blanc , où il y avoit une très-belle medaille , estant accompagné de Messieurs le Duc de Montbazon & du Marechal d'Aumont qui l'estoient venu trouver de la part du Roy , arriva au Chasteau du Plessis. Le Roy y estoit venu une heure auparavant avec tous les Princes , & toute sa Noblesse , & en attendant l'arrivée dudit Roy de Navarre , il alla aux Bons-Hommes : toute la Noblesse estoit dans le parc avec une multitude de peuple , curieux de voir ceste entrevüe. Incontinent que le Roy de Navarre fust entré dans le chasteau , on alla advertir le Roy , lequel s'achemina le long du jeu de paillemail , cependant que le Roy de Navarre & les siens descendoient l'escalier par lequel on fortoit du chasteau pour entrer dans le parc : au pied des degrez , Monsieur le Grand Prieur de France , depuis appelé le Comte d'Auvergne , assisté de Messieurs de Sourdis , de Liancourt , & autres Chevaliers des Ordres du Roy , le receurent , & l'accompagnant pour aller vers Sa Majesté , au bruit que les Archers firent , criant , place , place , voicy le Roy , la presse se fendit , & si-tost que le

1589. Roy de Navarre vit Sa Majesté, il s'inclina, & le Roy vint l'embrasser.

Les embrassements & salutations reiterées plusieurs fois ; avec une mutuelle démonstration d'un grand contentement de part & d'autre , le Roy pensant avec le Roy de Navarre faire un tour de promenade dans le parc , il luy fut impossible pour la multitude du peuple , dont les arbres mesme estoient tous chargés : l'on n'entendoit par tout que ces cris d'allegresse de *vive le Roy* : quelques-uns crioient aussi *vive les Roys* : ainsi Leurs Majestez ne pouvant aller de part ny d'autre , rentrerent dans le chasteau , où se tint le Conseil , & y demeurèrent l'espace de deux heures.

Au sortir du Conseil ils monterent à cheval , & le Roy de Navarre reconduit le Roy jusques au Pont Saint Anne , à my-chemin du fauxbourg de la Riche , & prenant congé de Sa Majesté , il s'en retourna passer la riviere de Loire , & alla loger au fauxbourg Saint Symphorien , en une maison vis-à-vis du pont de Tours.

Le premier jour de May il entra à pied sur les six heures du matin dans la ville , & vint donner le bon jour au Roy : toute ceste matinée fust employée en conseil & deliberations d'affaires , jusques sur les dix heures que le Roy alla à la Messe , & fust accompagné jusques à la porte de l'Eglise S. Gatian par le Roy de Navarre , qui de-là s'en

alla visiter les Princesses de Condé & de Conty. 1589.

L'après-disnée se passa à courir la bague le long des murs du parc du Plessis, où le Roy de Navarre & tous les Princes & Grands Seigneurs s'exercerent, cependant que le Roy estoit à vespres aux Bons-Hommes. Deux jours se passerent en ceste entreveuë durant lesquels le Roy resolut de faire une armée forte & puissante, pour aller assieger Paris.

Pendant ceste entreveuë le Duc de Mayenne & son armée estoit au Vendosmois, & sur les marches de la Touraine : l'on a escrit que ledit Duc avoit de grandes intelligences dans Tours pour y surprendre le Roy : qu'il y avoit nombre de partisans, plusieurs mesme desquels furent descouverts & punis au mois d'Aoust ensuivant, ainsi que nous dirons cy-après ; & que par leur moyen il pensoit se rendre maistre de Tours, & prendre le Roy sans beaucoup de hazard : plus, que sur l'avis qu'il receut, que le Roy de Navarre n'estoit plus à Tours, s'en estant allé à Chinon pour faire avancer son infanterie, & voyant que le Roy n'avoit près de luy dans la ville que sa Noblesse, & qu'au fauxbourg de Saint Symphorien estoient seulement logez douze cents hommes de gens de pied, & quelques cinquante chevaux legers ; & au fauxbourg Saint Pierre des Corps, le Regiment des Suisses du Colonel Galatis, qui pouvoit estre de quelque deux mille cinq cents hommes, il jugea que l'absence dudit Roy de



1589. Navarre luy faciliteroit l'exécution de deux desseins qu'il avoit : l'un, avec quelques-uns qui estoient auprès du Roy, lesquels devoient mener Sa Majesté se promener aux champs de-là le pont où il feroit fort facile au Duc de le prendre par le moyen d'une embuscade. L'autre desseïn estoit, qu'en cas que le premier ne réussist, qu'il meneroit toute son armée pour attaquer le fauxbourg Saint Symphorien où estoient logez trois regimens François ; & que l'escarmouche se feroit lentement, affin que le Roy, pour les secourir, y envoyast sa Noblesse & les Suisses ; & qu'au mesme temps que ses partisans qu'il avoit dans Tours prendroient les armes, & sonneroit le tocfain, que luy donneroit de l'autre costé avec toute son armée dans le fauxbourg, qui feroit aisé à prendre, pour ce qu'il n'est nullement fermé, estant au pied d'un costau, & très-facile à y entrer de tous costez ; & que l'ayant pris, la division des habitans luy faciliteroit la prise de la Ville & du Roy. Voylà ce qu'ils disent, & voicy ce qu'il advint.

Le 7 de May le Duc de Mayenne fit cheminer toute la nuit son armée, & le Lundy au matin, après luy avoir fait faire dix grandes lieuës, son avantgarde parut sur les huit heures à la portée d'un mousquet du fauxbourg Saint-Smyphorien. Le Roy estoit monté à cheval ce mesme matin, à ce persuadé pour la beauté du temps qu'il fai-

soit : il passe le pont & va droit monter comme <sup>1589.</sup>  
pour aller vers la Membrolle. Proche le corps de  
garde, qui estoit au haut du costeau, il y avoit  
une barricade à l'endroit où le chemin commence  
à devenir creux, à trente pas de laquelle il ren-  
contra un homme qui revenoit de la Membrolle,  
lequel le recognoissant, lui dit : *Sire où allez-*  
*vous ? Voilà sans doute des Cavaliers de la Ligue,*  
*retirez vous ?* & ce disant les lui monstra de si  
près, qu'ils se leverent de leur embuscade à cent  
pas de luy : le Roy qui les vit venir droict à luy,  
se retire ; on crie aux armes au premier corps de  
garde ; les soldats bordent incontinent la barri-  
cade, là où les Cavaliers de la Ligue vindrent  
tirer le coup de pistolet, & y laisserent mort un  
de leurs Capitaines de chevaux legers, nommé  
la Fontaine. Ils se retirerent ayant ainsi failly à  
prendre le Roy, & l'alarme estant donnée, tous  
les soldats se rendirent en leurs corps de garde.  
C'est ce qui a fait croire à plusieurs qu'il y avoit  
intelligence & trahison particuliere.

L'infanterie du Duc de Mayenne arrivée, l'es-  
carmouche se continua depuis le matin jusques  
sur les quatre heures après midy. Le sieur de  
Grillon, Maistre de camp du Regiment des Gar-  
des du Roy, le sieur de Rubempré & le sieur de  
Gerzé, aussi Maistres de Camp des Regiments  
qui estoient dans ce fauxbourg, s'y rendirent ; le

589. Roy se retira en la ville, & suyvant un advis qui luy fust donné, commanda au Marechal d'Aumont de demeurer à la porte du pont, & de ne laisser aller personne de quelque qualité qu'il fust, de la ville dans le fauxbourg, sans son exprès commandement. Plus il fit entrer les Suisses dans la ville, & les fit mettre en armes aux principales places & advenues : tout cela se passa sans qu'aucun habitant se meslast de rien. Ayant ainsi asseuré la ville, il manda en diligence de rous costez, tant vers le Roy de Navarre, que au Duc d'Espernon à Blois & autres Seigneurs, pour le venir trouver en diligence. Tandis que tous ses serviteurs se hastent pour se rendre auprès de luy, le Duc de Mayenne ayant fait entretenir lentement l'escarmouche entre quatre & cinq heures après midy, entra par trois endroits dans le fauxbourg où il pensoit trouver une plus grande resistance qu'il ne fit, car il avoit fait eslection à chacun des trois endroits, de deux mille de ses meilleurs soldats, & avoit departy sa cavalerie en trois hots pour les soustenir avec le canon, & les pionniers pour le conduire; bref tout estoit si bien ordonné, que les barricades furent incontinent rompues, les corps de garde gaignez & bruslez, & en moins d'une demi-heure, il se trouva maistre du fauxbourg. Si la riviere eust esté grosse comme elle le devint douze jours après, à cause des neiges



ges qui se fondirent en Auvergne, peu de soldats <sup>1589.</sup> se fussent sauvez; mais l'eau estant basse ils eurent moyen de se retirer dans la premiere isle du pont, au travers de la greve. En cest exploit le Duc de Mayenne perdit plus de cent soldats, & le Roy près de deux cens. Tous les trois Maistres de Camp furent tuez ou blesez. Gersé fust tué, Grillon eut un coup d'arquebuzé au travers du corps, dont il a esté guéry, & est encore à present en vie, (quoyque tous les Historiens estrangers escrivent qu'il y mourut) & Rubempré y fut blessé aux deux jambes. Un des quarante-cinq Gentilshommes du Roy fust recogneu mort, ils le pendirent par les pieds & lui couperent la nature. Tout ce fauxbourg fust pillé & s'y commit beaucoup de desordre, mesme dans l'Eglise.

Sur les sept heures du soir, l'infanterie du Roy de Navarre arrivée, une partie fust logée au fauxbourg de la Riche, l'autre fust logée dans deux isles proches du fauxbourg S. Symphorien: toute la nuit arriverent gens de guerre au Roy: la Lune estoit belle & claire: les sentinelles du Duc de Mayenne voyoient que les sentinelles qui estoient dans les Isles avoient des escharpes blanches: ils jugerent incontinent que les troupes du Roy de Navarre estoient arrivées: leur proximité les fit parler les uns aux autres: quelques-uns mesme de commandement d'une part & d'autre s'en

1589. meslerent : ceux de l'Union leur dirent milles vilénies du Roy, & leur demanderent s'ils n'avoient point souvenance de la Saint Barthelemy : les autres leur repartirent, qu'il estoit leur Roy, & à eux aussi, & qu'il n'appartenoit qu'à des femmes à dire des injures & non à des soldats : & que le jour venu ils verroient s'ils estoient aussi vaillans que mesdifans.

Le Duc de Mayenne asseuré par ces paroles que les troupes du Roy de Navarre estoient arrivées, tint conseil, où il prit la resolution de se retirer sur les quatre heures du matin : le boutefelle sonnë, ceux qui firent l'arriere-garde, mirent le feu aux maisons qui estoient des deux costez de l'entrée du pont, & en bruslerent les deux premieres arches : ainsi le Duc de Mayenne partit du fauxbourg Saint Symphorien, & son armée retourna d'une mesme traite au mesme lieu d'où elle estoit partie : le lendemain il la fit passer la riviere du Loir, & tirer droit au Mans, où il fust très-bien receu par les Manceaux : de là il alla à Alençon qu'il assiegea, & après avoir tenu quelque temps, il se rendit à lui, par ceste reddition le Duc rasfeura tous ceux de son party de ces quartiers-là, qui sans sa presence estoient fort esbranlez : mais sur la fin du mois de May, il fust contraint de s'en retourner vers Paris, sur l'advis qu'il receut de plusieurs choses qui y estoient survenues, ainsi que nous dirons cy-après.

Le Roy voyant le feu aux maisons du bout du <sup>1589.</sup> pont de Tours, pensoit que le Duc l'eust aussi fait mettre dans tout le fauxbourg: mais incontinent l'advis luy estant venu certain de sa retraite il y alla, & fit donner ordre d'esteindre ce feu, & n'y eust que douze maisons bruslées: il envoya prendre langue quel chemin tenoit le Duc: ceux qui y allerent en amenerent quelques soldats prisonniers, & asseurerent le Roy qu'il n'y avoit point moyen de le suivre, & qu'il tenoit le chemin comme pour aller à Chasteau du Loir. Ainsi que le Roy estoit encor à regarder le desordre qu'ils avoient fait en ce fauxbourg, le Roy de Navarre y arriva: puis tous deux rentrerent dans la ville, & prirent telle resolution, que l'Union du depuis ne vit plus les bords de Loire avec une si puissante armée. Je diray aussi que le Roy commanda que l'on enterrast leurs morts; & qu'aucuns de leurs blesez qui se trouverent encor dans le fauxbourg, fussent menez à l'Hospital, & pansez comme les autres, ce qui fust fait.

L'on fit plusieurs discours, tant d'un que d'autre party sur cest exploit de guerre que fit Monsieur de Mayenne: les uns disoient, que son dessein estoit judicieux, en ce qu'ayant veu l'esmotion de tant de peuples contre leur Roy, il estoit expedient qu'il tournast toute leur furie contre Sa Majesté, & que ce n'estoit assez que l'on luy eust fait son



1589. procès à Paris, que l'on l'eust prononcé incapable, & desgradé, si on ne luy ostoit son sceptre de ses propres mains; & que ce fust pourquoy ledit Duc alla droit à Tours: & que si la fortune n'avoit favorisé son dessein, qu'il ne laissoit d'avoir esté judicieusement pris. Les autres leur respondoient, que leur proposition eust esté bonne si le Duc, après avoir vaincu le Roy, eust esté capable de tenir sa place: mais qu'en ceste esmotion de peuple les evenements de son dessein ne pouvoient estre autres, que de faire tomber le sceptre de son Roy entre les mains du populaire, lequel se fust divisé incontinent par petits cantons ou gouvernements, à la ruine & dissipation de l'heritage des Roys de France, & au mespris & deshonneur de la nation Françoise, laquelle n'ayant plus de Roy ny de Chef, eust esté moquée & mesprisée par toutes les autres nations. Aucuns alleguoient qu'en France le nombre de Cavalerie est ce qui fait gagner où perdre les batailles, que le Duc de Mayenne n'eust sçeu avoir douze cents chevaux, entre lesquels il n'y en avoit pas huit cents de combat: qu'il avoit un très-grand nombre d'infanterie, peu de vieux soldats & de vieux Capitaines, & que c'estoient presque tous gens nouvellement levez parmy l'esmotion du peuple: nul chef de guerre en toute son armée que luy, qui fust capable de la conduire, advenant faute de sa personne, qui estoit la cause

qu'il avoit tafché de l'employer avant que le Roy <sup>1589.</sup> eust joint fes forces, lesquelles dans peu de temps devoient estre grandes : mais que n'ayant peu faire reuffir fon deffein, il s'estoit retiré au Mayne, attendant encor des troupes de cavalerie qui luy venoient de Picardie & de Champagne, avec lesquelles il esperoit estre auffi fort que le Roy, mais ces troupes ayant esté desfaites par les Royaoux ainfi que nous dirons cy-après, il fust contraint de s'en retourner vers Paris.

Au contraire, fur le bruit de fa retraite toute la Noblesse de France accourut auprès du Roy, qui de refferré qu'il estoit presque dans la ville de Tour, devint en un moment le maistre de la Campagne : ce qui fit que toutes choses se changerent : Sa Majesté despescha en Angleterre & en Allemagne pour avoir des gens de guerre : il manda au sieur de Sancy qu'il hastast la levée des six mille Suiffes, & qu'il s'acheminast droit vers Paris, où il esperoit estre dans un mois. Il fit avancer le Roy de Navarre à Boisgency avec toutes fes troupes : il envoya le Comte de Soiffons, & le Sieur de Laverdin en Bretagne : & luy fur le bruit qu'il eust que les partizans de l'Union se vouloient eslever dans Poictiers, il partit de Tours pour y donner ordre, & faire avancer les troupes qui luy venoient de Guyenne : du succez de toutes ces choses nous le dirons, mais que nous ayons dit

1589. ce que fit le Pape Sixte, en ces remuements de la France.

Le Pape Sixte, & toute la Cour Romaine, furent fort faschez de la mort de Messieurs de Guise, pour ce qu'ils les estimoient estre les fermes colonnes pour soustenir la Religion Catholique en France, & surtout ils se sentoient offensez de la mort du Cardinal de Guise: le Roy d'un costé, & l'Union de l'autre, envoyèrent leurs Agents à Rome pour faire entendre à Sa Sainteté l'occasion des troubles de la France: le Roy y envoya Monsieur l'Evesque du Mans: & ceux de l'Union deputerent Messieurs, le Commandeur de Diou, l'Abbé d'Orbays, le Conseiller Coquely, & le Doyen de Reims, pour y aller, ils arriverent tous presque en mesme temps à Rome, & s'adresserent les uns & les autres aux Cardinaux de S. Severin & de Montalto, qui avoient la charge des affaires de France près Sa Sainteté.

Monsieur l'Evesque du Mans en l'audience qui luy fust donnée, presenta au Pape la lettre du Roy, dans laquelle estoient les raisons qui avoient meü Sa Majesté de faire chastier les Duc & Cardinal de Guise d'une façon extraordinaire, comme seditieux; le priant de luy ayder pour ranger le reste des rebelles de son Royaume en leur devoir & le mettre en paix. Le Pape à la lecture de ceste lettre monstra un grand mescontentement de visage &



de paroles: & fuyvant l'opinion qu'il en avoit 1589.  
 prise dez les premieres nouvelles qu'il receut de  
 leur mort, il dit à l'Evesque du Mans, qu'il n'estoit  
 point question de juger, si Messieurs de Guise  
 estoient criminels de leze-Majesté contre le Roy de  
 France: mais si le Roy pouvoit faire mourir un  
 Cardinal, & en retenir un autre prisonnier sans  
 son consentement; veu qu'il sçavoit bien, qu'il  
 n'y avoit que les Papes qui eussent puissance sou-  
 veraine sur les Cardinaux: & que le Roy ayant  
 fait mourir un Cardinal sans son consentement,  
 & en tenant un autre prisonnier, il avoit offensé  
 grandement le S. Siege: & que si le Cardinal de  
 Guise avoit conspiré contre luy, il le devoit faire  
 mettre prisonnier comme il avoit fait les autres  
 Princes. L'Ambassadeur de France prenant la  
 parole remonstra à Sa Sainteté fort particulierement  
 la grande autorité que Messieurs de Guise avoient  
 usurpée en France: le danger qu'il y eust eu de  
 les tenir prisonniers: & mesme que c'eust esté  
 chose impossible au Roy de le faire: & que si pour  
 le fait du Cardinal Sa Sainteté jugeoit que le Roy  
 meritaist absolution, qu'il la luy demanderoit. Les  
 exemples de plusieurs Empereurs & Roys qui  
 avoient fait mourir des Cardinaux pour avoir en-  
 trepris contre leurs Estats furent remonstrées à Sa  
 Sainteté, & mesme celle de Ferdinand dernier  
 Empereur qui fit tuer le Cardinal George en

1559. Hongrie, quoy que le Consistoire fust fort aigry contre luy, pour ce que peu auparavant il avoit mesme rescrit en sa faveur pour le faire Cardinal: & toutesfois après que Ferdinand eust fait remontrer au Consistoire les intelligences particulieres que le Cardinal avoit avec ses ennemis, il en obtint absolution: toutes ces raisons ne furent niées par le Pape absolument: aussi n'accordoit-il la demande du Roy: mais il remit la cognoissance de ceste affaire aux Cardinaux de la Congregation de France.

Les Agents de l'Union à Rome cependant, enflammerent & accreurent fort par paroles le desdain que le Pape, & les Cardinaux avoient contre le Roy, pour avoir fait tuer un Cardinal: ils disoient une infinité de circonstances, pour exagerer la gravité du fait: & que le Roy non content d'avoir fait tuer de tels Princes très-utiles \*serviteurs de la Religion & de l'Estat, avoit fait brusler leurs corps après avoir esté estendus deux jours sur la place pour en faire trophée: ils excusoient feu Messieurs de Guise, soustenoient qu'ils estoient innocents, & que le Roy avoit violé la foy publique, & la franchise & liberté des Estats generaux.

L'ambassadeur de France se plaignit à Sa Sainteté, des paroles & des pratiques dont usoient les Agents de l'Union, & le supplia de ne les escouter,

pour ce qu'ils estoient rebelles au Roy: & qu'il <sup>1589</sup> leur devoit desnier toute audience.

Le Pape ayant entendu les grands remuements qui se faisoient en France, & voulant voir ce qu'il en adviendrait, luy dit, qu'il estoit pere commun, qu'il escoutoit les oppressez: mais que d'embrasser leur cause qu'il ne le feroit pas sans l'avoir meurement advisé.

Les Ministres de France à Rome trouverent ceste response de Sa Sainteté, estre contraire à la souveraine puissance de leur Prince: & qu'elle estoit contre ceste maxime generale observée entre tous les Roys & Princes Souverains, qui est, de ne supporter les subjets rebelles les uns des autres, pour quelque occasion que ce soit: aussi, que de tout temps il a esté observé en France que les subjets ne se peuvent adresser qu'au Roy seul pour faire leurs plaintes, & luy seul y peut donner l'ordre tel qu'il trouvera bon par son Conseil.

Plus, ils advertirent incontinent le Roy de ceste response du Pape, & des pratiques des Agents de l'Union à Rome, & comme ils faisoient courir un bruit que Sa Majesté avoit joint ses forces avec les Huguenots, & qu'il n'y avoit plus de distinction des troupes les unes des autres: item, que si Sa Majesté se servoit ouvertement du Roy de Navarre, que le Pape sans doute approuveroit (au



1589. premier advis qu'il en recevroit ) le party de l'Union. Ce fust pourquoy quelques-uns du Conseil du Roy au commencement que l'on parloit de faire une trefve avec le Roy de Navarre, n'estoient de ceste opinion.

L'Union en France receut aussi cest advis, & que tout leur remuement ne se pouvoit approuver à Rome, si le Roy ne se serroit des heretiques: ce fust aussi une des principales causes, qui les fit hastier d'aller assaillir le Roy, qu'ils sçavoient estre à Tours sans forces, & par ce moyen le contraindre de se servir des forces du Roy de Navarre pour se deffendre d'eux, affin qu'ils obtinssent à Rome leurs intentions.

Le Roy qui se voit en necessité, de deux maux se resolt d'esviter le pire, il accepte le secours du Roy de Navarre pour se fauver de la fureur de l'Union, ainsi que nous avons dit, & ceux qui le luy persuaderent par raisons d'Estat, luy remontrèrent que les derniers Empereurs & plusieurs Roys s'estoient servis des heretiques, & mesmes des Barbates & Turcs, pour se deslivrer de l'oppression de leurs ennemis.

Aussi-tost que la trefve fust publiée entre le Roy & le Roy de Navarre, les Agents de l'Union à Rome poursuivirent envers le Pape & les Cardinaux, l'approbation de la levée de leurs armes, & de tout ce qu'ils avoient fait contre

le Roy, requerans une Bulle d'excommunication <sup>1589.</sup> contre luy: le Pape eust à grand courroux ceste trefve, & d'autant plus qu'elle estoit avec le Roy de Navarre contre lequel il avoit fait publier une excommunication, laquelle il avoit tellement prise à cœur, qu'il avoit fait r'imprimer le Cours-Canon exprez pour l'y faire inferer, & creut lors tout ce que les Agents de l'Union luy dirent, touchant l'Estat de la France: & principalement, que le Roy estoit perdu, & que tout son peuple s'estoit revolté ( ce qui n'estoit qu'en partie: ) cela fust occasion qu'il denia toute audience aux Ministres de France, & que le 24 May il fit afficher dans Rome un monitoire, dans lequel il commandoit, que deux jours après la publication de ce monitoire en six villes de France y denommées, que le Roy eust à mettre en liberté Monsieur le Cardinal de Bourbon, & l'Archevesque de Lyon, & l'en faire certain par instrument authentique, sinon qu'il l'excommunioit. Et que dans soixante jours aussi après il eust à comparoir à Rome en personne ou par procureur pour luy, affin de declarer les raisons pourquoy il ne devoit estre excommunié pour avoir fait tuer le Cardinal de Guise: aussi qu'il eust à dire pourquoy ses subjects ne devoient estre delivrez du serment qu'ils luy devoient: plus, il cassoit tous les privileges des Roys de France, par lesquels ils pouvoient par

1589. d'autres que par Sa Sainteté, estre absous de telle excommunication.

A ce monitoire les Catholiques Royaux ont fait plusieurs responses depuis la mort du Roy, pour verifier qu'il avoit esté donné contre toutes les formes & considerations en tel cas requises; quand mesme il n'auroit esté fait que pour un simple particulier: aussi on en appela deslors comme d'abus à un futur Concile, & au Pape mieux informé: ce qui se pratique d'ordinaire en France; quand les Papes entreprennent contre l'autorité des Roys, & les privileges de l'Eglise Gallicane, ou ordonnent quelque chose qui ne soit conforme aux Saints Decrets. Et d'autre part les Docteurs de la Sorbonne de Paris, qui estoient de l'Union, & qui avoient déclaré le Roy absolument excommunié, ne l'appelant plus que Henry de Valois, & mesme qui avoient déclaré les François libres de tout serment de fidelité envers Sa Majesté, ne furent point aussi contens de ce monitoire, pour ce que dans iceluy Sa Sainteté appelloit le Roy Très-Chrestien, & ne le declaroit point absolument excommunié comme ils avoient fait: tellement que leur excommunication n'estant point confirmée par le Pape, ils demeuroident toujours en qualité de rebelles.

Ce monitoire fust donné à la poursuite des ennemis du Roy, le Pape Sixte le leur bailla pour



le faire publier, & leur promit de les assister de <sup>1589</sup> biens spirituels & temporels: nous verrons à la suite de ceste Histoire ce qui en advint, & comme Sa Sainteté ayant recogneu les subtils desseins de ceux de l'Union en eust de grosses paroles avec les Ministres d'Espagne à Rome, ce que plusieurs ont escrit avoir esté cause de sa mort.

Nous avons dit, que le Roy avoit envoyé pour tirer secours d'Angleterre, lequel n'arriva en France si-rost que l'on esperoit: pour l'estat auquel estoient lors les affaires d'Angleterre. L'an passé les Anglois avoient demeuré sur la deffensive contre les Espagnols, & la grande armée navalle d'Espagne se trouva dissipée sans avoir fait aucun exploit memorable: & au mois de May de ceste année les Anglois allerent attaquer les Espagnols en Galice & en Portugal, où leur dessein ne leur succeda pas gueres mieux qu'il avoit fait aux Espagnols. Voicy ce qu'il en advint. Après qu'il eust esté disputé long temps au Conseil d'Angleterre, sur la requeste qui y fust présentée par les Chevaliers Norreys & Drac, par laquelle ils supplioient la Royne de faire quelque entreprise contre l'Espagnol: les uns soustenans qu'il estoit plus seur de n'entreprendre rien, & de demeurer cois: les autres disans le contraire, & qu'il falloit tirer raison de l'Espagnol qui estoit venu pour les attaquer jusques dans leur pays, enfin les Anglois tomberent d'accord de

1589. faire une armée de mer : sur cest accord survint une difficulté pour résoudre quelle route prendroit leur armée : Don Antoine qui se disoit Roy de Portugal , chassé par celui d'Espagne , estoit lors en Angleterre : il proposa au Conseil que la Noblesse & le peuple de Portugal ne desiroit rien tant que son retour , qu'inailliblement ils luy fourniroient argent , armes , & vivres , qu'il ne demandoit autre chose aux Anglois , sinon qu'ils le missent à bord en son Royaume. D'autres au contraire proposerent le voyage des Indes. On consulta long temps là dessus. Il fust resolu de faire voile droit en Portugal : leurs raisons furent , que quand on auroit taillé de la besongne au Roy d'Espagne en Portugal , il feroit plus aisé de l'assaillir ez Indes , ou dedans l'Espagne mesme. Ceste resolution prise , l'equipage se dressa , les Chevaliers Norreys & Drac furent esleus Chefs , & le rendez-vous pour faire voile fust donné à Plymouth.

Le dix-huitiesme d'Avril , les Chefs , Capitaines & soldats entrèrent alaigrement dans les navires crians tous , Espagne , Espagne : la flotte se trouva composée de six grands navires de charge , de vingt navires de guerre , & de sept vingts autres vaisseaux bien équipez. Dans lesquels s'embarquerent de quinze à seize mille hommes de guerre : outre les deux Chefs , s'embarquerent aussi ledit Roy Don

Antonio, Emanuel son fils, le Comte d'Essex, 1589. qui y alla en ce voyage sans congé de la Roïne, Gauthier d'Evoreux son frere Colonel de la Cavalerie, Roger Guillaume, Colonel de l'infanterie, Edouïard & Henry de Norreys, & plusieurs Gentilshommes & Capitaines Anglois & Holandois : lesquels embarquez, la flotte partit du port de Plimouth, & prenant la route d'Espagne un vent de traverse la poulsa le 24 d'Avril vers le port de Crogne en Galice.

Le Roy d'Espagne ayant eu advis de la levée de ceste armée & que leur dessein estoit de descendre en Portugal, il manda premierement au Cardinal Albert d'Austriche qui en estoit gouverneur pour luy, de s'asseurer de tous ceux qu'il estimeroit favoriser le party de Don Antonio, de quelque qualité qu'ils fussent, & aussi qu'il desarmast le menu peuple, affin qu'il ne peust rien entreprendre, ny favoriser son ennemy. Le Cardinal obeyt si bien à ces commandements, que l'execution d'iceux fust la seule cause du peu d'effect que fit l'armée des Anglois en Portugal.

Secondement pour opposer la force contre la force, il fit dresser une armée de laquelle il fit le Comte de Fuentes Chef & général : mais comme il estoit un Roy prevoyant & advisé, il osta de leurs charges tous ceux qui avoient mal fait en l'armée qu'il avoit envoyé en Angleterre l'an passé, &



1589. en leur place y en mit d'autres : Ferrand Lopez fut desmis de sa charge de Maistre de Camp Général, & en sa place il mit François de Padiglia : en l'estat de François de Guevare , qui estoit Pourvoyeur général, il en pourveut André d'Alve : & donna la charge de Colonel de la Cavalerie à Alphonse Vargas, & de l'Auditeur à Jean Maldonat. Toute son armée arrivée en Portugal fust mise comme en garnison aux principales places.

Aussi le long des costes de la Biscaye & de la Galice, ledit Roy d'Espagne avoit envoyé advertir ses gouverneurs de garnir tous les ports de mer, & de les faire munir de toutes choses necessaires pour resister aux Anglois. Jean Pacheco, Marquis de Cerravo, gouverneur de Galice, s'estoit rendu à Crogne, qui est un des principaux ports de Galice, & est une ville divisée en deux, sçavoir en haulte & basse ville, chacune desquelles a ses murailles & fossez à part, la basse estant ceinte tout autour de la mer, excepté du costé d'en haut, lequel voyant que les Anglois avoient pris terre, & faisoient descendre dix mille hommes qu'ils rangerent incontinent en bataille, fit sortir une troupe d'Espagnols à l'escarmouche, mais ayans esté contraints de se retirer, tout le reste de ce jour & le lendemain ce ne furent que sorties & escarmouches à la faveur du canon que lon tiroit tant des deux galleres & d'un gallion qui estoient au port, que de la haute  
&

& basse ville, & du fort : les Anglois en estans incommodez se refouldent de se rendre maistres de ceste place : le 26 ils se preparerent de donner par terre & par mer un assaut à la basse ville, ce qu'ils executerent si courageusement qu'ils s'en rendirent maistres en moins d'une heure & demie, & contraignirent les Espagnols qui eschaperent à la fureur de leurs armes, de se sauver en la haute ville : ainsi ceste place fust pillée : les vaisseaux qui estoient au port gaignez : le galion de Ricalde fust bruslé par ceux qui estoient dedans, affin que les canons, les boulets, & tout ce qui estoit dedans ne tumbast entre les mains de leurs ennemis : les Anglois firent dans ceste basse ville un grand butin de vivres, de munitions de guerre, & de cent cinquanie canons de tous qualibres. Les Espagnols qui s'estoient sauvez en la haute ville, s'y remparerent & bruslerent quelques maisons qu'ils jugerent les pouvoir incommoder, & par ce moyen les assiegez & les assiegeans se preparerent de se deffendre & d'affaillir.

Le Marquis de Ceralvo sommé par un trompette Anglois de rendre la haute ville, respondit qu'il n'en feroit rien : mais il advint que ce trompette en se retirant fust tué d'une mousquetade : le Marquis à l'heure mesme fit pendre sur la muraille celuy qui avoit tiré le coup, avec un escreteau : ce que les Anglois ayant veu, firent

estime de la justice du Marquis, & luy proposerent l'eschange de quelques prisonniers : il leur respondit qu'il n'avoit nulle charge de cela, le suppliant seulement qu'ils traictassent bien le Capitaine Jean de Luna, qui estoit tumbé leur prisonnier, & qu'il en feroit de mesme aux Anglois qu'il tenoit, auxquels il feroit bonne guerre.

Les Anglois ayant planté leur artillerie, battent la haute ville, & font jouer une mine, laquelle ayant remply les fossez, ils se presenterent pour aller à l'affaut, mais ils furent vaillamment repoullez par les Espagnols. Spencer Maistre de l'artillerie des Anglois, & le Capitaine Goodvin pensant monter à la bresche, furent tuez.

Norreys voulut tenter derechef, pour pouvoir gagner ceste place, & y faire donner un affaut, il fait derechef travailler à la mine, & recommencer sa batterie : mais voyant qu'il consumoit le temps & perdoit ses gens en vain, du nombre desquels il s'en falloit desjà plus de mille, se resolut de lever le siege, & de faire rembarquer ses gens, son artillerie, & son butin.

Au levement de ce siege les Espagnols firent une sortie, où de part & d'autre il y en eut beaucoup de tuez, le frere du General Norreys y fust blessé, & plusieurs autres. Les Anglois ayans bruslé toute la basse ville, firent voile le 19 May, & sept jours entiers les Espagnols n'eurent point de



leurs nouvelles jusques au 26 de May que toute la flote fust veuë vers la coste de Portugal, où ils prirent terre près le chasteau de Peniche, distant de treize lieuës de Lisbonne, & y firent descendre quatre mille soldats, & quelque cavalerie, avec quelques pieces de canon dont ils battirent Peniche, qui se rendit incontinent à eux: puis ayans fait enco- descendre six mille soldats en terre, ils donnerent la chasse à quelque cavallerie Espagnole, qui estoit venuë pour deffendre ces rivages.

Le General Norreys ayant laissé la conduire des Navires à Drac ( lequel suivant ce qu'ils avoient resolu s'en alla à Cascais, où il se rendit maistre du chasteau, & prit quantité de vaisseaux allemands & Bretons qui estoient au port, chargez de plusieurs sortes de marchandises ) mena l'armée droit à Lisbonne : il avoit avec luy ledit Roy Don Antonio : leur premier logis fust à Lorygna, le lendemain à Torres-Vedras, de là à Saint Sebastien, & puis ils se vindrent loger au fauxbourg de Bonavista de Lisbonne : ils n'approcherent point de si près sans estre souvent attaquez de la cavalerie du Comte de Fuentes qui, suivant le commandement qu'il avoit, ne hazardoit nullement ses troupes en gros, ains seulement par compagnies particulieres, pour tenir toujours en cervelle les Anglois, & leur empescher toutes les commoditez qu'ils pourroient tirer des payfans, dont il y en eut quelques-

uns ( mais en petit nombre & sans armes ) qui s'en allerent trouver leur Roy D. Antonio en l'armée des Anglois.

Le General Norreys s'estant campé en lieu fort auprès de Lisbonne, attendoit quelque remuement dans ceste ville par les partisans de D. Antonio : mais le bon ordre qu'y avoit donné le Cardinal d'Austriche, comme nous avons dit, & la punition qu'il fit faire de quelques-uns qui se vouloient soulever, espouvanterent tellement les autres que pas un ne bougea. Sept jours passez, Norreys voyant les paroles & promesses de D. Antonio estre sans effet, & perdant tous les jours aux escarmouches quelques-uns des siens, entre lesquels avoit esté tué le Colonel Beett, & autres, se doutant bien que les Espagnols ne taschoient qu'à luy empescher de pouvoir recouvrir des vivres en son armée, & qu'ils ne vouloient hazarder un combat, puisqu'ils avoient mis tous leurs gens de guerre dans les forteresses, se resolut de se retirer. Don Antonio, le pria d'attendre encor un jour, ce qu'il accorda : mais durant ce jour n'y estant rien survenu de nouveau, Norreys avec l'armée se retira vers les navires à Cascais. Le Comte de Fuentes ne le voulut laisser retirer sans compagnie, il mande son armée de tous costez pour l'incommoder en sa retraite : mais l'ordre, & la diligence de Norreys fust telle, qu'à la barbe du Comte de Fuentes & de l'Adelan-

rado de Castille, qui estoit descendu sur le Tage avec quelques vaisseaux armez pour donner sur la queue de ceste armée, Norreys fit rembarquer ses gens, dont il trouva faute de trois mille, mit le feu dans la forteresse de Cascais, & ainsi fit voile pour retourner en Angleterre, où il arriva au mois de Juillet; avec D. Antonio.

Les Historiens Espagnols ont escrit, que le plus grand trophée que les Anglois laisserent en Portugal de tout ce grand appareil, fust la ruine qu'ils firent de plusieurs belles Eglises. Or les Anglois s'estoient mocquez l'an passé des Espagnols qui pensoient que l'Angleterre n'eust la force de resister à leur grande armée, avec laquelle ils vouloient y mettre pied, & par la prise des armes que feroient les Catholiques Anglois en mesme temps, se faciliter la conquête de ceste Isle : mais par la vigilance de la Royne, nul Catholique ne s'y remua : & les Espagnols y perdirent leur peine, & plusieurs vaisseaux, avec quelques milliers de soldats, dont le mauvais temps qu'ils eurent en mer fust la principale cause. Les Anglois avoient ceste erreur pour se donner garde de faire la mesme faute : mais elle ne leur profita de rien, & allerent broncher à la mesme pierre, qui fust de penser conquister le Portugal, sous opinion de faire revolter quelques Portugais du party de D. Antonio, & voulans executer leur entreprise, ils furent contraints,



apres la perte des frais d'une si grande armée ; s'en retourner en Angleterre, ayant perdu la moitié de leur armée, plus par maladies qui s'engendrèrent parmy eux, que non pas par l'espée : & sans avoir fait aucun effect de profit. Voylà tout ce qui advint ceste année en l'entreprise que firent les Anglois contre les Espagnols : Voyons devant que retourner en France, ce qui se passa aussi au commencement de ceste année entre ledit Roy d'Espagne, & les Estats des Provinces unies de Holande.

*Fin du cinquante-cinquieme Volume.*



